







ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES.

ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES.



R. 159

ORIGINE  
DE TOUS LES CULTES ;

O U

RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS , Citoyen François.

PREMIÈRE PARTIE  
DU TOME SECOND.



A PARIS ;

Chez H. AGASSE , rue des Poitevins]

---

L'AN III. DE LA RÉPUBLIQUE , UNE ET INDIVISIBLE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

ORIGINE

DE TOUTES LES CULTES

2

RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS, Citoyen François.

PREMIÈRE PARTIE

DU TOME SECOND.



A PARIS,

Chez H. AGASSE, rue des Poitevins.

PAR UN DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

# ORIGINE

DE TOUS LES CULTES,

O U

RELIGION UNIVERSELLE.

---

SUITE DU LIVRE DEUXIEME.

*SECONDE PARTIE.*

---

CHAPITRE PREMIER.

*DE L'AME UNIVERSELLE OU  
DU MONDE ANIMÉ.*

**J**USQUES - ICI nous avons considéré l'Univers comme une immense machine, mue par des ressorts puissans, et agitée d'un mouvement éternel, qui de la circonférence se porte au centre, agit et réagit dans tous les sens aux environs de ce centre, tandis qu'aux extrémités tout est entraîné par un mouvement infiniment rapide dans un même sens, à l'exception de sept corps lumineux,

*Relig. Univ. Tome II.*

**A**

lesquels constamment luttent contre la force céleste , qui chaque jour les subjugué et les ramène sur l'horizon , après les en avoir fait disparoître avec les autres astres. Nous avons vu une partie de cette machine agir impérieusement sur l'autre, lui communiquer l'activité, et la force vive qui lui appartient, vaincre son inertie naturelle, la ramener sans cesse à l'ordre & aux formes auxquelles éternellement elle se soustrait, la modifier, l'organiser, la configurer, et reproduire, malgré elle, dans son sein une foule d'effets merveilleux, qui font sa richesse et sa beauté. Ce sont ces phénomènes admirables, tant ceux des causes que ceux des effets, leurs mouvemens et leurs situations respectives, leurs apparences variées, qui composent ce bel ordre que les poètes et les théologiens ont décrit et chanté, et que les peintres de la Nature ont cherché à rendre dans leurs tableaux, et les sculpteurs dans les statues et les images religieuses.

Dans tout cela, nous ne voyons encore qu'une opération purement mécanique, dans laquelle la matière et le mouvement sont seuls employés, et qui rigoureusement même peut ne supposer rien autre chose; au moins dans les tableaux, qui en ont été faits, lesquels peuvent s'expliquer, sans rien supposer de plus, puisqu'ils n'expriment que le jeu des causes natu-

relles et ne portent que sur les agens sensibles et visibles des grandes opérations de l'Univers-Dieu. C'est dans ce sens qu'il faut entendre Chérémon, lorsqu'il nous dit que toutes les fables sacrées roulent sur des êtres physiques et sur l'ordre et le jeu des mouvemens du monde visible, et qu'elles n'ont nullement pour objet des êtres abstraits ni ces substances intellectuelles, et vivantes, que la Métaphysique inventa dans la suite, et par lesquelles Proclus et les nouveaux Platoniciens prétendoient expliquer les anciennes fables.

Mais il s'en faut de beaucoup, que Chérémon eût raison de dire, que les anciens Egyptiens, qui firent les fables sacrées et qui adoroient le soleil et les autres astres, n'avoient vu dans l'Univers qu'une machine sans vie et sans intelligence, soit dans sa totalité, soit dans ses parties, et que leur Cosmogonie se réduisît au pur Epicurésisme, qui n'a besoin que de matière et de mouvement pour organiser son monde et le gouverner. (a) Une pareille opinion philosophique exclut nécessairement tout culte religieux. Car on n'adresse point des offrandes et des prières à des êtres sourds et muets, et à des corps brillans à la vérité, mais qui sont censés n'être qu'une matière morte, dont l'action nécessaire ne peut être modifiée ni changée et qu'inutilement on

invoqueroit. Par-tout où l'on trouve un culte, là on doit supposer des Dieux intelligens, qui le reçoivent et qui sont sensibles aux hommages de leurs adorateurs. Or nulle part le culte n'a été aussi magnifique, aussi savant et aussi varié qu'il l'a été en Egypte, dès la plus haute antiquité. Nul peuple n'a passé pour être aussi religieux que le peuple Egyptien. Donc sa théologie et ses fables Cosmogoniques ne faisoient pas de l'Univers une simple machine, qui ne renfermât que de la matière et du mouvement, et qui manquât de cette vie et de cette intelligence, qu'on remarquoit dans l'homme et dans les animaux; c'est-à-dire, dans une partie infiniment petite et passagère de l'Etre immense, immuable et éternel, qu'on appeloit Dieu ou l'Univers. Il avoit, au contraire, éminemment et dans toute sa plénitude, ce que les êtres sublunaires n'avoient que dans un degré beaucoup inférieur et en très-petite portion. Il étoit en quelque sorte comme l'Océan, dont les ruisseaux, les fontaines et les fleuves sont sortis par évaporation et dans le sein duquel ils rentrent, après avoir parcouru plus ou moins d'espace et s'être séparés plus ou moins de temps de la masse immense d'eau, qui les avoit formés. L'homme n'avoit pas encore la sottise vanité de se croire plus parfait que

le monde, et de reconnoître dans une petite partie quelque chose, qui ne fût pas dans le tout.

La machine de l'Univers étoit, comme celle de l'homme, mue par un principe de vie, qui la tenoit dans une activité éternelle et qui circuloit dans toutes ses parties. L'Univers étoit vivant et animé, comme l'homme et comme tous les autres animaux; ou plutôt ceux-ci ne l'étoient, que parce que l'Univers l'étant essentiellement, il leur communiquoit pour quelques instans une infiniment petite portion de sa vie éternelle, qu'il versoit dans la matière inerte et grossière des corps sublunaires. Venoit-il à la retirer à lui, l'homme et l'animal mouroient et l'Univers seul, vivant et circulant autour des débris de leurs corps par son mouvement éternel, organisoit et animoit de nouveaux corps, en y reversant le feu actif et la substance subtile qui le vivifioit lui-même, et qui incorporée à sa masse immense en étoit l'ame universelle.

Voilà les idées que les anciens s'étoient faites de ce grand Dieu, père de tous les Dieux, ou du monde, de cet être principe de tout, et qui n'en a point d'autre que lui-même; enfin, de la cause universelle, que nous avons dit avoir été appelée Dieu. L'ame du monde, éternelle comme lui, immense comme lui,

souverainement active et puissante dans ses opérations variées , pénétrant toutes les parties de ce vaste corps , imprimant un mouvement régulier et symétrique aux sphères, mettant de l'activité et de l'ordre dans les élémens , se mêlant à tout, organisant tout, mouvant tout, vivifiant et conservant tout, voilà l'Univers-Dieu, que les anciens ont adoré, comme la suprême cause et le Dieu des Dieux.

Tout le monde connoit ces beaux vers du sixième livre de l'Enéïde, dans lesquels Virgile a consacré la doctrine de Pythagore, et conséquemment celle des Égyptiens ses maîtres, sur l'ame et sur l'intelligence du monde (1), source d'où nos ames et nos intelligences particulières sont émanées, ainsi que la vie de tous les animaux. Le poète fait descendre son héros aux enfers, pour y visiter Anchise son père. Celui-ci lui fait passer en revue les ames des héros, qui doivent un jour illustrer l'empire Romain. Pour donner de la vraisemblance à sa fiction, il lui explique les principes de la doctrine des Pythagoriciens sur la préexistence des ames, sur leur origine et sur le sort qui les attend après la mort; dogmes qui faisoient partie des leçons que l'on donnoit aux initiés, comme

(1) *Æneid.* l. 6, v. 724, etc.



nous le ferons voir dans notre *Traité des Mystères et des Initiations*.

Ce sont ces sublimes vérités, qu'Anchise révèle à son fils dans les enfers.

« Il faut que vous sachiez, mon fils, lui  
 » dit-il, que le ciel, et la terre, la mer,  
 » le globe brillant de la lune, et tous  
 » les astres, sont mus par un principe  
 » de vie interne, qui perpétue leur exis-  
 » tence; qu'il est une grande ame intel-  
 » ligente répandue dans toutes les par-  
 » ties du vaste corps de l'Univers, qui,  
 » se mêlant à tout, l'agite par un mou-  
 » vement éternel. C'est cette ame, qui est  
 » la source de la vie de l'homme, de  
 » celle des troupeaux, de celle des  
 » oiseaux, et de celle de tous les mons-  
 » tres, qui respirent au sein des mers. La  
 » force vive, qui les anime, émane de ce  
 » feu éternel, qui brille dans les cieux  
 » et qui, captif dans la matière grossière  
 » des corps, ne s'y développe qu'autant  
 » que le permettent les diverses orga-  
 » nisations mortelles, qui émoussent sa  
 » pointe et amortissent son activité ». Le même poète (1), dans ses *Géorgiques*, voulant expliquer l'industrielle sagacité des abeilles, dit: « qu'elles pos-  
 » sèdent une portion de ce feu Éther,  
 » qui constitue la substance divine, ap-  
 » pelée Ame du monde. Qu'en effet la

(1) Virgil. *Georg.* l. 4, v. 240.

» Divinité pénètre toutes les parties de  
 » l'Univers, la terre, les vastes mers,  
 » l'immense étendue des cieux. Que  
 » l'homme, ainsi que tous les animaux,  
 » les bestiaux de toute espèce, les ani-  
 » maux féroces, que tout ce qui naît  
 » et respire tire de cette ame immense  
 » le souffle qui l'anime. Qu'à la mort de  
 » chaque animal, ces germes de vie  
 » particulière, ces portions du souf-  
 » fle universel retournent à leur prin-  
 » cipe et à la source de vie, qui circule  
 » dans la sphère étoilée ; » c'est-à-dire,  
 dans cette partie de l'Univers, que nous  
 avons appelée la cause active, qui orga-  
 nise la matière sublunaire, en y versant  
 les semences de vie et de mouvement  
 qui lui appartiennent, et qui consti-  
 tuent la virilité d'Uranus, époux de  
 Ghê, ou du Ciel époux de la terre.

Servius, commentateur de Virgile, développant les principes philosophiques, qui sont contenus dans ces vers, dit que le grand tout est composé de cinq choses, savoir des quatre éléments et de Dieu. Or il est clair, que les quatre éléments sont ce que nous avons désigné sous le nom de cause passive. Donc Dieu reste pour la cause active, qui les organise. Aussi Servius ajoute-t-il, que les éléments, ou la matière organisée, qui compose le monde (1), n'étant pas tout,

(1) Serv. Comment. ad. l. 6. AEneid.

Dieu est donc le souffle actif , cet esprit vivifiant , qui répandu dans la matière ou dans les élémens produit et engendretout. Il examine ce que nous tenons de Dieu et ce que nous tenons des élémens , et il dit , que les élémens composent la substance de nos corps ; et que Dieu forme l'ame , qui vivifie ce corps. Tous les animaux , suivant le même Servius ( 1 ) , empruntent leur chair de la terre , les humeurs de l'eau , la respiration de l'air , la chaleur du feu , et leur instinct du souffle universel ou divin. C'est ainsi que les abeilles ont une petite portion de la Divinité. C'est de Dieu et de son souffle que tous les animaux en naissant empruntent la vie , continue le même auteur. Cette vie à leur mort se résout et rentre dans l'ame du grand tout , ainsi que leur corps et ses débris dans la matière universelle.

Cette opinion philosophique nous sera d'un grand usage , dans l'explication des fictions mystiques sur l'ame humaine , sur le Paradis ou l'élysée , sur l'enfer ou sur le tartare , et principalement sur les purifications ou sur le purgatoire de l'ame après la mort. Elle nous servira aussi à expliquer le dogme des Chrétiens sur le souffle ou sur l'esprit Divin , qui par une abstraction philosophique a été ,

(1) Serv. Comment. ad. l. 4 , Georg. v. 220.

sous le nom de Personne, séparé de la Divinité unique du monde et de la cause universelle. Nous donnerons dans ces différens ouvrages un plus grand développement à cette théorie, dont nous ne faisons ici que poser les bases, et dont nous établirons l'ancienneté et l'universalité sur des autorités multipliées.

Timée de Locres, et Platon, son commentateur, ont fait un traité exprès sur cette matière, intitulé de l'*Ame du Monde*; ouvrages qui ne sont que le développement de la doctrine de Pythagore, maître de Timée, qui pensoit, comme le dit Cicéron (1), que Dieu est cette ame universelle répandue dans toutes les parties de la Nature, et dont les nôtres ne sont qu'une émanation (2). Saint-Justin nous a donné un précis de cette doctrine, où il semble citer les paroles mêmes de Pythagore, ou de quelqu'un de ses plus fideles disciples, qui ayant écrit en prose a pu rendre les idées du philosophe plus littéralement que les poètes Ovide (3), Virgile, Manilius, Aratus, etc. dans lesquels ces dogmes se retrouvent.

« *Dieu est un*, dit Pythagore. Il n'est

(1) Cicero. de Nat. Deor., l. 1, c. 11.

(2) Batteux, causes prem. t. 1, p. 213.

(3) Ovide métam. l. 15, Manil. l. 2, v. 60; Arat. v. 1, etc.

» point, comme quelques-uns pensent,  
 » hors du monde, mais dans le monde  
 » même, et tout entier dans le globe  
 » entier. Il a l'œil ouvert sur-tout ce  
 » qui naît; c'est lui qui forme tous les  
 » êtres immortels, qui est l'auteur de  
 » leur puissance et de leurs œuvres.  
 » Il est l'origine de toutes choses; le  
 flambeau du ciel, *le père*, *l'intelli-*  
 » *gence*, *l'ame* de tous les êtres, le  
 » moteur de toutes les sphères (1) ».

Ainsi parle Pythagore (b), et déjà l'on reconnoît dans sa doctrine l'origine du Dieu père, de l'intelligence, de l'ame ou du *spiritus*, que les Chrétiens ont conservés sous les noms de Père, d'Intelligence ou de Logos, enfin de Souffle, ou d'Esprit; trois abstractions qui composent leur triade mystique.

*Dieu est un*, observe judicieusement Batteux, c'est - à - dire, selon le sens de la philosophie ancienne, une substance unique, dont toutes les parties continues s'étendent dans tout l'univers, sans partage, sans différence, sans inégalité, comme l'ame dans le corps humain. Pythagore combat l'opinion des spiritualistes, qui avoient séparé la Divinité du monde lui-même, et qui, par une abstraction de l'esprit, la faisoient exister hors du monde, qui

(1) Justin Cohort. ad Gent. p. 18.

n'étoit plus qu'un ouvrage matériel, sur lequel la cause abstraite ou Dieu, isolé du monde, agissoit. Cette opinion étoit une innovation dans la théologie ancienne, laquelle ne séparoit pas Dieu de l'univers même. Eusèbe atteste cette vérité, lorsqu'il dit, qu'il n'y avoit eu qu'un petit nombre de sages, tels que Moïse, qui avoient cherché Dieu, ou la cause de tout hors du tout même (1); mais que les philosophes de l'Égypte et de la Phénicie, ceux qui de son aveu avoient imaginé toutes les Cosmogonies répandues dans l'univers, avoient tous placé la cause suprême dans l'univers lui-même, et dans ses parties les plus apparentes, telles que le soleil, la lune, les astres et les élémens, c'est-à-dire, dans les causes naturelles et dans le monde visible. Ceci se trouve parfaitement justifié par le dogme que Pythagore établit, comme axiome fondamental de sa théologie; savoir, que Dieu ou la cause active et éternelle de toutes choses, est répandu tout entier dans le globe du monde, afin que le monde et toutes ses parties soient dans Dieu.

Pour concevoir cette idée, il faut comparer le monde à l'homme, le principe de vie qui le meut à celui qui meut l'homme et tous les animaux vivans,

(1) Voy. ci-dessus, c. 2.

enfin l'ame du monde à celle de l'homme. L'ame du monde , qui n'est autre chose que l'ame divine, est au corps divin et éternel du monde, ce que l'ame humaine est au corps fragile et périssable de l'homme. Elle est le principe du mouvement intérieur qui caractérise la vie. Elle fait circuler dans toutes les parties du corps animé les fluides et les esprits vitaux , y entretient la chaleur et le feu actif qui conserve son organisation , et prévient ce repos et cette inertie , que suit le froid de la mort ; elle est le ressort qui donne le jeu à toutes ses parties. Telles sont aussi les fonctions de l'ame universelle dans le monde Dieu.

C'est cette ressemblance , que Pythagore a cru appercevoir entre le grand être vivant et animé , et l'homme ( 1 ) , qui lui a fait appeler ce dernier un *petit monde* , ou le *microcosme* , parce qu'il renferme en lui toutes les qualités , qui se trouvent en grand dans le monde. Il tient à la Nature divine , par sa raison et son intelligence , et à la nature élémentaire , par la faculté qu'il a de métamorphoser les alimens en d'autres substances , de croître et de se reproduire. L'inverse de cette comparaison est que le monde est un grand homme , ou un immense Dieu , qui a éminemment et

(1) Vita Pythag. Photii Bibli Codex 359.

essentiellement en lui, ce que l'homme et les animaux n'ont qu'en abrégé et accidentellement, pendant la courte portion qu'ils parcourent de l'éternité du monde (c) ; car c'est l'homme qui est lui-même le terme de toutes les comparaisons qu'il fait, le type des figures qu'il trace ; c'est lui qui fait les Dieux à son image. L'homme a donc comparé l'univers à l'homme, et a cru retrouver dans le monde ce qu'il sentoit, ce qu'il voyoit en lui-même, c'est-à-dire du mouvement, de la vie et de l'intelligence, et au-dessus de tout cela une perpétuité d'existence, que lui-même n'avoit pas. Ce qui lui a fait juger, qu'il n'étoit qu'un effet, et que la cause suprême résidoit où il voyoit la perpétuité du mouvement et de la vie.

Les quatre élémens, subissant toutes les métamorphoses, que l'ame universelle (1) produit en eux, formoient la substance corporelle et visible que nous appelons le monde ; être vivant et animé, de forme sphérique, lequel contenoit la terre dans son centre, corps également sphérique, autour duquel circuloient la lumière et les ténèbres, et à laquelle s'attachoient quatre qualités élémentaires, qui décidoient de la température des saisons. Pythagore donna le nom de *cosmos* ou de *monde*

(1) Diog. Laer vit. Pyth. l. 8, p. 583.



à cet être immense, et sur-tout au Ciel, qui en compose la partie supérieure, à cause de sa perfection, de sa beauté (1) et de la variété des signes qui le décorent. La substance fluide et légère, qui y circule par un mouvement infiniment rapide et éternel, entraîne dans son courant ces corps immortels et divins, qui font partie de la cause vivante universelle, tels que le soleil, la lune, et tous les astres, que Pythagore regardoit comme autant de causes partielles ou de Dieux (2), qui renfermoient avec surabondance le feu actif, dont la chaleur est un principe et une semence de vie pour tous les êtres. Le rayon qui jaillissoit du soleil, ce foyer de vie, de chaleur et de lumière, traversoit l'air, l'eau, et pénéroit jusqu'au fond des abîmes de la mer, pour y répandre les germes de la vie dans tous les corps organisés, qui recevoient l'impression plus ou moins forte de sa chaleur. Pythagore pensoit que les plantes mêmes, à qui cette chaleur se communique, sont censées vivre; mais qu'elles ne sont pas douées de l'ame, laquelle est une émanation de l'Ether, et comme lui de nature immortelle, tandis que la vie du corps animé ne l'est pas: ce qui donne lieu à distinguer

(1) Phot. Cod. 259.

(2) Diog. Laert. vit Pyth. l. 8, p. 584.

dans l'ame plusieurs parties ; savoir , a partie sensitive , irascible , et la partie intelligente (1).

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les parties de l'ame et sur les distinctions, que les anciens ont mises entre ses différentes facultés , parce que ce n'est point de l'ame humaine , dont il est ici question , mais de l'ame du monde, source de l'ame de l'homme et du principe des sensations et de la vie de tous les êtres , qui ont des sens , ou simplement la vie. Nous remarquerons seulement , qu'elle ne se communiquoit pas toute entière à tout ; mais qu'elle communiquoit à quelques corps la vie , qui lui appartenoit essentiellement ; qu'elle donnoit aux autres les sensations ; et enfin , qu'elle accordoit à l'homme , outre cela , une portion de son intelligence , mais dans un degré bien inférieur où cette intelligence se trouvoit dans l'ame universelle , que je pourrois appeler l'ame mère ou l'ame suprême.

Quoique répandue par - tout , cette ame n'agissoit pas par-tout également , ni de la même manière. La partie la plus élevée du monde , qui étoit comme la tête de l'Univers - Dieu , sembloit être son principal-siège. Aussi avoit-on placé là le guide du reste du monde ; ce qu'on

(1) Diog. Laert. *ibid.* p. 584.

appeloit

appeloit l'*hégémonique* (1). Ainsi, dans l'homme, c'est le cerveau qu'on a cru être le principal siège de l'ame, et le lieu où elle exerçoit sa faculté intelligente, quoiqu'elle répandit le mouvement et la vie également dans le reste du corps. En divisant la couche supérieure du monde en ses sept sphères, ou couches concentriques, on y trouvera un ordre éternel, fruit de l'intelligence de cette ame, qui meut suivant une marche constante et régulière les corps immortels, qui forment le systême harmonique des cieux. C'est ainsi que Dieu, ou l'ame universelle du monde, imprime, par son activité éternelle, le mouvement mesuré qu'on admire dans la marche des différentes planètes et dans les révolutions des cieux.

On décomposa l'ame, comme les sphères, en deux parties, dont l'une se mouvoit dans le sens du premier mobile, ou d'orient en occident; et l'autre dans le sens contraire, qui est celui des sept sphères planétaires. Cette distinction est énoncée dans *Timée*, et dans Platon son commentateur. « Parmi les parties » du monde, dit *Timée*, celles que nous » voyons dans le ciel, c'est-à-dire dans » l'Ether, sont de deux sortes; les unes » ont la nature de l'être toujours le

(1) Ibid. p. 586.

» même , et les autres celle de l'être tou-  
 » jours changeant ». Les premières, pla-  
 cées à la circonférence, emportent toutes  
 les parties, qui sont en dedans, par un  
 mouvement général d'orient en occi-  
 dent. « Les autres, qui sont dans l'inté-  
 » rieur, ont un mouvement d'occident en  
 » orient, qui leur vient de l'être toujours  
 » changeant. Car celui de l'être toujours  
 » le même ne leur est qu'accidentel, et  
 » ils ne s'y soumettent, que parce qu'il  
 » est le plus fort ». Le mouvement de  
 l'être changeant, c'est-à-dire de la cou-  
 che des cieux, qui vient immédiatement  
 après le ciel des étoiles fixes, « fut par-  
 » tagé en sept parties, suivant des rap-  
 » ports harmoniques, et forma sept  
 » sphères, sept cercles ou sept cieux  
 » concentriques. La lune circule dans le  
 » cercle le plus voisin de la terre. Au-  
 » dessus d'elle est le Soleil, que Mercure  
 » et Vénus environnent et accompagnent  
 » sans cesse. Au-dessus du Soleil, Mars,  
 » Jupiter et Saturne achèvent leurs ré-  
 » volutions avec des vîtesses qui leur sont  
 » propres, et dans un temps inégal ».

Le Soleil, comme on voit, occupe le  
 centre de ce système harmonique des  
 corps planétaires, puisqu'il n'a que Mars,  
 Jupiter et Saturne au-dessus de lui.  
 Telle fut l'origine de la fameuse flûte  
 symbolique, dont les sept tuyaux inégaux  
 servoient à peindre l'harmonie préten-

due des sept sphères. On la mettoit dans la main de l'idole de Pan ou de la statue représentative du soleil, ame du grand tout, autrement de l'Univers-Dieu, qui se subdivisoit dans les sept corps planétaires, qui modifioient la nature inférieure par leur mouvement dans le ciel et dans le Zodiaque, dont le bouc ou Pan fixoit le départ et l'origine. On chercha à retracer cette même idée par toutes sortes d'emblèmes, comme on le verra dans la suite de cet ouvrage. Telle est la série des sept voyelles rangées dans un ordre mystique, que l'on répétoit en invoquant les planètes; telle est la lyre à sept cordes, que l'on mettoit dans la main du Dieu-soleil Apollon. Tel aussi le vaisseau emblématique du monde, rempli de la substance éthérée, et monté par sept pilotes; tel le chandelier à sept branches du temple des Juifs; telles les sept chambres de Moloch. Tels sont les sept pyrées, ou autels consacrés aux planètes par les Perses; les sept pyramides de Laconie; les sept chandeliers d'or de l'Apocalypse; la Thèbes aux sept portes, et le livre aux sept feuillets, dans lequel on consulte le destin dans le poème de Nonnus; le livre aux sept sceaux, qui contient les annonces des malheurs qui menacent le monde, dans le livre Apocalyptique de Jean. Telles aussi les sept églises, que figurent sept étoiles dans le même

ouvrage ; enfin , toutes les expressions sacrées relatives au nombre sept , qui partage , suivant une proportion harmonique , l'espace céleste qui s'étend , depuis le ciel des fixes jusqu'à celui de la lune , placée sur la dernière couche céleste , et qui comprend les corps qui se meuvent circulairement par le mouvement de l'être toujours autre , ou toujours changeant. La double marche des cieux donnera donc la double direction des mouvemens des deux parties de l'ame universelle.

« Si vous voulez , dit Macrobe (1) ,  
 » connoître les mouvemens de l'ame  
 » même du monde , jetez les yeux sur  
 » le mouvement rapide du ciel , et sur la  
 » circulation impétueuse des sphères planétaires placées au-dessous, sur le lever,  
 » sur le coucher du soleil , sur le cours  
 » et le retour des autres astres , mouvemens qui tous sont produits par l'activité de l'ame universelle ».

La circulation des cieux et des corps lumineux , qui les composent, nous trace donc les routes variées, que l'ame divine universelle suit dans ses mouvemens , et nous indique les métamorphoses qu'elle subit dans tel et tel signe , sous telle et telle constellation, qui se lie au signe , à chaque division de la révolution an-

(1) Macrobo. Som. Scip. l. 2, c. 16.

nuelle, soit en saisons, soit en mois, soit en parties de mois, ou en jours. L'action du ciel sur la terre n'est plus un simple mécanisme; c'est celle de l'ame divine qui, du ciel où elle circule, fait des excursions dans la matière sublunaire, et y répand les germes de la vie et les principes du mouvement, qui résident au ciel, comme dans leur siège naturel, et qui passent jusqu'à la terre, par le moyen des corps célestes fixes ou mobiles, qui en sont dépositaires. Les influences particulières des astres se réduisent aux modifications variées de cette ame, dont la force active et harmonique subjugue et organise la matière ou inerte, ou mue par une activité brute et désordonnée. C'est l'ame universelle, qui lui applique les formes régulières de l'organisation intérieure et extérieure des plantes et des animaux, et cela d'après les formes célestes, conformément aux rapports établis entre la terre et les cieux, suivant les Astrologues.

C'est ce qui a fait dire à Manilius, dans son poème *Astronomique*, lorsqu'il va chanter l'action du ciel et des constellations sur la terre, où elles versent les semences de la vie et règlent le destin des hommes (1), je

(1) Manil. l. 2, v. 85—v. 60.

» chanterai l'ame invisible et puissante  
 » de la Nature, cette substance divine,  
 » qui répandue dans le ciel, dans la terre  
 » et dans les eaux de la mer, forme le lien  
 » qui unit entre elles toutes les parties du  
 » vaste corps du monde. C'est elle qui  
 » balançant les forces, et accordant  
 » entre eux les rapports variés des  
 » membres de ce même monde y en-  
 » tretient la vie, et le mouvement ré-  
 » gulier qui l'agite, par une suite de  
 » l'action du souffle ou de l'esprit unique,  
 » qui siège dans toutes ses parties, qui  
 » circule dans tous les canaux de la na-  
 » ture universelle, en parcourt avec ra-  
 » pidité tous les points, et qui donne  
 » aux corps animés les configurations  
 » propres à l'organisation de chacuu  
 » d'eux. Ce qui n'arriveroit point  
 » dans une machine, dont toutes les  
 » parties n'auroient point entre elles une  
 » union et une affinité naturelle, et  
 » dont les mouvemens n'obéiroient point  
 » aux lois d'un guide unique, sans  
 » lequel l'ordre actuel ne pourroit sub-  
 » sister. Cette loi éternelle, cette force  
 » divine, qui entretient l'harmonie du  
 » monde, emploie les signes célestes,  
 » pour organiser et conduire les êtres  
 » animés, qui respirent sur la terre, et  
 » leur donne même à chacun le carac-  
 » tère et les mœurs qui leur sont propres.  
 » C'est par l'action de cette même force,



» que le ciel règle l'état de la terre et  
 » des champs, que cultive le laboureur;  
 » qu'il nous donne ou nous ravit les  
 » plantes et les moissons; qu'il fait sortir  
 » la mer de son lit par le flux, et qu'il  
 » l'y fait rentrer par le reflux.

Manilius continue à nous montrer toute la Nature sublunaire sensible à l'action du ciel sur elle. « Les animaux  
 » mêmes et les bêtes les plus brutes,  
 » semblent reconnoître son empire sur  
 » eux par les prognostics qu'ils nous  
 » donnent, et la nature elle-même les  
 » rappelle vers ce Ciel qui les a for-  
 » més. » Que sera - ce de l'homme (1),  
 ajoute le poète, en qui Dieu par l'intelli-  
 gence vient habiter? Manilius rappelle  
 aussi la grande division du principe actif  
 et du principe passif, dont nous avons  
 parlé plus haut; il dit, que la ma-  
 tière est destinée à être subjuguée (2),  
 et que le Ciel est le Dieu qui la sub-  
 jugue par les loix inévitables de la fata-  
 lité. On se rappelera, que ce dogme astro-  
 logique est absolument le même, que  
 celui que Chérémon a établi comme  
 base fondamentale de la Mythologie, et  
 de toutes les fictions et des images sacrées,  
 qu'inventèrent les anciens Egyptiens.

L'admission d'une nouvelle clef dans

(1) V. 101.

(2) V. 114.

notre système d'explications , ou l'*ame du monde* que nous y sur-ajoutons , ne change donc rien à la méthode astronomique, dont nous avons exposé les principes dans les chapitres précédens ; elle la rend au contraire plus complète , en mettant la vie et l'ame dans tous les ressorts de la nature qu'elle anime , et dont le *jeu* est plus vif et plus brillant , sans cesser d'être le même sous tous ses autres rapports. Ce ne sera pas seulement par l'effet d'une fiction poétique , que le ciel et la terre seront animés et pesonnifiés ; qu'Uranus et Ghé seront réputés des êtres vivans , d'où tous les autres sont sortis. Ils vivront eux-même de leur propre vie , éternelle comme leurs corps sacrés ; et les autres corps qu'ils forment et qu'ils renferment dans leur sein , n'y vivront que par eux et de leur vie , comme l'embryon vit dans le sein de sa mère , et par une suite de la vie , que lui a communiqué et qu'entretient toujours la mère , par l'activité de la sienne propre. Telle est la vie universelle du monde , qui se reproduit dans tous les êtres , que sa partie supérieure crée dans la partie inférieure , laquelle est comme la matrice du monde, ou des êtres qu'Uranus engendre au sein de Ghé son épouse.

Le monde agit sur lui-même , par l'organe de ses deux parties sexuelles ,

dont l'une est le ciel et ses globes lumineux, le soleil et la lune, et l'autre la terre, qui reçoit les germes de fécondité, qui découlent des diverses parties du ciel, dont l'air et l'eau se chargent, et deviennent le véhicule, dans cette grande incubation de l'esprit, ou de l'ame universelle sur la matière ténébreuse qu'il organise. Ainsi en donnant une ame au monde, nous ne changeons rien au système astronomique, dont Chérémon et les prêtres Egyptiens ont reconnu la nécessité, pour expliquer les divers monumens de l'antiquité religieuse. En effet, dans les deux hypothèses sur les opérations de la nature, produites ou par une force mécanique, ou par une force vive et par l'action d'une ame, le mouvement progressif de la force motrice du ciel et génératrice dans la matière, suit toujours la marche même des corps célestes, leur correspond dans tous ses points, et se modifie, suivant les situations variées et les aspects des astres entre eux et avec la terre. En un mot, que les fables soient faites sur la nature censée mue par une ame, ou destituée d'ame, (*d*) comme une pure machine; la force qui la meut et les effets qu'elle produit, seront toujours exprimés par les images célestes, qui partagent la durée de l'énergie périodique de cette force, dont le

soleil exerce la plus grande partie ; et les situations différentes , dans lesquelles se trouvent les cieux , nous présenteront en quelque sorte l'attitude où se trouve la nature et l'ame du monde , dans chacune de ses opérations. Ainsi la révolution des cieux , qui est un effet de l'impulsion de l'ame universelle , sera graduée par la succession des levers et des couchers des astres Paranatellons , par celle des signes et par les lieux du soleil et de la lune dans le Zodiaque ; ce qui fait le fondement de tout le systême Mythologique.

Cette seconde hypothèse, en nous laissant tous les avantages de la première , nous fournira un instrument de plus, avec lequel nous pourrons analyser la suite des différentes métamorphoses , que la fable attribue au Dieu moteur de toutes choses , tel que Jupiter chez les Grecs , Vischnou chez les Indiens , Bacchus chez les Arabes , etc. Ces métamorphoses n'expriment autre chose, que la progression de l'ame universelle sous différentes formes , durant tout le temps que le soleil met à parcourir le Zodiaque et à fournir sa carrière annuelle : car Jupiter est le nom que l'on donna dans l'ancienne théologie au ciel et à l'ame qui le meut (1) , si nous en croyons

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 17.

Macrobe. Ce savant s'appuie du témoignage d'Aratus, dont le poème sur les constellations débute par ces vers si connus : « Muse, commence » par chanter Jupiter. Ce Dieu remplit tout entier l'univers ; il circule dans toutes ses parties, dans les eaux de la mer, dans les ports, dans l'homme, qu'il organise, dans les astres qui guident et règlent ses travaux. Il est le premier et le dernier qu'on doive invoquer. » Après cette prière aux Muses, le poète commence son poème sur les mouvemens célestes, que Macrobe nous dit être produits par l'ame universelle ; et il donne la description des constellations, que le ciel entraîne avec lui autour de l'axe du monde, par son activité éternelle.

Jupiter étoit la même divinité, que le monde, dit ailleurs Macrobe (1), et par le monde on entend ici le ciel. Cette définition rentre dans celle que les Perses (2), suivant Hérodote, donnoient de leur Jupiter, qu'ils disoient être le même que le ciel, c'est-à-dire, que cette voûte mobile, immense, éternellement subsistante, que Pline appelle la cause improduite et souveraine, enfin Dieu. C'est ce monde Dieu, qu'Ennius

(1) Macrob. Saturn. l. 1, c. 18.

(2) Voyez ci-dessus, l. 1, c. 2.

célébroit dans ces vers , que rapporte Cicéron (1) : « Regardez ce ciel brillant et élevé , que nous invoquons » tous sous le nom de *Jupiter*. » C'est cet immense Dieu , dont la substance réside dans l'Ether , qui dans ses vastes contours embrase toute la terre ; c'est lui que vous devez appeler *Jupiter* (2), et honorer comme Dieu , dit Euripide. Sous ce rapport , Jupiter alors se confond avec Uranus , et n'est plus qu'un nom générique donné à la force active , qui meut le ciel , qui agit dans le soleil , qui se distribue dans le système planétaire , dans les fixes , et de-là s'élançe dans toutes les parties de la matière, que cette grande ame pénètre.

Les métamorphoses de Jupiter seront donc les différentes formes , que prend le ciel , ou la partie active du monde dans les différentes opérations , qui s'exercent par lui sur la matière , sous les différens aspects célestes. Ainsi au printemps , lorsque l'Ether descend en pluies fécondes au sein de son épouse (3), pour me servir de l'expression de Virgile , et qu'il enrichit la nature de ses dons précieux , au lever Héliaque de Persée , placé sur le Belier ou Ammon , ou sur le signe équinoxial , c'est Jupiter

(1) Cicero de Nat. Deor. l. 3, c. 16.

(2) Athenag. leg. pro Christ. p. 20.

(3) Virgil. Georg. l. 2, v. 324.

alors, qui en pluie d'or vient féconder la belle Danaé, et donne naissance à Persée.

Le soleil, dépositaire de la force active, qui meut la nature, entre-t-il dans le signe du Taureau, où la lune a son exaltation? C'est Jupiter Taureau, qui enlève la belle Europe sœur du Serpentaire Cadmus, qui se lève en aspect le soir avec ce même signe. Le Taureau, qui lui servit dans sa métamorphose, brille encore aux cieux, (1) où il a retenu le nom de *Taureau ravisseur d'Europe*; et la Mythologie n'a pas laissé oublier, que ce ravisseur portoit le croissant de la lune sur son épaule, comme le Bœuf Apis des Egyptiens, que Lucien nous dit représenter le Taureau céleste.

Le Dieu Soleil, qui mesure le temps et vivifie la nature, en y répandant le feu Ether, qui compose la substance de l'ame du monde, passe-t-il aux Gémeaux, ou au signe, qui renferme Castor et Pollux? Cette époque de la marche du monde et de la révolution annuelle est marquée par le lever de la constellation du Cygne, qui monte sur l'horizon, au moment où se couche le soleil; c'est Jupiter alors qui, sous la forme de cygne, couve les deux œufs,

(1) Ovide Fast. l. 5, v. 605, etc.

d'où on voit éclore le matin quelques jours après Castor et Pollux, ou les Gémeaux.

On peut voir dans le précis de ces trois fables un échantillon des métamorphoses de l'ame universelle, motrice du ciel et des sphères. Elle exerce son énergie créatrice principalement par le soleil, (1) durant sa révolution dans les signes du Zodiaque, auxquels se joignent les Paranatellons, qui modifient son influence, et qui concourent à fournir les attributs symboliques de l'astre modérateur de la nature et dépositaire de sa plus grande force.

En suivant la même méthode, on verra pourquoi les Gémeaux, qui se lèvent à la suite du Cocher céleste, lequel porte les deux Chevreaux et la Chèvre, dont Pan et les Satyres empruntent leurs attributs, ont été, sous les noms d'Amphion et de Zethus, censés fils de Jupiter métamorphosé en Satyre, et amoureux de la belle Antiope, au tombeau de laquelle tous les ans, sous *le signe du Taureau* (2) on portoit quelques mottes de terre, détachées du tombeau de ses enfans.

En plaçant le soleil au signe du Can-

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 20.

(2) Pausan. Bæoti, p. 295.



cer, domicile de Diane ou de la Lune, au-dessus duquel se trouve l'Ourse céleste, Callisto, on verra comment ce Dieu, sous les traits de Diane, s'unit à Calisto, et la rend mère d'Arcas (1), ou du Bootès, qui la suit immédiatement, et que l'antiquité Mythologique plaçoit aux cieux à la suite de sa mère, changée en ourse. Les sphères Persique et Barbare d'Aben ezra, donnent l'Ourse pour Paranatellon au Cancer (2).

Arrivé à la Balance, le soleil s'unit à la couronne d'Ariadne, qu'Ovide appelle *Libera* (3) ou *Proserpine*. Elle a au-dessous d'elle le serpent d'Ophiucus, dans les replis duquel passe le soleil. C'est alors que Jupiter, métamorphosé en serpent, couche avec la belle Proserpine, et donne naissance à un taureau (4), c'est-à-dire, à la constellation qui alors ouvre la nuit, et qui se lève au moment où le soleil se couche avec le Serpent et avec la couronne d'Ariadne, *Libera* ou *Proserpine*.

Le soleil arrive-t-il au Capricorne, en conjonction avec la constellation de

(1) Ovid. Metam. l. 2, fab. 12. Hygin. l. 2, c. 2—3—5. Germ. Cæs.

(2) Scalig. Not. ad Manil. p. 339.

(3) Ovid. Fast. l. 3, v. 459, etc. Hygin. Fab. 224, Lactanc. l. 1, c. 10.

(4) Clem. Alex. in protrep. Arnob. Contr. Gent. l. 5, p. 171.

l'Aigle, Paranatellon de ce signe, sur lequel il passe au méridien, et avec lequel il se couche, et qu'il précède à son lever? C'est Jupiter métamorphosé en aigle, qui ravit Ganymède, ou le génie peint dans le signe du Verseau, lequel suit toujours l'Aigle dans son lever, et semble être emporté aux cieux par lui: car les Mythologues disent, que le signe ou la constellation du Verseau est Ganymède, fils de Tros, qui verse à boire aux Dieux (1), et que l'Aigle, qui est au-dessus de lui, est l'aigle qui l'enleva aux cieux. On dit aussi de cet aigle (2), qu'il avoit nourri Jupiter naissant, parce que c'étoit dans le signe du Capricorne ou du solstice d'hiver, que l'on faisoit naître le Dieu du jour, comme nous le verrons dans la fable de Christ, et comme nous l'avons déjà dit ailleurs.

En suivant donc la marche de l'ame universelle du monde, laquelle, selon Macrobe (3), se reconnoît au mouvement des sphères, et sur-tout dans celui du soleil, dans la succession des levers et des couchers des astres, et dans leurs retours périodiques, on voit aussitôt sur quels rapports Astronomiques porte tout le système des différentes métamorphoses de l'ame du monde,

(1) Theon. p. 13, Hygin. l. 2, c. 30. id. l. 2, c. 30.

(2) Germ. c. 28, Eratosth. c. 30.

(3) Macrob. Som. Scip. l. 2, c. 16.

appelée

appelée *Jupiter* par les plus anciens Théologiens, et placée dans le soleil, comme dans son siège principal. On appliquera le même principe de décomposition aux métamorphoses de Bacchus, à celles de Vischnou chez les Indiens, etc., et on verra, que le ciel fournit la solution de la plupart des énigmes sacrées, qui sans cette clef resteront toujours inintelligibles, et ne formeront jamais un ensemble, qui découle d'une seule et unique idée Cosmogonique.

Ainsi les constellations et les signes nous serviront à découvrir la raison des attributs variés, qu'on donnoit au même Dieu, ou à l'ame unique du monde, durant une de ses révolutions, et celle des formes différentes par lesquelles on la faisoit passer, sous chaque époque du temps générateur de toutes choses.

On y trouvera aussi l'origine du culte des animaux consacrés dans les temples de l'Egypte, et qui animés par la grande ame sembloient recevoir spécialement ses émanations, lesquelles se transmettoient jusqu'à eux par les images célestes, qui leur ressembloient et qui influoient sur eux. Ainsi l'ame universelle, concentrée en partie dans le Bélier ou le Taureau céleste, jaillissoit de son foyer en rayons, qui se reposoient sur le bélier de Thèbes, ou sur le bœuf de Memphis, qui les

*Relig. Univ. Tome II.* C

représentoient sur la terre, et qui étoient soumis à leur action, par une suite de l'influence qu'avoient les formes célestes sur les formes terrestres, dans le système des Astrologues. L'explication que Lucien donne du culte symbolique des Egyptiens, et de l'origine des hommages, qu'ils rendoient aux animaux sacrés, porte entièrement sur cette supposition Astrologique (1).

L'explication des allégories sacrées, ou des fables théologiques, par l'ame du monde, est d'autant plus admissible, que c'étoit là, suivant Macrobe (2), que s'arrêtoit la Mythologie, dont les fictions ne remontoient pas plus haut, que les puissances aériennes, et éthérées, et que l'ame universelle et les ames particulières, qui en sont une émanation. L'ame du monde est la nature elle-même, toujours agissante par les sphères célestes, que l'ame meut, et qui ne font que suivre l'impulsion victorieuse qu'elle leur imprime. Dans le système de l'Astrologie, soit naturelle, soit judiciaire, tout se fait par l'activité du ciel et des corps divins, qui le composent. Mais le ciel lui-même n'agit, que par une suite de l'activité de l'ame du monde. Ce sera donc à l'ame du

(1) Lucian. de Astrolog. p. 986.

(2) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 2.

monde , que nous attribuerons tous les effets, que jusqu'ici nous avons attribués au ciel. C'est à elle que nous rapporterons toutes les variations et tous les changemens , qu'apporte dans la nature sublunaire la marche du ciel et celle des différens corps célestes qui , avec le soleil, la modifient. Car , comme nous l'avons déjà observé , c'étoit dans le ciel des planètes , et sur-tout dans celui des fixes , qu'étoit le principal siège de l'ame motrice du monde , et de la force qui régloit tous les différens mouvemens du ciel , d'où dépendoient ceux des élémens et de toute la nature inférieure. C'étoit dans le ciel des fixes , suivant Cicéron (1), que l'on plaçoit la Divinité suprême ; il étoit ce premier Dieu élevé au-dessus de tous les autres , celui qui les embrassoit ou contenoit tous. Dans ce ciel étoit le Zodiaque , une des premières causes de génération , dans lequel les sept planètes voyageoient , et que l'ame du monde tenoit dans un mouvement éternel. Il étoit un animal immortel , et divin (2) , qu'organisoit l'ame du monde , et qui produisoit , ou recueilloit en lui toutes les émanations variées des différentes puissances , qui

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 17. Cicæ. Som. Scip. c. 4.

(2) Macrob. ibid.

partagent la Nature de la Divinité ou qui lui sont immédiatement soumises. Enfin il réunissoit en lui toute la puissance de Jupiter , maître et ame du monde.

Les principes théologiques , que développe Macrobe en cet endroit , sont tirés en grande partie de Plotin , que l'on peut consulter en original , ainsi que son commentateur Marsilius Ficin. On y verra que le mouvement de rotation , qui est celui du ciel et des sphères , est une suite nécessaire de la nature de l'ame , qui l'oblige à tourner.

Cette doctrine sur l'ame du ciel et des sphères , considérée comme Divinité universelle , est d'une haute antiquité , si nous en croyons Maimonide , qui la fait remonter jusqu'aux anciens Sabéens , dont elle étoit un des principaux dogmes. Les Sabéens , dit-il ( 1 ) , appeloient Dieu , l'esprit du ciel , ou l'ame qui le meut. Et c'est par une suite de cette opinion , qu'il nous dit ailleurs , qu'ils regardoient les sphères et les planètes comme autant de Dieux.

C'est là cette ancienne théologie , que Timée , Platon , Speusippe , Jamblique , Macrobe , Marc - Aurèle , et avant eux Pythagore , ont constamment enseignée. Ils ont attribué à l'ame du monde toutes les fonctions , que nous avons dit plus haut appartenir à la cause

(1) Maimonid. Mor. Nevoch. part. 1<sup>e</sup>. c. 70.

active ou à Uranus, savoir celle d'organiser et de former les corps; ainsi nous pouvons appliquer à l'ame universelle tout ce que nous avons dit du ciel et de ses parties. C'est à l'ame universelle, suivant Platon, qu'a été confié le soin de former les espèces mortelles, les animaux aériens, aquatiques, et terrestres, par le secours et par l'action intermédiaire des animaux célestes, et immortels, c'est-à-dire des astres, agens puissans de la fatalité, et dépositaires de l'énergie active d'Uranus. Par une fiction poétique, Platon peint la Divinité, qui présente aux Dieux célestes une coupe, dans laquelle étoit un mélange des deux parties de l'ame du monde, auquel il ajoute une petite portion du feu principe intelligent, et il en fait une composition particulière, d'où furent tirées les ames humaines. Il en distribua ensuite différentes portions dans les astres, comme dans autant de chars de feu, pour les promener dans l'Univers, et leur montrer les lois et le destin des êtres. On sent, qu'en écartant le voile allégorique, que le génie poétique de Platon a étendu sur ce dogme philosophique, tout ce morceau bien analysé se réduit à dire, ce qu'a dit ensuite Virgile, d'après Pythagore (1),

(1) Virgil. *Æneid.* l. 6, v. 728, et *Georg.* l. 4. v. 220.

que toutes les ames sont une émanation de l'ame universelle , et que le ciel, dans lequel brillent les astres , où elles sont distribuées , les précipite dans la matière , suivant une marche réglée par le destin , lequel dépend tout entier du mouvement des corps célestes. Il les enchaîne dans les corps mortels des différens animaux , jusqu'à ce qu'à la mort elles soient rendues à ce même ciel et aux astres, d'où elles étoient émanées.

Cette doctrine a été exprimée dans beaucoup de fables , qui tiennent à la doctrine secrète des mystères , et elle s'est reproduite sous les formes les plus monstrueuses , dans les premières sectes du Christianisme , ainsi qu'on peut le voir dans St. Epiphane et dans Beausobre. Comme ces fables théologiques font une classe à part, nous renvoyons à ces ouvrages le lecteur curieux de connoître et de résoudre ces sortes d'énigmes. Pour nous , il nous suffit d'en indiquer la base et le principe de solution ; car nous ne nous proposons ici que d'examiner les formes et les mouvemens de l'ame universelle ou de l'Univers-Dieu animé , et nous n'entrerons dans la théorie particulière des ames humaines , qu'autant qu'il sera nécessaire , pour saisir l'esprit de la doctrine secrète des mystères ; ce qui sera le sujet d'un traité particulier.



Platon (1), en donnant au monde l'ame et la vie, ne croit pas pour cela qu'on doive l'assimiler aux autres animaux, trop imparfaits, pour que la beauté du monde puisse leur convenir. C'est un animal, mais un animal composé de l'assemblage de tous les êtres animés, qui sont autant de parties de ce grand animal, soit qu'on les considère dans leurs espèces variées, soit qu'on les compte individuellement. Les animaux, qui tiennent le premier rang, sont les animaux célestes et divins, composés de la substance du feu (2); autrement les astres, qui ornent les cieux par leur éclat et leur beauté. Cette classe d'animaux fait la fonction de cause, relativement à tous les autres, que la terre nourrit dans son sein. Ce sont ces animaux immortels, qui organisent et gouvernent les animaux passagers et mortels, auxquels l'administration de la nature sublunaire est confiée (3). Ce sont eux, qui agissant sur les éléments, qui les modifiant, les unissant et les amalgamant entre eux, suivant certains rapports, organisent les corps particuliers, dans lesquels ils versent une petite portion de l'ame universelle (4)

(1) Plat. in Tim. p. 30.

(2) Ibid. p. 40.

(3) Ibid. p. 41.

(4) Ibid. p. 43.

On apperçoit aisément, que la théorie de Platon rentre absolument dans le système des influences célestes sur les corps terrestres, et que l'appareil métaphysique, dont il l'a environnée, n'empêche pas que nous n'y reconnoissions tous les principes Astrologiques, que nous avons exposés plus haut en parlant de l'action du ciel sur la terre, et du concours de l'un et de l'autre, dans la formation des animaux, et en général de tous les corps produits. Donc notre méthode proposée trouve toute entière sa place même dans le système de Platon, et de tous les Platoniciens qui l'ont commenté.

Jamblique, qui regarde l'Univers comme un grand animal, dont toutes les parties, quoique très-distantes entre elles, s'unissent par une nature commune, et agissent l'une sur l'autre, n'a fait qu'exprimer un dogme fondamental de l'Astrologie naturelle. Ce lien commun, c'est l'ame du monde, qui circule dans toutes ses parties, et établit entre elles une correspondance, qui unit la partie active où sont les astres, à la partie passive, dans laquelle se forment les corps mortels.

Cette ame étoit une substance infiniment subtile et très-active, telle que le feu Éther des Stoïciens, qui pur à la circonférence du monde et d'une mo-

bilité incroyable, parce que rien d'étranger n'enchaînoit-là son activité naturelle, perdoit de sa pureté et de sa vitesse, à mesure qu'il descendoit vers le centre de la terre, et qu'il se mêloit à une matière d'autant plus grossière, qu'elle étoit plus voisine de ce même centre. Semblable au rayon d'un cercle immense, dont une extrémité parcourt avec une extrême vitesse la circonférence, tandis que l'autre semble presque immobile au centre, l'ame du monde, ou le feu Éther, qui composoit sa substance, circuloit avec une vitesse infinie dans le ciel, au-dessus duquel refluoit ce fluide actif, et qu'il enveloppoit d'une couronne de lumière, tandis qu'au centre de la terre il étoit presque sans mouvement, enchaîné dans la masse inerte de matière ténébreuse, qui compose le globe terrestre. On peignit sa circulation rapide dans le premier mobile par un cercle ailé, et on donna également des ailes aux animaux du Zodiaque, au Lion, au Bœuf, à l'homme, et au Vautour céleste qui partagent sa révolution en quatre parties égales. Telle fut l'origine des ailes données aux Chérubins, et en général aux intelligences, qui étoient censées résider dans les astres, sous quelque nom qu'on les ait désignées.

L'ame, qui dans les principes des Pla-

toniciens et des Pythagoriciens n'étoit qu'un nombre essentiellement mouvant (1) et se mouvant par lui-même, étoit liée au centre du monde, comme à un point fixe, et elle étoit libre à la circonférence. Donc son mouvement devoit être circulaire : nul au centre, et le plus grand à la circonférence, comme celui de la fronde. Le rayon, qui partoît du centre de la terre pour aller à la dernière couche supérieure des cieux, étoit gradué, suivant certaines proportions harmoniques, qui décidoient des vitesses particulières, que devoient avoir les planètes placées à différentes distances sur ce rayon. La proportion ou progression eut trente-six termes, c'est-à-dire autant que le Zodiaque a de parties dans sa division par Décans. Le premier terme fut trois cent quatre-vingt quatre, représentatif de l'unité centrale; et la somme des termes cent quatorze mille six cent quatre-vingt-quinze. Les nombres intermédiaires, donnant la progression harmonique des tons et des demi-tons, formoient une échelle musicale, d'après laquelle s'étoit faite la distribution de l'ame universelle, dans les différentes parties du monde dont elle entretenoit l'harmonie. On trouvera dans Timée de Locres et dans les remarques de M. Bat-

(1) Le Batteux, caus. prem. t. 1, p. 266.

teux (1), traducteur de ce traité, le développement de cette savante Théorie. Comme elle tient plus à la métaphysique, qu'à la mythologie et aux allégories sacrées, que nous nous proposons d'expliquer dans cet Ouvrage, nous y renvoyons le lecteur. Nous ajouterons seulement, qu'on y verra la distinction de la cause active et de la cause passive, et ensuite leur réunion devenue nécessaire pour organiser les corps sublunaires, réunion figurée par le mélange des deux essences, l'une indivisible et l'autre divisible, dont se compose le rayon, qui tient par un bout au centre de la terre, et qui par l'autre parcourt avec rapidité la circonférence des cieux (2).

La nature altératrice, qui dans Timée organise les animaux mortels, n'est que la partie inférieure du rayon, ou de l'ame du monde, laquelle se répand dans le monde sublunaire, occupé par les éléments, qu'elle modifie, qu'elle unit, ou qu'elle divise, et qu'elle pénètre en tout sens. C'est-là seulement qu'elle est répandue dans des corps passagers et mortels, qui naissent, croissent, s'altèrent et se détruisent, tandis que sa partie supérieure anime les astres, corps immortels, et exempts de toute altération,

(1) Timée trad. de Batt. caus. prem. t. p. 256  
2, p. 19 et 92, etc.

(2) Batteux, trad. Timée, p. 43.

quoique changeans dans leur mouvement. Sur ce rayon, dit M. Batteux (1), que nous avons supposé tiré du centre du monde jusqu'à sa circonférence, sont rangées graduellement toutes les substances, proportionnellement au plus ou moins de matérialité et de subtilité qu'elles ont. D'abord au centre est la terre, sur laquelle, comme sur une base immobile, s'appuyent tous les Dieux, sans exception; c'est la partie la plus grossière, la plus lourde, celle qui a le moins d'ame et qui peut-être même n'en a point. Depuis la surface de la terre jusqu'à l'orbite de la lune Timée place l'eau, l'air, le feu élémentaire, qui sont d'autant moins matériels, qu'ils s'élèvent davantage, et qu'ils acquièrent en s'élevant une plus grande dose de l'ame du monde, qui correspond au degré où ils sont de l'échelle, et qui dans cette partie s'appelle Nature altératrice.

Depuis la lune jusqu'aux étoiles fixes, sont placés le Soleil, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Chacun de ces astres est composé d'une matière affinée de plus en plus, et doué d'un degré d'ame aussi augmenté, selon les proportions harmoniques. Après quoi se trouve la substance étherée, pure et sans aucun mélange de matière hétérogène.

(1) Caus. prem. t. 2, p. 113.

C'est dans ce fluide lumineux et infiniment subtil, que nage le monde. C'est cette sphère de feu et de lumière, dans laquelle Parménide plaçoit la substance de la Divinité (1), et qui, suivant ce philosophe, embrassoit et contenoit l'Univers.

Il est à propos d'observer la progression, suivant laquelle se graduoit le rayon qui, du centre de la terre, s'étendoit jusqu'à sa circonférence, et sur lequel se plaçoient les différens êtres, à raison de la portion plus ou moins grande, plus ou moins pure, qu'ils possèdoient de l'ame divine universelle. C'est sur ce rayon, que nous verrons se ranger, à différentes distances, les êtres intermédiaires, qu'on imagina placés entre Dieu et l'homme, entre le ciel et la terre, sous les noms de Dieux, de Démons ou de Génies, de Héros, dans la religion des Grecs, ou d'Archanges et d'Anges de différens ordres, dans celle des Perses, des Chaldéens, des Juifs et des Chrétiens. Tous ces génies occupoient une place plus ou moins élevée, à raison du plus ou moins de pureté dans leur nature.

L'origine de cette distinction est une suite de la graduation de l'ame universelle, qui sembloit descendre, comme d'elle-même, depuis les sommets les plus élevés

(1) Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 11.

du ciel jusqu'aux abîmes les plus profonds de la terre, en passant par les animaux célestes ou par les astres, ensuite dans les substances aériennes, puis dans l'homme, dans les bêtes, dans les plantes et jusqu'aux métaux (1). Le sommet de la chaîne étoit dans la lumière céleste, et le bas dans les ténèbres de l'abîme. C'est dans le plus élevé de tous les cieux, appelé le firmament, que Pythagore faisoit résider la première cause (2). Le ciel, suivant Zénon, est cette circonférence extrême, à la superficie de laquelle réside la Divinité, qui s'y concentre et y appuie son siège (3). Or le même Zénon et Cléante (4) son disciple, appeloient Dieu le monde animé par l'ame universelle, qui du ciel, où est son siège principal, se répand dans toutes les parties de la matière, qui le compose. De-là vint, qu'il distribuoit la Divinité dans tous les astres, dans l'eau, dans la terre, dans l'air, dans tous les élémens, et en général dans la Nature entière. Aussi rappelloit-il tous les Dieux aux seuls agens naturels et toute la Mythologie à la physiologie; c'est-à-dire à sa véritable origine. Il ne voyoit dans toute la théogonie d'Hésiode,

(1) Euseb. præp. Ev. l. 3, c. 4, p. 93.

(2) Autor. vit. Pyth. apud Phot. cod. 259.

(3) Diog. Laer. vit. Zen. p. 522.

(4) Cicer. de Nat. Deor. c. 14 et 15.



comme nous, que le jeu des causes physiques, et dans les Dieux (1) que ce poète chante, que l'ame unique du monde, qui prend des noms et des formes différentes, à raison des différens lieux où on la suppose agissante et des différentes manières, suivant lesquelles elle agit.

Ce systême ne s'éloigne pas de celui de Timée, ni de celui de Platon, qui font entrer l'ame universelle dans la composition du ciel et des astres, et ensuite, par leur ministère, dans le reste de la nature où elle se reproduit sous mille formes. Speusippe, neveu de Platon (2), marchant sur les traces de son oncle, admettoit aussi cette force animale, à qui il donnoit le nom et les prérogatives de la Divinité. On ne doute point, dit Achilles Tatius, « que le ciel » ne soit animé et ne se meuve par lui-même, en vertu d'un mouvement circulaire (3), qui se maintient toujours le même et qui le ramène perpétuellement au point, d'où il est parti primitivement. Platon même le suppose intelligent ». Ces deux idées en effet d'être animé et d'être intelligent ne furent jamais séparées, quand il a été question du monde, comme nous le dirons bientôt ;

(1) Cicer. *ibid.* l. 1, c. 14 et 15.

(2) Cicer. *ibid.* c. 13.

(3) Achil. Tat. *Petav. Uranolog.* c. 5, p. 76.

et la même raison , qui lui fit attribuer l'ame , dut lui faire attribuer nécessairement l'intelligence , comme nous allons le voir.

---

## C H A P I T R E V I I .

### *DE L'INTELLIGENCE UNIVERSELLE ET DE SES PARTIES.*

UNE fois que les hommes eurent donné une ame à l'Univers , qui contenoit en elle , comme dans sa source , la plénitude de la vie animale des êtres particuliers , tant des astres considérés comme autant d'animaux célestes , que des autres animaux , qui vivent dans la région inférieure du monde , qu'occupent les éléments , il ne leur en coûta pas beaucoup de supposer cette ame essentiellement intelligente , et de placer en elle la source de l'intelligence des autres êtres , à qui la Nature avoit départi une portion d'intelligence. L'Univers fut donc non-seulement animé , mais aussi doué d'intelligence , et presque toutes les parties du monde , qui participoient à l'ame , participèrent aussi , suivant les mêmes rapports , à l'intelligence de cette ame unique , répandue dans toute la nature.

L'intelligence ,

L'intelligence , suivant ces philosophes , ne pouvoit être reçue immédiatement dans un corps ; il falloit que l'ame fût son siège et devint un intermédiaire entre l'intelligence et le corps auquel cette intelligence s'unissoit. L'ame étoit donc le véhicule et comme l'enveloppe de l'intelligence , qui s'attachoit à elle et ne pouvoit se reposer qu'en elle. Tout ce qui étoit doué d'intelligence l'étoit nécessairement d'une ame ; et comme il y avoit une ame Universelle , source de toutes les ames , on doua l'ame Universelle d'une intelligence universelle , source de toutes les intelligences particulières. Dès-lors l'ame du monde renferma en elle l'intelligence du monde , qui s'étendit du ciel jusqu'à l'homme et aux animaux , et ne suivit pas plus loin les courses de l'ame dans la matière des corps passagers ; mais elle l'accompagna par-tout dans les élémens et dans toutes les parties de la matière, qui avoient le caractère de cause et le sceau de la perpétuité , tels que les fleuves , les montagnes etc. qui étoient autant de membres de la Divinité. Tous les agens de la Nature , où se repandoit l'ame Universelle , devinrent le siège d'une portion de son intelligence ; et l'Univers dans ses parties et dans sa totalité se trouva rempli d'intelligences , quel'on pouvoit regarder comme autant d'émanations de l'in-

telligence souveraine et universelle. Partout où siégea l'ame Divine comme cause, là fut aussi le siège d'une intelligence. C'est ainsi que le ciel, les astres, les élémens et toutes les parties de l'Univers devinrent le siège d'autant d'intelligences Divines. Chaque portioncule de la grande ame devint une intelligence partielle, et plus elle étoit dégagée de la matière grossière, plus elle étoit active et intelligente.

La gradation des intelligences suivit celle de l'ame, depuis le sommet des cieux, jusqu'aux abîmes des eaux et de la terre. Toute la partie du monde, qui s'étend depuis le ciel de la lune, jusqu'à celui des fixes, renferma les intelligences les plus pures, soit Anges, soit Dieux, habitans de l'Olympe. L'homme et les animaux doués d'un certain instinct se trouvèrent placés au bas de l'échelle des intelligences, dont les génies de l'air et des eaux remplissoient les degrés intermédiaires. La partie ténébreuse du monde eut aussi ses intelligences, comme la partie lumineuse, et toute les divisions, que nous avons marquées plus haut dans la Nature, se sont retracées dans les différens ordres d'intelligences; en sorte que notre méthode n'éprouvera aucun changement dans son application à un Univers animé et in-

telligent, et dont les parties et les agens sont doués d'intelligence.

Les rapports d'union ou d'opposition, les filiations, les combats, les victoires ou les défaites, la naissance ou la mort, l'exil, les courses, les fuites et en général toutes les allégories, qui ont pour base les situations respectives des corps célestes ou terrestres, censés agens de la Nature, seront les mêmes pour les intelligences qui y président, et l'histoire de celles-ci ne sera que l'expression figurée du jeu des causes matérielles. En général, que l'Univers ne nous offre dans ses mouvemens et ses situations variées qu'un pur mécanisme, ou qu'il nous présente l'action de causes vives, animées et intelligentes, c'est absolument la même chose pour nous, qui expliquons par le mouvement des corps celui qui est supposé appartenir aux intelligences qui y résident. Que le poète par une fiction ingénieuse ait donné de l'ame, du mouvement et de l'intelligence aux parties de la Nature, ou qu'elles en aient réellement et essentiellement, peu importe pour le succès de nos explications, puisqu'elles ne tombent que sur les phénomènes apparens, et que les phénomènes sont les mêmes dans tous les cas. Seulement l'histoire poétique, qui en a été faite, acquérera un degré de vraisemblance de

plus, et aura presque la vérité d'une histoire, en donnant de la réalité aux personnages, et en leur prêtant des sentimens et des passions, que leurs actions ou leurs fonctions semblent supposer. Nous ne dirons donc plus simplement, que l'Univers et ses parties sont animés; nous dirons encore qu'ils sont intelligens, et que tout dans la nature s'opère par l'action d'une foule d'intelligences répandues dans toutes les parties du monde, être vivant, animé et intelligent, qui renferme en lui l'origine et la source de toutes les ames et de toutes les intelligences particulières.

De même que tout ce qui n'étoit que matière est devenu animé; de même tout ce qui est animé va devenir intelligent, par une suite du même principe qui a fait donner une ame au corps immense et éternel du monde. Il y a, disoit-on, dans la Nature sublunaire des êtres animés et vivans; et cela, sans doute, parce que la Nature elle-même est une force vive et animée, qui pénètre toutes les parties de l'Univers, et que la vie de chaque corps particulier, ainsi que l'ame qui le meut, font partie de la vie et de l'ame universelle, comme la matière grossière du corps fait partie de la matière universelle. En suivant le même raisonnement on dit,

ces ames elles-mêmes sont douées d'une portion plus ou moins grande d'intelligence, parce qu'il y a dans l'ame universelle une intelligence, d'où découlent toutes les intelligences particulières. Donc l'Univers ou le Monde est non-seulement un animal, mais encore un animal intelligent, et souverainement intelligent. Tel l'a conçu Timée de Locres.

Le monde, suivant ce philosophe (1), comprend tout. C'est un enfant unique, animé et doué de raison. Timée suppose que l'ame de l'homme n'est intelligente, que parce que celle du monde l'est essentiellement. Car l'ame de l'homme, suivant lui (2), fut composée des mêmes rapports et des mêmes qualités que l'*Ame du Monde*. Son intelligence fut tirée de la substance de l'Etre toujours le même, qui meut le premier mobile, ou le ciel des étoiles. Mêlée à la partie raisonnable de l'ame, elle fut un germe de sagesse dans les esprits privilégiés. L'opinion de Timée, sur l'intelligence universelle, qui réside dans l'ame du monde, a été celle de beaucoup d'autres philosophes; ce qui leur faisoit dire, que le monde étoit animé et sage, au rapport de Cicéron (3). Cléanthe, disciple de

(1) Batteux, caus. prem. t. 2, p. 12.

(2) Ibid. p. 43.

(3) Cic. de Nat. deor. l. 1, c. 10.

Zénon , qui regardoit le monde comme Dieu , - ou comme la cause improduite et universelle de tous les effets produits (1) , donnoit une ame et une intelligence à la Nature universelle ; et c'étoit à cette ame intelligente qu'appartenoit la Divinité. Suivant lui, elle établissoit son principal siège dans la substance éthérée , dans cet élément lumineux , qui circule avec abondance autour du firmament et de la dernière enveloppe du monde , et qui de-là se répand dans tous les astres , qui par cela même partagent la Nature divine , dans le système de ce philosophe. C'est par une suite du même principe , qu'il communiquoit la Divinité à l'intelligence même de l'homme , qui n'est qu'une émanation du feu intelligent de l'Ether , ou une portion de l'être toujours le même , pour me servir de l'expression de Timée de Locres.

C'étoit également dans la raison , et sur-tout dans cette raison universelle (2) , qui forme l'ame et l'intelligence de la Nature , que Chrysippe , le plus subtil des Stoïciens , plaçoit la force divine , ou l'essence de la Divinité , qu'il attribuoit au monde , mû par l'ame universelle répandue dans toutes ses parties.

(1) Cicer. de Nat. Deor. l. 1 , c. 15.

(2) Cicer. de Nat. Deor. l. 1 , c. 15.



C'étoit sur-tout dans la partie intelligente, qui constituoit le chef, et comme la tête de l'animal monde, qui en régloit les mouvemens, et en contenoit toute l'harmonie, qu'il fixoit le principal siège de la Divinité, dont l'Ether étoit la substance.

Dans le second livre de Cicéron sur la nature des Dieux (1), un des interlocuteurs s'attache à prouver par plusieurs raisonnemens, que l'Univers est nécessairement intelligent et sage. Une des raisons principales, qu'il donne pour appuyer sa théorie sur l'ame et sur l'intelligence du monde, c'est qu'il n'est pas vraisemblable, que l'homme, qui n'est qu'une partie infiniment petite du grand tout, ait des sens et de l'intelligence, et que le tout lui-même, d'une nature bien supérieure à celle de l'homme, en soit privé. Nous voyons, dit-il encore, dans les parties du monde, et il n'y a rien dans le monde qui ne soit une partie du tout, qu'il y existe du sentiment et de la raison. Nécessairement ces mêmes facultés doivent se trouver dans ce qui constitue la partie supérieure et principale du monde, et s'y trouver même dans un degré plus éminent, et sous une forme plus active;

(1) Cicer. de Nat. Deor. l. 2, c. 11, 12, 13.

d'où il résulte que le monde est un être vraiment sage.

Cicéron fait à-peu-près le même raisonnement dans son discours pour Milon. De ce qu'il y a dans l'homme un principe de sentiment et d'intelligence, il conclut qu'à plus forte raison l'on doit en reconnoître un dans l'Univers, dont tous les mouvemens s'exécutent avec tant d'ordre, et semblent réglés avec tant de sagesse (1). Non-seulement les raisons morales avoient conduit les philosophes à cette conclusion; mais ils la tiroient même des raisons physiques, et de leur opinion sur la nature de la substance éthérée et sur celle du monde. Les Physiciens regardoient le monde comme un immense animal, composé de l'assemblage d'une multitude de corps organisés et animés, qui étoient ses parties, dans lequel les mouvemens étoient l'effet d'un souffle de vie, ou produits par une grande ame, et dirigés par son intelligence. Elles se répandoient l'une et l'autre dans les membres de ce vaste corps, et entretenoient sa vigueur éternelle (2). C'étoit même d'après cette supposition, que quelques-uns d'entre eux expliquoient le flux et le reflux de

(1) Cicer. Pro Milon. c. 131.

(2) Solin. p. 76.

la mer. Le mouvement étoit censé appartenir essentiellement à l'ame , et la direction des mouvemens réguliers et bien ordonnés à l'intelligence. Or , comme on observoit dans le monde du mouvement et de l'ordre , on se trouvoit forcé d'y placer aussi une ame et une intelligence , qui l'entrenoit éternellement , et qu'on ne pouvoit distinguer de l'Univers même , puisque l'on composoit l'idée de l'Univers , des idées particulières de tout ce qui existe.

Une même sorte d'ames a été distribuée à tous les animaux, qui sont sans raison , dit Marc-Aurèle , et un esprit intelligent à tous les êtres raisonnables ; comme tous les corps terrestres ont une même terre , et comme tout ce qui vit et tout ce qui respire , ne voit qu'une même lumière , et ne reçoit et ne rend qu'une même vie (1). La lumière du soleil est une , quoiqu'on la voie dispersée sur les murailles , sur les montagnes , sur mille objets. Il n'y a qu'une matière commune , quoiqu'elle soit divisée en des milliers de corps particuliers. Il n'y a qu'une ame , quoiqu'elle se distribue en une infinité de corps organisés , qui ont des limites propres. Il n'y a qu'une *intelligence* , quoiqu'elle semble elle-même se partager.

(1) Marc-Aurel. l. 9 , c. 6.

Il résulte de ces principes philosophiques , que la matière des corps particuliers se généralise en matière universelle , d'où se compose le corps du monde ; que les ames particulières et les intelligences particulières se généralisent en ame et en intelligence universelle , qui meuvent et régissent la masse immense de matière , dont se compose le corps ou la totalité de matière qui existe dans le monde. Ainsi le monde devient un corps immense , mu par une ame , gouverné et conduit par une intelligence , qui ont la même étendue , et qui agissent dans toutes ses parties , c'est-à-dire , dans tout ce qui existe , puisqu'il n'existe rien hors l'assemblage de toutes choses.

Nous pourrions réunir ici un foule d'autres autorités , pour prouver l'antiquité et l'universalité de cette opinion philosophique , qui donne à l'Univers une ame intelligente et sage. Comme nous aurons occasion de revenir ailleurs sur cette matière , lorsque nous traiterons du verbe et de l'esprit , ou des deux personnes de la Trinité des Chrétiens désignées par ces noms , nous nous bornerons ici au petit nombre de citations , que nous venons de rassembler. Nous les croyons suffisantes , pour établir le principe d'après lequel nous partirons , pour assigner à toutes les parties de la Nature

les plus apparentes une ou plusieurs portions d'intelligence, autrement dit les différentes intelligences, qui étoient censées résider, tant au ciel que dans les élémens et sur la terre. On avoit conclu, que les cieux et les astres, qui en font partie, étoient animés, parce qu'ils possédoient une portion de l'ame universelle. On conclut également, que les cieux et les astres étoient des êtres intelligens, parce que l'ame universelle étoit souverainement intelligente. Enfin on conclut aussi, qu'ils partageoient la Divinité avec la nature universelle, parce que la Divinité résidoit dans l'ame et dans l'intelligence universelle, qui meuvent et régissent le monde, et dont ils étoient dépositaires chacun pour leur part. Telle est la série des conclusions, qui conduisit les hommes à placer des intelligences divines dans toutes les parties de la nature.

Cette conséquence n'a pas échappé à l'interlocuteur du dialogue de Cicéron (1) sur la nature des Dieux, dont nous avons rapporté les raisonnemens plus haut. D'après cette connoissance, nous dit-il, que nous avons de la divinité du monde, nous ne pouvons nous empêcher de l'attribuer aux astres, qui en font partie, qui sont formés de la

(1) Cicér. de Nat. Deor. l. 2. c. 14, 15.

partie la plus noble et la plus pure de la substance éthérée , sans aucun mélange de matière de nature étrangère , qui renferment essentiellement la chaleur et la lumière , et à qui il est impossible de refuser le titre d'êtres animés , et d'êtres doués de sentiment et d'intelligence. . . . . Car le feu , qui brille dans les corps célestes , est un élément actif , principe de vie , de végétation et de conservation des corps vivans et animés , feu qui fait germer les plantes et épanouir les fleurs , et entretient cette chaleur vitale , qui fait respirer les animaux. Le soleil , qui est composé d'un pareil feu , est donc animé lui-même , ainsi que tous les autres astres , qui brillent dans les plaines brûlantes de l'Éther , que nous nommons autrement le *Ciel*. Les astres , nés au sein de cet élément infiniment subtil , et qu'une activité éternelle tient en mouvement , doivent nécessairement partager la mobilité active de sa nature , et emprunter d'elle le sentiment et l'intelligence , qui en est la suite nécessaire ; d'où il résulte pareillement , ( 1 ) qu'on ne peut s'empêcher d'en faire autant de Dieux. Il est probable même , que l'intelligence qui est dans les astres est d'une nature supérieure à celle des autres êtres , comme l'est la région

(1) Ibid. c. 16.

dans laquelle ils vivent. L'auteur croit trouver dans l'ordre du monde, dans la régularité et l'harmonie des mouvemens des astres, autant de preuves du sentiment et de l'intelligence, dont les corps célestes sont doués, puisque ces mouvemens ont tous les caractères d'un mouvement libre et spontané. Il conclut de - là qu'ils sont des Dieux, c'est-à-dire, des causes actives, éternelles, animées et intelligentes, par l'action desquelles sont produits les effets passagers, dont nous sommes témoins et dont nous faisons partie; car c'est-là ce que nous avons dit caractériser la Divinité et remplir l'idée que doit présenter ce mot.

Voilà donc la voûte céleste peuplée d'une foule d'intelligences éternelles, ou de Dieux, de Génies célestes, ou d'Ange, suivant d'autres Théologiens, qui tous partagent la divinité d'Uranus leur père, et qui lui sont associés dans l'administration de l'Univers, et surtout dans l'empire, qu'il exerce sur la nature sublunaire et sur l'homme. Ainsi se composa la cour céleste, et s'organisa le système universel d'administration du monde, dont le soin fut confié à des intelligences de différens ordres et de dénominations différentes. Rien ne s'exécuta plus par des moyens physiques; tout dépendit de la volonté et des or-

dres d'agens intelligens. Le conseil des Dieux régla les destins des hommes, et décida du sort de la Nature entière, soumise à leurs lois, et dirigée par leur sagesse.

Nous voilà arrivés au moment où la Théologie prit la forme qu'elle avoit, lorsqu'avant Homère, en Grèce on faisoit des poèmes sur les Dieux, on peignoit leurs actions, on chantoit leurs combats, et on publioit leurs oracles, ou lorsque les Chaldéens, les Perses, les Assyriens et les Juifs leurs copistes, faisoient des romans sur les Anges et les Archanges, et peignoient le grand Dieu dans l'assemblée des Dieux inférieurs, ses agens et les ministres de ses volontés.

Le gouvernement de l'Univers, la distribution du temps, de la lumière, de la chaleur ou du froid, de la pluie, du vent, de l'humidité ou du sec, la température variée des saisons, leur retour périodique, la succession du bien et du mal, de la génération et de la destruction des corps dans la végétation annuelle, enfin tout le système météorologique, et la reproduction de tous les effets sublunaires, ne seront plus simplement produits par des influences d'étoiles, mais par la volonté d'agens très-intelligens, qui siègeront dans les astres, et qui auront la direction de telle ou telle opération de la



Nature , dont l'exécution leur a été remise par l'intelligence première et universelle. Chaque planète ne se mouvra plus par une force mécanique , ou même simplement par une force vive et animée , qui l'entraînera dans son courant. Ses mouvemens seront l'effet d'une volonté libre et sage , qui réglera ses directions , ses stations et ses rétrogradations , et qui dirigera sa route dans les cieux , suivant des loix propres à la faire concourir à l'harmonie universelle. Un génie , soit Dieu , soit Ange , en aura la conduite , et voyageant dans ce char lumineux parcourera les plaines de l'Olympe , pour veiller sur l'ordre du ciel , d'où dépend celui de la terre soumise à l'action des corps célestes. C'est la conclusion , qui découle des principes que nous avons établis , et que tire l'interlocuteur du dialogue de Cicéron , dont nous venons de parler. Après avoir examiné l'ordre , l'harmonie et la constance des mouvemens de diverses sphères , il conclut , que les astres ne pourroient jamais exécuter avec autant de régularité et de constance ces divers mouvemens (1) , s'ils ne renfermoient en eux une force et une intelligence divine , un principe de raison et de sagesse. L'auteur part

(1) Cicer. de Nat. Deor. l. 2, c. 21.

de là , pour conclure que les astres , tant fixes qu'errans, sont autant de Divinités.

Telle étoit l'opinion des anciens Philosophes , suivant M. Batteux (1) , sur la constance des mouvemens célestes , et sur leur régularité, que rien n'altéroit. Ils ne concevoient pas , que l'exécution ponctuelle d'un ordre , qui pouvoit se varier de mille manières différentes , pût se faire constamment et toujours de même , sans être réglée par une intelligence. Les modernes font de la force motrice des planètes une loi mécanique , qu'ils expliquent par la combinaison de deux forces , l'une d'impulsion , et l'autre d'attraction , dont ils ne peuvent démontrer l'origine , mais dont ils calculent les effets. Les anciens en faisoient une force intelligente , qui prenoit sa source dans l'intelligence première et universelle. Ainsi les planètes , suivant Achilles Tatius (2) , sont autant d'êtres animés, qui se meuvent d'eux-mêmes , et qui se dirigent par leur propre intelligence. Suivant le même auteur (3) , ou plutôt suivant Diodore qu'il cite , une planète est un corps lumineux et divin , de même nature et formé de la même substance , que le ciel

(1) Batteux, caus. prem. t. 2, p. 116.

(2) Uran. Petav. Ach. Tat. c. 23.

(3) Ibid. c. 10.

et l'Éther (1), où elle circule dans un mouvement éternel. Ce ciel lui-même étoit formé du feu artiste intelligent, que les Stoïciens admettoient pour première cause, ou dans lequel ils plaçoient l'énergie de l'ame universelle (2).

Les Stoïciens, dit Achilles Tatius (3), prétendent prouver que les astres sont animés, par cela même qu'ils sont composés de la substance du feu Éther. Chrysippe, dans son Livre de la Providence et des Dieux, Aristote, dans son Livre sur le Ciel, et Platon, continue toujours Achilles Tatius, soutenoient la même opinion. C'est-là sans doute aussi l'origine des huit Dieux de Xénocrate, qui en plaçoit cinq dans les cinq planètes, deux dans le soleil et dans la lune, et un huitième dans la totalité du ciel (4), qui comprend toutes les fixes, dans lesquelles circule la substance éthérée et intelligente, qui compose la masse du ciel.

On sent bien, que si on décompose ce dernier dans toutes ses parties, soit en constellations, soit en étoiles, on verra éclore de son sein une foule de Divinités. Chaque astre deviendra un Dieu, ou un être animé et intelli-

(1) Ibid. c. 11.

(2) Cic. de Nat. Deor. l. 2, c. 22, l. 1, c. 14.

(3) Achill. Tat. c. 13.

(4) Cicer. de Nat. Deor. l. 1, c. 13.

gent , qui partagera la divinité ou la nature de la cause universelle , qui agit dans les cieux. Héraclide de Pont , sorti de l'école de Platon (1) , professoit la même doctrine sur la divinité des planètes , sur celle du ciel et de la terre , ou d'Uranus et de Ghê , père et mère de tous les Dieux. En faire des Dieux , c'étoit nécessairement y placer des substances animées et intelligentes , sources de la vie et de l'intelligence des autres êtres , puisque la cause ou la divinité doit avoir éminemment en elle ce que l'effet n'a que dans un degré fort inférieur , ce qu'il n'a que par elle , et qu'il ne tire que d'elle.

Théophraste donnoit la divinité au ciel par cela même , qu'il y reconnoissoit un principe de vie éternelle (2) , et qu'il le supposoit animé. Simplicius , d'après la doctrine d'Aristote qu'il commente , ne veut pas qu'on voie dans les astres des corps inanimés , mais il soutient , qu'ils ont la vie et l'intelligence en partage , et qu'ils agissent en conséquence. Il les croit éternels dans le sens le plus étendu (3) , n'ayant jamais été faits et ne devant jamais être détruits , exempts de changement et d'altération , impassibles et affran-

(1) Cicer. Ibid.

(2) Procl in Tim. p. 177.

(3) Simpl. in Arist. de Cæl. l. 3, p. 137.

chis de toutes les affections malheureuses, qu'on éprouve ici-bas ; c'est-à-dire, qu'il leur donne tous les caractères de la Divinité (1). Il prétend, que tous les corps célestes ont le mouvement par eux-mêmes, comme tous les animaux ; qu'ils sont effectivement des êtres animés et divins, dont l'activité éternelle ne peut être arrêtée par rien ; ce qui convient à des Dieux. Aussi Aristote prétendoit-il, que chaque astre (2) avoit une intelligence immortelle, qui présidoit à sa marche, et voyageoit avec lui durant toute sa révolution. Ce n'étoit, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'une conséquence du principe de ce philosophe (3), qui pensoit que le ciel et les astres étoient animés ; qu'ils renfermoient dans leur propre vie le principe de leur mouvement et de leur activité ; et qu'ils n'étoient pas simplement des corps bien ordonnés, dénués d'ailleurs de vie et d'intelligence. Ce sont des ames, dit Simplicius (4) toujours d'après la doctrine de son maître, qui impriment le mouvement aux sphères, dans lesquelles se meuvent les fixes et les planètes. Le ciel, le plus divin et le plus élevé de tous les corps

(1) Ibid. l. 2, p. 90.

(2) Arist. *Metaphys.* l. 12, c. 7 et 8.

(3) Plut. *de Placit. Philos.* l. 2, c. 3.

(4) *Simpl. de Cæl.* p. 18, id. l. 2, p. 92.

qui composent l'assemblage , que nous appelons *Monde*, s'embrasse lui-même de ses contours ; il se cherche lui-même , ainsi que l'ame et l'intelligence (1) qui le meuvent. C'est là le but qu'il veut atteindre par cette rotation éternelle sur lui-même , qui est l'espèce de mouvement le plus parfait , celui qui a le plus d'énergie , et qui renferme en soi plus de bien. Ce mouvement circulaire lui est imprimé par l'ame (2) , le ciel étant un être vivant et animé.

Macrobe (3), parlant de cette rotation , ou de ce retour du monde sur lui-même , l'attribue aussi (4) au désir qui l'attache à la poursuite de l'ame , laquelle se distribue dans toutes ses parties ; mais dont la portion la plus pure compose les ames intelligentes , que Cicéron dit (5) animer les corps sphériques et lumineux , que nous appelons des astres , ou des étoiles et des planètes , qui achèvent leurs différentes révolutions avec une célérité admirable.

Cette doctrine de Cicéron est absolument la même , que celle de Timée ou de Platon. Celui-ci dissémine les ames humaines dans les astres , et les met

(1) Ibid. p. 15.

(2) Ibid. p. 18.

(3) Macrobo. Som. Scip. l. 1, c. 17.

(4) Macrobo. ibid. c. 14.

(5) Cicero. Som. Scip. c. 3.

sous la conduite de ces intelligences premières, qu'il appelle des Dieux, auxquels il confie le soin d'organiser les animaux qui vivent dans l'air, dans l'eau, et sur la terre, et sur-tout l'homme, roi des autres animaux.

Aussi Proclus, commentateur de Platon (1), assure-t-il que ce philosophe regardoit le soleil, la lune, et les cinq autres planètes, comme autant de corps animés et intelligens, puisqu'il y avoit préposé des ames et des intelligences. Il y auroit une étrange inconséquence, suivant Plotin (2), à donner à l'ame humaine l'immortalité et la participation à la nature céleste et divine, et à refuser cette même vie immortelle au ciel et aux étoiles, dont la substance est infiniment plus pure; d'autant plus que, tout ce que nous voyons placé dans cette région offre le spectacle le plus orné et le plus beau, qui soit dans la Nature. Le même Plotin (3) suppose, que le ciel, et tout l'intervalle qui sépare la terre du ciel, est rempli d'êtres animés et immortels. Il ne conçoit pas, comment on pourroit ne pas regarder comme autant de Dieux les étoiles, tant celles qui brillent dans les sphères inférieures, que celles qui ont leur siège plus haut

(1) Procl. in Tim. Plat. l. 4, p. 257.

(2) Plotin Ennead. 2, l. 9, c. 5.

(3) Plotin Ennead. 2, l. 9, c. 8.

dans le ciel des fixes , dans cette région élevée , où tout marche dans un ordre si constant et si régulier , et avec une harmonie aussi admirable. Il place , conformément aux principes de Platon , (1) , une ame , une intelligence , et la Divinité dans la masse immense de la terre , qui , sans cette supposition , n'eût pas été appelée par Platon la première et la plus ancienne des Divinités. D'ailleurs , ajoute Plotin , si nous regardons chaque astre comme un animal vivant , qui empêche que la terre , qui fait partie de l'Univers ainsi animé , ne soit elle-même un animal vivant , comme tous les autres grands corps , dont l'assemblage compose celui du monde ? Il n'est ni absurde , ni impossible , que l'ame de la terre ait aussi la faculté de voir : car il faut bien faire attention , que cette ame n'est pas celle d'un vil animal (2) , qui n'a qu'une existence passagère , mais qu'elle est intelligente , et qu'elle est une véritable Divinité. Cette opinion de Plotin (3) rentre dans celle des Stoïciens qui , suivant Cicéron (4) , plaçoient les différentes Divinités dans les différentes parties de la nature , où se répandoient l'ame et l'intelligence universelle. Par exemple , ils

(1) Plotin Ennead. 4 , l. 4 , c. 22.

(2) Plotin Ennead. 4 , l. 4 , c. 26.

(3) August. de Civit. Dei , l. 7 , c. 23.

(4) Cic. de Nat. Deor. l. 1 , c. 15 , l. 2. c. 25 , 26.



placèrent Cérès, dans l'ame de la terre (d); Neptune, dans celle des eaux; Jupiter, dans celle de l'Ether, etc. Plotin, dit Marsilius Ficin (1) son commentateur, étoit persuadé que la terre étoit pleine d'animaux immortels, ainsi que tout l'espace, qui est entre la terre et les cieus, et sur-tout le ciel lui-même.

Dans la théologie d'Orphée, on admet des génies terrestres, des génies qui habitent l'air, d'autres l'Ether, tous de nature immortelle. Dans les sphères célestes il existe pareillement des animaux immortels et divins; ce sont les astres. Dans les sphères planétaires, certains auteurs placent des génies (2) soumis aux planètes, et qui leurs sont subordonnés, comme les petites étoiles du firmament le sont aux grandes. Marsilius Ficin cite l'autorité de Théophraste, qui refuse le titre de Philosophe à tout homme, qui nie que les astres soient des êtres vivans et animés. Quant à leur intelligence, elle est, dit-il, prouvée par la marche régulière et par l'ordre admirable qu'ils suivent constamment. Je renvoie à ce commentateur lui-même (3) tous ceux

(1) Marsil. Fic. Comment. in Ennead. 2, l. 9, c. 8.

(2) Mars. Ficin. Ennead. 2, l. 1, c. 2, l. 3, c. 2, l. 9. c. 8. Ennead. 3, l. 1, c. 6, l. 2, c. 2, c. 18. Ennead. 4, l. 3, c. 13, c. 23.

(3) Marsil, Fic. comment. Ennead. 2, l. 1, c. 1,

qui seront jaloux de connoître à fond les principes philosophiques de Plotin sur l'ame et sur l'intelligence universelle du monde, sur les ames et sur les intelligences particulières du soleil, de la lune, des planètes, des astres, ainsi que sur celles qui étoient censées répandues dans tous les élémens.

On reconnoitra par la récapitulation des différens passages et des autorités diverses, qu'il a empruntées des diverses sectes de Philosophes, et sur-tout des Platoniciens, la vérité de ce que dit Saint Augustin (1) aux adversaires de sa religion. Les ouvrages, dit-il, de vos Philosophes supposent que le soleil et tous les autres astres sont des êtres vivans, animés, parfaitement heureux, et immortels, comme leurs corps célestes et divins. Augustin ne devoit pas ignorer que cette opinion ne leur étoit pas particulière, et qu'elle fût souvent adoptée par les Chrétiens eux-mêmes. Origène a la même opinion que les Philosophes anciens sur les astres considérés, comme autant d'êtres vivans et

2, 3, 4, 5, 6; l. 2, c. 1, 2, 3; l. 3, c. 2, c. 6, c. 13, c. 9; l. 9, c. 7; l. 2, c. 4, c. 11, c. 12, c. 14, c. 15. Ennead. 3, l. 2, c. 3, c. 8; l. 4, c. 2. Ennead. 4, l. 4, c. 10; l. 4, c. 31, 32. Ennead. 5, l. 1, c. 2.

(1) Augus. Civ. Dei, l. 20, c. 29, item. l. 7, c. 3; l. 13, 17.

animés (1). Augustin lui-même n'admet-il pas des intelligences dans les astres, quand il nous dit, que chaque chose visible en ce monde a une puissance angélique qui lui est préposée, et cela d'après les témoignages de l'écriture les plus formels et les plus répétés? (2).

Le moine Cosmas reprochoit, quoiqu'à tort, aux Chaldéens de ne pas savoir que chaque étoile étoit conduite par un Ange; ce qui prouve qu'il le croyoit lui-même. L'auteur d'un ouvrage chrétien, intitulé l'*Octateuque*, qui fut fait sous l'empereur Justin, dit que les astres se meuvent par l'effet de l'impulsion que leur donnent les Anges placés sur le firmament (3). Tatien prétend qu'un même esprit de vie, ou une même ame anime les astres, les Anges et les hommes (4). Suivant Platon, c'étoit la partie la plus pure de cette ame universelle, qui résidoit dans les astres. En général, tous les anciens croyoient que les intelligences, qui animent les astres, sont beaucoup plus parfaites que celles qui animent les corps terrestres (5). Philon les appelle des esprits très-purs, parfaitement justes

(1) Photius cod. 3.

(2) August. de Div. quæst. 83, t. 65 p. 69.

(3) Photius cod. 36.

(4) Tatien. Cont. Gent. p. 151.

(5) Huetius Origen. p. 12.

et saints, exempts de tout mélange et de toute contagion ; enfin , il les représente comme étant d'une nature aussi pure , que celle que les Chrétiens attribuent aux intelligences célestes , connues sous le nom d'*Anges*. C'est une chose reconnue de tous les Philosophes , dit le même Philon (1) , que les étoiles , tant fixes qu'errantes , sont animées et intelligentes. Il place aussi dans la partie la plus voisine de l'Éther des intelligences très-pures , que les Grecs , dit-il , désignent sous les noms de *Génies* et de *Héros* , et que Moïse , avec plus de raison , appelle des *Anges* ou des *Messagers* de la Divinité , des intermédiaires entre elle et l'homme (2). Il est nécessaire que le monde , ajoute ailleurs Philon , ait des êtres animés (3) dans toutes ses parties , puisque ses parties primaires et élémentaires ont chacune les animaux qui leur conviennent , et qui sont analogues à leur élément. Les astres sont les animaux , qui vivent dans le ciel ; car ce sont autant d'ames pures et divines , qui se meuvent circulairement , parce que cet espèce de mouvement est celui qui a le plus d'analogie (4) avec l'intelligence. Or , l'intelligence

(1) Philon de Plantat. Noë , p. 168.

(2) Idem. de Gigant , p. 221.

(3) Ibid. de Confus. Ling. p. 270.

(4) Idem. de Gig. p. 222 , idem. de Somn. p. 455.

de chacun d'eux est d'une extrême pureté.

La création des Anges, suivant saint Augustin, est comprise dans celle que Dieu fit du ciel et de la lumière (1); ce qui ne s'écarte point de l'opinion qui place les Anges dans la substance lumineuse qui compose le ciel et les astres, supposés remplis d'intelligences. Les Manichéens, dit Beausobre, pensoient que le soleil, la lune (2), le ciel et tous les astres étoient animés. Les Chaldéens (3) ne doutoient pas, que les étoiles ne fussent des intelligences revêtues de corps de feu qui leur servent de véhicule. C'est l'opinion des Orientaux sur les Anges, qu'ils regardent comme des esprits ignés, opinion qui passa chez les Chrétiens, et qui étoit établie long-temps auparavant chez les Juifs (4). Platon, continue Beausobre, les philosophes Grecs, les Hébreux, et grand nombre de docteurs Chrétiens en ont jugé de même. S. Augustin hésite, S. Jérôme doute, si Salomon n'a pas donné une ame aux astres. S. Ambroise n'en doute pas, et du temps d'Eusebe, cette opinion étoit très-commune chez les Catholiques. Parmi ceux

(1) August. de Civ. Dei, l. 11, c. 9.

(2) Beausob. t. 2, p. 368.

(3) Huet. Orig. l. 2, quæst. 8, Petav. de opific. l. 1, c. 12.

(4) Beausobr. t. 1, p. 323, idem. t. 2, p. 368.

qui sont dans l'église, dit Pamphile, il y en a qui croient que les luminaires du ciel sont des *animaux raisonnables*, etc; d'autres pensent qu'ils ne sont point animés; mais ni les uns, ni les autres ne sont point hérétiques (1), parce que la doctrine ecclésiastique ne s'explique pas clairement là-dessus. Effectivement M. Huet a fait voir, que la question de savoir, si les astres sont animés, a été un problème, que l'antiquité chrétienne n'a pas décidé.

Les Manichéens alloient plus loin; ils soutenoient que tout étoit animé dans la nature, jusqu'aux pierres mêmes (2). C'étoit une suite de l'opinion, qu'ils avoient sur l'ame universelle répandue par-tout. Manichée, dans sa lettre à Menoch (3), prétend que l'ame est répandue confusément dans tous les corps, dans toutes les saveurs, et en général dans toutes les espèces d'êtres. Alexandre de Lycople soutient même, qu'ils enseignoient que tout est esprit dans la nature, ou que l'intelligence est répandue par-tout.

Ces différens dogmes des Manichéens ne sont que des conséquences du système de Pythagore et de Platon sur

(1) Pamphil. Apolog. pro Origen. p. 128.

(2) Beausob. t. 2, l. 6, c. 6, §. 14, p. 369.

(3) Manich. Ep. ad Men. apud August. Op. Imp. 1. 3, p. 162.

l'ame du monde et sur l'intelligence universelle, opinion que l'on retrouve par-tout sous différentes formes. Les Chaldéens (1) avoient leur feu vivifiant, qui agite la matière, et qui la pénètre jusqu'au centre. Porphyre met de l'entendement par-tout; mais il le gradue depuis les astres jusqu'aux (2) plantes où il n'est qu'en semence. C'est aussi l'opinion de Tatien (3), qui différencie l'ame suivant les sujets qu'elle anime. Tatien croit tout cela fondé sur l'écriture, et les docteurs Juifs n'en doutent pas (4). Ils ont leur Sandalphon, qu'ils définissent l'esprit de la Nature, lequel demeure dans le monde Azilutique ou matériel, dont il anime et pénètre toutes les parties. L'opinion des Manichéens étoit celle de tous les philosophes anciens, à quelques nuances près (5).

Beausobre a rassemblé une foule d'autorités, tirées de la philosophie de tous les peuples, pour prouver l'universalité de l'opinion qui place une ame et une intelligence dans le ciel, dans le soleil, dans la lune, dans les planètes, et dans tous les corps célestes.

(1) Stanleb. de Phil. Chald. p. 1123.

(2) Porph. Sent. n°. 10, p. 221.

(3) Tat. Cont. Gen. p. 159.

(4) Beausob. ibid, t. 2, p. 370.

(5) Beausob. t. 2, l. 9, c. 1, §. 10, p. 594, etc.

Il justifie les anciens d'avoir honoré le soleil, la lune, et les astres, puisqu'ils les croyoient animés par des intelligences pures, opinion qui a été admise par les docteurs Chrétiens, dont plusieurs n'ont pas douté, que les corps célestes ne fussent animés par des intelligences très-pures et très-saintes, qui réunissent le double avantage de la lumière corporelle et visible, dont ils resplendissent, et de la lumière spirituelle et intelligible, qui éclaire leurs esprits. Ce sont des ames, suivant eux, revêtues de corps immortels et lumineux. Il est certain, ajoute Beausobre (1), que divers Pères et des plus habiles, ont cru que le soleil, et en général tous les astres sont des êtres vivans (e). Origène les appelle d'illustres prédicateurs, qui annoncent aux hommes les perfections de la Divinité. Clément d'Alexandrie et l'auteur des recognitions, qui portent le nom de Clément Romain (2), en ont jugé de même.

C'étoit l'opinion des anciens Egyptiens, dont Clément d'Alexandrie adopta la doctrine. En effet, ils plaçoient dans les astres les ames de leurs Divinités; c'étoit là qu'elles brilloient d'un éclat éternel, suivant Plutarque (3), qui

(1) Ibid. t. 2, p. 595.

(2) Recogn. Clem. l. 5—16, p. 544, coll. 2.

(3) Plut. de Iside, p. 359.



nous a donné un précis de leur doctrine religieuse. Invoquoient-ils leur grand Dieu Osiris, dans leurs chants sacrés? ils le supposoient enveloppé de la lumière céleste, qui brille dans le soleil (1). Hercule étoit une autre dénomination (2), que l'on donnoit à l'intelligence chargée de conduire le char du soleil, et qui étoit censée voyager dans cet astre. On faisoit également voyager Mercure dans la lune.

Les Perses ont aussi leur Ange conducteur du soleil, qu'ils appellent l'*Ange Chur* (3). C'est l'Apollon des Grecs, ou le génie tutélaire du soleil, l'intelligence Divine qui y siège. C'est aussi l'Orus Egyptien, chargé de distribuer les saisons à la terre avec la lumière. Car Plutarque observe que l'intelligence, qui préside au mouvement du soleil, et que les Grecs appeloient Apollon (4), étoit la même divinité que les Egyptiens appeloient *Orus* (5). Le même auteur, dans un autre endroit de ses ouvrages, fait dire à un des interlocuteurs de ce dialogue, pensez-vous qu'Apollon diffère du soleil (5)? Infiniment, répond l'autre. Mais le soleil a fait oublier Apol-

(1) Ibid. p. 372.

(2) Ibid. p. 367.

(3) Hyd. de Vet. Pers. Relig. p. 26.

(4) Plut. de Iside, p. 375.

(5) De Pythic. Orac. p. 400.

lon, et son corps visible, en frappant nos regards, a détourné notre esprit de l'objet réel vers l'objet apparent.

Il résulte de cette opinion, que le soleil n'est que le corps sensible, dont Apollon est l'intelligence. Aussi Homère croyoit-il le soleil intelligent et capable d'entendre les prières, que lui adressoient ses adorateurs, lorsqu'il met ces mots dans la bouche d'Agamemnon, au moment où celui-ci le prend à témoin d'un traité; ô soleil, qui vois et entends tout. Cette apostrophe suppose bien qu'Homère croyoit le soleil animé et intelligent; je dis plus, l'existence du culte des astres le suppose; car, comme nous l'avons déjà observé, sans cette persuasion, point de culte. L'invocation de Sinon dans Virgile (1) est du même genre. Apollonius de Thyane demande au roi Phraote la permission d'adresser, suivant sa coutume, ses prières au soleil: le roi lui répond, « je sais » qu'il les exaucera; car il aime tous » ceux, qui s'occupent de l'étude de la sagesse (2).

Le Sabisme n'a jamais exclu les intelligences des astres, ni dirigé son culte vers des êtres purement matériels, et incapables d'entendre et d'exaucer

(1) Virgil. *Æneid*, l. 2, v. 154.

(2) Philos. Vit. Apollon. l. 2, c. 15.

les prières des hommes, puisqu'il admettoit une ame universelle, répandue dans les sphères, et dans toutes les parties du ciel, dont la substance divine composoit celle des astres, qui étoient pour eux autant de Divinités. Plusieurs Apologistes du culte de la Nature répondoient aux Chrétiens, qui leur reprochoient d'adorer le soleil, la lune et les astres, que ce n'étoit point aux corps visibles de ces Divinités que s'adressoit leur culte, mais aux intelligences qui y résidoient, et que l'on pouvoit considérer comme autant de portions de la Divinité unique, répandue par toute la Nature, et qui agissoit dans ses différentes parties, où elle étoit invisible (1). Ils défioient leurs adversaires de leur prouver, que le soleil, la lune, les astres et toutes les parties les plus actives et les plus apparentes de la Nature, ne fussent pas des Dieux réels, ou des causes animées et douées d'intelligence et de raison, et d'une nature supérieure à celle de l'homme (2).

Les Egyptiens donnoient aux astres, si on en croit le rabbin Mor-Isaac (3), non-seulement la vie et l'intelligence, mais encore la libre volonté dans leurs mouvemens et dans l'exercice de leur

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 13, v. 121.

(2) Athan. Cont. Gent. p. 28.

(3) Kirker. Ædip. t. 1, p. 172.

puissance, telle qu'elle convient à des Dieux. Kirker (1) détaille assez bien, comment ces Dieux, dans le système Egyptien, ou les intelligences célestes placées dans les astres, étoient censées agir sur la Nature sublunaire, et du haut du trône, sur lequel on les croyoit élevées, comment elles dirigeoient vers la terre l'activité des astres et le cône de lumière, dont la base étoit au ciel et le sommet touchoit la terre.

L'Astrologie elle-même et tout le système de la fatalité reposoit entièrement sur l'existence présupposée des astres animés et intelligens, comme l'a très-judicieusement observé Saumaise (2). Il falloit nécessairement, qu'on regardât les astres, non-seulement comme des êtres animés, mais même comme des Dieux, pour qu'ils pussent, non pas simplement prédire, mais produire même et arranger les destinées différentes des hommes, suivant des lois fixes et invariables, et donner à toute la Nature cet ordre immuable, qui résulte de la combinaison des mouvemens des divers corps célestes. Si on ne regarde pas, dit Saumaise, les planètes comme autant de Divinités, on ne peut pas leur attribuer raisonnablement l'em-

(1) Kirk. *Ædip.* t. 2, p. 200.

(2) Salmas. *Ann. Clim. Præf.* p. 32.

pire que l'Astrologie leur accordoit sur toute la Nature. Or il est certain, qu'elles ont été regardées comme autant de Divinités par les premiers inventeurs de la science des astres, et qu'on avoit cru, qu'en leurs mains étoit remis le soin de régler la marche des causes, qui produisent les événemens d'ici-bas; c'est-à-dire, qu'on leur attribuoit la fonction qui appartient aux Dieux ou aux causes éternelles (1). Des êtres, qui influent sur la formation de l'homme, sur ses mœurs, sur son caractère, sur ses vertus ou ses vices, sur ses actions, et sur tous les événemens de sa vie, n'ont pu être regardés par lui, que comme des arbitres souverains de son existence et de toute sa destinée, c'est-à-dire comme des Dieux, dont la sagesse dirigeoit tout dans l'Univers. Aussi, ajoute Saumaise, tous ceux qui ont reconnu dans les astres cette puissance active et nécessitante, ne les ont jamais regardés que comme des Dieux. Il y a eu autrefois des écoles fameuses d'Astrologie, chez les Chaldéens, chez les Egyptiens et même chez les Grecs, et aucun des professeurs de cette science n'a (2) refusé son hommage à la Divinité des astres; les Sabéens avoient à

(1) Salm. Ibid. p. 33.

(2) Ibid. p. 35.

cet égard la même opinion sur les astres, qu'ils regardoient comme autant d'êtres intelligens et divins.

Maimonide (1) pense, que ce qui engagea Moïse à défendre si rigoureusement la magie, c'est qu'elle conduisoit naturellement à l'idolâtrie, ou au culte des images, qui représentoient les astres, et qui recevoient l'influence ou l'inspiration de ces Divinités. Elle étoit une suite de l'opinion, dit Maimonide, que les astres sont animés par des intelligences, qui dispensent la prospérité et l'adversité. On étoit persuadé que les esprits, qui résident dans les astres, sont les arbitres de la destinée des hommes, et on cherchoit en conséquence à se les rendre favorables par un culte religieux, et par certaines cérémonies propres à cet effet.

L'Astrologie et la religion étoient unies ensemble, dit Saumaise (2) : la première n'étoit qu'une conséquence des opinions théologiques sur la Divinité des astres, et un abus des principes de la religion des anciens. Par-tout où il est question du soleil, de la lune et des cinq planètes (3), les Astrologues les qualifient de Dieux ; leurs influences et les effets produits par eux, portent

(1) Maimon. More Nev. pars. 3<sup>e</sup>. p. 144.

(2) Ibid. Salm. p. 40 et 41.

(3) Ibid. p. 784.

le caractère des Divinités anciennes, connues sous ces noms. Vénus fait les voluptueux, Mars les guerriers, etc. tant il y a d'analogie entre le caractère des planètes, et celui des intelligences divines (1), connues sous le nom des grands Dieux de l'antiquité.

Non-seulement les planètes étoient des Dieux (2), mais encore les signes du Zodiaque, et les parties des signes, auxquelles présidoient les Décans, les Dieux appelés *Munifices* et *Administri*, ou Dieux assesseurs et subordonnés, auxquels ils attribuoient un grand empire sur la Nature. Toutes les sectes d'Astrologues s'accordent à faire des planètes autant de Dieux. Aussi ont-ils appelé leur art un art céleste et divin, comme on peut le voir dans le poème astronomique de Manilius. La formule de serment, qu'ils faisoient prêter aux initiés à cette science, et que rapporte Vettius Valens (3), le prouve assez. Ils juroient par le soleil, par la lune, par les puissances qui résident dans les autres astres, par le cercle des douze signes, d'être fidèles à la loi du secret qui leur étoit confié, et de n'en jamais rien révéler à ceux, qui ignoroient les dogmes sacrés de leur science,

(1) Ibid. p. 785.

(2) Ibid. p. 787.

(3) Selden de Diis Syriis. proleg. p. 35.

et qu'ils traitoient de profanes. Ils finissoient par prier les Dieux ci-dessus nommés, de leur être propices, s'ils y étoient fidèles, et de les punir, s'ils se parjuroient.

Il en est de même de l'invocation faite aux sept planètes par Firmicus (1), et qui termine son premier livre. Elle suppose dans les sept planètes des Divinités ou des êtres intelligens et puissans, capables d'entendre et d'exaucer ses vœux. Aussi, dans le chapitre précédent, Firmicus avoit-il dit (2), que les planètes ont leur sens propre, une intelligence sage qui leur appartient et une prudence divine; car c'est ainsi qu'il la nomme, par une suite, dit-il, de l'opinion où il est, qu'elles sont remplies de l'ame divine, afin de pouvoir entretenir l'ordre des générations, qui est confié à leur garde. Il se sert de l'argument connu, qui tend à prouver que par ce qu'il y a ici bas, où tout est périssable, de l'esprit, de l'intelligence, et de la sagesse, à plus forte raison on doit en trouver dans les cieus, où tout est immortel, et marche avec tant d'ordre et d'harmonie. « Qui peut dou- » ter, ajoute-t-il, que ce ne soit par » le ministère des astres, que le feu

(1) Firm. l. 1, c. 4.

(2) Firm. l. 1, c. 3,



» divin , qui compose nos ames , est  
 » enchaîné dans nos corps ? C'est de  
 » ce feu actif , qui forme la substance  
 » de l'ame universelle , qu'émanent les  
 » ames particulières. Ces feux éternels  
 » qui brillent dans les astres , dont les  
 » globes lumineux achèvent leurs révo-  
 » lutions avec tant de vîtesse , animés  
 » qu'ils sont par la majesté de l'intel-  
 » ligençe divine , détachent une partie  
 » de cette grande ame , qu'ils versent  
 » dans les corps , et tirent de ce foyer  
 » éternel le souffle de vie qui nous  
 » anime. Etant donc nous-mêmes liés  
 » aux astres par une aussi étroite affi-  
 » nité , nous aurions tort de vouloir ,  
 » par des disputes irréligieuses , leur re-  
 » fuser cette puissance active à laquelle  
 » nous devons notre existence et notre  
 » organisation entière. Car ce sont eux ,  
 » qui nous donnent jusqu'à la forme ,  
 » aux couleurs , aux mœurs et aux ha-  
 » bitudes que nous avons ». Il repousse  
 le reproche de ceux qui prétendent , que  
 c'est anéantir la religion , que de voir  
 dans les astres les arbitres souverains  
 de toutes choses. Il soutient au con-  
 traire , que l'Astrologie rappelle l'homme  
 aux Dieux ; qu'elle leur procure un  
 culte ; qu'elle en découvre aux hommes  
 toute la puissance et toute la majesté ,  
 puisqu'elle suppose que tout est réglé  
 ici-bas par leurs mouvemens éternels

et divins, dont l'effet est de lier l'homme aux Dieux, en lui communiquant une portion de l'ame divine universelle.

On trouve dans Sextus Empiricus (1) d'assez grands détails sur la force active et divine, connue sous le nom d'ame et d'intelligence universelle; force éternellement agissante, par laquelle tout se reproduit, et tout éprouve des changemens, et qu'il appelle Dieu.

On y retrouve aussi l'argument fameux, qui prouve l'intelligence et la sagesse des Dieux, par celle qu'on remarque ici-bas dans les hommes, et qui conduisit les anciens à placer dans l'air et dans l'Éther des animaux, comme il y en a sur la terre et dans les eaux, et à leur supposer une intelligence d'autant plus parfaite, qu'ils habitent des régions plus pures. D'où il conclut, qu'il y a des Génies et des Dieux; et que ces derniers sont les Etres animés, qui vivent dans l'Ether, animaux infiniment supérieurs à l'homme, et qui ont tout le caractère de la Divinité, puisqu'ils ne naissent ni ne meurent.

C'étoit l'ame universelle, la grande Divinité première, et à proprement parler la Divinité unique, qui déifioit toutes les parties de la matière, dont la forme et

(1) Sext. Emp. adv. Math. l. 8, p. 322.

l'activité étoient constantes et éternelles, telles que la terre, les élémens et les astres, suivant les principes théologiques, que S. Augustin (1) attribue aux anciens, et à Varron en particulier. Il nous décrit même les trois principales graduations de cette grande ame, qui dans l'Ether atteint son premier degré, et qui, distribuée dans les corps célestes, en fait des Dieux.

Cette vérité une fois bien reconnue, que tous les anciens adorateurs de la Nature, que les Théologiens, les Astrologues et les Poètes, ainsi que tous les Philosophes les plus distingués, ont supposé que les astres étoient autant d'êtres animés et intelligens, ou de corps éternels, causes actives des effets d'ici-bas, qu'animoit un principe de vie, et que dirigeoit une intelligence, qui n'étoient qu'une émanation et une partie de la vie, et de l'intelligence universelle du monde, il s'ensuit, que nous devons retrouver dans l'ordre et dans la distribution hiérarchique de leurs intelligences éternelles et divines, connues sous les noms de Dieux, d'AnGES ou de Génies, la même distribution et les mêmes divisions, suivant lesquelles nous avons vu, que les anciens partagèrent l'Univers et distribuèrent ses parties.

(1) August. de Civit. Dei, l. 7, c. 23.

La fameuse division par sept et par douze , que nous avons dit appartenir aux planètes et aux signes du Zodiaque , doit se retrouver dans l'ordre hiérarchique des Anges , des Dieux , et des autres ministres ou dépositaires de la force divine , qui meut et régit le monde. Si elle s'y retrouve , c'est une preuve que les intelligences elles-mêmes , connues sous ces différens noms , sont celles qu'on imaginoit dans les astres , censés vivans , animés et intelligens , comme nous l'avons vu. Il suit de-là , que le système des intelligences est absolument celui des astres et des autres agens de la Nature , doués de raison et d'intelligence , et que notre méthode aura encore sur ces intelligences tout le succès , qu'elle peut avoir sur les corps visibles de la Nature , mis en action dans les fictions sacrées. On verra seulement , que les religions , qui se croyoient le plus éloignées du Sabisme ou du culte des astres , n'étoient qu'une forme particulière de ce culte , laquelle avoit oublié le siège des intelligences , pour s'attacher aux intelligences mêmes. L'ignorance seule a pu conduire là les hommes , autant que les abstractions métaphysiques , dont nous parlerons bientôt. On oublie souvent les choses , et on ne retient plus que les noms ; et quand les choses tiennent à une science telle

que l'Astronomie , il peut se passer bien des siècles , avant qu'on retrouve les choses auxquelles les noms doivent s'appliquer. Néanmoins , quand on remonte vers une assez haute antiquité , et surtout chez les nations savantes , ou chez celles qui ont le plus communiqué avec elles , on en retrouve toujours des traces , principalement en Orient.

Les livres théologiques des Perses , nomment sept Génies , ou Anged d'un premier ordre (*g*) , qu'ils appellent les sept Amschaspands , qui forment le cortège d'Ormud , ou du dieu Bon , source de toute lumière (1). L'Apocalypse de Jean (2) parle aussi des sept Anges , qui sans cesse sont devant le trône de Dieu ; et l'auteur les désigne par sept astres , tels que les sept astres mobiles , que nous appelons planètes , dans lesquels se répand la lumière universelle , dont le soleil est le foyer. Les Juifs avoient aussi leur sept Archanges , ou Anges du premier ordre , qui étoient toujours présents devant le seigneur (3) , comme ledit Raphaël un d'entr'eux. Il y a bien de l'apparence (4) , dit Beausobre (*h*) , que ce nombre a été fixé sur celui des

(1) Zend. Avest. t. 1 , part. 2 , p. 79 , n. 2 , p. 23—155 , t. 2 , p. 152.

(2) Apocalyp. c. 1 , v. 20.

(3) Tobie 12 , v. 15.

(4) Beaus. t. 2 , l. 9 , c. 2 , p. 624.

sept planètes, comme les douze Anges principaux des Chaldéens, des Perses et des Manichéens, ont été imaginés à cause des douze signes du Zodiaque et des douze mois auxquels ils président. Effectivement dans la Cabale des Juifs, chacun de ces sept Archanges préside à une planète. Le père Kirker nous en a conservé les noms et la distribution, qui en a été faite dans le système planétaire (i). Ce sont ces sept grandes puissances qu'Avenar nous dit avoir été préposées par Dieu au gouvernement du monde, ou les sept Anges chargés de la conduite des sept planètes. Ils répondent aux sept chefs *Ousiarques* qui, suivant Trismégiste (1), président aux sept sphères. Les Arabes et les Mahométans les ont conservés; il n'y a de différence que dans les noms. Les Coptes ou Égyptiens modernes les ont aussi. Chez les Perses, chaque Planète est présidée par une intelligence et surveillée par un Génie placé dans une étoile fixe. L'astre *Taschter* surveille la planète *Tir* ou Mercure. Le *Tir* ressemble beaucoup à l'Ange *Tiriel*, que les Cabalistes appellent l'intelligence de Mercure. *Haftorang* est chargé de la planète *Behram* ou de Mars; Venant de la planète *Anhouma*, ou de Jupiter. L'astre

(1) Trismeg. in Asclepio.

Satevis est chargé de la planète Anahid, ou de Vénus. *Mesch*, qui est au milieu du ciel, est chargé de la planète Kevan, ou de Saturne. Les noms de ces astres sont aujourd'hui des noms d'Ange chez les Persans modernes (1). Haftorang est un Ange, qui prend son nom des étoiles de l'Ourse. Venant fait les fonctions de Pluton. Hyde confond leur Taschter avec l'Ange Michel (2). Il est certain au moins que Michel présidoit à la planète Mercure, suivant les Cabalistes, comme Taschter présidoit à la même planète, suivant la cosmogonie des Perses. Mais il peut y avoir eu, à cet égard, diversité d'attribution entre les Anges et les planètes. Néanmoins on ne peut méconnoître les rapports généraux établis entre les Anges des planètes et les fixes ou les constellations, dans les différens attributs donnés aux sept grands Anges : car il n'en est aucun qui n'ait son origine dans nos constellations.

L'Ange ou plutôt l'Archange, qui dans la théologie des Chrétiens ou des Juifs foule aux pieds le dragon (3), ou le diable peint sous cette forme ; enfin le fameux St.-Michel Archange étoit peint avec une tête de Lion, comme l'Hercule céleste est vêtu de la peau de cet ani-

(1) Zend-Avest. t. 3, p. 356.

(2) Hyde de Vet. Pers. Relig. p. 181.

(3) Origen. Contr. Cels. l. 6, p. 304.

mal , et foule le fameux dragon du pôle , Python , qu'il tient écrasé sous ses pieds. La singularité des rapports augmente , quand on fait attention à la position de l'Hercule céleste , qui monte au ciel avec le signe de la Balance , à l'époque même où nous fêtons Saint-Michel , à la fin de septembre , et quand l'on se rappelle , que Saint-Michel fut représenté tenant une balance à la main (k) , tel qu'il apparut au curé de Sionponte (1) . Il portoit aussi les attributs d'un guerrier , qu'il empruntoit du signe suivant , auquel Hercule répond en grande partie , et qui étoit le domicile de Mars. Il devint l'Ange belliqueux des Catholiques , leur héros de diamant. L'Hercule grec dont il prit les attributs , qui défit le dragon des Hespérides , celui qui avoit son siège près de l'arbre fameux par ses pommes fatales , est placé sur les limites équinoxiales , qui fixent le passage des ames aux enfers. Or on se rappelle la dispute de Saint-Michel pour le corps de Moïse (2) , que lui disputoit le diable. C'est lui , qui comme Minos , pèse les ames.

Après l'Archange à tête de lion vient Uriel , Archange à tête de bœuf ; puis Raphaël à tête humaine et à corps de serpent ,

(1) Beaus. t. 2 , p. 625.

(2) Epist. S. Jud. v. 9.



espèce de monstre amphibie ; et Gabriel à figure d'aigle ( 1 ). Ces quatre formes , lion , bœuf , homme et aigle , sont celles de quatre constellations , qui ont fourni les quatre animaux de l'Apocalypse , et ceux des quatre Evangélistes. Quant aux trois autres Archanges , l'un à tête d'ourse , nommé Tautabaoth , l'autre à tête de chien , comme Mercure , et nommé Erataoth , enfin le dernier à tête d'âne et appelé du nom grec , *Onos* , *Onoel* , on ne peut pas douter qu'ils n'aient également pris leurs attributs des animaux célestes , puisqu'on sait que le chien , l'ourse et les ânes sont au nombre des constellations. L'âne fait partie du Cancer ; le chien est au midi et l'Ourse au nord du même signe. Nous avons déjà vu cette dernière constellation donner son nom à l'ange Hatorang , un des sept grands Anges chez les Perses. Si une de nos constellations a donné son nom et sa figure à un grand Ange , pourquoi les autres constellations , n'auroient-elles pas fourni les noms et les attributs d'autres Anges , sur-tout quand on réfléchit , qu'il n'est aucune de leurs formes , qui n'ait son type dans les constellations. Car l'homme , le dragon , le bœuf , le lion , l'aigle , le chien , l'ourse et l'âne sont autant d'ani-

(1) Origen, Contr. Cels. l. 6, p. 304.

maux célestes, sous lesquels sont rangés divers groupes d'étoiles ( $n$ ); et nous avons vu que chez les Perses (1) chaque planète étoit mise sous la surveillance d'une étoile fixe, ou d'une constellation. Ainsi l'astre Sirius, suivant la doctrine des Mages, avoit été établi surveillant des cieux (2).

Dès qu'une fois les étoiles eurent été regardées comme autant d'intelligences, soit dieux, soit Anges, les formes Astrologiques, qui servoient à les grouper, furent appliquées aux intelligences et devinrent comme les corps visibles qu'elles prenoient pour se montrer aux hommes. Ainsi Mercure, chien, Bacchus, bœuf et lion successivement, Jupiter, serpent, ou belier, ou cygne, ou aigle ravissant Ganymede, Callisto devenue ourse, Bacchus, âne, sont des métamorphoses qui partent du même principe, qui enfanta chez les Juifs et chez les Chaldéens des Anges à tête de lion, de bœuf, d'aigle, d'ourse, d'âne et de chien. Les formes des Anges, comme celles des dieux, furent empruntées des constellations où ces intelligences étoient censées avoir établi leur siège dans le monde. On ne sauroit, sans cette clef, expliquer toutes ces monstruosités qu'on trouve à chaque pas dans les

(1) Zend-Avest. t. 2, p. 356.

(2) Plut. de Iside, p. 370.

figures

figures des Anges et des dieux : avec elle toute la monstruosité s'évanouit.

On doit en dire autant des sept intelligences, que les Gnostiques plaçoient dans leurs sept cieus, et parmi lesquelles on trouve des Génies à tête de porc (1) et à tête d'âne, tel que leur *Sabaoth*, qui gouvernoit le septième ciel ; d'autres à corps de serpent, tel que celui qui, comme le Zodiaque, enveloppe tous les autres cieus. Jao étoit le chef du premier ciel ; Sacla, chef du second, présidoit comme Venus à la débauche. Seth habitoit le troisième ciel. Dadès le quatrième, Adoneus ou Eloa le cinquième, Jadalbath ou Elilée le sixième, et Sabaoth le septième. La secte des Ophites emprunta aussi du ciel Astrologique les formes de sa divinité à figure de serpent (2), qui engendra sept enfans, lesquels se métamorphosèrent en sept cieus. Ce sont ces sept fils de Jadalbath, qu'on nomme indistinctement dieux ou Anges, qui, comme les dieux secondaires, que Pluton et Timée placent dans les astres avec les ames humaines, ont été chargés de former l'homme, suivant la doctrine des Ophites. On trouve dans les Abraxas, monumens religieux du culte des Gnostiques, de

(1) Epiphan. adv. Hæres. c. 26.

(2) Epiph. ibid. c. 37.

ces Génies serpenti-formes à tête de lion environnée de rayons, figures composées des attributs du Lion, domicile du soleil et de la queue de l'Hydre, placée dessous (1). Le Raphaël des Cabalistes, qui en font l'Ange du soleil; semble être le génie du Verseau opposé au domicile de cet astre, et dans lequel les Grecs plaçoient Cecrops biforme, comme Raphaël. Cependant Raphaël pourroit bien aussi être le Serpentaire, l'Esculape céleste, peint avec les attributs du serpent, et qui, comme Appollon son père, fut lié au soleil en qualité de génie. Cette conjecture acquiert un nouveau degré de vraisemblance, quand on considère, que dans une église de Palerme, où sont écrits les noms des sept grands Anges avec une épithète caractéristique, Raphaël a le titre de médecin (2), que les Grecs donnoient à Esculape. Michel a le titre de vainqueur, que les Grecs donnoient à leur Hercule (3). Gabriel y prend le titre de messenger et Uriel de bon camarade. Gabriel peint sous la forme de l'aigle, oiseau de Jupiter, fut chargé des messages de la divinité. Il devoit être naturellement plus agile que les autres. Les Cabalistes en font l'Ange

(1) Salmas. Ann. Climat.

(2) Beausob. t. 2, p. 628, l. 9, c. 2.

(3) Basnag. hist. des Juifs, t. 2, c. 20, sect. 16, p. 537.

de la lune, et on lui donnoit six cents ailes (1). Les Arabes lui attribuoient la même fonction, que les Egyptiens, et les Phéniciens attribuoient à Mercure, secrétaire de Chronos et d'Osiris. Ils le nommoient (2) al-Nâmus al-Acher, le très-grand secrétaire, et les Juifs, Saphra-Rabba, le grand scribe (3). On en faisoit aussi le gardien de la nuit, nom que les Bretons donnoient à Saturne, suivant Plutarque (4). Peut-être est-ce là ce qui le fit attacher par les Cabalistes au service de la lune, comme les Egyptiens y attachoient Mercure (5). Gabriel étoit un des Anges qui se tenoient perpétuellement près du trône de dieu; c'étoit l'Ange des révélations (6). C'est lui qui vint révéler à Elisabeth, qu'elle seroit mère du précurseur du dieu de lumière, et il lui dit, qu'il est un de ces Anges qui se tiennent toujours près de dieu (7).

Uriel, qui porte l'épithète de plein de feu, et qu'on représentoit avec une tête de bœuf, me paroît être ou Aldebaran, ou Orion, appelé quelquefois

(1) Hyde de Vet. Pers. Rel. p. 269.

(2) Hyde de Vet. Pers. Rel. c. 20, p. 262, 263.

(3) Hyde, ibid. p. 263.

(4) Plut. de facie in orbe lunæ. p. 941.

(5) Plut. de Iside, p. 367.

(6) Ibid. Hyde, p. 263.

(7) S. Luc, c. 1, v. 19.

Urion, constellation très-brillante placée près du Taureau céleste, dont il tient en main la peau. On pourra pareillement rapporter les autres Archanges aux constellations, dont ils portent les attributs, telles que l'Ourse, le Chien et l'Ane. Ce dernier Archange, par sa forme, a pu donner lieu de débiter, ce qu'ont dit quelques auteurs (1), que dans le sanctuaire du temple des Juifs on avoit trouvé une tête d'âne (2). Cet animal céleste étoit consacré à Bacchus, et il avoit, dit-on, servi aux Juifs à découvrir des sources d'eau dans le désert, comme le Bélier céleste avoit servi au même usage à Bacchus (3), qui lui avoit consacré un temple, par le même esprit de reconnaissance, qui avoit guidé les Juifs dans la consécration de l'effigie de cet animal. Le culte de Bacchus étoit particulier aux Arabes, peuples voisins de la Judée, et dont les mœurs et les usages avoient beaucoup d'analogie avec ceux des Juifs. Il n'est pas étonnant, qu'il n'y en eût aussi beaucoup entre leurs symboles religieux, et c'est peut-être cette ressemblance, qui a fait croire à quelques auteurs, que les Juifs adoroient Bacchus (4). Ce Sabahoth à tête d'âne, qu'imaginèrent

(1) Tacit. Hist. l. 5, c. 3, 4.

(2) Tertullien Apologetic.

(3) Hygin. l. 2, Germanic. c. 10.

(4) Tacit. Hist. l. 5, c. 1.

les Gnostiques, fut peut-être aussi confondu avec le Bacchus Sabazius des Grecs, qui empruntèrent ce Dieu des Orientaux.

Ces figures d'animaux données aux Anges ou aux intelligences, qui surveilloient les planètes, sont entièrement dans le génie des Chaldéens et des Perses. Tasher, qui, dans la Cosmogonie des Perses, à la surveillance de la planète *Tir*, prenoit trois corps, comme Geryon (*m*), savoir, celui d'un jeune homme, celui d'un taureau et celui d'un cheval (1). Il s'unissoit à chacun de ces corps pendant dix jours, ou en changeoit à chaque Décans, puisque le Décans a sous son inspection dix degrés. Il donnoit la pluie (2) pendant trente jours et trente nuits, dix jours sous chacun de ses trois corps. Il enlevoit aussi l'eau (*n*) par le secours de l'âne à trois pieds. On l'invoque trois fois avec le soleil (3), à cause de ses trois corps, avec les trois autres astres surveillans, savoir, Satevis, Venant et Haftorang, dont nous avons parlé plus haut. Ce dernier paroît à Hyde être l'Ourse (4) qui, comme Haftorang, garde le nord. Ce sont ces quatre étoiles qu'Or-

(1) Zend-Avest. t. 1, part. 2, p. 319., t. 2, p. 190—192—359.

(2) Ibid. p. 359.

(3) Zend-Avest. t. 2, p. 10—186—187.

(4) Hyde, p. 181.

musd, suivant la Cosmogonie des Perses, a placées aux quatre coins du ciel (1), pour veiller sur les autres étoiles fixes, et qu'il a établies comme sentinelles aux quatre points cardinaux du monde. Taschter garde l'est ; Satevis, l'ouest ; Venant, le midi, et Haftorang, le nord. Elles ont aussi, comme nous l'avons dit, la surveillance des quatre planètes, Mercure, Vénus, Jupiter et Mars.

Les Hébreux avoient également des Anges, qui gardoient les quatre coins du monde, comme on le voit dans l'Apocalypse (2), ouvrage composé des lambeaux d'Ezéchiel et de Daniel.

La surveillance des quatre parties du monde, attribuée à des intelligences célestes, est une suite de celle que l'Astrologie avoit assignée aux planètes sur les quatre coins du monde. Jupiter avoit le septentrion, Venus le midi, Saturne l'orient, et Mars l'occident (3). Excepté Saturne, qui remplace ici Mercure, ce sont les mêmes planètes, que celles que président Taschter, Satévis, Venant et Haftorang chez les Perses, et qui sont les quatre sentinelles des quatre coins du monde. Les Astrologues attribuoient aussi aux planètes placées en sentinelle aux quatre coins de l'horizon la surveil-

(1) Zend-Avest. t. 2, p. 349.

(2) Apocalyp. c. 7, v. 1.

(3) Tetrabibl. Ptolom. l. 1, c. 19, l. 9, c. 3.



lance des vents, qui souffloient de ces différentes parties du monde; fonction qu'ont les quatre Anges de l'Apocalypse (1). Ainsi on a mis les Anges ou les intelligences des planètes au lieu où l'Astrologie mettoit les planètes elles-mêmes. La distribution est la même et on voit aisément que le système Astrologique a dirigé le système religieux et toute la distribution des Anges dans le monde. Aux mots planète, signe et étoile, substituez Ange, et vous avez l'origine des Anges et de leurs fonctions dans l'ordre du monde.

Les Astrologues (2) avoient divisé l'univers en climats et en régions, soumises à l'action d'une planète ou d'un signe. On les a métamorphosées en autant d'Anges, chargés du soin de telle partie du monde ou de tel ou tel empire (3), en substituant toujours l'Ange ou l'intelligence de la planète à la planète elle-même (4). Ainsi les livres sacrés des Juifs admettent un Ange tutélaire de la Perse (5), un Ange tutélaire des Juifs etc. On distribua aussi aux cinq planètes les cinq Zônes, qui composoient le département de chacune d'elles. Saturne

(1) Apocal. c. 7, v. 1.

(2) Euseb. Præp. Ev. l. 6, c. 10, p. 278.

(3) Manilius Astron. l. 4, v. 740—803.

(4) Haly de Judic. Astr. pars. 8<sup>e</sup>. c. 33.

(5) Hyde Vet. Pers. Relig. c. 20, p. 273.

présidoit à la zone glaciale (1). La première zone tempérée étoit sous l'inspection de Jupiter; la zone torride sous celle de Mars; la seconde zone tempérée appartenoit à Venus et la zone glaciale du pôle austral à Mercure. On put en faire autant de Génies ou d'Ange<sup>s</sup> tutélaires des zones. Il en fut de même des douze intelligences des douze signes du zodiaque, qui se changèrent chez les Égyptiens, chez les Grecs et les Romains en douze grands dieux, dont Manilius (2) nous a donné les noms avec ceux des douze signes qui leur correspondent. J'en dis autant de nos douze Apôtres, ou Génies, qui forment le cortège de l'intelligence divine, qui brille dans le soleil, dans cet astre que Platon appelle le fils unique de dieu, seul semblable à son père.

Les Manichéens, dans un de leurs cantiques, louoient le dieu suprême, qu'ils représentoient comme un très-grand roi (3), portant un sceptre éternel, ayant la face toute rayonnante, et le front ceint d'un diadème de fleurs. Ils lui donnoient, comme à Janus, souvent quatre faces, et le peignoient environné de douze puissances, ou de vertus du premier ordre, formant des

(1) Eratost. Uranalog. Petav. t. 3, c. 2, p. 144.

(2) Manil. Astron. l. 2, v. 439.

(3) Beausobr. t. 2, l. 9, c. 2, §. 3, p. 617.

concerts, couvertes de fleurs qu'elles jetoient sans cesse au visage du père. Saint Augustin dit, que les Manichéens parlèrent de ces puissances, comme de douze divinités (1). Au-dessous d'elles étoient une multitude d'habitans du ciel, des escadrons de dieux, des cohortes d'Ange. Ces douze puissances ne sont autre chose, que les douze intelligences qui forment le cortège du dieu-Lumière, peint avec quatre visages, à cause des quatre âges que l'on donnoit au soleil, relativement aux quatre saisons. Car chaque figure du zodiaque, suivant Avenar, étoit présidée par un Ange, qui exerçoit son empire sur toutes les choses soumises à la puissance du signe.

Hyde (2) nous donne les noms des douze grands gardiens du monde, et ces noms sont ceux des douze signes du zodiaque. Hamel ou Ariès préside aux cieux. C'est le premier signe, le siège de Minerve et la constellation qui fournissoit les attributs d'Ammon, et le signe consacré à l'élément du feu. Joch, le Taureau consacré à l'élément de la terre, présidoit à la terre. Joza ou Giauza qui répond aux Gemeaux, et que je crois Orion placé au-dessous, présidoit aux eaux. Sartan et Azaël, qui répondent

(1) August. Cont. Faust. l. 15, c. 5.

(2) Hyde Relig. Vet. Pers. Append. p. 543.

au Cancer et au Lion, empêchent les mauvais génies de nuire aux créatures. la Vierge Sumbalah, placée sur l'hydre, présidoit aux bêtes féroces, Daloo ou le Verseau aux poissons. Caüs, le Sagittaire, aux hommes et aux femmes; Joder, ou Giedy le Capricorne, signe où commençoit l'année, présidoit au temps, comme Saturne qui y a son domicile, et au soleil, à la lune et aux étoiles, qui mesurent le temps. En voilà assez pour avoir une idée du génie, qui traça la distribution des différentes fonctions attribuées aux intelligences, qui étoient censées résider dans chacun des douze signes du zodiaque.

Le Boundesh ou la Cosmogonie des Perses, après avoir fait l'énumération des douze signes, et des constellations, qui partagent le ciel, ajoute que tous les astres ont été donnés dès le commencement, pour préserver les créatures des attaques de l'ennemi de leur bonheur. Il ajoute, que ces grandes étoiles en ont des milliers de petites, qui leur sont subordonnées, et qui sont prêtes à marcher au combat sous leurs drapeaux. Voilà bien cette milice céleste, ces escadrons de dieux, et ces légions d'Anges, dont nous parloient tout-à-l'heure les Manichéens et qu'ils rangeoient sous la bannière des douze grandes puissances.

Tout ce qui étoit soumis à l'influence

des astres, dans le système Astrologique, fut mis sous l'inspection et sous l'administration de leurs intelligences ; et comme il n'y avoit pas une plante ici-bas, qui n'eût son étoile dans le ciel, qui la protégeât et qui lui dit de croître, il n'y eut aucun être ici-bas dans l'ordre physique et dans l'ordre moral, qui n'eût en haut son Ange gardien (1). Les Chrétiens ont cru qu'il y a des Anges, qui ont soin des animaux, et des plantes, et qui président sur leur naissance et sur leur accroissement. « Je dirai hardi-  
 » ment, c'est Origènes (2) qui parle,  
 » qu'il y a des vertus célestes, qui ont  
 » le gouvernement de ce monde ; l'une  
 » a celui de la terre ; une autre a celui  
 » des plantes (o) ; telle autre celui des  
 » fleuves et des fontaines ; une autre celui  
 » des pluies ; telle autre celui des vents. »  
 Nous avons vu les Grecs placer dans Orion, dans les Hyades et dans la Chèvre céleste ces vertus ou puissances, qui gouvernent le monde, et qui président au vent et à la pluie. C'est évidemment la même idée physique spiritualisée et rendue sous une forme particulière au système des astres intelligens, ou aux intelligences abstraites, qu'on en tira dans la suite.

(1) Beausobr. t. 2, l. 9, c. 2, p. 627.

(2) Orig. Homel. 23, in Josue.

Ce sont ces intelligences des astres ; dont parle l'Évêque Synesius dans son hymne, où il dit à dieu ; « Les gouverneurs du monde (1), *aux yeux brillans*, les intelligences des astres, vous louent et vous célèbrent, ô roi ! »

Le même Origène parle de l'Ange de la vocation des gentils, de l'Ange de la grâce ; Tertullien de l'Ange de la prière, de l'Ange du baptême, des Anges du mariage, de l'Ange qui préside à la formation du fœtus dans le sein de la mère ; saint-Chrisostôme et saint-Bazile célèbrent beaucoup l'Ange de la paix. Ce dernier, dans sa liturgie, fait mention de *l'Ange du jour*. On sait que chacun des jours de la semaine (2), et que chaque heure du jour fut mise sous l'auspice d'une planète (3). Les Anges planétaires, dans certaines religions, ainsi que les intelligences des fixes, qui se lioient aux planètes (4), ont été substituées à ces mêmes planètes. Nous voyons, que chez les Perses chaque jour du mois a son Ized, ou Ange tutélaire du jour ; mais le nom d'Ized ou d'Ange, ne change rien à l'ancienne consécra-

(1) Constit. Apostol. l. 8, n<sup>o</sup>. 36, p. 416. Apud Cotel. in Not. n<sup>o</sup>. 22.

(2) Dion. Cass.

(3) Salmas. Ann. Clim. p. 149—250.

(4) Œdip. Kirker. t. 2, part. 2, p. 232, t. 1, p. 347.

tion Astrologique, et n'en est qu'une suite, sur-tout quand on se rappelle que l'Astrologie reposoit elle-même sur le système des intelligences ou des divinités placées dans chaque étoile. On trouvera dans Hyde, qui a traité de la religion des Perses, la série des Anges (1), ou des Izèdes qui président à chacun des jours du mois. Les sept premiers jours sont sous l'inspection des sept grands Amschaspands, dont nous avons parlé, et à leur tête paroît Ormusd, comme le soleil à la tête de notre semaine.

On trouve à la fin des livres Zends (2) le Si-rouzé, ou la prière *des trente jours*, office qui se récite en l'honneur des esprits célestes, qui président aux trente jours du mois. Il y a le grand et le petit Si-rouzé, ou le grand et le petit office (3). On trouve chaque jour intitulé du nom de son Ange. Nous avons gardé une partie de ces anciens Génies, que nous avons distribués dans notre calendrier, sous le nom d'Anges, d'Archanges et de saints, auxquels dans la suite nous avons aggré-gé des hommes morts, martyrs ou prédicateurs de la secte Chrétienne. Il n'est pas jusqu'à l'oraison des trente jours

(1) Hyde, c. 15, p. 192, 193—198.

(2) Zend-Avest. t. 2, p. 315—325.

(3) Ibid. p. 325 et p. 523.

que la superstition du peuple n'ait propagé jusqu'à nous ; car nous avons aussi notre Si-rouzé.

Hyde, dans son chapitre 19 et son chapitre 20, entre dans des détails assez étendus sur les Anges des mois et des jours du mois, pour qu'on puisse les comparer à nos Anges, à nos saints et aux divinités Grecques et Romaines (1), et y appercevoir des traits assez frappans de ressemblance, pour ne pas douter, que ce ne soit la même théorie Astrologique sous une forme différente. Cette remarque n'a pas échappé à N. Freret (2), quand il dit que chacun des douze mois, chez les Perses, porte le nom d'un génie ou d'une divinité subalterne, dont ces peuples avoient une idée peu différente de celle que les Juifs, les Chrétiens et les Mahométans ont de leurs Anges : N. Freret auroit dû dire de l'idée d'après laquelle ces sectaires ont imaginé leurs Anges, qui réellement ne sont rien autre chose, que les Anges des Perses et des Chaldéens, qui ont passé dans ces sectes religieuses nées en orient, (p) où la théologie des Anges étoit établie depuis bien des siècles. Le dieu suprême, continue Freret, partage entre ces différentes intelligences l'administration

(1) Beausob. t. 2, l. 9, c. 2, p. 623.

(2) Acad. Inscri. t. 16, p. 234.



de l'Univers, et illes a chargées d'un certain département, qui est particulier à chacun d'eux. Le froid, le chaud, la pluie, la sécheresse, la production des fruits de la terre, la multiplication des troupeaux, et chacun des 30 jours du mois, tout est sous l'inspection d'un Ange. Les noms des Anges ou Izedes, Génies tutélaires de chaque jour, se répètent et sont les mêmes dans les 12 mois. Douze de ces noms sont ceux des génies protecteurs de ces mêmes mois (1).

Ces trois cents soixante-cinq Anges tutélaires des trois cents soixante-cinq jours donnèrent lieu, avec beaucoup de vraisemblance, aux sectaires appelés Basilidiens d'imaginer leurs trois cents soixante-cinq Anges, qu'ils rangeoient dans trois cents soixante-cinq cieux, autant qu'il y a de jours dans l'année (2). Car ils distribuent, dit Irenée, les positions locales de leurs trois cents soixante-cinq cieux, comme font les mathématiciens, dont ils ont pris les Théorèmes pour les transporter dans leur doctrine. Beausobre a tort d'être surpris, que Basilide ait imaginé trois cents soixante-cinq cieux, quand on sait que Platon imaginoit cent quatre-

(1) Hyde, c. 12.

(2) Beaus. t. 2, p. 9.

vingt-trois mondes, ou la moitié de trois cents soixante-six, qu'il rangeoit sur les trois côtés (1) d'un triangle équilatéral, en plaçant soixante mondes à chaque côté et terminant chaque angle par un monde. L'aire du triangle étoit appelée le champ de la vérité, qui contenoit le type des formes appliquées par le soleil et par le zodiaque à la matière. On ne peut guères y voir que les cent quatre-vingt-trois parallèles, qui divisent l'intervalle que renferment les tropiques, et qui marquent tous les degrés de l'échelle solaire, lorsque le soleil monte ou descend d'un tropique à l'autre, pendant trois cents soixante cinq jours un quart, ou trois cents soixante-six jours en nombre rond, tel que le donnent les années bissextiles. Il résulroit de la théorie de Basilide trois cents soixante-cinq ordres d'Ange, dont la perfection alloit en décroissant, à mesure qu'ils s'éloignoient de la première classe d'esprits placés dans le premier ciel (2); et que leur cercle se rétrécissoit. C'étoit aux Anges de la dernière classe, qu'avoit été remis le soin de former l'homme et les animaux, ainsi que l'administration de l'Univers. Enfin, on fondeoit l'existence des trois cents soixante-cinq

(1) Plut. de Oracl. defect. 422.

(2) Beausobr. t. 2, p. 7.

cieux et des trois cents soixante-cinq ordres d'Anges qui y présidoient, sur le nombre trois cents soixante-cinq des jours, qui composent l'année. Voilà à quoi se réduisoit l'hérarchie Basili-dienne.

D'autres auteurs l'ont resserrée dans des termes moins nombreux, et dans l'intervalle des sphères planétaires, auxquelles on a ajouté quelquefois la sphère des fixes et celle de la terre; ce qui a donné tantôt sept et tantôt neuf cieux et neuf ordres d'intelligences attachées à ces cieux, connues sous les noms de *Muses*, de *Sirènes*, d'Anges, d'Archanges et d'autres esprits célestes, qui, d'après le système de Pythagore, composoient le concert universel du monde. Car les Muses, dans Hésiode, sont chargées de louer Jupiter, comme les chœurs des différens ordres d'Anges louent Dieu dans leurs concerts éternels.

Avicène, et plusieurs autres philosophes (1) ont imaginé, que la première intelligence qui procède de Dieu, substance pure et dégagée de matière, laisse émaner d'elle trois êtres, savoir une seconde intelligence, la sphère suprême et l'ame de cette sphère. De cette seconde intelligence, il en émane une troisième avec la sphère, et l'ame de la sphère

(1) Beausobr. *ibid.* p. 7, 8

du second ciel. De la troisième intelligence, il en émane une quatrième avec la sphère, et l'ame de la sphère du quatrième ciel. C'est ainsi qu'il y a eu successivement une production d'intelligences, d'ames et de sphères, auxquelles étoient attachées ces ames et ces intelligences, jusqu'à l'intelligence de la lune avec son ame et sa sphère. Cette dernière intelligence est appelée par Avicène *intelligence active*. C'est elle qui préside à l'organisation des êtres sublunaires. On retrouve par-tout la même progression de causes, depuis la première jusques à celle qui forme notre monde.

Si l'on compare cette graduation de causes intelligentes avec le système planétaire des causes physiques, dont Macrobie nous a conservé la théorie, on reconnoîtra aisément, que c'est absolument la même idée théologique rendue sous une forme plus métaphysique (1). La lune y fait aussi la fonction de cause active dans l'organisation des êtres sublunaires, et termine la série des causes divines. On y observe la même dégradation de l'ame universelle et des intelligences, qui animent les corps célestes, à proportion qu'on s'éloigne de la source originale

(1) Macrobo. Som. Scip. l. 1, c. 12, ibid. c. 6, c. 14.

des ames, comme dans le système des Basilidiens. Il y a dans les sphères planétaires de Macrobe des ames et des intelligences, qui en provoquent et en dirigent le mouvement circulaire (1), comme celles du système d'Avicène. Platon place sur la convexité de chacune de ces sphères une sirène (2) qui, par son chant, réjouit les Dieux. Les autres théologiens, ajoute Macrobe, y ont placé neuf intelligences, appelées *Muses*, pour exprimer les accords formés par les huit sphères séparées, et ils en ont imaginé une neuvième, qui résulte de l'harmonie totale. La huitième, dans Hésiode, s'appelle *Uranie*, nom qui vient d'Uranus Ciel. C'est celle qui préside au ciel des fixes supérieur aux sept sphères planétaires. C'est pour cela, que l'intelligence solaire, ou Apollon, qui est censé être au centre de l'harmonie et du système planétaire, prend souvent le titre de *Musagètes*, ou de chef des *Muses*. On le donne aussi à Hercule, que Plutarque (3) dit voyager dans le soleil, et qui n'est autre chose que le Dieu-soleil, considéré au point solstitial d'été. On chercha, dit Macrobe, à peindre cette musique céleste

(1) Macrob. ibid. c. 17.

(2) Plat. l. 10, de Republic. Macrob. Som. Scip. l. 2, c. 3.

(3) Plut. de Iside, p. 367.

par les hymnes et les chants employés dans les sacrifices, de même qu'on chercha à imiter les mouvemens et les retours des planètes par la strophe et par l'anti-strophe. Cette réflexion de Macrobe est d'autant plus juste, qu'il est certain, que tout le cérémonial religieux des anciens étoit sur-tout fondé sur l'imitation des phénomènes de la Nature, et des événemens fictis arrivés à ses agens.

Nous ne suivrons point Macrobe plus loin, dans les détails qu'il nous donne de l'harmonie des sphères, et sur le rapport musical des différentes planètes entre elles. Il nous suffit de remarquer, que telle fut l'origine des intelligences chantantes, placées dans les différens cieux, sous les noms soit de Muses, soit d'Ange, soit d'Archanges, et de Chérubins, soit de Vertus et de Dominations. Car les Chaldéens, les Juifs et les Chrétiens, ont aussi l'ordre hiérarchique des intelligences chantantes placées dans les neuf cieux. Les Arabes et les Syriens ont conservé cette distribution en entier, avec les noms de ces différens ordres de génies, et leurs rapports avec les sphères (1). Ces derniers placent dans la sphère de la lune

(1) Kirker *Œdip.* t. 2, pars. 1<sup>o</sup>. p. 426, ex Moor Isaac.

le chœur des Anges, dans la sphère de Mercure les Archanges, dans celle de Vénus les Principautés; dans le Soleil les Puissances; dans la sphère de Mars les Forces ou Vertus; dans celle de Jupiter les Dominations, et au haut du système planétaire ou dans la sphère de Saturne, les Trônes. La huitième sphère, celle des fixes, contient les Chérubins, dont les figures sont tirées des quatre principaux animaux, qui partagent le Zodiaque. La sphère supérieure remplie d'étoiles supposées imperceptibles renferme les Génies appelés *Séraphins*. Tous ces Anges d'ordre et de noms différens, sont sans cesse occupés à célébrer les merveilles de la Divinité universelle, de quelque nom qu'on l'appelle (1). Toutes ces Puissances, ces Vertus, ces Chérubins, sont invités, ainsi que le soleil, la lune, et les étoiles, que surveillent ces Puissances, à louer Dieu dans le fameux *Benedicite*, qu'entonnent les trois enfans que Nabuchodonosor (1) fit jeter dans la fournaise, dans le conte Assyrien, connu sous le nom de prophétie de Daniel. Il en est de même du *Laudate*, dans lequel David invite (2) la Nature entière à célébrer la gloire

(1) Daniel. c. 3, v. 51, etc.

(2) Psalm. 148.

de son Jehova. On y invite jusqu'aux eaux, qu'une mauvaise physique avoit imaginées au-dessus du firmament, et qui se trouvent aussi recouvrir tout le système hiérarchique des Syriens, dont nous venons de parler. Car au-dessus du ciel des Chérubins et des Séraphins, ils placent l'Océan sans borne, l'immense mer. Ce sont les Muses d'Hésiode (1), qui réjouissent de leur chant le père des Dieux, et qui, comme les planètes, annoncent à l'Univers les décrets du destin (2), placées elles-mêmes dans les demeures célestes où les astres règlent nos destinées.

Les Arabes classent les différens ordres d'Anges ou d'intelligences planétaires chacun sous un chef, et ils nous décrivent la forme monstrueuse de ces Anges. Les uns ont la forme humaine, d'autres celle de chevaux, ceux-ci d'oiseaux, tels que l'aigle et le vautour. Des pierres précieuses, des perles, des émeraudes, l'or ou l'argent composent la substance de ces différencieux (3). On y trouve les noms des Anges, qui commandent en chef dans chaque ciel. Ces noms sont Samaël, Saphraphiel, Sabtabiel, Kakabiel, Zarakiel, etc. On

(1) V. 36.

(2) V. 75.

(3) Kirker, *ibid.* p. 423. Contant d'Orvill. t. 2, p. 32--64.



voit par ces échantillons le génie des Astrologues de l'Orient, dans la formation de leur hiérarchie, et dans la distribution qu'ils faisoient des intelligences dans les différentes planètes, et dans les cieux, ou dans les sphères auxquelles on affectoit ces intelligences. La théologie Pythagoricienne leur prêta le chant, pour exprimer l'harmonie universelle, qui résultoit de l'accord de leurs divers mouvemens. Les Grecs de même donnèrent à Pan la flûte aux sept tuyaux, et à Apollon la lyre aux sept cordes. C'est une autre expression de la même idée. Chaque peuple l'a rendue diversement, selon la diversité de son génie et de son goût. Origène donnoit des corps aux Anges; c'est-à-dire qu'il les rappeloit à leur véritable origine (1), puisque les corps célestes furent observés avant qu'on eût séparé d'eux les intelligences, qui les dirigeoient. Car on peut dire plutôt qu'on a donné des Anges aux corps qui les contiennent, que des corps aux Anges ou aux intelligences qui les animent et les conduisent, le monde visible ayant été vu, avant que celui des intelligences fût conçu. Il les classe suivant l'ordre connu, qui se divise en Principautés, Dominations, Trônes, etc. dont nous avons trouvé l'énumération

(1) Orig. Com. in Math. t. 1, p. 477—488.

plus haut, chez les Syriens et les Arabes. Il suppose aussi un chef à chaque ordre, ou un inspecteur de chaque classe d'intelligences.

Saint Athanase (1), compte plusieurs myriades d'Anges rangées en différentes classes, sous le nom de Thrônes, de Dominations, de Cieux, de Chérubins, de Séraphins. Athénagore convient aussi, que les Chrétiens admettoient, outre leur triade, qui n'est autre chose que la triade Platonicienne, dont parle Macrobe, une quantité prodigieuse d'Anges (2), que la Divinité avoit rangés en plusieurs classes, et distribués dans les cieux, dans les élémens et dans toutes les parties du monde, pour en maintenir l'ordre et l'harmonie. On distinguoit entre autres les sept gouverneurs principaux, que le Pimander (3) subordonne au Demiourgos. Les Syriens avoient, comme nous l'avons dit, placé les intelligences connues sous le titre de Forces, car c'est ce que signifie ce mot *Virtus* en latin, dans la sphère de Mars. Isidore (4) prétend, que c'étoit le Sabaoth ou Dieu des armées chez les Hébreux, qui présidoit à cet ordre appelé *Vertus*; et il prend occasion de

(1) Athan. t. 1, p. 202, ad Serap.

(2) Athen. Leg. pro Christ. p. 40.

(3) Hermès in Pæmand.

(4) Isidor. Origin. l. 7, c. 1.

là, de rappeler les différentes classes d'Anges, d'Archanges, de Thrônes, etc. dont nous avons parlé (1). Ainsi le système des Juifs à cet égard, et conséquemment celui que nous avons encore aujourd'hui dans la secte Chrétienne, ne diffère en rien de celui des Orientaux, Syriens, Arabes et Chaldéens, dont nous avons parlé plus haut.

Toute cette théorie hiérarchique sur les intelligences célestes, distribuées dans les sphères et dans les étoiles, et sur-tout la distribution en sept grandes intelligences, se retrouve par-tout. Les Guèbres, descendans des anciens Parsis (2), sont persuadés, dit Chardin, que les corps célestes sont animés par des intelligences, qui se mêlent de la conduite des hommes. Le soleil, selon eux, est la grande et la première intelligence. La lune est la seconde; puis de suite les autres planètes. Ils tiennent, qu'outre ces intelligences, il y a des Anges, qu'ils appellent Dieux subalternes, commis à la garde des créatures inanimées, chacun suivant son département. On se rappelle, que l'Astrologie en disoit autant des étoiles particulières. Le feu est la grande divinité des Guèbres, et

(1) August. de Civit. Dei, l. 10, c. 27.

(2) Chard. t. 9, p. 139.

dans leur idée le feu est un être intelligent (1), susceptible de tous les mouvemens spirituels, capable d'entendre les prières des mortels et de les exaucer. On sent, que cette opinion dut nécessairement les conduire à regarder tous les feux, qui brillent au ciel, comme autant d'intelligences divines; car ils pensoient que le feu est un être divin, extrait de la substance de Dieu, de cet Océan de feu et de lumière, dont tous les autres feux sont émanés. En conséquence, ils regardoient le soleil et la lune (2), comme les deux témoins de la Divinité; comme des êtres incréés, et des portions consubstantielles de Dieu; ce qui rentre dans l'opinion, qui place la Divinité dans la totalité du feu Ether, dont chaque astre est une émanation.

La plus ancienne religion du Japon, nommée le *Sintos*, admet un Dieu suprême, qui habite au haut des cieux (3) et des Divinités subalternes, qui siègent dans les étoiles. C'est par elles qu'ils jurent; mais leurs vœux se tournent principalement vers les esprits, qu'ils supposent présider aux élémens, aux plantes, aux animaux et aux différens événemens de la vie. Les étoiles remplissoient toutes ces fonctions dans le

(1) Acad. Insc. t. 31, p. 506.

(2) Acad. Insc. t. 31, p. 492.

(3) Cont. d'Orv. t. 1, p. 218—205.

systeme Astrologique. Les Japonois supposent , que les premiers êtres sortis du cahos furent au nombre de sept , qu'ils nomment les principaux gouverneurs. Le premier étoit formé de la partie la plus pure de la matière. Isanami étoit le dernier des sept grands esprits célestes , et le temple qui lui étoit consacré étoit de la plus grande simplicité ( 1 ).

Les Siamois admettent , comme les Perses , des Anges qui président aux quatre parties du monde ( 2 ). Ils révèrent l'Ange gardienne de la terre ; car ils prétendent qu'il y a des Anges femelles ; ils leur donnent des corps , et supposent qu'ils peuvent avoir des enfans. Ces Anges veillent à la conservation des mortels , et au gouvernement de l'Univers. Sept classes , plus parfaites l'une que l'autre , les distinguent entre eux , et ils ont leur habitation dans sept cieux différens. Les astres , les vents , la pluie , la terre , les montagnes , les villes , etc. sont sous leur direction. Ils examinent la conduite des hommes : et les Siamois s'adressent à eux dans leurs besoins. Ils croient le ciel éternel et incréé. Chaque planète , suivant eux , est habitée par une intel-

(1) Ibid. p. 269.

(2) Ibid. p. 440—442.

ligence parfaite. Cette doctrine est en beaucoup de points celle des Perses, qui est consignée dans les livres Zends et dans le Boundesh, ou dans la Cosmogonie des Parsis.

Les Parsis subordonnent au Dieu suprême sept ministres (1), sous lesquels il y en a vingt-six autres, qui se partagent le gouvernement du monde. Ces Dieux subalternes sont des médiateurs entre l'homme et le Dieu suprême, et les Parsis les prient d'intercéder pour eux dans leurs besoins. On ne peut guères douter, que les sept premiers ministres ne soient les sept intelligences des sept planètes, subordonnées à l'intelligence universelle, qui se distribue dans ces corps célestes. C'est cette intelligence que Thalès appeloit Dieu, et à laquelle il subordonnoit des Génies, des Démons et des Héros, êtres intermédiaires entre la grande ame divine et l'ame humaine (2).

L'inscription Grecque trouvée sur une pierre du theatre de Milet sa patrie (3), où sont écrites les sept voyelles, suivant sept combinaisons différentes, dont chaque ligne porte en tête la voyelle de la planète, à laquelle elle étoit consacrée, est une formule de prière,

(1) Cont. d'Orvill. t. 2, p. 181.

(2) Athenag. Legat. pro Christ. p. 102.

(3) Acad. Inscr. t. 41, p. 522.

telle qu'on en adressoit souvent aux êtres intermédiaires, Anges ou Archanges, qui ont leur siège dans les sept planètes. Le nom d'Ized, y est remplacé par celui d'Agié, ou Saint, et le nom d'Archangeloï, ou d'Archanges, qui s'y trouve joint, ne permet pas de douter qu'elle ne s'adressât aux sept grandes intelligences des planètes, connues souvent sous le nom de sept Archanges, ou grands Anges, ou Amschaspands. La théologie de Zoroastre les désignoit souvent sous le nom des sept Yinges (1), intelligences préposées aux sept sphères, qui forment une chaîne subordonnée à la souveraine intelligence, et qui y est attachée par son sommet. Ce sont là ces intelligences, dont parle Prideaux (2), et qu'il dit avoir été choisies par les Perses comme autant de médiateurs, par le moyen desquels ils pouvoient s'adresser au Dieu suprême. Ils croyoient en effet, dit-il, que le soleil, la lune et les étoiles étoient la demeure d'autant d'intelligences, qui animoient les corps célestes, et qui en régloient les mouvemens. En même-temps ils pensoient, que ces intelligences étoient des êtres mitoyens entre le Dieu suprême et les hommes, et conséquemment les plus

(1) Kirker Œdip. t. 3, p. 480.

(2) Hist. des Juifs, l. 3.

propres à servir de médiateurs entre Dieu et eux. C'est d'eux que les Juifs, sans doute, apprirent que les astres et les cieux sont animés par la substance lumineuse, qui les remplit (1).

Les Sabéens, qui reconnoissoient un grand Dieu suprême et unique, qu'ils qualifioient de seigneur des seigneurs, lui subordonnoient des Anges, qu'ils appeloient des médiateurs (2).

Les habitans de l'île de Formose, qui adoroient le soleil et la lune, qu'ils regardoient comme deux Divinités suprêmes, imaginoient que les étoiles étoient des demi-Dieux ou des Divinités d'un ordre inférieur. On voit qu'ici le témoignage des yeux a décidé du rang des Divinités, et de l'importance de leur fonction dans l'ordre du monde. Placés des intelligences dans le soleil et dans les étoiles, et vous aurez aussitôt une grande intelligence, à laquelle sont subordonnées des intelligences inférieures. C'est à-peu-près ainsi, qu'a été réglé l'ordre hiérarchique des Anges et des Dieux, lorsqu'on a considéré les intelligences particulières des astres et des autres parties les plus apparentes de la Nature, dans leurs rapports avec l'intelligence universelle de

(1) Cont. d'Orvill. t. 2, p. 364.

(2) D'herbel. in voc. sabi.



l'ame du monde. Le premier Dieu étoit regardé par les naturels de l'île de Formose, comme le maître des autres Dieux, celui à qui tous les autres étoient soumis. Il étoit envisagé comme le grand moteur de la Nature, celui qui la conservoit. Les Brames chez les Indiens placent la terre au centre de l'Univers; et ils imaginent au-dessus sept étages de mondes, qui ne peuvent être que les sept sphères, que peuplent les intelligences planétaires.

Les habitans de l'île de Madagascar (1) reconnoissent un Dieu souverain, qui gouverne le monde. Ils l'honorent, le révèrent, et n'en parlent qu'avec le plus grand respect. Ils le regardent comme l'auteur de tous les biens, et le démon, qu'ils admettent aussi, comme l'auteur de tous les maux. C'est Osiris et Typhon, Ormusd et Ahriman, dont nous avons parlé déjà, et dont nous allons bientôt parler encore. Dieu habite, suivant eux, le septième ciel (*r*); ce qui rapproche leur théologie de celle des Mages, qui disent qu'Ormusd, s'est placé autant au-dessus du soleil, que le soleil est élevé au-dessus de la terre. Ils comptent aussi sept cieus, et ils admettent des intelligences ou des esprits chargés de faire mouvoir et gou-

(1) Cont. d'Orv. t. 6, p. 498, 499.

verner les cieux ou les sphères célestes , les planètes et les autres astres. Ces Génies ont différentes fonctions : les uns ont le département de l'air , les autres celui des météores ; ceux-ci règnent sur les eaux , ceux-là veillent sur les hommes. Ils supposent que les Génies , quoiqu'invisibles de leur nature , peuvent quelquefois prendre des corps , et par ce moyen se rendre visibles , quand ils le jugent à propos. Ces derniers forment un second ordre d'esprits , qu'ils divisent en mâles et en femelles , qui souvent s'accouplent ensemble , comme les Anges qui eurent commerce avec les filles des hommes , et qui donnèrent naissance à ces Géans , qui parurent avant le déluge , suivant la Genèse et Joseph ( 1 ). Ces Génies du second ordre ont la connoissance de l'avenir , dans l'opinion des insulaires de l'île de Formose. Ils admettent un troisième ordre de Génies , dans lequel ils rangent les esprits lutins , les fantômes , les revenans , etc. Quant au Diable , ils lui donnent , comme nous , comme les Perses , etc. la figure d'un dragon de feu ; ils l'appellent *Sacare*.

Parmi ces différentes opinions sur les différentes classes de Génies , nous distinguerons sur-tout les Génies du premier

(1) Genes. c. 5, Joseph. c. 3.

ordre , ou nos sept Anges principaux , qui habitent les sept cieux ; ce qui lie la théologie de ces insulaires à celle des Perses, des Chaldéens , des Juifs , des Grecs , et en général à celle de toutes les Nations savantes , qui ont placé des intelligences dans les sept planètes , qui régloient le destin de l'Univers. En fait de superstitions , toutes les parties de l'Univers se rapprochent , et se ressemblent à quelques nuances près. Il n'y a point d'île si éloignée qui puisse s'en affranchir ; et les vastes étendues de mer , qui séparent les habitations des hommes , ne peuvent les séparer de la contagion religieuse. Le tableau suivant va achever de prouver cette grande vérité , et l'universalité du dogme des intelligences , connues sous différens noms , et distribuées dans toutes les parties de la Nature , où se répand et agit l'ame universelle et intelligente du monde.

Ce n'est point , comme on l'a dit fausement , la difficulté d'expliquer les phénomènes physiques , qui a donné naissance au dogme des intelligences placées dans toutes les parties du monde , par le moyen desquelles on rendoit aisément compte de tout ; mais parce que les hommes ne crurent nulle part pouvoir refuser à la Nature entière la plénitude du mouvement , de la vie et de l'intelligence , dont ils avoient eux-

mêmes une portion infiniment petite. La Nature leur parut vivante et animée, soit dans sa totalité, soit dans ses parties les plus actives, qui se montraient comme autant de causes des différens effets, qui naissent et meurent, au milieu du système général des causes visibles et éternelles, qui composent l'Univers toujours subsistant. De-là vient, que les peuples les plus sauvages ont admis des intelligences par-tout, parce qu'ils ont toujours raisonné sur l'existence des êtres qui les environnoient, comme ils raisonneient sur eux-mêmes, et que l'homme cherche toujours à rapprocher la manière d'exister des autres êtres de la sienne propre. C'est par une suite de cet esprit comparatif, qu'il a voulu souvent que le monde eût été fait et eût commencé, comme lui, et qu'il y a tant de gens encore qui ne peuvent concevoir un monde éternel, par cela même qu'ils ont commencé et qu'ils finissent, comme si en dernière analyse on ne devoit pas admettre quelque chose qui n'eût point commencé, et qui ne dût jamais finir. Moins les hommes ont connu le mécanisme de la Nature, plus sans doute ils ont eu de penchant à tout expliquer par l'intelligence, ou par le Génie qui y siégeoit; mais avant d'attribuer telle fonction au Génie, il falloit que déjà on l'eût conçu existant. Or cette

existence fut la suite de la tendance naturelle qu'a l'homme à placer la vie là, où il voit du mouvement, et à placer de l'intelligence là, où il voit des mouvemens réglés et bien ordonnés, tels que ceux qu'il observe dans les cieux. Nous avons vu plus haut les plus grands philosophes de la Grèce et de Rome en faire leur grand argument, pour prouver l'intelligence, l'ame, et la vie du monde et de ses parties, ne pouvant attribuer qu'à l'ame le mouvement intérieur et premier qu'ont les corps célestes, et tous ceux qui paroissent mus par eux-mêmes. A combien plus forte raison les Sauvages ont-ils dû être portés à donner la vie, l'instinct et l'intelligence à tout ce qui se mouvoit comme eux, et indépendamment d'eux, et sur-tout aux êtres au mouvement, et à l'action desquels leur propre existence sembloit être absolument soumise. D'après ces réflexions préliminaires, jetons un coup-d'œil rapide sur les différens peuples du monde, considérés sous leur aspect religieux.

Les Chinois ont rempli le ciel et la terre d'une foule de génies (1). Tous ces Génies, suivant les Lettrés, sont des émanations du *grand comble*, c'est-à-dire du ciel ou de l'esprit du ciel,

(1) Paw. rech. sur les Egypt. et les Chin. p. 207-250.

auquel ils offrent beaucoup d'encens, ainsi qu'au Génie de la terre. On ne voit dans tout cela, dit l'auteur des recherches sur les Chinois, qu'un déisme grossier. Il auroit mieux fait de dire qu'on y voit la religion universelle du monde bien analysée. Les esprits, ou manitous, dont ils remplissent le monde, ont aussi leur part aux sacrifices solennels. On voit aux quatre coins de l'autel de grosses pierres, qui représentent les montagnes, lesquelles sont censées être sièges d'autant de Génies. Ceux-là même occupent un rang distingué, et on leur rend des honneurs divins dans toutes les parties de l'empire. On leur a bâti des Pagodes célèbres sur la cîme des plus hautes montagnes. Ainsi les Grecs et les Romains avoient des Divinités des montagnes, ou des Nymphes Oréades. Les premiers Génies, dont la Cosmogonie Phénicienne fasse mention, et qui sont placés à la tête de la généalogie des Dieux, sont des Génies d'une taille extraordinaire, qui donnèrent leurs noms aux monts Cassius, Liban, Antiliban et Brathys (1). Hésiode commence aussi sa théogonie par la génération des Nymphes des montagnes (2), qui se plaisent à errer sur les hauteurs et dans les forêts.

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 15, c. 10.

(2) Hes. Theog. v. 130.

Le père Kirker, dans sa Chine illustrée, a fait voir les rapports qu'il y avoit entre la religion des Egyptiens et des Grecs (1), et celle des Chinois, relativement au culte rendu aux Génies placés dans le soleil, la lune, les planètes, dans les élémens, et à ceux qui présidoient aux fleuves, à la mer, aux fontaines, aux bois, et aux montagnes, et qui répondent aux Néréïdes, aux Oréades, et aux Nymphes des Grecs. Les Chinois ont des Génies du feu, de l'eau, de l'air, du métal, du bois, etc. Ils en placent par-tout, où se répand l'émanation du grand comble.

Car il ne faut jamais oublier, que tous les Dieux et tous les Génies particuliers ne sont que des démembremens de la substance universelle intelligente. La lettre de Maxime de Madaure à Saint-Augustin, et la réponse de cet évêque confirment notre assertion. On y remarque cette phrase. « C'est celui dont » nous adorons, sous des noms divers, » l'éternelle puissance, répandue dans » toutes les parties du monde. Ainsi ho- » norant séparément, par diverses sortes » de cultes, ce *qui est comme ses di- » vers membres*, nous l'adorons tout » entier. C'est bien là, dans notre système, le culte de l'Univers-Dieu, animé

(1) Chin. Illustr. p. 134.

et intelligent, et pénétré dans toutes ses parties par une grande ame, qui meut et vivifie son vaste corps, ainsi que tous les corps particuliers, qui s'y forment momentanément, ou qui y subsistent toujours, et qui composent sa structure régulière. « L'auteur de la » lettre ajoute, qu'ils vous conservent » ces Dieux subalternes, sous les noms » desquels et par lesquels, tout autant » de mortels que nous sommes, nous » adorons le père commun des Dieux » et des hommes, par différentes sortes » de cultes, à la vérité, mais qui s'accordent tous dans leur variété même, » et qui tendent à la même fin. Voilà bien la religion universelle, dont nous cherchons à établir l'existence dans notre ouvrage, et à laquelle nous rapportons toutes les religions, comme à un centre commun où elles aboutissent toutes, et d'où elles sont toutes émanées.

Il n'est donc pas étonnant, que nous retrouvions chez les Chinois les mêmes idées théologiques, qui ont été consacrées chez les Egyptiens, et chez les Grecs, par la raison que la Nature étant la base de toutes les religions, il n'y a qu'une seule religion, comme il n'y a qu'une seule nature, source de vie et d'intelligence pour tous les êtres animés et intelligens. Cette unité n'est pas plus détruite par les formes dont



on a revêtu ces idées, que l'unité de l'espèce humaine n'est changée par la diversité des habillemens. L'homme d'Europe, d'Asie, d'Afrique, et d'Amérique est toujours un homme, de quelque façon qu'il s'habillement; qu'il soit nud, qu'il soit vêtu. Il en est de même de la religion universelle. Elle est pour ainsi - dire nue chez le sauvage; elle est vêtue à la Grecque ou à la Romaine, chez les Grecs et les Romains, comme elle est vêtue à la Chinoise chez les Chinois. Les modes sont aussi différentes pour les cérémonies et les opinions religieuses, que pour les vêtemens et pour la parure. Mais en dernier analyse, le fond est le même à la Chine, à Memphis, à Ispahan, à Athènes, à Rome et à Paris.

Le culte que les Chinois, dont nous avons commencé l'histoire religieuse, rendoient au ciel ou à l'esprit du ciel, est celui que les Grecs rendoient à *Uranus*(1). Celui qu'ils rendoient à l'esprit de la terre, c'est celui que les Romains rendoient à *Tellus*. Les Chinois regardent le ciel ou l'esprit qui l'anime, qui le meut et régit ses mouvemens, comme la cause suprême et le principe universel de toutes choses. Ils l'adorent sous deux noms différens, *Chang-ti* et *Tien*, qui

(1) Cont. d'Orvill. t. 1, o. 28, 29.

tous deux signifient souverain empereur. Ce *Tien*, suivant quelques-uns de leurs docteurs, est l'esprit qui préside au ciel. Les Chinois reconnoissent aussi des esprits inférieurs, dépendans de ce premier être, et qui, comme nous l'avons dit, président aux fleuves, aux montagnes, aux bois, aux villes etc. Ils ont aussi des Génies tutélaires de provinces (1) et de royaumes, comme les Juifs et les Perses avoient leur Ange gardien de la Perse et de la Judée. Les Génies sont les vicaires du dieu suprême (2) et partagent avec lui les hommages des mortels, comme ils partagent les soins de l'administration du monde. On remarque dans toute l'étendue de la Chine des temples élevés à ces Génies tutélaires de l'air, de l'eau, à la reine du ciel, au dragon de la mer, etc. au dieu de la pluie, au roi des oiseaux.

Car, comme il n'y a pas d'effet sans cause, il n'y a point non plus de cause éternelle et active, qui n'ait été deïfiée. tout ayant sa cause, toute cause a son Génie ou son dieu, puisque dieu et cause sont deux mots synonymes.

Ils établissent un ordre hiérarchique entre leurs Génies; il y en a du premier, d'autres du second, d'autres du

(1) Cont. d'Orvill. iblid. p. 70.

(2) Ibid. p. 95.

troisième ordre. Le dieu *Fo*, principe-lumière, occupe le premier rang. Ils le représentent tout rayonnant de lumière, et les mains cachées, pour montrer aux hommes que son intelligence, plutôt que ses mains, agit dans la nature, et que le pouvoir qu'il exerce sur toutes les choses est invisible. Le dieu de la guerre est dans la seconde classe. La troisième classe est composée de Génies, qui disposent de toutes les choses sublunaires, et qui se sous-divisent en aquatiques et en terrestres. On donne le nom de *Chin-hoca* au Génie qu'on suppose veiller sur les villes, sur les provinces, et sur les tribunaux. Ils reconnoissent un certain Génie nommé *Guasai*, qui gouverne la partie la plus basse du ciel, et à qui on attribue le droit de vie et de mort. On lui donne trois ministres, *Tanquam*, *Tuiquam*, *Teiquam*. Le premier donne la pluie; le second préside à l'agriculture, et le dernier préside aux eaux. La distribution du gouvernement du monde en soixante-douze départemens ou en soixante-douze intelligences chargées de l'administration de l'univers, se trouve aussi chez les Chinois. Les cinq premiers régissent les cieux. Le premier des cinq est supérieur aux soixante-douze. Ces cinq dieux ont pour ministres les trois génies *Tanquam*, *Tuiquam* et *Teiquam*. Ces huit divi-

nités sont huit conseillers, qui habitent le ciel : trente-six autres règlent toutes les affaires sublunaires.

Il n'est pas difficile de reconnoître dans ces trente-six administrateurs secondaires, les trente-six Décans des Égyptiens et des Chaldéens, appelés par Origène et Celse des dieux Ethérés, ou les *Munifices* et les *Leitourgoi*, que les Astrologues subordonnent aux planètes. Car le système Astrologique se reconnoît par-tout dans les classes différentes des intelligences, qu'ont admises les différentes théologies. Leurs traces se manifestent d'une manière plus ou moins prononcée, suivant que les peuples ont été plus ou moins savans, ou attentifs à les conserver.

Dans les fragemens qui nous restent des institutions de St. Clément d'Alexandrie (1), on trouve de ces agens subalternes, subordonnés aux premiers Anges et qui leur tiennent lieu de ministres ; ils en étoient les lieutenans. Saint-Michel avoit les siens. C'est ainsi que nous avons vu dans la Cosmogonie des Perses les petites étoiles subordonnées aux grandes étoiles, leurs capitaines et leurs chefs. Car on n'a rien dit sur les Anges, ou sur les intelligences, qui n'eût été dit sur les

(1) Epist. in Jud. t. 2, oper. p. 1,008.

corps célestes, soit planètes, soit fixes, long-temps avant que le système des intelligences ait été détaché du système des corps, en qui ces intelligences étoient censées résider.

Les Chaldéens, comme nous l'avons déjà dit, avoient établi une hiérarchie entre les différens astres, et entre les intelligences qui leur étoient attachées. Ils avoient imaginé le système des sept intelligences, interprètes de la fatalité; celui des douze grands dieux; celui des trente dieux conseillers, et le tribunal des intelligences, qui jugent l'univers. Or nous retrouvons par-tout ces divisions, sur-tout celle qui se fait par sept et par douze. Ils donnoient à ces intelligences et aux autres un empire absolu sur toutes les parties de la nature, sur les élémens, sur les végétaux, sur les animaux, sur l'homme et sur toutes ses actions, sur ses vices et ses vertus, et sur tous les biens et les maux qui partagent sa vie. Il dut donc arriver, lorsque les intelligences des astres furent prises pour les astres, y avoir des intelligences ou des Génies, chargées de présider à tout ce qui l'étoit par des astres, c'est-à-dire, à toute la nature, aux êtres physiques et moraux, aux passions de l'ame et aux maladies du corps, puisqu'enfin l'homme tout entier, ses biens, ses maux, ses vices,

ses vertus, tout étoit dans la dépendance des cieux et des Génies qui y siègent, qui président à la naissance de l'homme, règlent son sort pendant sa vie, et qui reçoivent son ame ou sa partie active et intelligente, lorsqu'elle va se réunir au feu des étoiles et aux astres, dans lesquels elle avoit été originairement placée avant d'être liée au corps. Voilà l'origine de cette foule d'intelligences, d'Anges gardiens et de Génies familiers, qui se rencontrent dans toutes les théologies.

Joignez à cela les parties de l'ame universelle disséminées dans le grand corps du monde, imprimant le mouvement à tout ce qui paroît se mouvoir par lui-même, donnant la vie aux plantes et aux arbres, et dirigeant sur un plan régulier et constant l'organisation et le développement de leurs germes, donnant la mobilité aux eaux, qu'elle fait jaillir des rochers et dont elle entretient le mouvement éternel, donnant l'impulsion aux vents, dirigeant ou variant leur cours, ou retenant leur soufle, calmant et soulevant tour-à-tour les mers, déchaînant les tempêtes, vomissant les feux des volcans, ou ébranlant les racines des montagnes et la base de vastes continens, tous effets produits par une force inconnue à l'homme et qui appartient à la nature,

vous aurez le système complet des forces vives et intelligentes, qu'on imagina présider à toutes les opérations de la nature. Toutes les causes physiques et même morales, auxquelles on donna dans la suite une existence personnelle, par une espèce de fiction poétique, furent censées agir par l'ordre et l'impulsion d'un Génie ou d'une divinité particulière. De là est sortie cette longue suite de divinités de toute espèce et de tout ordre, dont la nomenclature fastidieuse est consignée dans les livres des Romains, et auxquels on adressoit des vœux, on offroit des sacrifices, et on élevoit des temples.

Les Romains et les Grecs ne sont pas les seuls qui aient admis une foule de Génies subalternes, subordonnés à l'être très-grand, ou à d'autres divinités majeures. Nous les avons déjà trouvés établis chez les Perses, qui invoquoient toutes les parties de la Nature, comme autant d'êtres intelligens capables de les entendre et de les exaucer. Cette vérité trouve sa preuve à chaque page, et à chaque ligne des livres Zends.

Peloutier (1), dans son histoire des Celtes, observe avec raison, que tous les peuples Celtes avoient des généalogies de dieux assez longues, lesquelles n'ex-

(1) Pelout. t. 5, p. 178.

primoient que la série des intelligences, que le premier être avoit répandues dans toutes les parties de la matière, pour l'animer et la conduire. Les Gaulois rendoient un culte religieux aux Génies, qu'ils plaçoient dans l'élément de l'eau (1) et jetoient par cette raison dans tous les lacs sacrés de l'or, de l'argent et des offrandes précieuses. Ils unissoient le culte des élémens, et celui de toutes les parties de la nature visible à celui des esprits, ou des Génies, qui étoient censés y avoir leur siège, et en avoir la conduite. L'élément étoit comme le corps et le véhicule d'une divinité subalterne, qui la dirigeoit d'une manière sage et pleine de vues profondes, pour le présent et pour l'avenir. C'étoit même là le fondement de la divination, qui se faisoit par les élémens. Comme les Perses, ils rendoient un culte religieux au feu (2), à l'eau, aux vents, aux arbres et aux rochers, etc. Enfin ils révéroient la divinité, et croyoient la voir dans toutes les parties, et dans toutes les opérations de la nature. Il n'y avoit, observe Peloutier, rien de contradictoire dans ce culte rendu en même temps à la substance visible et à l'intelligence in-

(1) Pelout. *ibid.* t. 3, p. 13, t. 5, p. 49.

(2) Pelout. *ibid.* t. 8, p. 141.



visible, par la raison qu'on supposoit qu'il en étoit de même dans la nature, où chaque partie du monde visible est unie à une intelligence invisible, qui en est l'ame.

On trouve les mêmes principes théologiques dans Origène (1), qui croit lui-même les retrouver dans le prophète Jérémie. Le prophète, dit Origène, parle de la terre, comme si elle étoit un être animé, quand il dit qu'elle s'afflige des péchés des hommes. Car il est vrai, qu'elle se réjouit des vertus de ceux qui l'habitent, comme elle s'attriste de leurs vices. Mais si la terre éprouve ces sentimens, poursuit Origène, il en doit être de même de tous les élémens, tels que l'eau, et conséquemment de l'Ange qui préside à l'eau; car je ne puis pas interpréter autrement ces mots du prophète qui dit, que la terre s'afflige. Le corps de la terre ne peut s'affliger; c'est donc l'Ange préposé à la terre qu'il faut entendre, celui qui, dans l'administration de l'univers, a la terre dans son département, comme il y en a un d'établi sur les eaux, un qui préside à l'air, un autre au feu. En suivant la même marche dans le reste de la nature, et appliquant le même principe à toutes ses parties, nous trouverons des Anges

(1) Orig. Homil. 10 in Jerem. p. 110.

dans le soleil, dans la lune, dans les astres, dans les cieux, et ici-bas sur la terre (1), des Anges qui ont l'inspection des animaux, d'autres celle des plantes. Tous ces Anges se réjouissent, quand nous faisons le bien, et s'affligent, quand nous faisons le mal. L'Ange de la terre porte le même nom qu'elle, dit Origène. Ne semble-t-il pas entendre Varron, qui, chez les Romains, (2) nous dit que la partie de l'ame universelle, qui pénètre la terre, s'appelle comme elle la déesse *Tellus*? Que celle qui pénètre les eaux et l'océan s'appelle *Neptune*. Aussi Origène (3) ajoute-t-il, qu'il en est de même de la dénomination de l'Ange des eaux. Ainsi en latin *Neptunus* se prend pour la mer et pour le Dieu ou pour l'Ange, qui y a son siège, et qui y préside. C'est, comme on voit, la même théorie, aux noms près; car ce que les Dieux sont dans une théologie, les Anges le sont dans une autre. La déesse de la terre, c'est le Génie de la terre, ou l'Ange de la terre ailleurs.

Les Perses admettent aussi l'Ange-gardiennne de la terre (4); c'est l'Ized Saspandomad, qui rend la terre féconde et remplit les désirs du laboureur. On prend aussi quelquefois cet Ized pour la

(1) Ibid. p. III.

(2) August. de Civ. Dei, l. 7, c. 23.

(3) Ibid. Orig. p. III.

(4) Zend-Avest. t. I, p. 93, n. 2, t. 2, p. 69-376.

terre,

terre , quoiqu'il soit plutôt le Génie qui y préside , puisque Sapandomad (1) est le quatrième des Amschaspands. Il donne son nom au dernier mois de l'année Persane. Quelques auteurs l'appellent l'esprit de la terre , qui protège les femmes chastes et vertueuses. Sapandomad est aussi l'Ange qui préside aux arbres et aux forêts. Le même Origène , dont nous venons de rapporter la doctrine , parle ailleurs des Puissances ou Génies attachés aux régions voisines de la terre , et près de l'habitation de l'homme (2). Il les distingue des Anges placés dans les cieux , dans ces régions lumineuses où brillent le soleil , et le chœur des astres.

Le système des Génies , des Anges et des Dieux , ministres et agens de la cause universelle , se propagea avec d'autant plus de facilité , qu'il présentait un ensemble parfait dans toute l'administration de l'univers , ensemble qui avoit la plus grande ressemblance avec le gouvernement monarchique reçu dans tout l'orient , et qu'on regardoit comme le plus parfait. La cour des rois , Perses , Mèdes et Assyriens , servit vraisemblablement de modèle aux prêtres , qui composèrent la cour céleste , et qui distri-

(1) Hyde de Vet. Pers. Rel. c. 19 , p. 258.

(2) Orig. Comment. in Math. p. 326.

buèrent différens emplois aux Anges, comme on en distribuoit aux satrapes et à leurs lieutenans. Les uns étoient les officiers de la cour, sous le titre de secrétaires, tel que Mercure; d'échan-son, tel que Ganymède; d'autres des officiers militaires, tel qu'Hercule, général des troupes de *Chroné*, chez les Phéniciens; d'autres avoient l'intendance de certaines régions et de certaines provinces. Il y en avoit du conseil intime des Dieux, comme il y avoit des ministres du conseil intime du roi de Perse. L'Ange tutélaire de chaque mois avoit l'intendance des choses, qui appartenoient à ce mois; l'Ange de chaque jour avoit l'intendance des choses, qui appartenoient à son jour (1), comme on peut le voir dans Hyde, et dans les livres Zends.

Les peuples les plus éloignés de nos climats, les nations les plus barbares, qui ont quelque forme de culte et quelques notions d'hierarchie, ont associé au grand être des ministres, tant cette idée parut simple et naturelle dans un plan d'administration monarchique; et les Dieux avoient celle de l'Univers. Les habitans de Loango ont une multitude d'idoles, de dieux, à qui ils ont distribué l'empire du monde (2). Les uns président

(1) Hyde de Vet. Pers. Relig. c. 19, 20.

(2) Cont. d'Orvill. t. 6, p. 341.

aux vents, les autres aux éclairs, d'autres à la conservation des récoltes. Ceux-ci dominant sur les poissons de la mer, ceux-là sur les rivières, les autres sur les animaux des forêts. Ces idoles sont, avec beaucoup de vraisemblance, autant de talismans, tels que les idoles que les anciens Sabéens consacroient aux astres, qui avoient de l'influence sur telle ou telle partie de la nature, et qui communiquoient leur vertu et une partie de leur puissance aux idoles, ou aux images qui les représentoient, ou qui simplement leur étoient consacrées. Car telle est la véritable origine du culte idolâtrique, ou du culte des images, et du fétichisme des Africains.

Dans l'Inde (1) certains dévots distribuent leurs idoles autour d'un grand cercle d'une ou de deux coudées de diamètre, et ils les disposent de manière qu'elles regardent les huit points cardinaux de l'horizon, d'où soufflent les principaux vents. Ces peuples croient, que huit divinités inférieures président à huit contrées du monde, également éloignées les unes des autres. Nous avons vu, que les Perses bornoient à quatre les Génies ou étoiles fixes, qui surveilloient les quatre points, *est, ouest, midi* et *nord*. Cette division en huit

(1) Cont. d'Orvill. t. 2, p. 171.

est une sous-division de cette dernière ; qui prend sa source dans le même génie Astrologique. On décrit ce cercle magique près du bord de l'eau, et on fait un sacrifice avec beaucoup d'appareil.

Les habitans de l'isle de Ceylan (1) reconnoissent un Dieu suprême, qu'ils appellent Ossa, Polla, Maups, en leur langue, ce qui signifie créateur du ciel et de la terre. Les autres divinités ne sont que des lieutenans de ce Dieu, qui les envoie sur la terre pour exécuter ses ordres. Ils sont dans l'opinion erronée d'Euvhémère, opinion que beaucoup d'autres ont adoptée, et qui vient du génie mystérieux des prêtres, qui vouloient porter les hommes à la vertu par des exemples ; savoir, que ces divinités inférieures étoient les ames des hommes vertueux parvenus au rang des dieux. Chacune de ces divinités a son emploi. L'une, comme notre St. Nicolas, ou comme les Dioscures des Grecs, préside à la navigation ; l'autre préside à l'agriculture ; celle-ci donne les richesses ; celle-là donne la santé, comme Esculape ou saint Roch, et toutes sont représentées sous des formes monstrueuses ; ce qui doit être, si ces formes sont empruntées des constellations à qui l'Astrologie attribuoit cette propriété

(1) Cont. d'Orvill. ibid. t. 2, p. 247.

et cette fonction dans l'ordre du monde. Ceci est d'autant plus vraisemblable, que l'on sait que ces insulaires adorent le soleil, la lune (1), et rendent un culte aux planètes. Ils leur attribuent un pouvoir si étendu, qu'ils sont persuadés, que lorsque ces astres ou dieux planétaires ont pris quelqu'un en affection, rien ne peut s'opposer à son bonheur. Ils leur élèvent des idoles, et ils croient que la vertu céleste descend dans l'idole, tandis qu'ils prient et qu'elle s'y établit pour entendre leurs demandes. C'est bien là le culte Astrologique des Sabéens, dont nous avons parlé plus haut. Quand les Chrétiens, adorateurs de la lumière solaire, prononcent le fameux *hoc est*, qui fait descendre leur dieu dans le morceau de pâte circulaire qui le représente, c'est à-peu-près la même chose; et c'est la suite du même génie de toute espèce de consécration d'image. Le dieu y descendoit pour y entendre l'homme, et pour lui rendre des oracles ou le guérir de ses maux.

Toute l'île de Ceylan est remplie d'idoles, espèce de talismans tutélaires des villes et des provinces, qui les ont consacrées, et qui diffèrent autant entre elles, que les talismans vivans ou les animaux sacrés de l'Égypte, qui étoient soumis à

(1) Cont. d'Orvill. *ibid.* p. 249, 250.

l'influence des animaux célestes, comme nous l'avons déjà dit. Les prières de ces insulaires ne s'adressent pas directement à l'être-suprême (1), mais à ces lieutenans de la divinité, à ces ministres de ses volontés et à ces dépositaires de sa toute-puissance. Nous prions de même nos saints.

Les Moluquois (2) révèrent des intelligences ou Génies, qu'ils appellent *Nitos* (r). Ils les croient soumis à un chef, ou à un être supérieur, qu'ils appellent *Lanthila*. Ce *Lanthila* lui-même n'est que le lieutenant d'un Génie plus élevé, qu'ils appellent *Taulay*. Chaque ville, chaque bourg, chaque cabane a son *Nito*, ou son Génie tutélaire. Ils adorent le génie de l'air, sous le nom de *Lanitho*. On consulte les *Nitos* comme autant d'oracles, et on n'entreprend jamais sans cela aucune affaire importante. Le *Nito* étoit le dieu Lare de chaque famille.

Les insulaires des îles Philippines (3), outre un premier dieu, qu'ils appellent *Maglante*, dieu qui lance le tonnerre, et un autre appelé *Batla*, qui est le temps, reconnoissent encore beaucoup d'autres divinités subalternes de l'un et de l'autre sexe. Le culte du soleil, de

(1) Ibid. p. 255.

(2) Cont. d'Orvill. t. 2, p. 330.

(3) Ibid. p. 368.



la lune et des étoiles est aussi joint à ce culte des intelligences subalternes (1), dont les unes président aux semences, les autres à la pêche, celles-ci aux villes, celles-là aux montagnes, etc.

Les sauvages de l'Amérique, qui habitoient l'île de Saint-Domingue, reconnoissoient un dieu souverain, unique, infini, tout-puissant, qui avoit sous lui des divinités subalternes (2), qu'on appeloit *Chemis* ou *Zémés*; et auxquelles on consacroit des idoles dans chaque cabane. Ces images étoient de craye, de pierre ou de terre cuite et représentoient toutes sortes d'animaux ou des êtres monstrueux. Une seule figure de femme représentoit la divinité principale, mère de leur dieu, laquelle avoit à ses côtés deux premiers ministres. L'un étoit chargé de convoquer les autres *Chemis*, lorsque la divinité vouloit les envoyer exciter les vents, faire tomber la pluie, ou distribuer aux hommes les biens, qu'ils demandoient. L'autre étoit occupé de punir ceux qui ne rendoient pas à la divinité le culte qui lui étoit dû. Que les prêtres sont adroits! Que de moyens n'ont-ils point employés par-tout pour attacher les hommes au culte religieux, dont eux seuls ont toujours profité!

(1) Ibid. p. 369.

(2) Cont. d'Orvill. t. 5, p. 19.

Solis assure, que les anciens Mexicains (1) admettoient une divinité supérieure, qui abandonnoit le gouvernement du monde à ses lieutenans. Suivant la Cosmogonie, qu'on attribue aux Virginiens (2), le dieu suprême a créé une classe de *dieux subalternes*, à qui il a remis le gouvernement du monde, après avoir emprunté leur secours pour le créer. Platon, dans son *Timée*, ne parle pas autrement. Cette Cosmogonie est-elle supposée? ou comment les Virginiens ont-ils les idées Cosmogoniques, que Platon puisa en Egypte? Ce Dieu créa lui-même le soleil, la lune et les étoiles; puis il reprit sa tranquillité, qui est l'essence même de sa divinité. Les dieux subalternes commencèrent l'exercice de leur pouvoir par *créer les eaux*, et ils en tirèrent toutes les créatures visibles et invisibles. C'est encore le système Egyptien que reproduisit Thalès en Grèce, et qui avoit déjà été enseigné par Orphée. Selon les Virginiens, la femme fut formée avant l'homme; elle eut commerce avec un des dieux créateurs, et accoucha de l'homme.

On voit par ce court extrait des opinions religieuses des différens peuples du monde sur les intelligences, com-

(1) Ibid. t. 5, p. 150.

(2) Ibid. p. 453.

bien toutes les religions se ressemblent , et comment les hommes ont par-tout cherché à rapprocher l'administration des dieux de la leur , et à ranger dans un ordre hiérarchique le système des causes physiques , supposées intelligentes. Ils en ont composé un tout appelé l'univers, ou la cause universelle intelligente , dont chaque cause isolée fait partie , et avec laquelle elle se confond pour agir en masse , suivant des degrés donnés et des loix sages, qui placent chaque cause partielle dans des postes plus ou moins éloignés du centre de la cause universelle.

On a dû sur-tout remarquer , que les principales divisions du ciel et de la terre , celle de leurs parties les plus apparentes , ou des astres , tant planètes que fixes , se trouvent exactement répétées dans le système des causes intelligentes, principalement, celle des sept grands Dieux , ou grands Anges , et celle des douze autres Dieux , ou Anges tutélaires des mois et des signes. Cette distribution, que nous retrouvons chez beaucoup de peuples , va être remise ici sous les yeux du lecteur, dans un extrait de Martianus-Capella , afin qu'il ne reste plus de doute sur la correspondance qu'il y a entre le monde des intelligences et le monde visible , ou entre le système des cieux et celui de leurs intelligences.

Martianus-Capella (1) nous représente le Dieu suprême ou Jupiter, qui assemble le conseil des Dieux, à-peu-près comme le Psalmiste, qui place son Jehova dans la synagogue des Dieux. Le secrétaire de Jupiter, dépositaire du rôle, sur lequel sont inscrits les différens ordres des Dieux conseillers, appelle les douze grands Dieux, qui président aux douze signes du Zodiaque, les mêmes qui sont nommés dans le poème de Manilius (2), et dont les idoles reposoient sur les coussins sacrés dans la cérémonie du lectisterne, chez les Romains (3). Il convoque ensuite sept autres Dieux, qui font une classe à part : puis une foule d'autres Dieux de différens ordres, qui sont appelés chacun à leur rang : enfin le peuple des Dieux, qui se rend en foule de toutes parts au conseil de Jupiter. Il en vient de toutes les parties du ciel, et sur-tout du Zodiaque, où les uns ont un domicile, et d'autres même en ont plusieurs. On sait que les planètes, dans la division des domiciles, et sur-tout dans la distribution par Décans, avoient leurs domiciles dans plusieurs signes, et dans plusieurs parties de signes. C'est ce que l'auteur appelle des habitations dans les animaux célestes. D'autres siégeoient

(1) Mart. Capell. de Nupt. Phil. l. 1, c. 4.

(2) Manil. Astron. l. 2, v. 437.

(3) Tit. Liv. liv. 22, c. 10.

hors du Zodiaque, dans les astres Paranatellons ; aussi l'Auteur ajoute-t-il, et ceux qui ont encore ailleurs d'autres habitations que les maisons, qui par un ou par deux leur sont assignées dans le Zodiaque. Martianus-Capella divise le ciel en seize régions. Chacune a ses Dieux particuliers, rangés sous un grand chef, ou Dieu principal. Ensuite viennent les Génies, qui ont leur siège dans les quatre élémens, et ceux qui président aux choses qui ont une utilité publique, ou aux êtres moraux ; enfin toute la multitude des Puissances, ou des Génies de toute espèce, qui se rassemblent au palais du maître des Dieux. Janus, dont nous avons fait notre S. Pierre, se place à la porte de la salle d'assemblée, qu'entourent les Satellites, ou les soldats du grand Dieu Jupiter. Un héraut appelle nominativement les membres du conseil ; et la déesse, qui préside aux destins des hommes, Adrastée, prend sa place au milieu du conseil. On sait que, la fatalité étant réglée par les astres, Adrastée, qui y présidoit, devoit naturellement occuper une place distinguée dans le conseil des intelligences, qui commandent aux sphères et aux différens astres, tant ceux qui se meuvent au nombre de sept dans le Zodiaque, que ceux qui, au nombre de douze, président aux douze signes,

à travers lesquels voyagent les planètes, interprètes des oracles de la fatalité. Ainsi cette description, que nous donne Martianus-Capella, du conseil des Dieux, n'est autre chose que le système des différentes intelligences, qui président aux signes, aux divisions de signes, aux Paranatellons et aux planètes, dont l'action combinée modifie les élémens, et règle par eux et dans eux, tout le système des effets sublunaires, subordonné à l'administration universelle des causes célestes. De là il résulte entre les intelligences la même division, que nous avons établie entre les causes physiques, que nous avons placées, les unes dans la partie active, et les autres dans la partie passive de l'univers. Car toutes les divisions célestes, et les divisions terrestres, ou élémentaires, ont chacune leurs intelligences, qui s'unissent et se lient dans l'action universelle du monde, et qui conséquemment doivent aussi se mêler dans les poèmes, et dans les fictions sacrées sur les intelligences, comme elles se mêlent dans les allégories sur le jeu des causes naturelles. Il y aura donc des Dieux célestes, et des Dieux terrestres, qui auront entre eux les rapports que la Nature a mis entre le ciel et la terre, dans l'action mutuelle qu'ils exercent. L'air, l'eau, la terre auront leurs Divinités subordonnées aux intelli-

gences ou aux Dieux, qui siègent dans les astres, comme ces élémens le sont aux astres eux-mêmes, à leur influence et à leurs mouvemens. Ce qui nous donne, depuis le sommet des cieux jusqu'aux abymes de la terre, cette chaîne de Dieux, de nature et de puissance différente, qui lie entre elles toutes les parties de l'Univers, d'après la série et la distribution, qu'en a donnée un oracle d'Apollon rapporté par Eusèbe (1), qui observe que par Dieux célestes on doit entendre les astres.

Cette chaîne n'est que la progression de l'ame universelle, considérée dans ses différens degrés, et dans la marche qu'elle suit à travers le corps du monde, en s'y répandant pour l'animer. Elle y garde, suivant Varron (2), la distinction bien marquée entre la cause active et la cause passive, et entre leurs principales divisions, où elle prend des caractères différens, et en donne aussi aux ames et aux intelligences nombreuses, qui peuplent ces différentes parties du grand tout. Dans la circonférence des cieux, depuis le sommet de l'olympé jusqu'à la lune, dit Varron, les ames ou les intelligences Ethérées sont les astres et les étoiles, Divinités visibles. Dans l'espace aérien, qui est au-

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 4, c. 9, p. 145-147.

(2) August. de Civ. Dei. l. 7, c. 6.

dessous de la lune , siègent des intelligences invisibles , connues sous le nom de Génies , de Héros et de Lares. Tel est l'abrégé de la théologie naturelle , continue S. Augustin qui nous a conservé ce passage de Varron , théologie qui a été adoptée , non-seulement par Varron , mais par une multitude de philosophes. Le passage de Martianus-Capella rapporté plus haut , et un autre du même auteur (1) , qui donne à cette théorie des Génies , ou des intelligences de différens ordres placés dans différens élémens , le plus grand développement , viennent à l'appui du témoignage d'Augustin , et jettent un grand jour sur cette partie de la théologie des Génies. Nous en pouvons dire autant des écrits de Proclus , de Jamblique , et de Porphyre , auxquels nous renvoyons le lecteur jaloux de connoître à fond cette théorie Angélique , dont on a tant abusé.

Il résulte des rapports que nous avons observés entre les parties de la Nature et leurs divisions , et entre les intelligences qui y ont leur siège , et qui en dirigent tous les mouvemens et les opérations , ou entre toutes les parties du système des causes physiques , et celles du système des intelligences , que le second système

(1) Mart. Capell. de Nupt. Phil. l. 2 , c. 2.



ayant été calqué sur le premier, il doit en contenir toutes les divisions, et que la comparaison et la correspondance doit se soutenir jusques au bout. Donc la grande division du monde en monde de lumière, et en monde de ténèbres, et la distinction, ou la rivalité, qui règne entre les chefs de ces deux mondes, doivent aussi se reproduire dans le système universel des intelligences. En effet, comme on a distingué deux espèces de causes premières dans l'ordre visible du monde, il doit en exister aussi deux espèces dans l'ordre invisible des intelligences, si les intelligences sont exactement substituées aux causes naturelles, et surajoutées par l'imagination aux corps visibles, qui concourent à l'action universelle du monde. Pareillement, comme chaque chef dans son administration particulière a ses agens secondaires ou ses causes subalternes, il s'ensuit que, le principe de la lumière et du bien ayant ses Ministres et ses Anges, le principe des ténèbres et du mal aura aussi les siens, et que les agens subalternes différencieront entre eux, et formeront deux ordres de Génies de nature aussi opposée, que le sont leurs chefs. Car chaque administration doit être complète dans le monde ténébreux, et dans le monde lumineux; et comme, le bien n'ayant

pas pu sortir de la même source que le mal, on a donné à chacun son origine et son chef, on n'a pas dû par la même raison nommer les mêmes ministres, pour opérer le bien et pour opérer le mal. Ce qui amène nécessairement deux administrations et deux cours différentes, qu'on a dû composer pour les deux grands rois de la Nature, ou pour les deux premiers chefs, qui se partagent également entre eux l'administration du monde sublunaire, et la dispensation des biens et des maux, qui s'y trouvent mêlés à dose à-peu-près égale. Ainsi la grande distinction des deux principes doit régner entre les Génies ou les intelligences répandues dans la Nature, comme elle règne dans les effets, qui y sont produits, et entre les deux causes premières, qui les produisent, savoir, entre Ormusd et Ahriman, entre Osiris et Typhon, entre Dieu et le Diable. Chacun de ces deux chefs doit avoir ses agens, ses ministres et ses Anges particuliers. C'est une suite nécessaire de la théorie que nous venons d'établir sur les agens secondaires, et sur les ministres de l'administration universelle.

Cette conséquence se trouve justifiée par le fait, et toutes les théologies ont encore admis cette distinction entre les intelligences, qu'ils ont partagées en  
bonnes

bonnes et en mauvaises, en Génies amis de la lumière et du bien, et en Génies amis des ténèbres et du mal. C'est surtout chez les Perses, que cette théorie est la plus complète. L'explication que nous avons donnée plus haut du fameux œuf magique, dans lequel les Dieux ou les intelligences bonnes et mauvaises, par groupes de six et de vingt-quatre, se rangent chacune sous leurs chefs, et se mêlent ou se combattent dans le monde, en est la preuve. On voit que les biens et les maux, que l'action du ciel ou du monde, figuré par l'œuf, répand sur la terre et verse dans toutes ses productions, sont distribués par des intelligences, bonnes ou mauvaises et d'ordre différent. On voit que la distinction des astres en astres bons et mauvais (1), que les Astrologues de Chaldée avoient établie, pour rendre raison du bien et du mal de la Nature, est attribuée par les Mages à des intelligences, qui offrent entre elles des divisions, telles que celles que l'Astronomie a mises dans les cieux, entre les douze signes et les trente-six constellations, qui se lient aux signes.

L'extrait abrégé de la *Cosmogonie* des Perses, sur le bon et sur le mauvais principe, que nous avons donné dans

(1) Plutarch. de Iside, p. 370.

notre Chapitre V , et auquel nous renvoyons le lecteur ( 1 ), offre un tableau frappant de la distinction des intelligences affectées aux deux principes , lumière et ténèbres , et de la manière dont elles se groupent sous leurs chefs particuliers , dans les différens combats , qu'elles se livrent dans le monde. On voit que , si Ormusd a ses Izeds ou ses esprits célestes , Ahriman a ses Dews malfaisans. Les Izeds , comme nos Anges ( 2 ), sont des Génies du second ordre , faits pour le bien du monde ; esprits célestes souvent confondus avec les êtres qu'ils protègent. Aussi nous avons vu plus haut , que l'Ange de la terre et l'Ange de l'eau furent confondus sous un même nom avec la terre et l'eau. Pareillement chez les Grecs , Jupiter , Junon , Cerès , furent tantôt pris pour les Dieux célestes et tantôt pour le feu , pour l'air et pour la terre. Les Izeds ( 3 ) sont les juges du peuple pur , comme les Anges qui formeront le conseil de Christ , quand il jugera le monde. Il faut s'attacher à leur plaire , et leur adresser des vœux , pour mériter la protection d'Ormusd. Les Dews sont des mauvais Génies produits par Ahriman ( 4 ). Ils sont les

( 1 ) Voy. ci-dess. l. 2 , c. 5.

( 2 ) Zend-Av. t. 1 , 2<sup>e</sup> part. p. 82 , n. 11 , t. 2. p. 231.

( 3 ) Zend-Av. t. 2 , p. 325—336—362.

( 4 ) Zend-Avest. t. 1 , 2 part. p. 80-421 , t. 2 , p. 330-355-356.

ennemis nés des Izeds ou des esprits célestes, et ils s'assemblent sous leur chef Ahriman, pour leur faire la guerre ainsi qu'à Ormusd. Il en est sept plus méchans que les autres, qui s'attachent aux sept planètes. Ils viennent du Nord (1), contrée de l'hiver et des froids, ou du Pôle, qu'entortille le fameux Dragon ou Python, que tua le Dieu-Lumière Apollon. Ils sont mâles et femelles (2), et ont un commerce charnel les uns avec les autres. De-là naissent tous les Daroudis, qui composent un autre ordre de Génies mal-faisans, placés plus près de l'homme (3), qui l'obsèdent, qui trompent les ames, et désolent publiquement le monde, où ils multiplient la mort. Les Dews produisent (4) aussi les Kharfestères, nom qui comprend tous les reptiles et tous les animaux mal-faisans. Car on leur impute, comme à leur chef, toutes les productions mauvaises de la Nature (5), tous les maux du corps et ceux de l'ame. On suppose que, comme ces Génies n'ont lieu que dans notre monde, à la fin du monde tous ces Dews seront anéantis, à l'exception du chef Ahri-

(1) T. 1, 2 part. p. 109-155.

(2) Ibid. p. 325.

(3) Zend-Av. t. 1, part. 2, p. 108-126-167.

(4) T. 2, p. p. 169.

(5) T. 1, part. 2, p. 321-420.

man, cet éternel ennemi d'Ormud (1) ; mais alors il sera enchaîné et sans force, comme le diable de l'Apocalypse l'est au moment où le monde est régénéré. Il faut sans cesse que l'homme soit en garde contre ces mauvais Génies, et qu'il les combatte ainsi que les méchants. Celui qui les sert sera détruit dans son corps, dans son ame et dans ses biens (2). Voilà mot pour mot nos dogmes religieux sur le Diable et sur ses Anges. Car nous n'avons rien imaginé, ni même rien changé aux opinions anciennes, en fait de religion, sur-tout à celles des Mages.

On sent bien, que nous n'avons pas pu faire éclore ce double monde de Génies ou d'intelligences de nature, ou d'inclinations si opposées, du sein de la même ame unique universelle, appelée Dieu-suprême, par la raison que le bien et le mal ne peuvent découler de la même source, et qu'il y a nécessairement duplicité d'ame et d'intelligence, où il y a duplicité de cause première. Aussi l'ame universelle, qui a pour substance le feu Éther intelligent, et que nous appelons proprement l'ame universelle, qui meut et organise tout dans le monde, n'exclut-elle pas une autre ame ou force,

(1) T. 2, p. 124, t. 1, part. 2, p. 229.

(2) Zend-Av. t. 1, part. 2, p. 242-243, t. 2, p. 80.

qui appartient à la matière grossière de la terre et des élémens, dans lesquels l'ame céleste prolonge son action, pour y verser l'ordre et le bien, que cette matière n'a point par elle-même, et pour vaincre la résistance que sa Nature oppose à ce que le Demiourgos établisse en elle l'harmonie, que le feu artiste entretient éternellement aux cieux, où siège Ormusd au sein de la lumière Éthérée.

Les Perses, selon tous les auteurs (1), représentoient la Divinité suprême, comme un feu animé et intelligent, dont les rayons et l'action se répandoient dans tout l'Univers; feu dont, selon toute apparence, le soleil étoit, sinon la source, au moins le miroir de réflexion, et qui de-là réjailissoit dans les astres et dans toutes les parties de la Nature, où se propage la lumière à travers différens milieux. Les feux des astres, ceux des météores, et en général tous les feux n'étoient que des émanations du feu principe plus ou moins pures, suivant qu'elles avoient reçu en elles plus ou moins de substance étrangère. Comme ce feu principe étoit le Dieu suprême, les feux émanés de lui ne pouvoient être que des Dieux subalternes, des ministres et des

(1) Farteux caus. prem. t. 1, p. 39-42.

Génies. Voilà l'ame universelle du monde, qui se subdivise en mille ramifications différentes, et qui s'affoiblit toujours en s'éloignant du tronc (1). Le véritable siège du feu divin, sa source primitive étoit cet océan de lumière, qu'on avoit imaginé dans le ciel des cieux, d'où s'élançoient des ruisseaux de feu, qui s'étendoient au loin, qui s'atténuoient à mesure, qu'ils s'éloignoient de leur source, qui s'amortissoient, et finissoient par s'éteindre dans l'abyme le plus profond de l'espace, où retombe la matière la plus grossière.

En raisonnant par les contraires, les ténèbres devoient avoir leur essence pleine et opaque au-delà du point d'extinction de la lumière, et s'affoiblir en remontant vers elle. C'étoient deux substances, qui se croisoient réciproquement, et qui formoient dans tous les points de concurrence différens degrés de contraste. On sent combien il étoit aisé de composer sur ce fond une fable mystique, mêlée de combats, de victoires, avec tous leurs détails, sur-tout si dans chacune des deux substances, l'une résidante au ciel et l'autre dans la matière terrestre, on mit deux grandes ames opposées de volonté et d'action, et qui font un métier contraire, com-

(1) Ibid. p. 42, Hyd. c. 22.



me dit le naïf traducteur de Plutarque. Or cela arriva. Les anciens philosophes, dit Beausobre (1), crurent la matière éternelle et animée d'une ame, qui lui appartient et qui n'a rien de lumineux, rien de sain, ni de salutaire, qui n'a ni ordre, ni mouvement mesuré. C'étoit l'opinion de Pythagore et de Platon. Cette opinion étoit la plus ancienne et la plus générale. Le Typhon des Egyptiens n'étoit que cela, suivant Plutarque (2), ainsi que l'Ahriman des Perses; car Ahriman étoit chez les Perses, ce que Typhon étoit chez les Egyptiens.

« Platon, dit Plutarque (3), s'apper-  
 » çut bien vers la fin de sa vie, qu'il  
 » falloit supposer la matière animée,  
 » parce qu'une substance brute, qui  
 » n'a d'elle-même ni qualités, ni ac-  
 » tion, et qui par sa nature est dans  
 » un parfait équilibre, ne sauroit être  
 » la cause du mouvement, ni le prin-  
 » cipe du mal : d'où il suit que ce prin-  
 » cipe est la puissance motrice de la  
 » matière, celle qui réside en elle, et  
 » qui produit des mouvemens déréglés  
 » et déraisonnables. C'est une puissance  
 » que Platon appelle, dans ses livres

(1) Beausob. t. 2, p. 248—250.

(2) Plut. de Iside, p. 372.

(3) Plut. de Proc. Anim. p. 1016.

» des lois (1), *une ame dérégulée, mal-*  
 » *faisante, et contraire à la cause*  
 » *du bien* ». Clément d'Alexandrie, qui  
 a cité ce passage dans ses Stromates (2),  
 prétend que c'est le Démon, et il a  
 raison ; car, notre Démon enfermé  
 dans la partie basse du monde, la plus  
 matérielle, ou aux enfers, n'est que cela.  
 Manichée a pensé la même chose, et per-  
 sonne ne connoissoit mieux que lui les  
 principes théologiques des Perses, de qui  
 vient notre religion en très-grande par-  
 tie.

Chalcidius, qui a commenté le Timée  
 de Platon, prouve que cette opinion,  
 sur l'ame de la matière, faisoit partie  
 de la doctrine de Pythagore. Il dit,  
 que Pythagore avoit démontré que les  
 maux existent nécessairement, parce que  
 la matière est mauvaise en soi, et que  
 le monde étant fait de cette matière,  
 il est fait d'une mauvaise nature. Pytha-  
 gore, ajoute Chalcidius, a cru que la  
 matière a une ame, qui résiste à la pro-  
 vidence, et qui emploie toutes les forces  
 de sa malice, pour en traverser les  
 dessins. La providence, c'est-à-dire,  
 tout ce qu'il y a d'ordre dans le monde,  
 est l'ouvrage de Dieu ; mais tout le dé-  
 sordre vient de la matière. Ce que

(1) Plut. *ibid.* p. 1014, 1015.

(2) Clem. Alexand. Stromat. l. 5, p. 573.

Pythagore dit de la Providence, ou du Dieu bon; les Egyptiens l'attribuoient à Osiris (1); ce qu'il dit de la matière, ils l'imputoient à Typhon, c'est-à-dire à l'ame mauvaise, inhérente à la matière.

A ces témoignages, joignons celui du philosophe Numenius (2), qui loue Platon, d'avoir soutenu qu'il y a deux ames dans le monde, l'une *bienfaisante*, qui est Dieu, l'autre *malfaisante*, qui est la matière. C'est cette ame de la matière, qui est le principe de son mouvement propre et intrinsèque, lequel n'a rien de régulier ni d'ordonné, mais que l'ame divine du Ciel modifie, et dirige sans cesse vers le bien. C'est cette matière, suivant ces Philosophes, qui est la cause et la nourrice des passions de l'ame, qui luttent contre la raison qui nous vient d'en haut, ou de l'intelligence universelle. L'opinion de ces Philosophes sur cette seconde ame, distinguée de l'ame lumineuse, est, dit Beausobre (3), la plus ancienne et la plus généralement reçue. Du sein de ces deux ames, qui se répandent et se croisent dans le monde subluinaire, nous avons donc pu faire sortir le peuple des intelligences bonnes

(1) Plut. de Iside, p. 370.

(2) Chalcid. n. 295, p. 387.

(3) Beausob. t. 2, l. 5, c. 6, p. 250.

ou mauvaises, qui en émanent, et qui agissent en sens contraire ici-bas. L'empire naturel du premier peuple et celui de ses génies est placé dans l'olympé, et descend jusqu'à la sphère de la lune (1); car elle étoit le terme où finissoit l'empire du mal. Mais les Démons ou les mauvais génies se répandoient dans les régions sublunaires, depuis qu'ils avoient été chassés de la région supérieure à la lune, au-dessous de laquelle, dans le débrouillement du cahos, se plaça la matière grossière. Les Chaldéens (2), dit Psellus, appellent quelquefois Adès, ou l'enfer, les régions sublunaires, parce que c'est là que résident les Démons, depuis qu'ils ont été chassés de la sphère de la lune, qui est un espace sacré. Cette division rentre dans celle d'Ocellus de Lucanie, qui place au-dessus de la lune l'empire des Dieux, principes de lumière et d'ordre éternel, et au-dessous le siège de deux principes contraires, la Nature et la Discorde, dont l'une tend toujours à organiser et à ordonner, et l'autre toujours à détruire et à tout déranger. C'est une expression différente du choc des deux ames opposées, dont l'une tient de la Nature

(1) Ibid. p. 254.

(2) Apud Stanleb. de Phil. Chald. p. 1131.

du ciel, et l'autre de celle de la matière terrestre et grossière.

Malgré cette division, qui séparoit par d'éternelles barrières les deux empires, de manière que jamais le désordre ne pût être mis dans les cieux, néanmoins les opérations du ciel, les influences des planètes et des fixes, ou des Dieux en se mêlant ici-bas aux élémens, où les Démons et les Génies exerçoient leur empire concurremment avec eux, se trouvoient tellement corrompues ou gâtées, que les Dieux qui, par leur nature, étoient bons & lumineux, sembloient se métamorphoser en Génies de ténèbres, leur prêter leurs formes, et dégradés de leur Nature primitive, devenir causes des effets funestes, et de tous les maux physiques, qui se reproduisoient sous leur aspect, et sembloient être leur ouvrage. C'est ainsi que les Anges de lumière paroisoient être déchus de leur dignité primitive, et se transformer en Anges de ténèbres. C'est ainsi que nous avons vu les sept grands Dews ou mauvais Génies, subordonnés à Ahriman, s'attacher aux sept planètes, et le chef des mauvais Génies pénétrer lui-même dans le ciel sous la forme du Serpent ou de la grande Couleuvre, mère de l'hyver (1); puis se mêler aux planètes,

(1) Zend-Avest. t. 2, p. 351—355.

aux étoiles fixes, et à tout ce qui avoit été formé par Ormusd , principe lumière , comme il avoit aussi répandu son influence maligne sur les arbres , et sur toutes les productions de la terre. Ce mélange du mauvais principe aux planètes et aux fixes , ne doit s'entendre que des influences de ces Astres répandues dans le monde sublunaire , dans lequel seul le mal pouvoit avoir lieu. Car le ciel lui étoit interdit ; et si quelquefois dans ces fictions sacrées sur ses combats contre Ormusd , soit dans la guerre de celui-ci contre Ahriman , soit dans celle de Lucifer contre Dieu , soit dans celle des Géans et de Typhon contre Jupiter , ces Génies sont supposés vouloir s'élever jusques dans l'Olympe , et en détrôner le Dieu de la lumière ; ils finissent toujours par être chassés de l'Olympe , et précipités dans le Tartare , séjour des ténèbres éternelles ; ensorte que ces fables n'ont d'autre but que de relever la puissance du Dieu lumière , en chantant sa victoire et la défaite de son ennemi , et de fixer les limites des deux empires , en mettant chacun des combattans à sa place. Tous les Génies placés dans les Astres , étant formés d'une substance pure , sont bons naturellement ; comment peuvent-ils être corrompus et déchoir de leur véritable grandeur ,

comme nos mauvais Anges? C'est en entrant dans la sphère des élémens, et en se mêlant à la matière ténébreuse et à l'esprit qui la meut, lequel corrompt tout le bien qui avoit été originaiement mis en eux, en leur faisant produire des effets absolument opposés à leur nature. C'est ce qui a donné lieu de distinguer entre eux des Astres de bonne et d'heureuse influence, et d'autres d'une influence maligne, comme les Chaldéens et les Astrologues en ont distingué. Cette supposition s'accorde parfaitement avec les principes théologiques de Jamblique (1), qui dit « que tout » est bon dans les animaux célestes » ou dans les astres; mais que ce bien » original est corrompu en passant dans » la matière sublunaire ». Il ne faut donc pas considérer simplement la nature des astres dans le lieu où ils sont; mais bien et sur-tout dans le lieu où ils agissent. C'est ainsi que des intelligences pures dans leur nature, auront l'air de s'être corrompues, et d'être dégradées de leur dignité primitive.

Voilà donc un nouvel Univers, divisé et subdivisé dans toutes ses parties, rempli d'intelligences, dont la nature prend la teinte et la trempe,

(1) Jamblich. de Myster. c. 8.

et comme la couleur de chacune de ces parties. Elles sont célestes et pures au ciel, terrestres et plus corporelles, pour ainsi dire, sur la terre et dans les élémens; lumineuses dans l'Olympe, ténébreuses dans la matière, et elles se placent chacune dans leur siège naturel, et de-là font des incursions l'une contre l'autre, pour produire tous les effets bons ou mauvais, qui résultent des deux causes, qui agissent dans le grand tout, appelé Univers. Voilà le fond sur lequel on a brodé tant de dessins bizarres, qui contenoient le jeu des agens physiques, et des intelligences qui les dirigeoient dans le système de l'action universelle du monde. Voilà les Dieux, les Génies, les Héros qu'ont chanté les Poètes, et qu'ils ont mis aux prises les uns avec les autres dans leurs différentes guerres, ou qu'ils ont unis dans leur sympathie et leurs amours. Voilà l'origine des Anges, des Archanges et de toute l'hierarchie céleste, ainsi que celle des Démons et des Princes de ténèbres, rebelles à Dieu, en guerre avec lui et avec ses Anges, et ennemis de ses productions les plus parfaites. Voilà le sujet des plus beaux poèmes, comme des plus sottes légendes sacrées et des livres prétendus révélés et apocalyptiques. Voilà, pour les artistes, l'arsenal le plus ancien de tous les beaux



arts , arsenal dans lequel les Peintres , les Sculpteurs , et les hommes de talent de tout genre , soit pour la poésie épique , soit pour la poésie dramatique , soit pour la poésie lyrique , ont été et vont encore aujourd'hui chercher les différens sujets , qu'ils ont revêtus et embellis des formes les plus brillantes , et ces personnages , qu'ils ont animés du feu de leur immortel génie. Sous ce rapport , la religion est belle , majestueuse , riche , pompeuse et digne de tenir le sceptre du goût , de l'imagination et des arts de génie.

Mais ces fleurs , ces roses éclatantes furent bientôt desséchées par le souffle aride de la métaphysique , spectre sans substance , sans esprit , ni couleur , et qui ronge tous les corps , en les réduisant en atômes subtils , que l'intellect seul peut saisir. Nous voilà sortis des limites du monde réel , et nous allons entrer dans le vide immense qu'habitent les songes et les chimères. Tout ce qui aura été fait dans ce nouveau monde ne nous regarde plus , et notre méthode n'a pas plus de prise , que la raison , sur ces fantômes. Ce n'est pas que , semblables à ces ombres , ou manes , qui restent à la mort , ces spectres n'aient encore conservé dans leur surface infiniment déliée la forme des corps , qu'ils ont abandonnés ,

pour exister quelque temps seuls avant de se volatiliser absolument. Mais ce n'est plus qu'une surface semblable à celle du cachet gravé, d'après une figure solide, et qui retrace en creux, ce que celle-ci avoit en solidité.

Tel étoit le monde Archétype et intellectuel, que les métaphysiciens, à force d'abstractions, vinrent à bout d'extraire du monde visible, et sur le modèle duquel ils crurent, que celui-ci avoit été formé, parce qu'il en avoit gardé tout le dessin et tous les linéamens. Leur erreur fut celle d'un homme, qui voyant un tableau très-bien fait par un grand peintre, finiroit par se persuader, que celui à qui ce tableau ressemble est né d'une femme, dont la tête avoit été fortement remplie, et frappée de la vue de ce tableau. Si le monde Archétype, que les Métaphysiciens mirent dans la tête de leur Dieu créateur, avec toutes les divisions du monde visible, étoit parfaitement ressemblant avec celui-ci, et s'il en étoit l'expression matérielle, c'est que le premier avoit été imaginé d'après la vue du second, et calqué exactement sur lui. Si le monde Archétype contenoit le tableau idéal des corps célestes, et de toutes les parties du monde visible, ainsi que celui de leurs intelligences, c'est

c'est que l'imagination avoit depuis long-temps créé des intelligences , qui avoient leur siège dans les différentes parties de la Nature , et que la métaphysique , ou l'ignorance les en avoient séparées. Je dis l'ignorance ; car il suffit qu'on eût oublié le rapport , qui lioit ces intelligences aux corps visibles , ( ce qui ne fut pas difficile ) , pour qu'il en ait dû sortir un système de pures intelligences , soit Dieux , comme ceux d'Homère , soit Anges , comme ceux des Juifs et des Chrétiens. Ce système sembla placé hors du monde , lequel alors n'étoit plus qu'un ouvrage , ou une machine de Nature inférieure , soumise à l'action de ces intelligences , par une suite de cette prééminence que l'esprit étoit censé avoir sur la matière. La Métaphysique n'en fit pas davantage en séparant les intelligences , qui avoient leur siège dans le monde , du monde lui-même , pour les ranger dans un espace invisible , et supérieur de beaucoup au monde.

C'est contre ce système d'intelligences , conçues indépendamment des corps visibles et des agens de la Nature , et d'une existence abstraite , que reclame Chérémon , quand il dit que les fables sacrées des anciens Egyptiens roulent sur les agens physiques , sur le Soleil , la Lune , et les Astres , et nullement

sur des natures incorporelles. Et dans ce sens, Chérémon a complètement raison ; car, en dernière analyse, les fables appartiennent toujours aux corps sensibles, dans lesquels l'imagination des adorateurs de la Nature plaça des intelligences, qui en furent ensuite tirées par les abstractions métaphysiques de certains rêveurs ou spiritualistes, lesquels en composèrent un monde immatériel, qui n'exista jamais que dans leur intellect. Encore ne purent-ils effacer la trace de l'origine de ce nouveau monde, puisqu'ils lui conservèrent toutes les dimensions de l'ancien, qui étoit le véritable, le seul, et celui qui leur avoit donné l'idée de ce monde, qu'ils appeloient le *Premier* ou l'*Archétype*. Car il n'y a rien dans l'intellect, qui n'ait passé auparavant par les sens, et qui ne leur doive son existence, dit un axiôme très-connu.

Toutes les fois donc qu'il s'agira d'expliquer des fictions, qui auront pour objet des intelligences, supposées pures par ceux qui professent le spiritualisme, il faudra replacer les intelligences dans leur siège naturel et les attacher à l'ordre du monde, d'où mal à propos on les avoit tirées. Si ces fables se lient à la Mythologie ancienne et aux anciennes fables Cosmiques, et si elles reçoivent un sens simple et naturel, ce sont

alors d'anciennes fictions faites par des hommes, qui avoient le secret de la science sacrée. Si elles ne se lient point aux anciennes allégories sacrées, et s'il n'en résulte qu'un sens forcé, ou disparate, il faut les abandonner, comme étant l'ouvrage des ignorans, ou de rêveurs, qui, ayant perdu le fil des anciennes idées, n'avoient plus conservé que des noms d'êtres, qui ne se lioient plus à l'ordre visible du monde et à ses phénomènes. Ainsi, quand Virgile met en action Vénus, Mars, Jupiter, etc., il ne connoissoit plus les rapports, que ces divinités avoient avec les parties de la nature et avec les agens de la force universelle. Vénus n'étoit qu'une divinité morale, qui présidoit à la beauté et aux jouissances de l'amour; Mars une divinité cruelle, qui se plaisoit au carnage, et décidoit du sort des combats; Jupiter le monarque souverain de l'olympé, le dieu de la foudre et le chef du conseil des dieux. J'en peux dire autant des poètes Grecs; et il est fort douteux, qu'Homère connût la nature Cosmique des dieux, qu'il mettoit en action dans ses poèmes héroïques. Ils existoient long-temps dans les livres sacrés d'Orphée, de Linus, et de Musée, et de tous les auteurs qui, avant lui, avoient écrit sur la généalogie des dieux. Le peu d'ordre, qui règne

dans la Cosmogonie d'Hésiode, prouve qu'il entendoit mal les Allégories sacrées, qu'il avoit recueillies ; ce qui est aisé à comprendre, pour peu qu'on soit convaincu, que les Grecs n'avoient pas créé leur religion, et qu'ils avoient reçu des Égyptiens, des Phéniciens, des Atlantes, des Phrygiens et des anciens Crétois, leurs fables religieuses. Aussi toutes les fables, que nous expliquons, remontent-elles bien des siècles avant l'âge où l'on fait vivre Homère, et nous donnent-elles presque toutes le Taureau céleste pour signe équinoxial de printemps, et le Lion pour signe Solstitial d'été. C'est sur cette époque principalement, qu'on doit monter son globe, si on veut comparer les différens personnages, qui figurent dans les anciennes allégories sacrées, avec les tableaux que le ciel et la terre présentent dans les principales époques de la révolution annuelle.

Le monde intellectuel n'avoit point été imaginé alors, ni le monde des intelligences séparé du monde visible, le seul qui ait une véritable existence en lui-même, et qui n'admette rien hors de lui, comme Pline, Ocellus de Lucanie, nous l'ont déjà dit, et comme l'exprime le mot univers, ou l'assemblage de toutes les substances. Ce monde, le premier et le seul, la cause unique de

toutes choses, a servi de fondement au monde des intelligences, que mal-à-propos on sépara de lui dans la suite, et au monde intellectuel, que plus mal-à-propos encore la métaphysique créa et bâtit au-dessus. Car voici trois degrés par lesquels a passé l'esprit humain dans ses spéculations sur l'univers; le monde visible, le monde des intelligences et le monde intellectuel, qui comprend le prototype des deux autres, lesquels, dans le système des Platoniciens, n'en sont que l'exécution, comme un édifice n'est que l'exécution matérielle du plan idéal, arrangé auparavant et disposé ou construit déjà en idée, dans la tête de l'architecte. Mais il n'en est pas d'un monde éternel, comme d'un édifice mortel, qui a commencé et qui doit finir. Supposer un prototype du monde, ou un plan préexistant, d'après lequel il avoit été formé (*t*), c'étoit présupposer un commencement au monde et non pas le prouver, et prendre précisément pour base de sa théorie ce qui étoit en question.

Les anciens, qui n'avoient point encore rêvé ces Archétypes, n'ayant connu que le monde visible, avec les intelligences qu'on supposoit attachées à ses différentes parties, n'ont peint que cela, n'ont chanté que cela, et nous ne devons chercher que cela dans

leurs écrits. C'est-là ce monde seul et unique, comprenant en lui la somme de toutes les causes et de tous les effets, que les anciens mettoient en spectacle dans leurs mystères, avec les Génies, et les Anges bons ou mauvais, qui appartenoient à son administration, et qui lioient l'ame de l'homme à celle de l'univers. Ne sortons donc point de ce cercle, que la nature s'est tracée elle-même; circonscrivons nos recherches dans les mêmes limites, dans lesquelles elle a circonscrit toutes ses opérations et renfermé le jeu de ses ressorts et de tous ses mouvemens. Voilà le champ de la poésie, de la peinture et des arts; c'est celui de l'imagination, comme il est celui de la nature et des forces vives qu'elle emploie dans l'éternel ouvrage des générations et des destructions, qui s'opèrent ici-bas. Voilà les limites de la Mythologie et le terme de nos efforts pour découvrir le sens de ses savantes allégories sur la nature et sur ses agens intelligens.

La méthode, que nous avons donnée pour résoudre les énigmes sacrées, atteint les bornes de cet empire de la Mythologie et en embrasse tous les points intermédiaires, de manière qu'elle doit suffire à celui qui, à l'aide du fil que nous donnons, voudra s'engager dans le labyrinthe de l'Égypte,



de Crète , et de tous les temples de l'univers. Nous avons en quelque sorte recomposé la science ancienne de ses débris épars dans tous les ouvrages des Astronomes , des Cabalistes , des Théologiens , des Philosophes et des Poètes , et sur-tout des Mythologues. Nous avons suivi la marche de l'esprit humain , depuis les premières perceptions de son enfance , jusqu'aux rêves de sa vieillesse , et de la décrépitude , dans laquelle est plongée notre espèce , depuis tant de siècles que les prêtres l'ont dégradée. Nous avons pris l'homme (1) au moment, où seul avec lui-même il ouvre son œil étonné aux rayons bienfaisans de la lumière , jusqu'à l'époque où il tenta d'en chercher la source hors de l'univers , et dans une lumière intellectuelle , qui éclaire son esprit , comme la première brille à ses yeux. Il a toujours voulu pénétrer au - delà du terme de sa vue , et il n'est sorti de l'univers , que pour s'égarer dans des déserts immenses , où il n'a rien rencontré que les ombres , qu'il créoit lui-même , d'après des souvenirs de ce qu'il avoit vu dans le monde , qu'il avoit abandonné , et qui auroit dû terminer ses recherches. Tel l'esprit dans son sommeil retient les images que le jour lui a fait voir ; ou , s'il les combine autre-

(1) Voy. ci-dess. 2, c. 1.

ment, il ne rencontre plus dans son ouvrage que des monstres et des chimères.

C'est donc en dernière analyse dans la nature qu'il faut rentrer, pour remettre l'homme à sa place ; c'est dans ce sanctuaire, qu'il trouvera les formes éternelles des dieux, qu'ont adoré tous les hommes de tous les pays et de tous les siècles ; et c'est aux voûtes sacrées de l'olympé, qu'il verra briller les rayons de leur gloire immortelle. Là, de tout temps, fut fixé le siège le plus éclatant de la majesté divine ; c'est sous les pavillons de l'astre du jour, que les Juifs plaçoient le trône de l'éternel. L'univers est un temple auguste, au-delà duquel il ne nous est pas permis, dit Pline, de chercher la divinité. Toute explication, qui tirera ses preuves hors de cette enceinte sacrée, ne peut être que mauvaise. Laissons aux dieux leur nature ; et ne les plaçons ni dans le rang des hommes, comme Euvhémère, ni dans celui des ombres, comme les spiritualistes, et comme tous les métaphysiciens, qui en ont fait des êtres abstraits et de pures conceptions de leur esprit, auxquelles envain ils voudroient donner de la réalité. La nature visible, ou les dieux naturels, voilà surquoi repose toute la Mythologie bien conçue, et toutes les théologies rapportées

à leur véritable origine. C'est aussi le but que doit se proposer et que doit atteindre notre méthode, si elle est bien employée. C'est une dernière preuve, qui doit en justifier la bonté, et la vérité de nos principes. Tous les pas que nous allons faire désormais dans la carrière, que nous nous sommes ouverte, doivent être dirigés dans ce sens; et c'est à la justesse, à l'accord étonnant des solutions, à leur simplicité, qu'on pourra reconnoître qu'enfin, pour la première fois, le voile de l'antiquité religieuse est déchiré, et que l'art sacerdotal, forcé dans ses derniers retranchemens, doit renoncer aux ressources de l'imposture, pour laisser à la raison son légitime empire.

---

---

## AVANT-PROPOS.

---

**D**ANS la première Partie, de notre Ouvrage, nous avons démontré l'indispensable nécessité d'expliquer l'antiquité religieuse par les principes de la Physique et de l'Astronomie ancienne, de chercher les Dieux dans les principaux agens de la Nature, et de regarder leurs aventures merveilleuses, comme la description allégorique des phénomènes naturels, chantés par les Poètes; car ils furent les premiers Philosophes et les premiers Théologiens, qui parlèrent sur les causes ou sur les Dieux. Dans la seconde Partie, nous avons tracé la route que nous avons cru la plus sûre, pour arriver à la solution de ces énigmes sacrées, et nous avons donné au Lecteur le fil, qui

doit le guider dans une carrière aussi obscure, et aussi difficile, que celle que nous présente l'étude de l'antiquité religieuse. Nous avons posé les bases de la nouvelle méthode d'explications, et nous lui avons donné tous les développemens, que nous avons cru nécessaires et suffisans, pour qu'elle pût être employée avec quelque succès dans le débrouillement du cahos monstrueux de toutes les Mythologies. Il nous reste une troisième tâche à remplir; c'est d'essayer nous-mêmes la méthode que nous avons créée, et dont nous proposons aux autres de faire usage désormais dans l'étude de l'antiquité, et même dans celle de toutes les Religions modernes, qui sont émanées des anciennes superstitions. Ce sera comme la pierre de touche, qui, appliquée à notre invention, mettra le Lecteur à portée de juger de sa

justesse et de son plus ou moins d'utilité; et qui fera distinguer notre travail de la foule des systèmes sur la Mythologie, lesquels, après nous avoir ébloui par de brillantes promesses, nous ont laissé aussi incertains qu'auparavant, sur le véritable sens de la Théologie énigmatique des anciens, et n'ont fait qu'épaissir le nuage, qui, depuis les siècles d'Homère et d'Hésiode, l'ont toujours environnée.

Nous ne prétendons pas néanmoins annoncer au Public, que toute l'antiquité Religieuse est expliquée dans toutes ses parties, et dans tous ses détails les plus minutieux. Outre qu'un tel Ouvrage demande bien des années pour être achevé, s'il peut l'être entièrement, ce que je crois difficile; il me semble encore assez inutile de chercher la solution d'énigmes partielles, qui ne peuvent piquer que la curio-

sité oisive. Ce sont les grandes masses, qu'il faut attaquer ; c'est le caractère général de toutes les grandes fables religieuses, qu'il faut bien saisir et montrer. Enfin ce sont les bases des Poèmes sacrés, qu'il faut bien reconnoître, sans s'occuper de la broderie et des fictions épisodiques, qui n'ont leur source que dans l'imagination du Poète, lequel, libre dans ses fictions, a créé lui-même les nuances et les couleurs, qu'il a appliquées sur le dessin général du grand tableau de la Nature. Laissons aux petits esprits la manie de vouloir rendre raison de tout, et la foiblesse qui les fait se traîner sur tous les détails. Présentons le cannevas des Poèmes anciens, avec la plus grande clarté ; qu'on y voie distinctement les points, qui lient tous les principaux fils, et qui marquent le dessin que le Poète a su broder avec richesse ; que les inter-

valles et les vides, qui s'y trouveront, ne nous étonnent point. L'imagination et le génie se sont chargés de les remplir, et la Poésie a associé son travail à celui de la Nature qu'elle a peinte. Si les érudits à cerveau étroit trouvent notre marche trop libre, parce qu'elle n'est point pesante; nous ne chercherons point à nous justifier auprès d'eux, puisque la Nature, en leur refusant le génie, les a par-là même rendus incapables de le reconnoître par - tout où il se montre dans l'antiquité, à la hauteur de laquelle ils ne peuvent s'élever.

---



# ORIGINE

## DE TOUS LES CULTES,

O U

RELIGION UNIVERSELLE.

---

LIVRE TROISIEME.

---

CHAPITRE PREMIER.

*DE L'HÉRACLÉIDE, POÈME SUR  
HERCULE OU SUR LE SOLEIL.*

PARMI les noms différens, sous lesquels la Divinité du Soleil a été adorée et ses bienfaits ont été chantés, celui d'Hercule est un des plus fameux. Depuis Meroë en Ethiopie, et Thèbes en Egypte, jusqu'aux îles Britanniques et aux glaces de la Scythie; depuis les côtes de la Phénicie jusqu'aux bords de l'Océan Atlantique, et aux sables de la Maurusie; depuis Palibothra jusqu'à Cadix, tout l'Univers a retenti du nom et des exploits glorieux de ce Dieu in-

vincible, qui ne s'est montré à la terre, que pour la délivrer des monstres et sur-tout des tyrans, qu'on peut mettre au nombre des plus grands fléaux, qu'ait à redouter notre foiblesse. La Grèce particulièrement, habitée par des colonies venues de Phénicie et d'Égypte, où Hercule avoit, depuis bien des siècles, de superbes temples (1), s'est plu à répéter d'âge en âge les louanges du Dieu, qui étonne l'Univers par sa puissance et par sa majesté, comme il l'enrichit par ses bienfaits. On adoroit en lui le père des siècles et des années, l'ame visible du monde, l'immortel modérateur des astres et des saisons, la force et la vertu des Dieux, le destructeur des Géans, germes du mal et des ténèbres, que le mauvais principe verse dans la Nature; la force du grand Demiourgos (*a*), qui vivifie par sa chaleur l'Univers désigné par l'œuf mystique, qu'Hercule fait sortir de sa bouche, et que son activité féconde pénètre dans tous les sens. Enfin, on adoroit en lui le Dieu qui, placé dans le soleil, comme dans un char, voyage autour du monde, et s'élançant des bords de l'Orient jusqu'au Couchant, répand la lumière et distribue le temps, en parcourant la carrière des douze signes,

(1) Hérodote, l. 2, c. 43, 44.

à l'action desquels est soumis tout le monde sublunaire, confié aux soins d'Hercule, dit le rhéteur (1) Aristide.

Tels sont les traits sous lesquels les anciens Théologiens et les Poètes nous ont peint Hercule; et il n'en est aucun qui ne convienne parfaitement au Dieu-Soleil. Ses images même portent tous les attributs de l'astre invincible, qui subjugué la Nature, et qui enchaîne l'Univers sous ses loix. Le Lion céleste, dans lequel les Astronomes anciens plaçoient le domicile du Soleil, lui fournit la parure, qu'il porte par-tout avec lui et qui caractérise le premier Astre, de même que le Cancer, posé sur le sein de Diane, caractérise le second astre ou la Lune, qui a son domicile dans le signe de l'Écrevisse. Aussi les Egyptiens plaçoient-ils l'image du Lion aux pieds du trône de leur Apollon, ou du Dieu *Horus*, qui présidoit à la distribution de la lumière et des saisons. C'est par la même raison, qu'ils imprimoient l'effigie de cet animal sur les portes des temples, et qu'ils terminoient par des têtes de lion l'extrémité des tuyaux des fontaines, d'où couloit l'eau du Nil, pour exprimer, disent-ils, les rapports qu'il y avoit entre le commencement du dé-

(1) Aristid. t. 1, p. 57, Orat. in Hercul.

bordement de leur fleuve, et l'entrée du Soleil au signe céleste, où il avoit établi son domicile. C'étoit le symbole sous lequel on adoroit ce Dieu à Léontopolis, ou dans la ville des Lions; et dans les temples d'Héliopolis, ou de la ville du Soleil (1); c'est ce Lion que l'on trouve placé, sous l'image du Soleil, dans les monumens de Mithra (b) ou du Soleil adoré sous ce nom chez les Perses. Par-tout où l'on trouve les attributs du Lion dans les monumens des religions anciennes, c'est presque toujours le Soleil qu'il faut y voir. C'est le Lion de la tribu de Juda, qui désigne Christ, ou le Soleil chez les Chrétiens; il n'y a de différence que dans la manière d'employer cet emblème. Au lieu de peindre un Génie à tête de lion, tel qu'on le voyoit dans le temple du Soleil à Héliopolis, ou un Dieu appuyé sur un lion; les Grecs ont préféré de représenter le Dieu-Soleil sous les traits d'un prince invincible, revêtu d'une peau de lion, qui lui sert de manteau. Ce manteau lui-même fut souvent semé d'étoiles, comme l'annonce l'épithète d'Astrochyton, ou habillé d'étoiles, que les Poètes ont donné à l'Hercule Tyrien (2).

(1) Strabon, l. 17, p. 812.

(2) Nonnus Dionys. l. 40, v. 415.

C'est sous ce nom qu'il est désigné dans Nonnus, Poète (1) de Panople en Egypte. « Les épithètes de roi du » feu, de chef du monde et des astres, » de nourricier des hommes, de Dieu » dont le disque lumineux roule éternellement autour de la terre, et qui » faisant circuler à sa suite l'année, » fille du temps et mère des 12 mois, » ramène successivement les périodes » du temps, qui sans cesse se reproduisent ; tous ces titres sont autant » de traits, auxquels on ne pourroit » méconnoître le Soleil, quand bien » même le poète ne l'auroit pas nommé, » comme il l'a fait, en appelant son » Hercule *Astrochyton*, *Helios*, ou » *Soleil*. Il nous représente le temps, » tel que Janus, avec la double figure » d'un vieillard, et d'un jeune homme, » qui s'enfuit sur les traces du char » d'Hercule ; la Lune qui recueille les » rayons de sa lumière, qu'elle réfléchit » vers nos yeux ; les quatre saisons, qui » se succèdent, et accompagnent le char » attelé de quatre chevaux, sur lequel » est porté *l'œil brillant* de l'Ether, » devant lequel fuit la nuit et s'éclipsent » les étoiles, et qui, baigné dans les » eaux de l'Océan Oriental, va répandre la rosée bienfaisante sur la

(1) Dionys. Nonni, l. 40, v. 375.

» terre et féconder les guérêts ». C'est à la suite de ce tableau d'Hercule ou du Soleil adoré sous ce nom à Tyr, que le Poète ajoute ; « qu'il est le même Dieu, que les différens peuples adorent sous divers noms ; que c'est lui qui est honoré sous le nom de Bélus (1) sur les rives de l'Eufrate, (c) sous celui d'Ammon en Libye, d'Apis à Memphis, de Saturne en Arabie, de Jupiter chez les Assyriens, de Sarapis en Egypte, de Dieu du temps, (c'est le nom que lui donne aussi Athénagore) de Phaéton ou de Dieu brillant aux mille noms, de Mithra en Perse, d'Hélios chez les Babyloniens, d'Apollon à Delphes et dans toute la Grèce, d'Esculape (2) qui guérit, les maux des mortels, de *Dieu Ether*, nuancé de mille feux ; enfin d'*Astrochyton*, nom tiré de la foule des astres, dont paroît semé pendant la nuit le manteau du Ciel. Le Poète ajoute, que ce Dieu portoit une robe (3) qui représentoit les figures variées du Ciel, et offroit l'image du monde ; que ses joues rayonnoient d'une douce lumière, et que sa barbe étoit semée d'étoiles (4) ».

(1) V. 396.

(2) V. 405.

(3) V. 414.

(4) V. 421.

Cette multiplicité de noms donnés à l'Astre brillant, qui semble être l'ame de toute la Nature, et qui, à ce titre, a dû recevoir les hommages de tous les peuples (*d*), et être invoqué sous diverses dénominations, dans les différentes Langues, est confirmée par Martianus-Capella, dans son superbe hymne au Soleil, dont nous aurons lieu de parler ailleurs plus au long. Nous dirons seulement ici, que, comme Nonnus, il assure que c'est le Dieu, que les Libyens adorent sous le nom d'Ammon, ceux de Memphis sous celui d'Osiris; qu'il est Apollon ou Phébus à Delphes, Sarapis sur les rives du Nil, Mithra en Perse, Atys en Phrygie, Bacchus ailleurs; enfin, qu'il est le Dieu que l'Univers entier invoque sous mille noms. Le poète Ausone (1) et le savant Macrobe s'accordent également à reconnoître la Divinité unique du Soleil, dans une foule de Dieux différens en apparence l'un de l'autre, et dont la nomenclature n'est que la collection des divers noms du même astre chez différentes nations, parmi lesquelles le culte du Soleil étoit établi sous diverses formes, et accompagné d'un cérémonial différent. Hercule étoit celui qu'il avoit à Thèbes, dans la Haute-Egypte, et à

(1) L. 2, c. 4, Auson. Epigr. p. 29.

Tyr en Phénicie. La Thèbes de Grèce, fondée par des colonies Phéniciennes, le reçut de Tyr, comme la ville de Cadix l'avoit reçu pareillement des Phéniciens, qui vinrent s'y établir. Par-tout on retrouve l'*Astrochyton*, dont parle Nonnus, ou la grande Divinité des Tyriens. Le nom de grand roi, de *Melicarte* ou *Melicerte*, qu'il portoit en Phénicie (1), ne fut pas inconnu aux Grecs. On le nommoit en Italie le *grand Hercule* (2). Les Romains appeloient l'autel sur lequel ils sacrifioient à ce Dieu, le *très-grand* autel, comme on peut le voir dans Tite-Live (3), et dans Virgile; et il avoit une telle prééminence, que dans les sacrifices qu'on lui faisoit à Rome, il n'étoit pas permis de proférer le nom d'aucune autre Divinité (4). L'empereur Julien l'appelle *Maître* et *Seigneur*, épithète qu'il donne ailleurs au Soleil (5), ainsi que Porphyre (6). On conserva aussi son nom Oriental *Alsida*, le *Lion*, et on en fit un des noms de ce Dieu, appelé par altération *Alcide*.

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 10.

(2) Arnob. l. 1, p. 24.

(3) Tit. Liv. Decad. 1, l. 1, Virgil. Æneid. l. 8, v. 272.

(4) Plut. Quæst. Rom. p. 825.

(5) Julian. Orat. 7, p. 408.

(6) Porphyr. de Abst. l. 4, p. 379.



Les Phrygiens, sous le nom d'Atys (1), lui donnèrent le bonnet semé d'étoiles, emblème sensible des cieux, comme l'étoit le manteau de l'*Astrochyton* des Tyriens, d'Hercule fils d'Astérie, dont la barbe étoit semée d'étoiles. C'est sous les voûtes de l'Éther, que circule le Soleil, qui lui-même est le foyer le plus apparent de la substance lumineuse, qui compose l'Éther, suivant la philosophie ancienne. Aussi Nonnus donne-t-il à Hercule le nom d'*Æther*, nuancé de feux de mille couleurs. Dans la peinture que Martianus-Capella fait du systême du monde, sous l'emblème d'un vaisseau dirigé par sept Pilotes, au grand mât, auquel est attachée l'image du Lion ou de l'animal céleste, dont Hercule, ou le Soleil, prend la peau pour manteau (2); on remarque la lumière éthérée, qui inonde tout le vaisseau, et qui se répand dans tous les corps célestes. C'est devant ce symbole sacré du feu éternel, que s'incline la Philologie, et qu'elle adresse le superbe hymne, dont nous avons parlé plus haut. On voit encore ici, que l'image du Lion est l'emblème principal, qui se fait remarquer dans ce monument allégorique d'un vaisseau,

(1) Julian. Or. 5, p. 309.

(2) Martian. Capell. de Nupt. Phil. l. 2, c. 2.

dans lequel voyage le Soleil (*e*). Ce Soleil est Hercule, non-seulement parce que l'attribut caractéristique, le Lion, est commun à Hercule, et au Soleil, mais encore parce que les anciens ont feint, qu'Hercule parcouroit l'Univers porté dans le vaisseau du Soleil. Telle étoit l'opinion des Egyptiens, suivant Plutarque (1). Les Egyptiens, dit ce Philosophe, pensent qu'Hercule, assis dans le Soleil, fait le tour du monde avec lui; et ces Peuples, suivant le même Auteur, donnoient un vaisseau aux deux Astres principaux, qui éclairent le monde, pour désigner leur action sur l'élément humide. Ils pensoient la même chose de leur Apollon, ou de l'intelligence chargée de la direction du mouvement du Soleil, et ils disoient qu'Horus (2) est la force, qui dirige la révolution du Soleil. Or on remarquera, comme nous l'avons dit, qu'ils appuyoient le trône de leur Dieu Horus sur des figures de Lion, pour exprimer les rapports de cette Divinité avec le Soleil, auquel le Lion étoit spécialement consacré, suivant Théon (3). Cette observation est d'Horus Apollon, Grammairien

(1) De Iside, p. 367, ibid. 364.

(2) Ibid. p. 375.

(3) Theop. 123.

d'Égypte (1). Ce Lion d'Hercule est donc un attribut du Soleil. Osymandias, sur le tombeau duquel étoit tracée l'année avec toutes ses divisions, avoit aussi son Lion. La Théologie Égyptienne conservée dans les Orphiques, et dans un passage d'Athénagore, suppose que du fluide cahotique et du sédiment des eaux, sortit un Dragon, ou serpent monstrueux, dont la tête étoit celle d'un Lion, et dont le milieu du corps étoit occupé par la figure d'une Divinité, qu'on appeloit *Hercule* et le *Temps*. Ce Dieu Hercule ou le Temps étoit considéré comme le grand Demiourgos, ou Dieu créateur de la Nature (2); tel que le feu sacré de l'Ether, qui bouillonne dans le Soleil, et qui a fait regarder cet Astre par Chérémon et par les Égyptiens, comme le Demiourgos ou l'ordonnateur suprême de toutes choses, épithète (3) que lui a conservée Hésychius. Les Gnostiques, qui adoroient le Soleil sous le nom d'Iao, représentoient ce Dieu avec une tête de Lion, environnée de rayons, et le reste du corps étoit un serpent. Ce symbole rentre assez dans l'idée du Dragon à tête de serpent, dont parle Athénagore d'après les Orphiques.

(1) Hieroglyph. l. I, c. 17.

(2) Athen. Leg. pro Christ. p. 18.

(3) Hésychius, v. Demiourg.

Chez les Chinois (1), la mère de Fohi devint enceinte de lui, en marchant sur les traces d'un Géant. Sa grossesse dura un nombre de mois, égal à celui des douze travaux, ou des douze mois. Fohi eut beaucoup d'esprit; son corps étoit comme celui d'un serpent, mais surmonté d'une tête d'homme. Fohi fit le Ciel et la Terre, régla les cinq éléments, dirigea le cours des planètes, qui avoient un mouvement désordonné. L'Arabe Gelaldin parle d'un certain Mesraïm qui, monté sur un Lion, alla porter sur les bords de l'Océan le culte du Soleil (2), et éleva la statue de cette Divinité; il prenoit lui-même le titre de Mesraïm, Géant redoutable par sa force. Ce Lion, sur lequel on le dit monté, est évidemment le Lion solaire, que nous retrouvons par-tout. On trouve dans Kirker (3) des Abraxas, où l'on voit un Serpent à tête de Lion, entourée de rayons solaires, avec ces mots : *Cnoubei* et *Chnoumisrei*. Ce sont des monumens de la religion des Gnostiques et des Ophionites. La tête du Lion donnée à l'animal symbolique, qui naît du limon, nous rappelle encore au Soleil et au signe céleste qui

(1) Mém. sur les Chin. par les Miss. de Pékin, t. 1, p. 102, 105.

(2) Kirker Œdip. t. 1, p. 73.

(3) Ibid. t. 2, part. 2, 464.

l'occupe , lorsque le Nil se déborde , et à la constellation du Serpent , qui termine par son lever le débordement , et marque le moment où le limon se durcit par l'action du Soleil. C'est à cette action du Soleil sur le limon , que le Nil laisse après la retraite des eaux , que la Cosmogonie Egyptienne , rapportée par Diodore , attribue la formation des animaux et celle de l'homme , enfin l'organisation des êtres (1). C'est là l'idée Cosmogonique qui a été conservée dans ce passage de la Théologie d'Orphée. Aussi trouve-t-on dans la partie du Ciel , où repond le Soleil à cette époque de son mouvement annuel , une figure absolument semblable à celle dont parle Athénagore , et qui occupe le milieu du corps d'un serpent , laquelle figure a conservé jusqu'à nos jours le nom d'*Hercule*. C'est le Serpenteire ou l'*Ophiucus* , appelé *Hercule* et *Esculape* ; il étoit adoré sous ce dernier nom à Sidon et à Carthage , colonie de Sidoniens , comme il l'étoit sous celui d'Hercule à Thèbes en Grèce , et de Cadmus à Gortynie en Crète , colonie de Gortys en Arcadie , où on l'adoroit sous celui d'Esculape. Tant son culte s'est par-tout multiplié sous diverses dénominations.

La doctrine d'Orphée sur Hercule ,

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 7.

et sur ses rapports avec le Soleil, est encore mieux développée dans un des hymnes, qu'Orphée lui-même adresse à ce Dieu. L'auteur (1), qui paroît avoir été dans les mêmes principes Théologiques, que Nonnus a consacrés dans ses Dionysiaques, qualifie Hercule de Dieu, générateur du temps, dont les formes varient (*f*), de père de toutes choses, et qui les détruit toutes; de Dieu, qui ramène tour-à-tour l'aurore et la nuit noire, et qui de l'orient au couchant parcourt la carrière des douze travaux; valeureux Titan, Dieu fort, invincible et tout-puissant, qui chasse les maladies, et délivre l'homme des maux qui l'affligent. Peut-on à ces traits méconnoître l'Astre bienfaisant, qui vivifie la Nature, et qui engendre l'année, que divisent les douze mois, figurés par la carrière des douze travaux, que de l'orient au couchant cet Astre parcourt éternellement? Aussi les Phéniciens n'ont-ils pas oublié ce rapport, qu'avoit Hercule avec le Soleil, et que ses douze travaux avoient avec la marche de cet Astre, dans les douze signes qui partagent le cours de l'année en mois. On donna, dit Porphyre (2), le nom d'Hercule au Soleil; et on désigna sa

(1) Hym. Orph. Poet. Græci.

(2) Porph. Præp. Ev. l. 3, c. 11.

marche à travers les douze signes, par la fiction des douze travaux, qui lui furent imposés. L'explication que nous donnerons bientôt de cette fable des douze travaux par l'Astronomie et par la course du Soleil à travers les signes, prouvera complètement la vérité de cette ancienne tradition, que Porphyre nous a conservée. Servius, commentateur de Virgile, a apperçu ce rapport du nombre des travaux d'Hercule à celui des signes du Zodiaque (1); quoiqu'il n'ait pas saisi le rapport, qu'il y avoit avec les figures même, qui dans le ciel fixoient la succession de ces mêmes signes. Le Scholiaste d'Hésiode a été plus loin, et il nous dit (2), que le Zodiaque, dans lequel le Soleil achève sa course annuelle, étoit la véritable carrière, qu'avoit parcouru Hercule dans la fable des douze travaux, et que par Hercule, qui se rajeunissant épouse Hébé, on devoit entendre le Soleil et l'année, qui se renouvellent et se rajeunissent à la fin de chaque révolution. Cette régénération du Soleil ou d'Hercule, qui se rajeunit à la fin de chaque période, et reprend une nouvelle vigueur en renaissant, pour ainsi dire, de ses

(1) Servi. in *Æneid*, l. 6, v. 294.

(2) Johan. Diaconus Scholiis ad Hesiod. Theog. p. 165.

cendres, après s'être brûlé sur un autel, n'a pas échappé à Nonnus (1), qui, parmi les divers noms qu'il donne à l'Hercule Tyrien, se sert de celui de Phénix, image du temps, dit-il, qui détruit dans le feu sa vieillesse, et qui sort de ce même feu avec une nouvelle jeunesse *Hébé*. Aussi Hercule, en épousant *Hébé*, étoit-il censé acquérir l'immortalité, et en recevoir d'elle le gage le plus précieux, après avoir terminé sa glorieuse carrière. De-là l'opinion consacrée dans la Théologie secrète des Egyptiens, qu'Hercule étoit un Dieu, qui n'avoit jamais eu de commencement, et qui représentoit la force invincible des Dieux. Ce qui rapproche ici l'Hercule des Orphiques, ou celui, dont parle Athénagore, du fameux Dieu Cneph des habitans de Thèbes en Egypte, ville où Hercule étoit spécialement honoré. La peinture de ce Dieu nous le représente à-peu-près sous les traits de l'Hercule d'Athénagore, ayant, comme lui, dans sa bouche l'œuf symbolique du monde; et on disoit de ce Dieu Cneph des Thébains, qu'il n'avoit jamais eu de commencement, et qu'il étoit immortel (2); opinion qui est absolument la même que celle que les Egyptiens

(1) Nonnus Dionys. l. 40, v. 400.

(2) Plut. de Iside, p. 359.



avoient d'Hercule, d'après les idées les plus saines de leur théologie la plus ancienne et la plus auguste, au rapport de Macrobe. Ajoutons encore à cela, que le Serpent ou le Dragon symbolique, qui accompagne l'Hercule, ou le Dieu du temps, dans le passage d'Athénagore, étoit aussi un des attributs du Dieu Cneph des Egyptiens, ou de leur Agathodémon, et qu'aux environs de Thèbes, on nourrissoit des Serpens sacrés. Enfin nous avons dans la sphère deux images d'Hercule; l'une est le Serpentaire, l'autre l'Ingéniculus, qui toutes deux ont un Serpent, l'un dans ses mains, et l'autre sous ses pieds. D'où il résulte clairement, que le Lion et le Serpent ont été chez les Egyptiens deux des principaux attributs du Dieu du temps ou du Soleil, qui en marque les révolutions les plus importantes (g).

La marche du temps a quatre époques principales; et le Dieu-Soleil, à ses quatre divisions de l'année, prit des formes différentes (1). Le Solstice d'hiver étoit celui de son enfance; l'équinoxe de printemps celui de sa jeunesse; l'équinoxe d'automne celui de sa vieillesse; le Solstice d'été celui de sa virilité et de sa plus grande force. C'est

(1) Jablonski, l. 1, c. 4. §. 3.

alors que le Soleil exerce sur la terre sa plus puissante action, et darde ses plus forts rayons (1). Dans ces siècles reculés, le Lion céleste occupoit le Solstice d'été. On donna donc à ses images les traits de la virilité (*h*) la plus robuste, avec la dépouille du Lion, et on mit en ses mains l'arme la plus expressive de la force, la massue. Ainsi le Soleil solstitial, ou le Soleil arrivé au signe du Lion, terme le plus élevé de sa course, devint le Dieu fort adoré à Héliopolis, sous la figure du *Lion*, son domicile naturel. Il fut représenté sous la forme d'un guerrier redoutable, couvert de la peau du Lion, ou du signe qu'il occupoit, et soulevant une énorme massue, comme nous l'avons déjà dit. Tel on le peignit dans tous les temples et il y fut regardé comme le véritable emblème de la force divine (*i*) qui, par le moyen du Soleil, s'exerce sur toute la Nature.

Cette opinion s'accorde parfaitement avec l'idée de Pythagore, disciple des Égyptiens, qui disoit qu'Hercule étoit *la force de la Nature*. Or, cette force avoit sa source dans l'ame universelle, motrice du ciel et de toutes les sphères, et dans le feu Ether (2), qui composoit

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.

(2) Procl. l. 1, c. 13, p. 36. Macrob. Som. Scip. l. 2, c. 10.

sa substance, et sur-tout celle du Soleil, dans lequel les Juifs eux-mêmes plaçoient les pavillons de leur Dieu des armées. C'étoit, dit Macrobe, le nom du Dieu qui préside aux opérations de la force, et la force même des Dieux (1); c'est lui qui leur assura un triomphe complet sur les Géans, lorsqu'ils livrèrent la guerre au Ciel. Ainsi l'Hercule des Juifs, l'Ange Michel, à tête de lion, combattit contre les mauvais Anges, terrassa le dragon rebelle, que l'on voit sous ses pieds, comme il est dans la sphère sous ceux de l'image d'Hercule, figuré dans les constellations. Comme Hercule, Michel étoit appelé l'Ange ou le Génie du Soleil (2). Toutes les Mythologies se tiennent par quelque endroit; mais toutes ne sont pas également ingénieuses. Car le Michel des Juifs ne vaut pas, à beaucoup près, l'Hercule Grec, non plus que leur Samson, qui en est une mauvaise copie (k). Hercule est donc le Soleil, considéré dans un des points de sa révolution et de sa durée périodique, à une des époques particulières du temps éternel, dont il nous donne des mesures partielles; et c'est pour cela qu'Athénagore et Nonnus confondent ensemble les noms

(1) Macrobo. Sat. l. 1, c. 20,

(2) Kirker Œdip. t. 2, part. 2, p. 235,

d'Hercule et de Dieu du temps. Le Stoïcien Damascius (1) s'accorde avec eux, lorsqu'il dit, que le Soleil est Cronus, ou le temps, qui ne vieillit jamais, toujours fort, toujours vaillant; ce qui rentre dans les principes de la théologie Egyptienne, qui en fait un Dieu, qui n'a jamais eu de commencement. Proclus nous dit, que le Soleil et la Lune (2) sont engendrés pour évoquer le temps invisible, le manifester, le diviser, le partager et en exécuter les révolutions toujours de la même manière. Mais quoique le Soleil et le temps, qu'il engendre, semblent ici se confondre entièrement, on ne doit y voir cependant qu'une qualité particulière, qu'un attribut singulier de cet astre, celle qui le fait circuler dans le Zodiaque, et engendrer le temps, d'où tout naît, par un effet de cette force active, qui a subjugué tout, qui se reproduit par-tout, et qui détruit tous les germes de mal, que le mauvais principe met dans la Nature. Car il a, comme Osiris, pour ennemi Typhon, qui lui donne la mort: comme Osiris, il ressuscite. On montrait à Tyr le tombeau d'Hercule (3), comme on montrait à Memphis et à Abydos celui d'Osiris; en Crète celui de Jupiter;

(1) Damascius apud Volf. Anecd. t. 3, p. 254.

(2) Procl. in Tim. 4, p. 273.

(3) Arnob. cont. Gent. l. 1, c. 17.

et à Jérusalem celui de Christ. Typhon, rival d'Osiris, étoit aussi frère d'Osiris, comme Eurysthée étoit frère d'Hercule, qu'il persécutoit. Or, on sait qu'Osiris, et on le verra mieux par la suite, est aussi le Soleil, qui sous un autre nom fut adoré en Egypte, mourut, descendit aux enfers, ressuscita et mérita par ses bienfaits la reconnoissance des hommes, comme Hercule. Hercule est donc, comme le dit Macrobe, d'après les principes de la théologie Egyptienne, une des puissances multiples, dont est doué le Dieu-Soleil, suivant la différence de son action dans la Nature. C'est le Soleil qui est *en tout*, et dont l'activité circule par-tout. Macrobe ajoute, que la substance d'Hercule n'est point étrangère à celle du Soleil ; qu'il est une puissance de cet astre, qui imprime à l'homme une force, qui le rapproche de celle des Dieux ; celle sans doute qui fait les héros. C'est le Dieu fort, mais d'une force qui ne se manifeste que par des bienfaits. Car tel l'antiquité a toujours représenté Hercule. Il parcourut la terre et les mers, disent les traditions Indiennes, et en enleva tous les maux (1). Il fut donné à la terre pour en être le Sauveur, dit l'empereur Julien (2), jusqu'à ce que le Dieu

(1) Arrian. de Reb. Ind. p. 174.

(2) Julian. Orat. 7, p. 409.

son père l'eût rappelé à lui. Ne manquant de rien lui-même, il soulageoit les misères des autres, suivant Diogène (1). On peut lire l'éloge qu'en fait le rhéteur Aristide. Le Dieu suprême son père l'a placé, suivant lui, pour présider à tout ce qui (2) est soumis à la sphère de la Lune. Il purgea la terre des monstres et la rendit habitable; il vint au secours des peuples opprimés (3), même sans en être prié (4); il creusa de nouveaux canaux aux fleuves pour en rendre le cours plus utile, arrêta leurs débordemens, établit la communication entre les deux mers, bâtit des villes, abolit les sacrifices des victimes humaines, institua des fêtes et des jeux, pour honorer les Dieux, et encourager les arts. Il enseigna l'Astronomie (5); et Sophocle, dans la tragédie de Palamède, loue Hercule d'avoir fait connoître le premier aux hommes, le mouvement des astres. Cela dut être; si Hercule est la force puissante et éternelle, qui meut le ciel, et dont l'activité se développe avec autant d'énergie dans le Soleil. On en disoit autant

(1) Lucian. t. 2, p. 971.

(2) Aristid. t. 1, p. 56.

(3) Serv. ad Æneid. 8, v. 271.

(4) Ibid. v. 570.

(5) Voss. de Scien. Math. c. 32.

d'Uranus. Les Tyriens (1) lui faisoient honneur de la découverte la plus précieuse pour leur commerce, celle de la pourpre. Clément d'Alexandrie en fait un devin et un physicien (2). Enfin il fut un véritable philosophe (3), comme il étoit un héros invincible, qui fit servir sa sagesse et sa force au bonheur des hommes, et qui mérita par ses innombrables bienfaits l'immortalité, que décerne aux grands hommes le sentiment de la reconnoissance. Ce tableau est celui que tous les peuples ont toujours fait du bon principe, à quelques différences près, dans les traits particuliers sous lesquels ils l'ont peint. Tel Osiris, Bacchus, Christ lui-même, ou le Soleil, sous ces trois noms, ont été représentés par leurs adorateurs, qui dans leurs éloges nous les peignent comme les plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Eh ! qui pourroit en effet avoir une autre idée de la divinité du Soleil ? Aussi donnoit-on à cet astre l'épithète d'*Alexicacos*, ou de Dieu tutélaire, qui écarte les maux de la terre, et sous ce rapport, dit Porphyre, on l'appeloit Hercule. On voyoit à Mégalopolis la statue d'Hercule à côté de

(1) Jul. Pollux, l. 1, c. 4, Cedr. p. 18.

(2) Strom. l. 1, p. 306.

(3) Cedren. p. 18.

celle du Soleil sauveur (1), avec celle d'Apollon et de Neptune. Lorsqu'Alexandre eut revu Néarque, qu'il croyoit perdu avec sa flotte, il en témoigna sa joie par un sacrifice de reconnaissance envers la divinité bienfaisante et tutélaire des navigateurs (2) : il sacrifia à *Jupiter Sauveur*, à *Hercule*, et à *Apollon Alexicacos*, ainsi qu'à *Neptune* et aux Dieux marins ; et il fit célébrer des jeux Gymniques. Hercule étoit associé dans cet acte de reconnaissance à *Jupiter - Sauveur* et à *Apollon*, qui écarte de nous les maux, ou plutôt *Hercule*, *Apollon* et *Jupiter* n'étoient que trois formes différentes du même Dieu-Soleil, bienfaiteur de toute la nature. Aussi on nourrissoit dans son temple le coq ou l'oiseau du matin et du Soleil, que les Grecs plaçoient près d'Esculape (3), qui est figuré aux cieux dans le Serpentaire, lequel porte le double nom d'*Hercule* et d'*Esculape* et qui n'est qu'un emblème du Dieu-Soleil. On entonnoit en son honneur l'io Péan (4), qui s'adressoit à *Esculape* et à *Apollon* (4). Comme

(1) Pausan. Arcad. p. 263.

(2) Nearchi parapulus ex Arriano, p. 28. Geogr. veteres, t. 1.

(3) Plut. de Pythi Orac. p. 400. Aelian de Animal. l. 17, c. 46.

(4) Aristid. t. 1, p. 61.



Esculape, Hercule guérissoit les maladies, et on l'invoquoit à ce titre en Sicile et à Yetton en Béotie (1). C'est dans le vestibule du temple d'Apollon, qu'Aristide (2) chante les louanges d'Hercule. Comme Apollon (3) de Delphes recevoit la dixme, la dixme étoit aussi consacrée à Hercule (4). C'est une institution lucrative, que les prêtres du Soleil, sous le nom de Christ, ont surtout adoptée, et c'est le côté le plus réel des romans faits sur le Soleil. Le laurier d'Apollon ceignoit la tête de ses prêtres et celle du Préteur Romain, lorsqu'ils sacrifioient à Hercule sur le grand autel (5), et ils y sacrifioient, au lever et au coucher du Soleil (6). La statue d'Hercule, d'Apollon et des Muses, leurs compagnes ordinaires, étoient les principaux numens du temple d'Esculape à Messène, ou du temple du Dieu-Soleil, peint avec les attributs de l'équinoxe d'automne, comme Apollon l'étoit avec ceux de l'équinoxe de printems et Hercule avec ceux du Solstice d'été (7). C'étoit les

(1) Pausan. Bæot. p. 300.

(2) Aristid. t. 1, p. 61--94.

(3) Herodote, l. 9, c. 80.

(4) Plut. Quæst. Rom. p. 267.

(5) Macrob. Sat. l. 3, c. 12.

(6) Serv. in Æncid. l. 8, v. 271.

(7) Pausan Messen. p. 141.

formes solaires de ces trois saisons. Quant aux Muses, elles nous fournissent encore une nouvelle preuve de l'identité d'Hercule et d'Apollon.

En effet, s'il est un trait caractéristique dans Hercule, qui ne permette pas de douter, que ce Dieu ne fut la même divinité, que celle que l'on honoroit ailleurs sous le nom d'Apollon et conséquemment qu'il ne fut le Soleil, c'est l'Epithète de Musagète ou de chef des Muses, qu'on lui donnoit, et qui lui est commune avec Apollon et avec Bacchus. On sait que le Soleil, sous le nom d'Apollon, étoit le chef des neuf Muses, et que par les Muses les anciens théologiens entendoient les intelligences des sphères célestes (1), dont le Soleil occupoit le centre et à qui on a cru souvent qu'il imprimoit le mouvement, par l'activité du feu Éther qui bouillonne dans ce foyer lumineux et qui se répand de là dans tout l'univers. Les anciens avoient imaginé un système d'Harmonie dans les distances et dans les mouvemens des sphères célestes. Pour exprimer cette idée musicale, on mit souvent une lyre entre les mains du Dieu-Soleil, comme étant le lien et le centre de l'harmonie universelle (2).

(1) Plut. Sympos. l. 9, p. 746.

(2) Plut. de Anim. Procr. p. 1,030.

Il donnoit, dit Martianus Capella dans son superbe hymne au Soleil, le double Tetrachorde (1). Cette explication de la lyre d'Apollon est assez généralement reçue de tous les sçavans, et c'est cet instrument symbolique, placé entre les mains du Dieu-Soleil, qui l'a fait regarder comme le Dieu de la musique et comme le chef des Muses. Le même instrument est figuré dans les cieux à côté de l'image d'Hercule, ou de la constellation, qui porte ce nom ou près de l'Ingéniculus, autrement de l'Hercule agenouillé placé sur le Dragon du pôle. Cette constellation porte le nom de lyre de l'Agenouillé ou de lyre d'Hercule. Les étoiles qui la composent sont au nombre de 9, nombre égal à celui des Muses. On disoit, qu'Hercule avoit tué d'un coup de sa lyre le fameux Linus son maître. Voici encore de nouvelles preuves de l'union d'Hercule aux Muses, auxquelles d'ailleurs il est souvent uni dans les anciens monumens. (2) Les Romains célébroient tous les ans la fête d'Hercule, conjointement avec celle des Muses, au Solstice d'été (3), au coucher de l'Hercule Ingéniculus. Plutarque demande dans ses questions Romaines, pourquoi Hercule

(1) Mart. Capell. de Nup. Phil.

(2) V. Spon.

(3) Ovid. Fast. l. 6, v. 799. Suet. in August.

avoit un autel commun avec les Muses (1)? question qui se résout aisément, quand on sait qu'Hercule n'est autre chose que le Soleil, ou Apollon, avec d'autres attributs et sous une autre forme. Aussi disputoit-t-il le trépied sacré à Apollon (2), et l'on voyoit représentés à Delphes Apollon et Hercule, qui tenoient chacun de leur côté le sacré trépied, comme y ayant un droit égal; et ne voulant se le céder ni l'un, ni l'autre (3). Après leur dispute, ils se reconcilièrent et bâtirent en commun la ville de Gythium, suivant la tradition des Lacédémoniens et l'on voyoit leurs deux statues dans la place publique de cette ville. Hercule en effet étoit le Soleil, mais le Soleil solstitial dans toute sa force; et Apollon celui du printemps dans toute la fraîcheur de sa jeunesse. On faisoit l'un fils de Latone et l'autre fils de la sœur de Latone. Mais en dernière analyse, l'un et l'autre se réduisoient à la divinité unique du Soleil, Dieu aux mille formes et aux mille noms. Hercule porta aussi la couronne de laurier et le sacré trépied au temple d'Apollon Ismenien (4). Le même Serpent ou

(1) Quæst. Rom. p. 298.

(2) Pa. san. Arcad. p. 267.

(3) Paus. Phocic. p. 329.

(4) Paus. Boiotic, p. 289.

Dragon du Pôle , qui est placé sous les pieds d'Hercule son vainqueur , prend aussi le nom de Python, ou du dragon que vainquit Apollon, et à l'influence duquel le serpent de Delphes (1) étoit soumis, au rapport de Lucien. Comme Apollon , Hercule avoit aussi ses oracles, et son antre sacré à Boura en Achaïe (2). Enfin il avoit ses Vestales ou vierges prêtresses à Thespies (3), ville qui tiroit son nom de Thespie, à qui Apollon accorda le don d'oracle et l'avantage de donner son nom à la Vierge céleste (4). Cette Vierge étoit, suivant quelques-uns, la seule des cinquante filles de Thespie, qui, comme la mère de Christ, ne perdit point sa virginité avec Hercule. Apollon avoit aussi sa vestale ou vierge prêtresse à Delphes, qui, suivant Lucien, étoit soumise à l'influence de la Vierge céleste. C'étoit Hercule, qui avoit établi (5) les jeux Olympiques ou des fêtes en l'honneur du temps et des périodes, que mesure le Soleil par sa révolution ; c'étoit les plus anciennes fêtes de la Grèce. Il portoit lui-même le nom d'Olympien, ou de Dieu de l'Olympe. Il étoit le véri-

(1) Lucian de Astrolog. p. 993.

(2) Paus. Achai, p. 233.

(3) Boiotic, p. 302.

(4) Theon. ad. Arati. Phæn., p. 129.

(5) Heliac. p. 154.

table Jupiter Olympien , sur l'autel duquel brûloit en Elide le feu sacré éternel, comme il brûloit pareillement à Cadix, dans le temple de l'Hercule Tyrien (1). C'étoit même, suivant quelques auteurs, son simulacre unique et le simbole le plus naturel du feu Éther éternel, qui brille dans le Soleil et qui constitue la force vive de la nature. C'est ainsi que la Perse, dans ses Pyrées, entretenoit le feu sacré sur les autels de Mithra, ou du Soleil Mithriaque. Ainsi les prêtresses du Soleil au Pérou conservoient précieusement le feu sacré, comme les vestales à Rome l'entretenoient dans le temple de Vesta.

Tant de traits réunis d'après les traditions de l'antiquité, et rassemblés chez les différens peuples ne nous permettent pas de voir dans Hercule un prince, ni un héros, que la reconnaissance des hommes eut placé au rang des Dieux, mais nous autorisent à y voir un être théologique. C'est la Divinité elle-même, peinte avec les attributs de la force active et bienfaisante, qui se développe dans toute la nature, et dont l'agent sensible et éternel est le soleil. C'est cet astre puissant et majestueux, en qui les anciens philosophes

(1) Silius Italic.

voyoient l'ame du monde, le cœur du ciel, la source d'où bouillone la lumière éthérée, pour se répandre dans les autres corps lumineux, dont le Soleil est le chef et le modérateur suprême; il étoit l'œil de Jupiter, le principe de la vie de tous les êtres, l'intelligence de la nature universelle. Voilà l'idée qu'Héraclide, Cicéron, Macrobe et tous les anciens théologiens et en particulier Proclus cité dans le second livre de cet ouvrage (1), nous ont donnée du Soleil; et cette idée s'accorde parfaitement avec celle que nous venons de prendre d'Hercule (2), que tantôt nous avons vu confondu avec le Dieu qui organise l'univers, tantôt avec le Dieu qui en détermine les périodes et la marche, qui conduit à sa suite l'année et les saisons, et qui va d'Orient en Occident fournir la carrière des douze travaux, qui se reproduisent sans cesse.

Voilà pour la partie théologique; passons à la partie poétique.

Ici une nouvelle preuve va naître et confirmer le principe que nous venons d'établir, sçavoir qu'Hercule est le *Soleil* invincible. Cette preuve va sortir de l'accord étonnant, qui se trouve entre la suite des douze travaux ou

(1) Macrobo. Som. Scip. l. 1, c. 20.

(2) Ci-dess. p. 173.

des douze combats d'Hercule et la marche du Soleil dans le Ciel, considérée dans ses rapports avec les animaux célestes, qui marquent les douze mois et qui partagent l'année conduite par Hercule. Outre que nous avons déjà vu le passage de Porphyre, qui assure, que la fiction des douze travaux d'Hercule n'a d'autre objet que d'exprimer la marche du Soleil à travers les douze divisions du Zodiaque, c'est aussi une conséquence, qui découle nécessairement de la vérité que nous venons d'établir, sçavoir, qu'Hercule est le Soleil. En effet, si Hercule est le Soleil, les travaux d'Hercule ne peuvent être que ceux du Soleil; les courses de ce héros ne se feront que dans les Cieux et les monstres, qu'il rencontrera sur sa route, ne peuvent être que les animaux qui sont placés dans les champs de l'Olympe où voyage le Soleil. C'est là que nous devons trouver le Lion de Némée, l'Hydre de Lerne, le Taurean de Pasiphaë, le Centaure, le Sanglier d'Erymauthe, les Oiseaux, le Dragon et les autres animaux, dont Hercule ou le Soleil triomphe. Si Hercule est le temps, sa marche doit être celle du temps, et s'il est le temps, que mesure le Soleil dans les douze mois, sa marche doit être divisée comme celle du Soleil et marquée par les mêmes



constellations , qui se lient aux douze mois et qui y président. C'est cette comparaison qui nous reste à faire , pour achever notre démonstration.

Les anciens avoient deux espèces de sphères ; l'une qui classoit les étoiles et les constellations , suivant les rapports qu'elles avoient avec les colures et les tropiques , et avec les autres cercles et points en apparence fixes dans la sphère. C'est encore celle qui nous est restée aujourd'hui , et dont les Astronomes font usage dans leurs descriptions des Cieux , soit sur les sphères , soit sur les planisphères. C'est proprement là ce que l'on peut appeler la sphère des Astronomes.

Il étoit une seconde manière de classer les Astres ; c'étoit de considérer les rapports , que leurs différens levers et leurs différens couchers ont avec le lever , ou le coucher des douze signes , à travers lesquels le Soleil , la Lune , et tous les autres instrumens du temps circulent , et de déterminer par ce moyen la succession des mois et des saisons. C'est sur ce principe qu'étoient composés les anciens Calendriers , dont le navigateur et le laboureur firent usage primitivement , et que le Théologien et le Poète consacrèrent ensuite dans des fêtes et dans des chants sur la Natu-

re. Il y avoit des fêtes Gymniques (1) établies en Grèce en honneur d'Hercule, qui se célébroient au Solstice d'été. Le Calendrier des Pontifes Romains indiquent les sacrifices et les jours de chaque mois, par des levers et des couchers d'étoiles. Ces Calendriers furent mis en vers par les Poètes, et formèrent des poèmes sacrés. Les fastes d'Ovide en sont une preuve. On y voit marqué, pour chaque mois, le jour où le Soleil entre dans le signe du mois, ainsi que celui où se lèvent et où se couchent les étoiles les plus remarquables par leur éclat, ou par leur influence prétendue sur l'air, sur la terre et sur les eaux, dont elles règlent et varient les phénomènes périodiques. Le poète Aratus, et tous ceux qui, après lui, ont écrit sur la sphère, Geminus, Hipparque, Théon, Ptolémée, Manilius-Hygin, Germanicus, etc. ont suivi cette méthode, adoptée par la plus haute antiquité, dans la description des cieux. C'est sur ce plan qu'étoient rédigés les planisphères des anciens prêtres de l'Egypte, dont un, échappé aux ravages des barbares et du temps, nous a été conservé par Kirker (2). Voilà le Calendrier sacré qu'il faut en ce moment rétablir, pour

(1) Corsini Fast. Attic. t. 2, p. 235.

(2) Edip. Egypt. t. 2, p. 12—201.

ces temps éloignés où l'on chanta Hercule, afin de pouvoir saisir les rapports, qui doivent se trouver entre les animaux célestes, qui marquoient alors la succession des mois, et les animaux vaincus par Hercule, dans le récit merveilleux de ses exploits. Si les rapports sont d'une évidence frappante, si ces prétendus monstres existent encore dans la sphère, et se présentent sur la route du Soleil dans le même ordre, qu'Hercule est supposé les avoir rencontrés sur la sienne, la vérité déjà bien établie, qu'Hercule est le Dieu-Soleil, père du temps et de l'année, sera portée jusqu'à la démonstration.

Pour mettre le Lecteur plus à portée de juger de l'ensemble de ces rapports, nous avons donné la projection d'un planisphère, d'après les principes sur lesquels fut construit le planisphère Egyptien rapporté dans Kirker. Sous chaque division du Zodiaque, nous avons placé les constellations principales, qui par leur lever ou leur coucher fixent ces divisions, et conséquemment déterminent la marche de l'année, dans chaque mois et dans chaque signe. Nous avons pris, pour point de départ du temps et de l'année, le Solstice d'été, époque à laquelle les Egyptiens avoient fixé le départ de leur grande année, qu'ils appeloient Héliaque ou

solaire, et année de Dieu, et les Grecs celui de leur période Olympique, dont on attribuoit l'établissement à Hercule ou au Dieu soleil, peint avec les attributs du Lion. Aussi voyoit-on des Lions d'or aux pieds du trône de Jupiter Olympien (1), comme sous le trône d'Orus en Egypte (2), et plus bas l'image du Soleil sur son char.

Nous n'avons pas cru devoir placer plus près de nous, que de quatre mille cinq cents ans, l'époque de ces fictions et de ces chants sur le Soleil, ou sur Hercule, puisqu'Hercule avoit déjà un Temple à Tyr, plus de 2,300 ans avant le siècle où vivoit Hérodote, au rapport de cet Historien, et que celui qu'il avoit à Thèbes en Egypte étoit encore plus ancien. Car Hercule étoit une des plus anciennes Divinités de l'Egypte (3). Il résulte de cette fixation, qu'alors le Solstice d'été répondoit aux étoiles de la constellation du Lion, qui étoit le premier des signes, à compter de ce Solstice; et que le colure des Solstices passoit près de la belle étoile Régulus, que les Chaldéens regardoient comme l'astre chef des mou-

(1) Paus. Heliac. 1, p. 158.

(2) Hor. Apoll. l. 1, c. 17.

(3) Tacit. Annal. l. 2, c. 60, et Hérod. l. 2, c. 43.

vemens célestes (1). Les Equinoxes répondoient au Taureau et au Scorpion, c'est-à-dire que la sphère avoit absolument la même position, que celle que suppose le fameux monument de Mithra, ou du Dieu Soleil, chez les Perses, monument dont nous donnerons une explication plus détaillée ailleurs. On y remarque effectivement le Lion solaire, dans l'attitude du repos solstitial. La Pagode d'Algary (2), chez les Indiens, nous présente Vichnou dans son repos, et dans cet état, il est placé entre deux Lions, un de chaque côté. Une tradition des Scythes, peuples du Nord, porte qu'Hercule, arrivant dans leurs climats, se reposa sur sa peau de Lion (3); ce qui s'accorde encore ici avec notre fixation du Solstice au milieu de l'image céleste, où est peint le Lion, un des douze signes.

(1) Theon, p. 122.

(2) Manuscrit des métamorph. de Vichn. Bibli. Nati. n<sup>o</sup>. 11.

(3) Hérodote. l. 4, c. 8.

## HÉRACLÉIDE OU POÈME SACRÉ SUR LE CALENDRIER.

### *Première Division ou premier Travail.*

D'APRÈS cette supposition, le premier animal céleste, que le Soleil ou Hercule trouve en entrant dans sa carrière annuelle, à l'époque de sa plus grande force, et lorsqu'il prend pour attribut la massue, c'est le Lion. Ce sera l'objet de son premier combat. Au moment où cet astre alloit monter sur l'horizon le matin, avant que l'aurore eût chassé la nuit, on observa au couchant quelques étoiles, qui descendoient sous l'horizon vers les lieux où le Soleil lui-même devoit descendre le soir. Ces étoiles par leur coucher devinrent avec le lever de Sirius une indication sure, tous les ans, de l'instant auquel l'année solstitiale se renouveloit, et où l'astre vigoureux commençoit sa carrière annuelle. On les groupa donc en constellation, et on les désigna par l'image même du Dieu-Soleil, tel qu'on le peignoit au Solstice d'été, savoir par l'emblème d'un homme, qui s'agenouille pour descendre, qui tient d'une main

une massue et qui couvre ses épaules de la peau de l'animal céleste, qu'il occupe et qu'il vient de subjuguier. On conserva à cet emblème céleste ou à cette constellation le nom d'Hercule, dont elle porte tous les attributs, et on la désigna indistinctement sous les noms d'Hercule et d'Agenouillé, pour la distinguer du Serpenteaire placé à côté, qui porte le même nom d'Hercule, mais qui est debout, et qui marque les saisons à son lever. Ainsi le premier Hercule ou le grand Dieu-Soleil, adoré sous ce nom, donna naissance à deux Hercules, placés dans les constellations, honorés eux-mêmes comme Dieux, ou comme Génies; mais d'un ordre inférieur au grand Dieu-Soleil, dont ils n'étoient que l'image (*m*), et à qui ils servoient de guides dans sa carrière. C'étoit en quelque sorte le Génie familier attaché au soleil, et à la partie du ciel, dans laquelle l'ame motrice des sphères plaçoit le commencement de l'activité et du mouvement, qu'elle imprimoit au temps et au Soleil, son plus grand agent: il fixoit l'époque la plus importante de la révolution annuelle.

On ne doit jamais perdre de vue ce second Hercule, dont les aventures se lient nécessairement à celles de l'Hercule solaire, et souvent se confondent

avec les siennes, quoiqu'elles appartiennent quelquefois plus encore à la constellation. Car on ne peut pas toujours expliquer par le Soleil seulement certaines fables d'Hercule, qui semblent souvent avoir principalement pour objet son image céleste, ou la constellation qui le représente. C'est une distinction qui n'est pas à négliger. Nous avons en conséquence fait graver cet Hercule constellation, dans la première division du Planisphère, sous le signe du Lion, dont il est le Paranatellon, avec la massue et la peau de lion, que lui donnent toutes les Sphères. Il appuie son pied sur le Serpent du Pôle, ou sur le Dragon des Sphères, auquel il est toujours uni dans les images célestes. On remarquera aussi dans sa main une branche d'arbre, chargée de fruits, qui représentent, dit-on, les pommes qu'il cueillit au jardin des Hespérides. C'est ainsi qu'on le figuroit dans toutes les anciennes Sphères. Hercule, dit Cedrénius (1), fut mis au nombre des constellations, et on l'y représenta avec une peau de lion, une massue, et trois pommes dans la main, qu'il avoit enlevées du jardin des Hespérides.

Nous ne rapporterons pas les mau-

(1) Cedren. p. 18.



raises explications , que donne Cedré-  
 nus , du sens de ces trois emblèmes ;  
 mais nous ajouterons à celle , que nous  
 avons donnée , de la massue et de la  
 peau de lion une explication de ce  
 troisième symbole , ou du bouquet de  
 pommes. Le sens de ce nouvel emblème  
 est aisé à saisir, quand on fait réflexion,  
 qu'Hercule , ou le Dieu aux trois nuits  
 se couche au lever du Cancer et du  
 Lion , et se lève trois mois après , avec le  
 signe de la Balance , dans la saison des  
 fruits , ou en Automne. La même raison,  
 qui fit mettre un épi dans la main de  
 la Vierge , qui préside aux moissons ,  
 et une outre pleine de vin dans celle du  
 Centaure , qui se lève au Midi de la  
 Balance , en même - temps qu'Hercule  
 monte au Nord de ce signe , fit mettre aussi  
 des pommes dans la main d'Hercule ;  
 et les deux constellations principales ,  
 qui président au commencement de  
 l'Automne , partagèrent entre elles les  
 symboles de cette saison , les pommes  
 et les raisins. Ces pommes ou ces fruits  
 d'Automne sont gardés par le dragon  
 du Pôle , qui monte sur l'horizon , à  
 la suite d'Hercule , et qui vient répandre  
 le mal , le froid et les ténèbres sur la  
 terre , au moment où le cultivateur va  
 la dépouiller de ses fruits , et où les vents  
 de l'Automne vont gâter tous ses orne-  
 mens , comme nous le ferons voir plus au

long dans la fable d'Eve, des *pommes et du serpent*. Hygin, Germanicus César, Eratosthène, Théon, et tous les Astronomes - Mythologues, ont reconnu dans l'*Ingeniculus*, qui foule aux pieds le Dragon du Pôle, le fameux Hercule vainqueur du dragon des *Hesperides*. En le plaçant donc avec son dragon (car ces deux groupes sont inséparables dans la Mythologie, (*n*), comme dans la sphère) sous le signe du Lion, dont l'ascension ou le lever, est fixée par le coucher de l'Hercule *Ingeniculus*, nous avons rétabli exactement la sphère ancienne, et nous n'avons fait que présenter au lecteur l'aspect céleste, qu'observoient les anciens Astronomes, qui donnoient les descriptions de sphères, que les Poètes ensuite chantoient dans les fictions sacrées.

On se convaincra encore plus de cette vérité, quand on lira cette observation de Théon (1), sur l'*Ingeniculus*, par laquelle il nous dit, qu'au moment où le Lion se lève, une partie de l'*Ingeniculus* est déjà couchée, et que le reste de son corps, le genou gauche et le pied vont descendre sous la terre; ce qui prouve bien, que son coucher coincidoit avec le lever du Cancer, qui se développoit pendant le crépuscule du

(1) Theon. p. 167.

premier jour de l'année, et avec celui du Lion, sur lequel étoit porté le Soleil, au moment précis de son lever. Cette observation de Théon avoit été faite par Aratus (1), dans son Poème Astronomique. Elle est confirmée également par la sphère Indienne, où on lit ces mots, sous le second Décans du Lion : *à ces degrés du signe répond une figure d'homme, qui a sur sa tête une couronne. Il tient un arc dans ses mains ; il a toute la fureur d'un lion, et il est vêtu d'un manteau de la couleur de la peau de cet animal.* (2) Voilà bien une peinture fort semblable à Hercule, souvent peint avec son arc et ses flèches, et toujours aisé à reconnoître à sa peau de lion. Quant à la couronne, on sait qu'elle accompagne Hercule dans les cieux, et qu'elle se couche avec lui ; et c'est à ce titre qu'Aratus la range avec Hercule au nombre des constellations, qui répondent au Cancer et au Lion par leur coucher.

Enfin le lecteur peut, quand il le voudra, vérifier l'observation, au moyen d'un globe céleste. Il placera l'image du Soleil, ou un papier collé, sur la constellation du Lion, et il abaissera ce point d'environ quinze degrés au-dessous du

(1) Arat. v. 591.

(2) Scalig. ad Manil. p. 340.

bord oriental, afin d'avoir l'état du Ciel à la fin de la nuit, et au moment où le crépuscule va commencer. Il remarquera aisément au couchant, en tirant vers le Nord, la constellation de l'*Ingeniculus*, ou de l'Hercule agenouillé, qui descend sous la terre, et qui, par cet aspect simultané avec le lever des points voisins du lieu du Soleil, annonce l'importante époque du commencement de la révolution solaire, à laquelle il semble présider comme premier Paranatellon, ou comme premier Génie, chef des douze principaux Dieux, qui ont établi leur empire sur chaque signe, et sur chaque mois. Alors Hercule mérite véritablement son surnom d'*Archagètes*, ou de chef des mouvemens, et de Conducteur (1), et celui de *Prostatés*, qu'on lui donnoit. C'est sous ses auspices que le Soleil, véritable Hercule, dont il est l'image symbolique, va parcourir la carrière annuelle des douze signes, désignée par une suite de douze combats et de douze travaux. Ainsi les Romains, qui commencèrent leur année au Solstice d'Hiver à minuit, remarquèrent dans le Ciel à l'Orient les étoiles, qui fixoient par leur lever le départ de l'année; et là ils placèrent leur Janus, ou leur Génie conducteur du

(1) Liliald. Gyro.

temps , aux pieds duquel ils mirent douze autels , représentatifs des douze mois. C'est un symbole différent de celui des douze travaux , mais qui est destiné à réveiller la même idée sur la marche du Soleil , et sur les divisions du temps qu'il mesure.

Nous n'avons insisté aussi long-temps sur les fonctions du premier Parantellon de l'année solaire , que parce qu'il étoit tout-à-fait important de bien saisir les rapports de noms et d'attributs , qui se trouvent entre la constellation , appelée *Hercule Ingéniculus* , et le grand Hercule *Dieu immortel* , le *Soleil* , au mouvement duquel il préside , comme premier moteur , et avec qui il est censé voyager autour du monde. Pour rendre cette idée plus sensible , on peut coller sur un carton notre planisphère , au centre duquel on attachera une règle mobile à son extrémité. On établira , sur un petit morceau de carton verticalement placé , l'image de l'Agénouillé , portant sur sa tête le disque solaire , et parcourant avec lui la circonférence du Planisphère , où sont gravés les douze signes , sous lesquels sont casées les principales constellations , qui y répondent , ou les animaux célestes , qui sont l'objet des combats et des victoires d'Hercule. Par ce moyen , on suivra aisément la marche du Soleil et de son conducteur ,

dans toute la révolution annuelle, ou dans la carrière des douze travaux. On dispense ainsi le lecteur de la vérification des aspects sur un globe, qu'il n'est pas donné à tous de bien connoître, et de faire mouvoir, et qui d'ailleurs ne forme jamais une suite aussi marquée, que celle d'une règle, qui, d'un mouvement uniforme, parcourt tous les points de la circonférence, au centre de laquelle son extrémité est attachée. Ceux qui voudront vérifier par eux-mêmes l'exactitude de notre projection, seront libres de le faire; je les y invite même.

Avant de quitter le premier signe et la constellation du Lion, que parcourt le Soleil, le premier mois, et qui marque ses premiers pas dans la carrière annuelle, il est bon d'observer que toute l'antiquité nous a répété, que ce Lion étoit le même que celui qui fut chanté dans le récit des combats d'Hercule, comme ayant été l'objet de son premier travail, et qu'à ce titre on l'a toujours appelé le Lion Néméen (o), le premier des animaux vaincus par Hercule, son premier travail (1). Cette tradition constante de toute l'antiquité n'est pas indifférente à remarquer. Il n'est pas

(1) Manilius Astron. l. 2, v. 651; l. 4, v. 756. Hygin. l. 2, c. 25. Theon. 123. Eratosth. c. 12.

le seul animal céleste, qui ait conservé jusqu'à nous les rapports, qu'il y a entre les constellations et les monstres qu'a combattus Hercule. Il est vrai qu'on a supposé, qu'ils y avoient été placés depuis, en mémoire d'Hercule (1); mais cette supposition n'est pas recevable, quand on sait, qu'avant que les Grecs eussent une Astronomie, et conséquemment eussent placé au rang des signes le prétendu Lion de la forêt de Némée, le signe du Lion étoit déjà employé dans les monumens de la Perse, tels que celui de Mithra, et dans ceux de l'Egypte, où l'on avoit consacré les images du Lion, à cause, disent Plutarque, Horapollon, et Théon, que le Nil se déborde sous ce signe (2). Certainement les Egyptiens n'empruntèrent jamais des Grecs, ni leur Astronomie, ni leurs monumens religieux. Donc ce n'est point la forêt de Némée en Grèce, qui a produit ce Lion, lequel, après la victoire prétendue d'Hercule, fut placé aux cieux; mais c'est bien le Lion céleste, que la fiction des Poètes fit descendre de l'Olympe dans les forêts de la Grèce, et qu'elle plaça dans les temples, à côté des images du Dieu fort, qui subjugue la Nature, et des

(1) Isid. Orig. l. 3, c. 47.

(2) Theon. Com. p. 123.

images du Soleil solstitial. Aussi disoit-on, que le Lion de Némée étoit tombé du Ciel (1), et qu'il avoit pris naissance dans les régions voisines de la sphère de la Lune. Il étoit, dit Tatien (2), tombé de cette terre supérieure, placée au-dessus de l'atmosphère; ce qui désigne assez le Firmament, où siégoit réellement ce Lion, que les Poètes chantoient dans les grands poèmes sur l'année, et sur la course du Soleil dans les cieux. Ainsi, quand certaines traditions disoient, que ce Lion avoit été placé aux cieux, d'autres traditions plus anciennes disoient qu'il y étoit né, et qu'il en étoit tombé sur la terre. On racontoit également, que le Dragon du Pôle étoit de la même famille que le Lion de Némée, et que ce dernier étoit, comme le premier, un des Géans que vainquit Hercule, dans la guerre contre les Dieux (3). Toutes les traditions rapportent donc au Ciel l'origine de l'animal terrible, dont Hercule portoit les attributs, et qu'il étoit censé avoir vaincu, c'est-à-dire, sans figure, qu'il avoit parcouru, et éclipsé dans ses feux. La nature du premier animal bien con-

(1) Tatian. Cont. Gent. p. 164.

(2) German. Cæs. c. 11. Aelian. de An. l. 12, c. 7. Hygin. Fabl. 30. Achill. Tat. c. 21, p. 83.

(3) Photius, cod. 190, p. 484.



nue détermine nécessairement celle des autres, et fixe le champ de bataille de tous ces combats.

Avant de passer à l'examen des Paranatellons des signes suivans, nous ajouterons que le premier signe, occupé par Hercule, ou par le Soleil, étoit consacré à Jupiter, dans la distribution des douze grands Dieux entre les signes; à ce Jupiter, appelé quelquefois Jupiter *Hélios*, ou Soleil. De même le signe opposé, qui ouvroit le soir la marche de la nuit étoilée, et dans lequel arrivoit la première pleine Lune de l'année, ou celle qui correspondoit au Soleil solstitial, étoit consacré à Junon, ou à la Déesse, qui imposoit à Hercule la tâche des douze travaux, et qui présidoit à chaque commencement de mois. C'étoit cette pleine Lune, qui fixoit l'ouverture de la période Olympique; aussi l'on donnoit à la Lune elle-même le nom d'Olympias, ou de Déesse Olympique, nom qu'elle empruntoit du Zodiaque, appelé l'Olympe, ou cercle Olympique (1), dont la Lune parcouroit les douze maisons chaque mois. Peut-être que cette circonstance de la première Lune, pleine dans le signe de Junon, ou du Verseau, appelé astre de Junon, donna lieu au

(1) Syncelle, p. 197.

rôle important que cette Déesse joue dans tout le Poème d'Hercule; car le mouvement combiné de ces deux astres entroit dans la formation du temps, et dans les chants poétiques sur la Nature. Jopas, dans Virgile, chante les courses irrégulières de la Lune, et les travaux du Soleil. Je traduis ici travaux, comme l'a traduit Servius (1) et Lacerda, et pour les mêmes raisons qu'eux. Passons au second signe qui suit le Lion solstitial, et qui répond au second mois, c'est-à-dire, à la Vierge.

*Deuxième Division ou second Travail.*

La constellation la plus apparente, celle qui est liée le plus étroitement à ce signe, comme Paranatellon, c'est la longue constellation de l'Hydre, dont la tête se lève avec le Cancer, dont le corps s'allonge sous le Lion, et sous la Vierge, et se termine aux derniers degrés du second signe, ou de la Vierge; ensorte que le Soleil n'achève de la parcourir, qu'au moment où s'achève le second mois. Cette Hydre porte le nom d'*Hydre sacrée*, *Hydre de Lerne*, ou du second animal, que défit Hercule, après sa victoire sur le Lion. Nous l'avons en conséquence projetée

(1) Servius et Lacerda, Com. in *Æneid.* v. 746.

sur notre Planisphère, dans toute sa longueur, de manière à la faire répondre aux trois signes, sous lesquels elle s'étend. On voit, du premier coup-d'œil, pourquoi la Poésie feignit qu'Hercule, à peine sorti du combat contre le Lion de Némée, eut à lutter contre une hydre redoutable, dont les têtes renaissoient, et à la résistance de laquelle concouroit l'Écrevisse, ou le Cancer, qui l'aidoit à se reproduire, et piquoit le talon du héros (1). On ajoute, que ce Cancer, ou cette Écrevisse, est aux cieux, et qu'elle est placée au-dessus de la tête de l'Hydre de Lerne, qui se lève avec elle. Voici ce que dit Hygin sur le signe de l'Écrevisse, ou du Cancer (2). Cet animal est celui qui piquoit le pied d'Hercule, pendant son combat contre l'hydre de Lerne, et qu'Hercule enfin écrasa. Germanicus César, Théon, Eratosthene, tous les Mythologues s'accordent à dire, que le signe du Cancer, où est l'Écrevisse, renferme l'animal fameux, sous ce nom, dans le combat d'Hercule contre l'hydre des marais de Lerne. Quant à l'Hydre céleste elle-même, voici ce qu'en dit Théon. Cette constellation

(1) Synesius Calv. p. 64.

(2) Hygin. l. 2, c. 24. German. c. 10.

fut appelée l'*Hydre* par les Grecs ; c'est l'animal dont triompha Hercule (1).

Voilà donc évidemment trois animaux célestes , qui ont été chantés dans les Poèmes , sur les victoires d'Hercule ; savoir , l'Ecrevisse , le Lion , et l'Hydre , et qui sont le sujet des deux premiers combats d'Hercule , comme ils sont les emblèmes célestes , qui correspondent aux deux premiers mois. L'Ecrevisse n'intervient ici , que parce que c'est elle qui ramène par son lever la constellation de l'Hydre sur l'horizon , et qui lui rend la vie , lorsque le reste de son corps est censé détruit, ou obscurci dans les feux solaires , ce qui empêche qu'elle soit jamais invisible toute entière ; c'est même là ce qui a donné lieu à la fiction de la reproduction des parties coupées dans le corps de l'hydre. Toutes les fois , en effet , que le Soleil rencontre sur sa route une constellation , il l'éclipse toute entière dans ses feux , lorsqu'elle n'a qu'une longueur ordinaire , celle d'environ trente à quarante degrés ; et alors elle ne peut être observée ni le matin , ni le soir , parce qu'elle monte et descend pendant le crépuscule , qui empêche qu'elle ne soit apperçue. Mais quand la constellation est très-longue , comme l'Hydre ,

(1) Theon, p. 122. Eratosth. c. 11.

alors elle n'est jamais éclipcée qu'en partie; et dans aucun cas, toutes les étoiles qui la composent ne peuvent être en même-temps absorbées dans les feux solaires. Les premières parties, qui ont été éclipcées, ont reparu avant que les dernières soient visibles encore, et cette disparition de toutes étant successive, la constellation a l'air de se reproduire, à mesure que le Soleil tend à la faire disparoître. C'est ce qui arrive en particulier à l'Hydre, placée près de la route du Soleil, et qui s'étend sous trois signes. Voici ce qu'Hygin dit des trois signes (1), *Cancer, Lion, et Vierge*. Le Cancer est placé, en partie, sur la tête de l'Hydre; le Lion est couché sur le corps de l'Hydre, jusqu'au milieu: la Vierge a son corps, jusqu'à la partie inférieure, posé sur la Coupe, et sur la queue de l'Hydre. Le même auteur nous donne la description de cette longue constellation (*p*), considérée dans ses rapports avec ces trois mêmes signes (2). L'Hydre, dit-il, occupe par son développement la longueur de trois signes, l'Ecrevisse, le Lion, et la Vierge. Théon (3) en dit autant, et il détermine l'étendue de

(1) Hygin. l. 3.

(2) Ibid. l. 3.

(3) Theon. p. 158.

cette constellation, depuis le Cancer jusqu'au commencement de la Balance et du Centaure; c'est-à-dire, jusqu'au troisième signe, ou au troisième mois; enfin, jusqu'à l'homme monstrueux, que combattit Hercule après l'Hydre, savoir, le Centaure dont nous parlerons bientôt.

D'après cette position, et cette longueur donnée pour la constellation de l'Hydre, dont le coucher Héliaque total, ou l'immersion entière et successive, dans les feux solaires, duroit plusieurs mois, il est clair que, dès que le soleil atteignoit le Cancer, les étoiles de la tête de l'Hydre disparoissoient dans ses feux, tandis que le reste de son corps étoit encore visible sur l'horizon au couchant, au commencement de la nuit. Le Soleil avançant dans le Cancer, et dans le Lion, de nouvelles étoiles disparoissoient tous les jours, et l'Hydre s'enfonçoit de plus en plus dans les feux solaires. Néanmoins ce n'étoit que lorsque le Soleil étoit entré dans le signe de la Vierge, que les dernières étoiles de la queue s'éclipsoient, et que, cette dernière partie disparaissant, on pouvoit dire véritablement, que l'Hydre entière avoit été successivement éclipcée, et qu'enfin le Soleil avoit achevé l'Hydre. Mais avant que cette disparition totale des étoiles

de la queue arrivât, déjà le matin celles de la tête avoient reparu, aussitôt que le Soleil avoit été assez avancé dans le Lion, pour que tout le Cancer et l'Hydre se fussent le matin dégagés des feux solaires. Hercule ou le Soleil, alors placé vers le milieu de l'Hydre qu'il éclipsait, voyoit d'un côté, le matin, la tête de l'Hydre déjà reproduite, et le soir sa queue, qui n'étoit pas encore cachée. L'incommode Cancer, qui la faisoit revivre, étoit pour lui un ennemi de plus, qui s'unissoit à l'Hydre; et c'est ce phénomène qu'on a voulu rendre dans la fiction de l'Ecrevisse, qui secondoit l'Hydre de Lerne, dans la résistance qu'elle opposoit à Hercule. C'est là ce qui la fit mettre en action dans le Poème des douze travaux avec l'Hydre, qui a sa tête sous elle, et qui n'est ramenée que par elle à la lumière, ou sur l'horizon. Ce fut à l'aide de feux, qu'enfin Hercule acheva la défaite de l'Hydre; allusion visible à la chaleur de la saison, depuis le Cancer jusqu'à la Balance, ou à l'espace qui répond à l'Eté. Aratus lui donne (1) l'épithète d'Hydre brûlante et brûlée, parce que, dit Théon (2), elle répond aux signes d'Eté, et qu'elle semble

(1) Aratus, v. 519.

(2) V. 597. Theon. p. 150.

brûlée par les feux ardents du Soleil. On ajoutoit que la tête de l'Hydre étoit d'or ; allusion manifeste à la lumière, qui brille dans les astres et dans le Soleil. C'est par cette même raison, que l'on disoit que le Belier céleste avoit une toison d'or, et que la Biche, dont nous parlerons bientôt, avoit des cornes d'or.

On montrait en Grèce, le lieu où avoit été nourrie l'Hydre, et cet endroit étoit près du temple de Cérès et du sanctuaire où l'on célébroit les mystères Lernéens, en l'honneur de cette Déesse (1) ; de manière que le sol de la Grèce retraçoit encore là l'image des Cieux. Car Cérès est le nom de la Vierge céleste, sous laquelle est placée l'Hydre céleste et que parcourt le Soleil, lorsqu'il consomme son triomphe sur l'hydre de Lerne, ou son second travail. Il est bon d'observer, que cette même Vierge porte aussi le nom d'Isis, de cette Isis, qu'Hérodote confond avec Cérès, et Plutarque avec Minerve, avec cette Minerve, à qui Proclus assigne pour lieu céleste la Vierge. Or la fable dit que ce fut Minerve, qui assista Hercule dans son triomphe sur l'hydre (2) ; ce qui nous donne encore un

(1) Pausan. Corinthiac. p. 79.

(2) Paus. Heliac. p. 165.



rapport de plus entre le Ciel et les traits allégoriques de cette fiction. Pausanias observe, que quoique l'hydre n'ait qu'une tête (1), Pisandre, celui à qui Strabon attribue le poème sur Hercule (2), en avoit imaginé plusieurs, pour augmenter le merveilleux de la fiction.

*Troisième Division ou troisième Travail.*

A la suite de ce second triomphe, Hercule, dont les traits avoient été empoisonnés par le sang de l'Hydre, arrive chez les Centaures. Effectivement en sortant du signe de la Vierge, le Soleil ou Hercule passe à la Balance (9), signe du troisième mois. Elle a près d'elle, à son midi, la constellation du Centaure, qui monte avec elle sur l'horizon, passe avec elle au méridien, et fait en tout la fonction de Paranatellon de ce signe. Nous l'avons en conséquence projetée dans cette division et casée sous le troisième signe, répondant au troisième mois. Nous avons représenté le Centaure tel qu'il étoit dans les plus anciennes sphères, tenant d'une main une outre

(1) Corinthiac. p. 80.

(2) Strabon, l. 15, p. 158.

pleine de vin, et de l'autre un thyrses, entortillé de pampres, enfin ayant tous les attributs de la vendange, et perçant un animal qu'il va immoler sur l'autel. Bayer le peint dans ses tables (1) avec un thyrses d'une main et une bouteille de vin de l'autre. Les tables Alphonsines lui mettent une coupe ou un cratère à la main (2). Germanicus-César, long-temps avant ces Auteurs, disoit, en parlant de cette constellation : « Quelques-uns pensent que ce Centaure tient à la main *Byrsa*, ou une outre remplie de vin (3) : il a trois étoiles sur son thyrses ». Eratosthène lui donne aussi l'outre pleine de vin et le thyrses (4). On sait que cette arme est celle du Dieu des vendanges ; et dans ces attributs on reconnoît aisément une allusion aux opérations agricoles, qui répondent à ce mois, et qui ont lieu sous le signe de la Balance. Aussi dans les monumens les plus gothiques de l'Astronomie rurale, dont plusieurs existent encore sur le portail de nos églises, comme à Notre-Dame de Paris, à St. Denis, à Strasbourg, on remarque par-tout à côté de la Balance l'image d'un, ou de plusieurs

(1) Bayer Uran. Tabl. 41.

(2) Tabul. Alph. p. 209.

(3) German. Cæs. c. 38.

(4) Eratosth. c. 40.

vendangeurs, qui portent des hottes de raisin, qu'ils déchargent dans une cuve, où on les foule. On voit donc que, depuis bien des siècles, le troisième signe qui suit le Solstice, et qui préside à Septembre, a été en possession d'être accompagné d'attributs allégoriques, relatifs aux vendanges.

J'insiste sur l'antiquité de ces emblèmes, sur leurs rapports avec l'agriculture, et spécialement sur les rapports de celui-ci, ou du Centaure avec la vendange, parce que le combat d'Hercule contre les Centaures avoit pris naissance d'une rixe pour du vin, dont l'odeur agréable avoit attiré près de lui tous les Centaures, qui s'enivrèrent, et voulurent tuer le Centaure chez qui logeoit Hercule; c'est-à-dire, celui-là même qui est au nombre des constellations. Car tous les Mythologues, qui ont écrit sur les constellations, s'accordent à dire que le Centaure, placé au midi de la Balance, est ce Centaure fameux par son amour pour la justice et qui reçut chez lui Hercule, après la victoire que ce héros venoit de remporter sur l'hydre de Lerne, c'est-à-dire, sur la constellation qu'Hygin et Théon font finir à l'endroit du ciel où commence celle du Centaure. C'est chez ce Centaure (1), dit Hygin

(1) Hygin. 1. 2.

à l'article de cette constellation, qu'Hercule reçut l'hospitalité, et qu'une de ses flèches, teinte du sang de l'Hydre, tomba sur le pied de Chiron et lui fit la blessure dont il mourut. « Les uns » veulent que ce Centaure s'appelle » Pholus (1); d'autres l'appellent Chi- » ron. » Jupiter touché du sort malheureux du centaure, le plaça, ajoute Hygin (1), dans la constellation de ce nom, qui suit l'Hydre, et qui répond à la Balance et au Scorpion, suivant Théon (2), et comme le prouve l'inspection d'une sphère. Germanicus - César (3) et Eratosthène (4) en font aussi le fameux Centaure du poème d'Hercule, celui qui reçut chez lui ce héros, après sa victoire sur l'Hydre.

Il ne reste donc point encore ici de doute sur les rapports, qui ont été conservés entre cette constellation, et un des chants du Poème solaire connu sous le nom de travaux d'Hercule. Voilà trois mois, où les tableaux du Ciel et ceux du Poème sont absolument les mêmes, placés dans le même ordre, et avec les mêmes noms. Cela suffit pour nous annoncer, que la correspondance doit se perpétuer dans

(1) Hygin. l. 3.

(2) Théon. p. 150.

(3) Germ. Cæs. c. 40.

(4) Eratosth. c. 40.

toute la suite du Poème, encore que les noms et les images n'aient pas toujours été aussi rigoureusement conservés.

On ne dira pas certainement du Centaure, qu'il a été placé dans les cieux après sa mort, et depuis la naissance et les combats d'Hercule. Car j'imagine qu'aucun homme de bon sens ne sera tenté de croire à l'existence de ces êtres monstrueux. Ce ne peut être qu'un symbole composé dans le goût des emblèmes sacrés qu'on trouve en foule sur les monumens de l'Égypte, et en général dans tout l'Orient. Ses attributs confirment cette opinion. Il seroit même aisé de faire remarquer que le Pégase, qui n'a du cheval que la tête et le poitrail, et le Centaure, qui n'a du cheval que la croupe, sont un démembrement du même cheval, et qu'ils sont toujours à l'horizon ensemble et en opposition ; car le lever de l'un fait toujours coucher l'autre, et réciproquement. De là vient la fable qui suppose, que le Pégase, sous le nom de Ménalippe, ou cheval céleste, est fils du Centaure (1). Ce Centaure pourroit être aussi le Neptune Hippotès qui, sous la forme d'un cheval, couche avec Cérès, ou avec la Vierge céleste, et donne nais-

(1) Hygin. l. 2.

sance au cheval aérien, ou par contraction Arion, le même que Pégase. Je crois devoir faire ces réflexions pour ceux qui seroient tentés de croire, que ces figures auroient été placées aux cieux postérieurement au poème sur Hercule, et non pas chantées dans ce poème auquel elles sont fort antérieures. Nous en avons une nouvelle preuve dans la constellation de l'Hydre, dont Théon nous a donné l'origine. Il nous apprend, qu'elle fut destinée à représenter le fleuve du Nil, et que c'est même à cause de cela que les inventeurs de ce symbole, ou les Egyptiens, lui donnèrent cette étrange longueur. Sa tête, placée près du Cancer, annonçoit le commencement du débordement périodique du Nil; le développement de son corps en donnoit la durée; et la fin de sa queue le terme. Aussi l'appeloit-on le Nil, suivant le même Théon (1). Voilà un dessin bien marqué et un emblème assez simple, que celui d'un long serpent, pour désigner le courant tortueux d'un fleuve. Cette constellation existoit donc en Egypte, avant qu'elle fût chantée dans le Poème solaire sur Hercule, et transportée par les Grecs dans les marais de Lerne. On la trouve égale-

(1) Theon ad Arat. Phæn. p. 150.

ment alongée sous le Lion dans le monument de Mithra, qui remonte à plus de 2500 ans avant l'Ere chrétienne. Les Grecs ont donc chanté et animé une constellation depuis long-temps figurée, et non pas transporté aux cieux un reptile des marais de Lerne. Cette observation doit s'appliquer à toutes les autres constellations chantées dans ce Poème et dans toutes les autres Fables. Revenons au Centaure.

Cette constellation, dans le calendrier rural de Columelle, est notée comme étant très-pluvieuse, et excitant la tempête; de-là vint la fiction, qui fait les Centaures tous enfans de Nephelê ou de la Nue; et qui suppose que leur mère, dans le combat des Centaures contre Hercule, versa sur la terre des torrens de pluie, pour embarrasser ce héros et rendre la terre glissante sous ses pas. Voici ce que Columelle dit des Prognostics de cette constellation, à son lever de l'équinoxe d'automne (1): *Lever du Centaure; Il annonce les pluies.* Ainsi on voit, comment les Poètes Mythologues lioient les apparences célestes avec les opérations agricoles et avec les phénomènes météorologiques. C'est pour faire allusion aux orages et aux vents, à qui cette constellation étoit

(1) Columelle, l. 11, c. 2, p. 430.

censée donner lieu, que l'on désigna par l'épithète de Venteuse ou *d'ane-modé* la montagne Pholoë (1), auprès de laquelle on disoit que les Centaures habitoient (2).

Le combat d'Hercule contre les Centaures se trouve lié (3) à une chasse de ce héros, dans laquelle il prit un animal monstrueux, que l'on désigne sous le nom du sanglier d'Erymanthe. On remarquera, que le Centaure est peint dans les sphères sous les traits d'un chasseur, qui a pris un animal redoutable (4), que les Auteurs anciens désignent sous le nom de *Therion*, *de Fera*, ou de bête farouche; que quelques-uns l'appellent *Panthère*, d'autres *Léopard*, d'autres *Lionne*; mais le plus généralement on a peint un loup (5). Théon y voit un symbole quelconque de la chasse. Il se pourroit faire que d'autres peuples y eussent vu un sanglier, et alors l'union de la défaite des Centaures à celle d'une chasse, où Hercule prend un sanglier monstrueux, seroit toute naturelle.

(1) Oppian. Cyneg. l. 2, v. 5.

(2) Diodore de Sicile, liv. 4, chap. 12, p. 259.

(3) Ibid. p. 257.

(4) Proclus, c. 16.

(5) Cæsius Coel. Astr. Bayer Uranom. Tab. 45. Theon. p. 150.



Néanmoins , nous avons cru devoir projeter dans cette division un autre animal , qui , par son lever du soir , fait aussi la fonction de Paranatellon de ce même signe ; c'est l'*Ourse d'Erymanthe*. Cette épithète , qui la rapproche du fameux sanglier d'Erymanthe , dont la défaite est célébrée par ce travail , semble lui donner la préférence sur le monstre , que perce le Centaure. J'ajouterai , que tous les peuples n'ont pas peint une Ourse dans cette constellation ; et que dans les sphères orientales on y peignit un porc (1). Les Hébreux la nommèrent en conséquence , *Porcus ferreus*. C'est le fameux Porc , qui tua Adonis ; c'est le porc que Typhon poursuivoit , lorsqu'il mit en pièces le corps d'Osiris , et c'est sous ce nom qu'il entre dans notre explication de la Fable d'Isis. Enfin , la sphère Indienne place sous ce même Décans du Scorpion l'animal du Centaure , ou le Léopard , et deux *Porcs avec une chasse*. Les autres sphères mettent sous ces mêmes Décans , tant sous ceux de la Balance que sous ceux du Scorpion , les deux Ourses. L'union de l'Ourse céleste , ou de l'Ourse d'*Erymanthe* au cheval du Centaure , fut consacrée dans le ciel par un animal monstrueux , moitié Cheval , moitié Ourse ,

(1) Kirker *Edip.* t. 2 , pars. 2 , p. 201. ;

que les Arabes peignoient à la place du Centaure (1). Quoi qu'il en soit du choix que l'on pourra faire de ces deux Paranatellons, de l'Ourse d'Erymanthe, ou du Loup du Centaure, pour représenter le fameux sanglier d'*Erymanthe*, que prit Hercule à la chasse, au moment où il arrive chez les Centaures, il est certain que le ciel, dans l'un ou l'autre animal, nous fournit la matière d'une fiction sur une chasse faite à un animal féroce. Le surnom de monstre d'Erymanthe, conservé par Ovide (2) à l'Ourse céleste, me fait croire qu'elle est le fameux sanglier d'Erymanthe, d'autant plus, comme nous l'avons déjà dit, que certains Auteurs l'appellent le Porc. C'est pour cela que nous l'avons projetée dans la case, ou dans la division de la Balance, à laquelle les sphères de Scaliger la font correspondre, et à laquelle effectivement elle répond, comme Paranatellon.

Les rapports de ce travail d'Hercule, avec ceux du Soleil, étoient conservés par une tradition ancienne des habitans de Cumès, qui gardoient, dans le temple d'Apollon, une *dent monstrueuse*,

(1) Casius Coel. Astron. p. 283.

(2) Ovide Trist. l. 1. Eleg. 3; v. 103. Eleg. 10, v. 15, l. 3, Eleg. 4.

qu'ils

qu'ils disoient être la *dent du sanglier d'Erymanthe*, vaincu par Hercule (1).

*Quatrième Division ou quatrième Travail.*

Le Soleil arrivant au quatrième signe, ou dans le quatrième mois, parcourt les étoiles du Scorpion céleste, qui a pour principal Paranatellon la belle constellation de Cassiopée. Son coucher du matin fixoit le lever du Scorpion, et marquoit le passage du Soleil dans ce signe. Voici ce que dit Hygin de Cassiopée : cette constellation se couche au lever du Scorpion (2). Columelle, dans son calendrier (3) rural, fixe aussi, à la fin d'octobre, le coucher de cette même constellation. Aratus met Cassiopée au nombre des astres, qui figurent comme Paranatellons avec le Scorpion, dont elle fixe l'ascension par son coucher. L'inspection d'une sphère justifiera aisément ce phénomène, sur lequel il ne doit rester aucun doute. Le symbole placé dans cette constellation a souvent varié. Ordinairement on y peint une Reine sur son trône, et on l'appelle la femme assise sur le trône (4); d'au-

(1) Paus. Arcad. p. 255.

(2) Hygin. l. 3.

(3) Columelle, l. 11, c. 2, p. 432.

(4) Riccioli, p. 126. Bayer Uranom. Tab. 102.

Les Grecs la nomment simplement le trône. Mais les sphères Arabes y ont aussi conservé l'image d'une biche, et l'ont appelée la biche (1); c'est sous cette dernière forme, que nous l'avons projetée dans notre planisphère, sous la division du Scorpion, auquel répond son coucher, ou son immersion dans les flots. Par-là, il est aisé d'expliquer comment Hercule, après son expédition contre les Centaures, et la chasse du monstre d'Erymanthe, se mit à la poursuite d'une biche, qui étoit d'une légèreté incroyable à la course, et qu'il fatigua, et prit enfin au bord des eaux, où elle se reposoit; allusion à la mer, au sein de laquelle cette constellation sembloit entrer en se couchant.

On lui donnoit dans cette fiction des cornes d'or (2), et on supposoit qu'elle souffloit des feux de ses narines (3); traits qui conviennent assez à une constellation semée d'étoiles brûlantes, et qui en Eté s'unit aux feux du Soleil solsticial, par son lever du soir, avec Céphée son époux, lequel, suivant Horace, redouble les ardeurs du Lion furieux. Le Taureau, qui gardoit le Belier à toison d'or, vomissoit aussi des flammes dans la fiction du voyage des Argo-

(1) Cæsius in Cassiop.

(2) Nonnus l. 25, v. 221.

(3) Cointus Smyrn. l. 6, v. 226 et 229.

nautes (1). Le Taureau de Crète, que vaincra Hercule dans le septième travail, souffloit également des feux de ses narines. Le feu de l'Ether, dont brillent tous les astres, fournissoit matière à toutes ces suppositions.

*Cinquième Division ou cinquième Travail.*

Dans le mois suivant, le Soleil parcourt le signe du Sagittaire, qui a pour Paranatellons le Vautour, l'Aigle et le Cygne, ou les trois oiseaux célestes, qui sont sur les bords de la Voie-lactée, laquelle a l'air d'un grand fleuve, et que les Chinois même appellent la Rivière, à cause de cette ressemblance. Les levers, Héliaque et Cosmique de ces trois oiseaux, se font durant tout le temps que le Soleil met à traverser le Sagittaire, et servent à fixer les principales divisions de ce signe. Nous avons en conséquence projeté ces trois oiseaux dans la case du planisphère marquée par le Sagittaire. Voici ce que dit Théon (2) de l'Aigle, un de ces trois oiseaux. Le lever du matin de l'Aigle excite de grandes tempêtes, le Soleil étant alors vers le milieu du Sagittaire,

(1) Coint. Smyrn. ibid. 237.

(2) Theon, p. 13.

et se levant avec le Cygne. Près de l'Aigle, est une flèche, qui s'appelle flèche d'*Hercule* et d'*Apollon*. Ce héros s'en étoit servi pour percer le Vautour de Prométhée (1), un de ces oiseaux. Hygin, parlant du Vautour ou de la Lyre, dit aussi que cette constellation se lève avec le Sagittaire. Columelle (2) fixe pareillement à la fin de novembre et au commencement de décembre le lever du matin de la Lyre, ou du Vautour céleste. Il en est de même de la tête du Cygne, qui monte avec la fin du Sagittaire, comme l'inspection du globe le prouve. La réunion de ces trois oiseaux vers la même époque de temps, ou sous le mois qu'engendre le Soleil en parcourant le Sagittaire, a fait placer sous ce signe la chasse qu'Hercule donna aux oiseaux du lac Stymphale, contre qui il lança ses flèches, et qu'il força de s'envoler loin de ces lieux. D'autres supposent, qu'il les effraya par le bruit d'un tambour d'airain (3), qu'il imagina pour les faire fuir. Quoi qu'il en soit de l'arme, que dans sa fiction sur les trois oiseaux célestes, qui répondent au signe affecté à ce mois, le Poète a fait prendre à son héros, il est certain que les Paranatellons de ce signe sont des oiseaux, et

(1) German. Cæs. c. 28. Hygin. l. 3.

(2) Columelle, p. 433.

(3) Strabon. l. 8, p. 371.

que les animaux qu'attaque Hercule dans ce cinquième travail sont aussi des oiseaux, et que ces oiseaux étoient au nombre de trois, comme on peut s'en assurer par l'inspection d'un médaillon de Périnthe, frappé en l'honneur de Gordien (1), sur lequel on a représenté le combat d'Hercule contre les oiseaux du lac Stymphale. On y voit ce Héros, armé avec l'arc, symbole naturel du Sagittaire; et parmi les oiseaux qu'il va percer, on en trouve qui ont le cou allongé, et assez semblable à celui du Cygne. Aussi disoit-on de ces oiseaux Stymphalides, qu'ils ressembloient beaucoup à l'Ibis des Egyptiens, excepté qu'ils avoient le bec plus fort (2). Le nombre des oiseaux, et la place de ce travail, ne laisse guères de doute sur l'objet de la fiction du cinquième combat d'Hercule.

J'ajouterai que Diane, dans la distribution des douze grands Dieux entre les douze signes, est la divinité qui préside au Sagittaire, et que c'étoit dans le temple de cette Déesse, surnommée Stymphalide (3), qu'on voyoit représentées des figures de filles à pieds et à aîles d'oiseaux. On célébroit aussi à Stymphale, près d'un lac, des fêtes en

(1) Méd. du cardin. Alban. t. 2, p. 70, n<sup>o</sup>. 1.

(2) Natalis Comes. p. 577.

(3) Paus. Arcad. p. 253, 254.

l'honneur de cette même Diane , et on lioit à cette idée celle d'une biche , qui avoit été chassée près de ces bords : c'est-à-dire , que la double tradition de la chasse de la biche , et celle des oiseaux Stymphalides s'y étoit perpétuée , et s'y trouvoit aussi intimement unie , qu'elle l'est ici , où ces deux fictions se succèdent dans le quatrième et le cinquième travail. Nous avons vu pareillement plus haut des fêtes célébrées à Lerne en honneur de Cérès , ou de la divinité qui préside à la Vierge céleste , à laquelle correspond le combat de l'Hydre.

*Sixième Division ou sixième Travail.*

Le Soleil, en quittant le Sagittaire, passe au Capricorne , ou aux étables du Bouc céleste , sur lequel coule l'extrémité du fleuve du Verseau. Nous avons donc projeté cette extrémité du fleuve dans cette division des douze signes , dans la position même que nous donne la sphère, sur laquelle on observe , que le coucher du Capricorne se fait toujours avec celui du Poisson austral et de l'extrémité de l'eau du Verseau , que reçoit ce Poisson dans sa bouche. Aussi dans la sphère des Perses lit-on , sous le premier Décans du Capricorne , tête *du grand Poisson* , source d'eau ; ce sont les Paranatellons de cette partie du signe du Capricorne.



Cette union du Capricorne au Poisson , dont souvent il emprunta la queue , ( car il est peint à queue de poisson ) l'a fait appeler par les anciens (1) le fils de Neptune. Horace en fait le tyran des ondes d'Hespérie. Voilà sans doute ce qui a donné lieu à la fiction du travail d'Hercule, chargé de nétoyer une étable, qui appartenoit à un fils de Neptune (2) , appelé Augias ou Augée , étable remplie d'un fumier infect , et que ce héros trouva le moyen de nétoyer en y introduisant un fleuve. Quelques-uns disent, que ce fleuve est le Penée ou le grand-père de l'homme du Verseau , que l'on dit être Aristée, petit-fils du fleuve Penée, et que Virgile fait habiter les bords de ce même fleuve (3). Quelques-uns font Augias fils du Soleil. Le Capricorne, sous le nom de Pan et d'Ægipan , étoit petit-fils du Soleil. Ceux-ci font Augias fils de Nyctée , nom qui désigne la nuit, et qui contient une allusion manifeste aux longues nuits du Solstice d'hiver. Ceux-là lui donnent pour père *Epoché* , ou terme : c'étoit le dernier des signes descendans , et le terme de la descente du Soleil vers les régions australes ; d'autres enfin lui donnent pour père Phorbas (4) ;

(1) Cæsius in Capric. Bayer Tab. 31.

(2) Apollod. l. 2.

(3) Virgil. Æneide , l. 4.

(4) Apollod. l. 2.

c'est le nom du Serpenteaire , à la suite duquel il se lève immédiatement. De toutes ces filiations il n'en est aucune , comme on voit , qui ne puisse convenir au signe du Bouc céleste , ou au Capricorne.

*Septième Division ou septième Travail.*

Le Soleil, sorti du Capricorne, passoit dans le signe du Solstice d'hiver, occupé alors par le Verseau. Cette époque importante du temps étoit fixée, le soir, par le coucher de la Lyre ou du Vautour céleste, placé à côté de la constellation appelée Prométhée, et par le passage au méridien du Taureau céleste, appelé Taureau de Pasiphaë, Taureau de Marathon, enfin Taureau d'Europe. Nous avons projeté ces deux animaux dans cette division, que parcourt le Soleil au septième mois, ou au septième signe. Le calendrier sacré des Romains, et les fastes d'Ovide (1), marquent effectivement, en Janvier, le passage du Soleil au Verseau, et sept jours après le coucher de la Lyre ou du Vautour. Ainsi l'observation du coucher du Vautour, dans le mois où le Soleil parcourt le Verseau, et la liaison du coucher de ce Paranatellon à

(1) Ovid. Fast. l. 1.

ce signe , ont été conservées même par les Romains , dans leur calendrier sacré. Le calendrier rural de Columelle (1) fixe au onze des calendes de Février , ou au dix-neuf Janvier , le coucher du soir de cette même constellation , avec indication de pluie.

Nous n'avons donc fait que rétablir les anciens planisphères , en projetant le Vautour dans la division du Verseau. Quant au Taureau , ce n'étoit , ni par son lever , ni par son coucher , mais par son passage au méridien , au coucher du Soleil , qu'il marquoit la même époque. Cette manière de fixer les divisions du Zodiaque fut employée quelquefois par les anciens , et c'étoit une détermination de plus que l'on avoit , et qui se lioit au coucher , ou au lever des signes. Cette manière de fixer les divisions des signes , et conséquemment les mois , qui y répondent , a été employée par Hipparque (2).

Nous avons d'abord été persuadés , que le Taureau de Crète pouvoit être le Centaure , dont la partie postérieure se couche au lever du Verseau , suivant l'observation d'Hygin (3) et de Théon (4).

(1) Columelle , l. 11 , c. 2 , p. 420.

(2) Hip. l. 2 , c. 19 et 20 ; l. 3 , c. 1.

(3) Hygin. l. 4.

(4) Theon ad Arat. Phænomen. p. 175.

Nous avons été séduits par l'autorité de quelques Auteurs, qui ont cru que la partie postérieure des Centaures étoit originairement un corps de bœuf (1); opinion peut-être, qui n'est fondée que sur l'étymologie, la plus fausse de toutes les bases d'explications. L'épithète d'animaux féroces, armés de cornes (2), que leur donne Nonnus (s), confirmoit encore cette opinion. Le Sagittaire, qui est un Centaure, porte dans (3) Bayer, et dans Blaeü, le nom de Taurus; et Manilius (4) lui-même a cru y voir le fruit monstrueux des amours de Pasiphaë, et le fils du monstre de Crète, qu'amena Hercule, et qui figuroit dans la fiction des amours de Pasiphaë. Tous ces accords nous ont long-temps fait croire, qu'il s'agissoit effectivement du Centaure, qui se couche avec le Verseau le matin, le jour même où le Vautour s'y couche le soir. Néanmoins, comme les traditions disent que ce Taureau étoit, non le fruit des amours de Pasiphaë, mais le Taureau (5) avec qui elle eut commerce; et comme ce Taureau amant de Pasiphaë est incontestablement celui des signes, ou celui qui

(1) Palæphat. l. 2.

(2) Dionys. l. 5, v. 615.

(3) Bayer Uranom. Tab. 41.

(4) Manilius, v. 9, l. 4, v. 780.

(5) Hyg. l. 2.

suit le Belier , et qui à cette époque culmine , ou passe au méridien , au coucher du Verseau et du Vautour , nous avons cru devoir préférer celui-ci , d'autant plus que les passages au méridien ont été aussi employés , quoique plus rarement , à fixer la marche du temps , avec les levers et les couchers. J'ajouterai encore , que ce Taureau de Crète ne fut pas tué par Hercule ; mais simplement amené à Eurysthée : au lieu qu'on dit du Vautour , qu'il fut tué ; et il se couche effectivement. Enfin , il ne peut guères rester de doute que ce ne soit le Taureau des signes , puisqu'on lui donne tous les noms que portoit celui-ci. Apollodore dit en effet , que ce Taureau , objet du septième travail , étoit celui qui enleva Europe (1) , et qu'après avoir été lâché par Hercule , il alla ravager les terres voisines de Marathon. Or , tous ces traits conviennent au Taureau céleste , que les uns disent être l'amant de Pasiphaë , d'autres celui d'Europe , quelques-uns enfin celui de Marathon (2). Ce sont tous ces traits réunis , qui nous ont fait donner au Taureau céleste , qui passe en ce moment au méridien , la préférence sur le Centaure , qui commence à se

(1) Theon , p. 124. Hygin. l. 2. German. Cæs.

(2) Cointus Smyrnæus , l. 6 , v. 237.

coucher. Ce Taureau, dit-on, vomissoit des flammes (1), caractère du Taureau céleste, qui brille de mille feux, et qu'il a conservé dans la fiction de la conquête du Bélier à toison d'or, auprès duquel il est placé; car c'est par lui que nous expliquons la fable du fameux Taureau, subjugué par Jason.

C'est à la suite de ce travail, et sous le même titre du septième chant, qu'Hercule est supposé arriver en Elide, monté sur le cheval Arion, et qu'il y institue les jeux Olympiques (2), sur les bords du fleuve Alphée. Non-seulement il institue ces jeux, mais il donne même la dimension du stade Olympique, qu'il mesure avec son pied, et qu'il a fait de six cents pieds, ou de six cents fois la longueur de son pied. Les Juges de ces jeux furent portés au nombre de douze, fournis par chacune des Tribus d'Elide, ou de la contrée consacrée au Soleil, en l'honneur duquel se célébroient ces jeux (2). Plusieurs Dieux y combattirent. Hercule lui-même entra en lice, et il sortit vainqueur de tous les combats. La série de ses travaux fut, dans la suite, gravée sur les portes du temple d'Olympie (3).

(1) Aulugelle, l. 1, c. 1.

(2) Paus. Heliac. 1, p. 154—156.

(3) Paus. Heliac. 1, p. 157.

On remarquera, que le signe céleste du Verseau, qu'occupe le Soleil au septième mois (1), est précisément celui dans lequel arrivoit la pleine Lune du Solstice d'été, à laquelle étoit fixée la célébration des jeux Olympiques. Polybe (2) dit, que ce fut Hercule qui régla le cérémonial de ces fêtes. On y trouve aussi l'origine du nom Olympias, que l'on donnoit à la Lune, qui ouvroit la carrière de la période Olympique (3). Ce phénomène de la Lune, pleine tous les ans dans le signe céleste du Verseau, lorsqu'on annonçoit au peuple la célébration des jeux, donna lieu aux Poètes, qui chantèrent les courses du Soleil dans le Poème des douze travaux, de dire, à l'occasion de son passage sous le Verseau, qu'Hercule y célébroit les jeux Olympiques, dont le Verseau étoit, par son union à la pleine Lune, le signal tous les ans. Aussi disoit-on de l'homme du Verseau, Aristée, qu'il avoit appris à observer les Solstices, et le lever de Sirius, qui l'annonce (4); qu'il ramenoit les vents Etésiens, qui tempèrent les ardeurs caniculaires (5).

(1) Petav. Rat. Temp. part. 1<sup>e</sup>, l. 2, c. 5; Freret. defen. Chron. 1<sup>er</sup> part. p. 156.

(2) Polyb. l. 12.

(3) Syncelle, p. 197.

(4) Justin, l. 13, c. 7.

(5) Hygin. l. 2 in Boote.

J'ajouterai que , dans le temple de Jupiter Olympien , il y avoit un lieu consacré , sous le nom d'Olympias , et qu'on montroit en ce lieu un trou par lequel on supposoit que s'étoient écoulées les eaux du déluge , sous Deucalion (1) : or , l'homme du Verseau s'appelle aussi Deucalion en Astronomie (2). On ajoutoit aussi , que c'étoit Deucalion qui avoit bâti ce temple , et on se servoit même de cet argument pour prouver le séjour de Deucalion à Athènes. Si on fait attention , qu'il s'appelle aussi Cecrops (3) , qui fonda les douze bourgades d'Athènes , cette tradition s'expliquera aisément. On voyoit un semblable trou , dans un temple consacré à la Déesse tutélaire du Verseau ou à Junon , en Syrie (4) , et on disoit que c'étoit par-là que l'eau du déluge s'étoit écoulée. Ces rapprochemens sont intéressans à faire.

L'arrivée d'Hercule en Elide , où il paroît monté sur le cheval Arion (5) , confirme encore l'allusion faite à son passage sous le Verseau , sur lequel sont placés la tête et les pieds du Pégase ; car il est le même que le cheval Aérion ,

(1) Pausan. Attic. p. 16.

(2) Hygin. l. 2 , c. 30. Germ. Cæs. c. 25.

(3) Hygin. ibid.

(4) Lucian. de Dei Syr. p. 883.

(5) Paus. Arcadic. p. 237.



ou Arion. Neptune étoit père du cheval Arion, comme il l'étoit de Pégase, ou plutôt, parce qu'il l'étoit de Pégase. Or, ce sont deux noms de la même constellation (1), puisqu'Arion n'est que la contraction du mot Aérion, épithète du cheval céleste Pégase, chez les Poètes Astronomes. C'est à cette même époque du coucher du Verseau, que se couche le Dragon du Pôle. Dans la guerre des Géans, ceux-ci, dit-on, lancèrent ce dragon contre Minerve, et cette Déesse le saisit, et l'attacha au Pôle (2). C'est également sous le titre de ce même chant, ou du septième travail, que Diodore place le secours qu'Hercule (3) porta aux Dieux, dans la guerre que leur faisoient les Géans (4), aux environs de Pallène (4). Ainsi le coucher du Dragon du Pôle, celui du Vautour, le passage au méridien du Taureau, ont fourni les principaux traits du tableau Poétique du passage du Soleil sous le septième signe, et celui des constellations qui présidoient au septième mois.

(1) Servius Georgiq. l. 1, v. 13. Hesych. in voce *ιππος*.

(2) Hygin. l. 2.

(3) Horac. l. 2, od. 9, v. 6.

(4) Nonnus Dionys. l. 48, v. 35, etc.

*Huitième Division ou huitième Travail.*

Le Soleil, arrivé au huitième signe, ou au signe des Poissons, se trouve uni au cheval céleste ( $x$ ), connu sous le nom de Pégase, qui se dégage en partie de ses rayons, durant tout le temps qu'Hercule ou le Soleil parcourt ce signe ; c'est la constellation la plus apparente, qui se lie par son aspect à la marche du temps et du Soleil. Elle a été remarquée par les Pontifes de Rome (1), qui fixent en mars le lever Héliaque de Pégase, le Soleil étant vers le milieu des Poissons. La sphère Persique, imprimée dans les notes de Scaliger sur Manilius (2), marque au premier Décans, ou sous les dix premiers degrés des Poissons : *tête du cheval ailé*, c'est-à-dire, de *Pégase*. La sphère Barbare marque aussi le lever d'un des deux chevaux. Car dans la suite on plaça dans la sphère, à côté de Pégase, un second cheval appelé le petit cheval, par comparaison à Pégase, ou au grand cheval. Hygin et Hipparque fixent aussi le lever de Pégase (3) avec le lever du signe du Verseau et des Poissons.

(1) Ovid. Fast. l. 3.

(2) Manil. p. 346.

(3) Hygin. l. 3.

Manilius

Manilius fait pareillement lever Pégase avec les Poissons ( $\gamma$ ). Nous avons donc pu projeter le grand et le petit cheval sous cette division, à laquelle répond le huitième travail d'Hercule, ou l'enlèvement qu'il fait des chevaux de Diomède. En effet, Diodore et tous les Mythologues, qui ont écrit sur les travaux d'Hercule, disent que le huitième travail, imposé à ce héros, fut d'amener de Thrace des chevaux, qui souffloient des feux de leurs naseaux. Pour relever l'importance de cette victoire, la Poésie supposoit que ces chevaux étoient des animaux féroces, que leur maître nourrissoit de la chair des malheureux étrangers, qui abordoient en Thrace, et que Diomède faisoit couper par morceaux. Hercule leur fit manger leur propre maître et les apprivoisa. Quant à Diomède, il est bon d'observer, qu'on le faisoit fils de Cyrène, nymphe des eaux (1), ou de la même femme, que l'on donnoit pour mère à Aristée, ou à l'homme du Verseau, sur lequel est placé en partie le cheval Pégase. Eurysthée, à qui Hercule amena ces cavales, les consacra à Junon, ou à la divinité, qui, dans la distribution des douze signes entre les douze grands Dieux, a pour domaine le Ver-

(1) Apollod. l. 2.

seau. Ce travail fini, Hercule prend parti dans l'expédition des Argonautes, s'achemine à la conquête du bélier à toison d'or, et va combattre les Amazones.

*Neuvième Division ou neuvième Travail.*

Le Soleil, en sortant du signe des Poissons, entre au Bélier céleste. Suivant tous les Auteurs anciens, qui ont écrit sur l'Astronomie, ce Bélier est le même que celui qui fut chanté, sous le titre pompeux de bélier à toison d'or, et sur lequel étoient montés Phryxus et Hellé. Eratosthène, Théon, Pherecyde, Hésiode, et après eux Hygin (1), Germanicus César, Ovide, Manilius, etc. tous s'accordent à voir dans ce signe le fameux Bélier à toison d'or, que Phryxus, arrivé chez Aëtès fils du Soleil et de Persée, consacra dans le temple de Mars, ou de la divinité planète, qui a son domicile dans ce signe, et près duquel est placé Persée. C'est la toison de ce bélier, qui fut l'objet de l'expédition de Jason et des Argonautes. Ainsi la fiction du poète, sur cette partie des travaux d'Hercule, est amenée

(1) Hygin. l. 2, idem. Fab. 3. German.  
Ovid. Fast. l. 3. Manilius, l. 4.

naturellement par la position du Soleil dans le Ciel, au moment où il quitte les Poissons. Alors achève de se lever le soir le *Vaisseau céleste*, appelé vaisseau *Argo*, ou des Argonautes, celui que, dit-on, montoit Jason dans cette expédition. Aratus parlant des astres, qui se lèvent avec la Balance, et conséquemment au coucher du Bélier, nomme le navire *Argo*, qui achève de se lever entièrement, et le Serpentaire, que la Balance amène constamment à sa suite, et le Serpentaire que les livres d'Astronomie nomment Jason. Hygin dit aussi, qu'avec la Balance le navire *Argo* achève de se lever (1). Eratosthène et Théon en disent autant. Columelle (2), dans son calendrier rural, fixe à la veille des Ides de Mars le lever du vaisseau *Argo*, c'est-à-dire, huit jours après celui où le calendrier des Pontifes marque le lever de Pégase, qu'il fixe aux nones du même mois, époque à laquelle Columelle lui-même (3) annonce le lever de Pégase. Huit jours après, ces calendriers marquent l'entrée du Soleil dans *Aries*, ou son entrée au signe du Bélier à toison d'or. Le jour même où Columelle fixe le lever du vaisseau *Argo*, Ovide place une cérémonie religieuse et des courses sur

(1) Theon, p. 168. Hygin. l. 4 et l. 3.

(2) Columelle, l. 11, c. 2.

(3) Idem.

le bord du Tibre (1). La sphère des Perses, rapportée par Scaliger (2), place sous le troisième Décans de la Balance, le lever d'un *vaisseau*. Nous avons donc pu projeter le vaisseau des Argonautes sur la ligne qui sépare le signe des Poissons, du signe du Bélier, et sur une grande partie du Bélier, puisque le Vaisseau monte avec la Balance, et qu'il est conséquemment un Paranatellon du Bélier, qui se couche précisément au moment où monte cette constellation.

Outre le Vaisseau, qui monte le soir au coucher du Bélier, on remarque aussi le coucher de deux femmes, Cassiopée et Andromède. Hygin place (3) cette dernière comme Paranatellon et du Bélier et de la Balance, parce que son lever du matin et son coucher du soir la lient essentiellement à ces signes. Andromède est remarquable par plusieurs belles étoiles, dont une s'appelle la ceinture d'Andromède. Hygin compose de trois étoiles cette ceinture (4). Aratus désigne particulièrement dans cette constellation la *ceinture* (5), ou les astres qui la for-

(1) Ovid. Fast. l. 3.

(2) Scalig. Not. ad Manil. p. 342.

(3) Hygin. l. 4, c. 13.

(4) Idem. l. 3.

(5) Aratus, v. 229—201.

ment. Germanicus César (1) et Eratosthène désignent aussi les trois étoiles de la ceinture de la belle Andromède, placée à la suite du cheval Pégase, auquel elle est unie par sa tête, et dont la première étoile est commune avec Pégase. Car cette étoile porte indistinctement le nom de ventre de Pégase, et de tête d'Andromède (2). N'est-ce pas évidemment là l'origine de la fiction du combat d'Hercule contre des femmes guerrières, et contre leur reine Hippolyte, qui avoit une riche ceinture, dont on pardonna à Hercule de faire la conquête, après celle qu'il venoit de faire des chevaux de Diomède. Car ces deux travaux se suivent dans le Ciel, comme ces deux constellations se succèdent dans les cieux. Ce dernier se lie nécessairement à la conquête du Bélier à toison d'or, comme Andromède, placée sur les Poissons et sur le Bélier, se lie nécessairement à la marche des cieux et du temps, figuré par les constellations qui en déterminent les différentes époques (3). Voici ce que dit Hygin sur Andromède (3). « Andromède, placée près de Cassiopée, se lève avec les Poissons et le Bélier,

(1) German. Cæs. c. 16. Eratosth. c. 17.

(2) Hygin. l. 3.

(3) Hygin. l. 3.

» et se cache au lever de la Balance. » La sphère Barbare de Scaliger place à la suite de Pégase, parmi les Paranatellons des Poissons et du Bélier, les différentes parties du corps d'Andromède (1). La sphère Persique met aussi sous le Bélier une figure de femme. La sphère Indienne y place une femme, d'abord dans un vaisseau, et ensuite unie à une figure de cheval. Toutes ces figures, tirées de l'Astronomie sacrée de ces différens peuples, empruntent évidemment leurs traits caractéristiques du Cheval, du Vaisseau céleste, et de la belle Andromède, trois constellations qui correspondent par leur coucher et par leur lever aux signes célestes des Poissons et du Bélier, et aux mois sous lesquels tombent la conquête des chevaux de Diomède, l'expédition des Argonautes, ou la conquête du bélier, et la conquête de la ceinture d'une belle femme, guerrière.

Hercule ne devoit pas combattre une femme timide. Le même génie poétique, qui donna de la férocité aux Oiseaux et au Cheval céleste, chantés dans le cinquième et le huitième travail, inspira une fureur martiale aux femmes, que devoit combattre Hercule. Sans cela, quelle eût été la gloire du Héros du

(1) Scalig. Not. p. 336, 347.



poème (*a*) ? La ceinture de l'Amazone Hippolyte, fille de Mars, étoit celle du Dieu Mars lui-même, ou de la Divinité planète, qui a son domicile dans le Bélier céleste, dont Andromède est un Paranatellon ; nouvelle raison pour en faire des femmes guerrières. On remarquera encore une nouvelle allusion au vaisseau ; c'est qu'Hercule s'embarque, pour aller à cette conquête. Parmi les noms de ces Amazones, plusieurs ont des dénominations, qui sont les mêmes que celles des Pleïades, placées près du Bélier, et qui se couchent avec Andromède, ou immédiatement à sa suite. Tout nous a donc autorisé à projeter la figure d'Andromède avec le Vaisseau céleste, sous cette neuvième division de notre planisphère.

Nous y avons aussi projeté la constellation de la Baleine ou du monstre marin, auquel fut exposée Andromède, et qui, placé au-dessous d'elle et du Bélier dans les cieux, se lève avec ces constellations, et conséquemment est encore un autre Paranatellon du même signe d'*Aries*. Hipparque (1) place la Baleine et Andromède au nombre des constellations, qui montent avec le Bélier. Eratosthène les met également au nombre des astres, dont le coucher

(1) Petaw Uranolog. t. 3.

coïncide avec le lever de la Balance ; et conséquemment avec le coucher d'*Aries*. La sphère Persique place au premier Décans du Bélier (1), avec l'image d'une belle femme, celle d'un monstre marin. L'inspection d'une sphère suffit d'ailleurs pour prouver, que dans le ciel la partie postérieure ou la queue de la Baleine monte sur l'horizon avec le signe du Bélier, et à la suite d'Andromède. Nous avons donc pu projeter ce nouveau Paranatellon, sous la neuvième division de notre planisphère, avec les constellations du Vaisseau, d'Andromède et même de Cassiopée sa mère. La raison, qui nous a déterminé à le faire, c'est que, sous le titre de ce neuvième chant du poème d'Hercule, on a mis le combat qu'il livra à un monstre marin, auquel étoit exposée une jeune princesse, appelée *Hésione*, fille de Laomédon roi de Troie ; ce qui ne peut être qu'une seconde fiction sur la même Andromède, également exposée à un monstre marin, dont Persée la délivra, comme Hercule délivra Hésione.

Il paroît, que le compilateur des différentes fictions sur Hercule a tiré celle-ci d'un autre Poème, dans lequel Andromède n'entroit point en action,

(1) Scalig. Not. ad Manil. p. 336.

comme une guerrière, mais comme une princesse infortunée, exposée à un monstre marin, dont Hercule la délivra au retour de son expédition des Argonautes, c'est-à-dire sous le Bélier, au lever de Persée. On voit également par-là, quelle idée on doit avoir de l'expédition des Argonautes et de la prise de Troie, ville fondée par Laomédon, prince parjure, dont Hercule prit la ville, quelque temps avant que les Grecs en fissent le siège. Toutes ces fables, en se liant au poème solaire sur Hercule, annoncent assez qu'elles ont un fond commun, qui est la Nature, les phénomènes célestes, et la marche du temps et des Cycles. C'étoit là le grand objet des chants de ces anciens poèmes sur le ciel, sur l'année, et les saisons, dans lesquels on célébroit le mariage d'*Uranus* et de *Ghé*, et qu'on appeloit *Poèmes Cycliques*.

La réunion de ces différens événemens merveilleux, sous la même division du ciel, qui fournit tous les traits de ces différentes fictions, prouve que tous ces Poèmes étoient du même genre; puisque cette réunion elle-même ne peut être un effet du hasard. Car c'est à la suite de la conquête des chevaux de Diomède, qu'Hercule s'embarque sur un vaisseau, qu'il va combattre des femmes guerrières pour obtenir une

ceinture, qu'il partage la gloire de l'expédition des Argonautes, et qu'il délivre une jeune princesse, comme Andromède, exposée à un monstre marin. Comme le Soleil est prêt à repasser l'équateur, et à s'avancer vers la partie boréale du monde, où est Andromède, la poésie feint, qu'Hercule passa dans le Nord de l'Europe, pour aller attaquer ces Amazones, qui habitoient les pays glacés des Cimmériens. La reine des Amazones étoit Hippolyte (1), nom tiré de celui de cheval; et ce sont aussi des chevaux, qui devoient être le prix de la délivrance d'Hésione exposée à un monstre, dont le nom est Cêtos ou Baleine, le même monstre auquel fut exposée Andromède. On remarquera de plus, que ces chevaux de Laomédon lui avoient été donnés, pour le consoler de la perte de Gany-mède (2), ou du jeune homme du Verseau, après lequel se lève Pégase ou le cheval céleste, dont le lever précède immédiatement ceux de la Baleine et d'Andromède. On voit encore ici comment toutes ces fictions se tiennent.

Peut-être doit-on rapporter à cette époque du mouvement du soleil arrivé à l'équinoxe du printemps, époque

(1) Diodor. p. 277.

(2) Apollod. l. 2.

à laquelle ses images prenoient les traits d'un jeune homme sans barbe, la fiction sur Hercule, que l'on suppose avoir resté pendant trois jours, comme Jonas, dans le ventre d'une Baleine (*b*), d'où il étoit sorti tout épilé (1). Cette Baleine ne peut être que ce monstre marin, ennemi d'Andromède, dont on crut découvrir dans la suite les ossemens près de Joppé ou du lieu même, où la fable Juive suppose que Jonas s'étoit embarqué. Voilà encore un point de contact entre les fictions des Juifs et celles des Grecs, qui fixent aux mêmes lieux le séjour du même monstre marin, qui engloutit Jonas ou Hercule, et qui les vomit tous deux sur le rivage. Le fondement de la fiction Grecque est évidemment dans les cieux; donc celle des Juifs, qui n'en est que la copie, doit avoir le même fond.

*Dixième Division, ou dixième Travail.*

A la suite du Bélier à toison d'or, ou du signe du Bélier, vient le signe du Taureau, dans lequel Hercule ou le Soleil entre immédiatement après sa sortie de la constellation du Bélier. La

(1) Tzetès ad Lycoph.

succession de ces deux animaux célestes nous est exactement retracée dans la succession des deux travaux d'Hercule, ou du neuvième et du dixième travail. Car à la suite de l'expédition, entreprise pour la conquête du Bélier à toison d'or, vient la conquête des Bœufs de Géryon. L'Astronomie et la Poésie offrent donc successivement les mêmes tableaux, puisque la fable suppose qu'Eurysthée imposa au vainqueur des Amazones un dixième travail, qui consistoit à lui amener les Bœufs de Géryon, qui paissoient dans les contrées voisines de l'Océan; et que la sphère, sous ce dixième signe, nous offre l'image d'un Bœuf, et parmi ses Paranatellons, celle d'un bouvier; ce bouvier descend dans les flots de l'Océan, qui baigne les côtes d'Espagne. C'est lui qui, dans la sphère Indienne, est désigné dans le second Décan du Taureau, sous l'image d'un homme actif, qui conduit des bœufs, et qui réunit dans sa personne monstrueuse (1) les parties du corps de l'homme à celles du *Bélier* et de la *Chèvre*, et qui véritablement offre un composé de trois corps. Cet assemblage bizarre n'est que la réunion des trois principaux Paranatellons du

(1) Scalig. not. ad Manil. p. 337.

Taureau, qui sont le Bouvier, la Chèvre et les parties antérieures du Bélier. Au lever du Taureau, dit Hygin (1), « se lève l'extrémité du pied » gauche du Cocher, et sa main droite, » où sont les chevreaux et la Chèvre. » Arctophylax, ou le Bouvier, se couche ». Aratus et Théon en disent autant. Nous avons donc pu projeter ici le Bouvier, comme Paranatellon du Taureau.

Par la même raison, nous y avons aussi projeté le Cocher, qui porte la Chèvre et ses chevreaux, ou Aiga femme de Pan, de ce Pan appelé autrement Faune par les peuples d'Italie. La sphère Barbare de Scaliger met, comme nous, le Cocher parmi les tableaux, qui montent avec les derniers degrés du Taureau. Aratus et Théon font pareillement lever avec le Taureau (2), la Chèvre et les chevreaux, qui font partie du Cocher. Le calendrier des Pontifes ou des fastes d'Ovide fixe vers le milieu du mois, où le Soleil parcourt le Taureau, le lever de la Chèvre Amalthée. Le calendrier rustique de Columelle (3) marque aussi à la fin d'avril, sous le Taureau, le lever de la Chèvre. Ce Paranatellon est donc ici à sa place. Nous pouvons en dire autant d'Orion

(1) Hygin. l. 4, c. 13.

(2) Theon. p. 177.

(3) Columelle, l. 11, c. 2 p. 425

et des Pléïades, que nous avons aussi projetés sous la dixième division de notre planisphère, ou sous le mois du Taureau. En effet le calendrier des Pontifes indique pour ce mois le coucher d'Orion, et le lever des Pléïades, ou des Atlantides. C'est à ce lever des Pléïades et des étoiles du front du Taureau, qui sont à côté, que les traditions des Pontifes fixent une cérémonie religieuse, commémorative de l'arrivée d'Hercule en Italie avec les Bœufs de Géryon, qu'il venoit de conquérir, et cela peu de temps avant qu'il s'acheminât à son onzième travail. C'étoit au moment même où l'on célébroit les mystères de la bonne Déesse, au lever de la Chèvre, suivant le calendrier sacré des Romains. Hercule, ajoute-t-on, fut reçu par Faune. Nous avons donc eu toutes sortes de raisons pour marquer sous cette division les sept Atlantides ou Pléïades, qui font partie de la constellation du Taureau. D'ailleurs les Atlantides figurent dans la Mythologie avec Orion, sous le nom des sept filles d'Hespérie et d'Atlas, à la poursuite desquelles s'attachoit Orion, qui effectivement monte sur l'horizon après elles, et qui semble les poursuivre toujours dans les cieux.

Théon (1), en parlant des Pleïa-

(1) P. 132.



des, ou des filles de Pleïone et d'Atlas, dit qu'elles avoient été obligées de fuir les poursuites d'Orion, fils de Neptune, qui pendant cinq ans s'attacha à leurs pas et à ceux de leur mère et vouloit les violer. Jupiter touché de leur sort les métamorphosa en Pleïades et les plaça aux cieux sous le nom d'Atlantides. Il fixe pareillement leur lever du matin en mai (1), le Soleil étant, dit-il, dans le Taureau, c'est-à-dire, sous notre première division, ou sous le mois auquel répond le dixième chant du poème d'Hercule. C'est précisément dans ce même chant, que l'auteur du poème d'Hercule place l'aventure des sept filles d'Atlas, ou des Atlantides, dont la beauté et la sagesse avoient inspiré de l'amour à *Busiris* roi d'Égypte, fils de Neptune (2), qui voulant s'en rendre maître avoit envoyé des pirates pour les enlever. Hercule tua les pirates et rendit les filles à leur père Atlas, qui en reconnaissance fit part à Hercule des connoissances Astronomiques, qu'il porta ensuite en Grèce. Hercule (3) tua aussi alors *Busiris*, le ravisseur de ces filles, prince féroce qui égorgeoit les étrangers, qui abordoient en Égypte ;

(1) Theon, p. 135.

(2) Diod. Sic. c. 17.

(3) Diod. Sic. c. 18.

et bâtit ensuite la superbe ville de Thèbes dans la haute Égypte.

Il n'est pas difficile d'appercevoir, qu'il n'y a que le nom d'Orion à substituer à celui de *Busiris*, pour reconnoître les amours d'Orion dans ceux de *Busiris* pour les Pleïades, que l'un et l'autre veulent ravir, l'un près de Thèbes en Bœotie, l'autre près de Thèbes en Égypte. On y voit un même phénomène Astronomique, qui a lieu au lever du Taureau, sur lequel sont placées les Pleïades, et sous lequel, et à la suite duquel se lève et monte toujours Orion. On remarquera, que le Serpenteaire, qui porte les noms de Cadmus, et d'Hercule, fonda aussi la Thèbes de Bœotie, dans le lieu où le Taureau d'Europe, celui-là même qui est au Ciel, et qui porte les Pleïades, vint se reposer. On voit par-là, comment les fables sacrées de la Thèbes d'Égypte, et celles de la Thèbes de Grèce (c) se rapprochent, dans l'aventure des Atlantides, poursuivies ici par *Busiris*, fils de Neptune, et là par Orion, fils d'un bœuf ou d'un taureau, dont Neptune féconda la peau. Dans les Dionysiaques de Nonnus (1), c'est aussi, à la fin de l'hiver, lorsque le Soleil se lève avec le Taureau, et avec Orion, dit le Poète, que

(1) Dionysiaq. l. 3.

Cadmus

Cadmus fonde sa ville de Thèbes; c'est alors que paroît, dans Nonnus, le jeune Emathion, fils d'Electre, ou d'une des sept Pleïades, qui reçoit Cadmus (1). C'est également, dans le Poème d'Hercule, dont Diodore nous a conservé les débris, à l'époque des amours de *Bussiris* pour les Pleïades, qu'est rapportée l'histoire d'Emathion, roi d'Ethiopie, dont Hercule triomphe; nouveau rapprochement entre les fictions des Grecs et celles des Egyptiens, en cet endroit du Poème. Lorsque Cadmus fonde sa ville de Thèbes, c'est-à-dire, au moment où le Soleil arrive au Taureau, Jupiter venoit de détruire Typhon, ou le mauvais principe, qui avoit régné tout l'hiver. De même Hercule, lorsqu'il va en Egypte fonder Thèbes, venoit de délivrer la Crète de tous les animaux venimeux, des reptiles, des ours, des loups, et la purger de toutes les productions du mauvais principe. C'est une allusion à ce qui se pratiquoit en Orient, à l'Equinoxe de printemps (2), où l'on signaloit sa dévotion, en tuant toutes les productions d'Arhiman, et en se munissant de Talismans, qui avoient la vertu de chasser les scorpions, et les autres reptiles que produit le principe du mal et

(1) Dionysiaq. Ibid.

(2) Zend-Avest. t. 2, part. 2, p. 577; Hyde, c. 16, p. 259.

des ténèbres qui avoient régné tout l'hiver. Cette allusion fut rendue ailleurs par la fiction du brigand *Cacus*, dont le nom signifie le *Méchant*, et dont Hercule triompha, en arrivant en Italie avec ses bœufs, que ce scélérat voulut lui ravir (1). Faune, le même que Pan, dont la Chèvre céleste étoit, dit-on, la femme, chèvre que porte le Cocher, régnoit alors en Italie, et donna l'hospitalité à Hercule. On voit évidemment encore ici une allusion à cette constellation, placée sur le Taureau, et que nous y avons projetée. Elle s'unissoit le soir par son coucher, et ensuite le matin par son lever au Soleil du Taureau.

Toutes les fictions allégoriques de ce chant contiennent des rapports frappans avec le signe céleste du Taureau, et avec les constellations extra-zodiacales, qui l'avoisinent, qui se lèvent ou qui se couchent avec lui, et qui font à ce titre la fonction des Paranatellons. On y voit des sacrifices établis en Espagne, en l'honneur d'Hercule, par un prince juste, qui lui immole tous les ans le plus beau *taureau de son troupeau* (2). Hercule passe-t-il d'Italie en Sicile? c'est en se tenant à la corne d'un Taureau.

(1) Plut. Parallel. p. 315.

(2) Diodor. c. 18, p. 263, c. 21, p. 268.

Le fils de Vénus, Eryx, qui habitoit la Sicile, le provoque-t-il, et lui propose-t-il un combat de lutte? le gage, que dépose Hercule, ce sont ses Bœufs, gage d'autant plus précieux, qu'il risquoit son immortalité, qui y étoit attachée (1). C'étoit en effet le moment, où le Soleil reprenoit son empire sur les ténèbres, regagnoit la partie supérieure du Ciel, ou de l'Olympe, et retournoit au séjour des immortels, après avoir quitté les régions inférieures, ou les enfers.

On célébroit, à cet équinoxe, des fêtes de joie (2) en honneur de Cérès et de Proserpine, à l'occasion du retour de celle-ci, qui échappoit alors à Pluton son ravisseur. Hercule arrivant à Syracuse sacrifie aussi à Proserpine, et lui immole un de ses bœufs (3) près de la fontaine Cyanée. Il établit un sacrifice annuel, et une assemblée religieuse, qui se tenoit tous les ans à la même époque.

Les habitans de la ville d'Agryrinase en Sicile conservèrent, dans leur pays, l'empreinte de ses pieds et de ceux de ses bœufs imprimée dans des rochers, sur lesquels Hercule, dans ce dixième travail, avoit passé.

(1) Ibid. c. 23.

(2) Phornutus c. 28.

(3) Diod. c. 23.

Ce dixième chant du Poème est un des plus complets, et l'on voit que le poète, en faisant voyager son héros du Péloponèse en Espagne, par la Crète, l'Égypte et la Libye, et ensuite retourner par la Gaule, l'Italie et la Sicile, a rassemblé, sous le titre de ce chant, toutes les traditions sacrées répandues dans les différens pays, sur l'Hercule ou sur le Soleil vainqueur du Taureau, ou du signe Equinoxial, et dont la grande fête se célébroit par toute la terre, au moment de son retour à l'équinoxe de printemps. On y fait l'énumération des différens bienfaits, que chaque peuple croyoit tenir de l'astre vainqueur de l'hiver, qui par sa présence, dans nos climats, alloit ranimer la nature, et détruire le souvenir des maux, auxquels la terre venoit d'être livrée par l'action du mauvais principe. Les Italiens célèbrent sa victoire sur Cacus, et le remercient de les avoir affranchis de l'usage superstitieux et barbare d'immoler des hommes aux Dieux. Hercule avoit à Rome son temple dans le *Forum Boarium*, ou dans le marché aux bœufs, et on l'y honoroit sous le titre d'*Hercule vainqueur* (1). Le laurier d'Apollon ou du Dieu Soleil ceignoit la tête du Préteur,

(1) Macrob. Sat. l. 3, c. 6.

qui faisoit la fonction de prêtre d'Hercule, et qui lui sacrifioit sur l'autel appelé le *Très-grand Autel* (1). Rien ne caractérisoit mieux un prêtre du Soleil, que le feuillage consacré spécialement à Apollon, ou à l'Astre, qui parcourt la carrière des douze signes, au rapport (2) de Servius commentateur de Virgile, et suivant Porphyre. On donnoit aussi à ce Dieu douze prêtres Saliens (3), comme au Dieu Mars, qui présidoit au Soleil de l'équinoxe de printemps, ou d'*Aries* qui succède au Taureau.

*Onzième Division, ou onzième Travail.*

Le Soleil, après avoir franchi la ligne équinoxiale, et le premier des signes supérieurs, remonte vers les régions boréales, dont l'empire est affecté à la lumière, et au règne des longs jours. Il se trouve alors uni au grand Chien, et au petit Chien, absorbés dans les rayons solaires. Ils se sont couchés héliaque-ment avec le Taureau et avec le commencement des Gémeaux, et ils passent au méridien avec les derniers degrés de ce signe, auquel répond le onzième

(1) Idem. l. 3, c. 12.

(2) Servius in *AEneid. Virg.* l. 6, v. 395.

(3) Macrobian. Sat. l. 3, c. 12.

mois. Le calendrier des Pontifes place au lendemain du passage du Soleil aux Gémeaux le lever du Chien d'Orion (1) ; c'est le nom du grand Chien. D'autres donnent ce nom au petit Chien. Nous avons donc pu projeter ces deux constellations, que les calendriers sacrés ont unies dans leurs aspects avec les Gémeaux, qui sont effectivement placées dessous, et qui sont en aspect Cosmique (*d*) avec ce signe ; car Procyon se couche en même temps que le Soleil, lorsque cet astre répond au milieu du signe des Gémeaux. Hygin fixe le lieu de Procyon (2) ou du petit Chien entre les Gémeaux et le Cancer. C'est-là que nous l'avons placé. Aussi ce sont là les Parantellons les plus apparens du signe des Gémeaux, ou de la onzième division de notre planisphère.

Le triomphe d'Hercule, après la conquête des bœufs de Geryon, est son triomphe sur un chien redoutable, qu'il tira des enfers, et qu'il amena à la lumière (*e*). C'est le sujet du onzième chant du Poème, et l'objet du onzième travail du héros. Pour donner plus d'importance au triomphe, on peignit ce chien sous les formes les plus affreuses. L'union du Chien céleste à l'Hy-

(1) Ovid. Fast. l. 5.

(2) Hygin. l. 3, c. 35.



dre placée près de lui, et qui monte à la suite du petit Chien, et avec le grand Chien, fournit les traits du chien monstrueux fils d'Echidna, ou d'une vipère. On peignit donc ce chien avec une triple tête, et avec une queue d'hydre ou de serpent, tandis que d'autres serpens entrelaçoient ces têtes. Hésiode donne cinquante têtes au Cerbère, c'est-à-dire, un nombre égal à celui des têtes de l'Hydre de Lerne, qui monte à la suite du Chien, et au-dessous de lui (1). C'est peut-être ce qui a fait croire à Pausanias, que le fameux Cerbère n'étoit qu'un serpent redoutable (2). Nous renvoyons ailleurs à parler du Cerbère à trois têtes, placé à côté de Sérapis ou de Pluton, et nous nous bornons à dire ici, que le grand Chien, ou Sirius, entre dans la composition de ce monstre. Revenons à la sphère des Paranatellons. La sphère Persique et la sphère Barbare placent, parmi les Paranatellons des derniers degrés des Gémeaux, un chien aboyant (3), le pied antérieur, et la gueule du Chien. Au Décans suivant, ou au Cancer, la sphère Barbare ajoute que le reste du grand Chien est monté. Hygin, parlant de l'Hydre, et nous donnant sa

(1) Palephat. c. 40.

(2) Pausan. Laconic. p. 108 et 109.

(3) Scaliger, p. 339.

position aux cieux, dit que sa tête suit et touche Procyon (1) ou le petit Chien. De l'union des têtes de l'Hydre et du corps d'un des Chiens célestes, il fut aisé de composer un tout unique et monstrueux, tel que le Cerbère à tête de chien et à queue de serpent. Ces réunions sont dans le goût des anciens, et le planisphère Egyptien de Kirker en est une preuve. Il est bon de remarquer, que ce planisphère place également, sous le signe des Gémeaux, un homme à tête de chien, qui tient un *trait* d'une main, symbole composé des parties du chien, qui se couche avec les Gémeaux, et de la flèche, qui monte à l'Orient en même temps. Ainsi, tout s'accorde à nous autoriser à placer un, et même deux chiens, pour Paranatellons des derniers degrés des Gémeaux, où nous les avons mis. D'où il résulte, que le Poète qui chantoit les triomphes d'Hercule, sur les animaux célestes, qui par leur lever ou leur coucher fixoient les époques du mouvement du soleil, dans chaque mois, eut, pour matière du onzième chant, sa victoire sur un chien monstrueux, dont les formes s'unissoient à celles du serpent. C'est son triomphe sur le terrible Cerbère. Ce chien est le fameux Chien céleste, situé

(1) Hygin. l. 3.

dans la partie Méridionale de la sphère, ou du monde, où les anciens plaçoient les enfers. Nous verrons souvent des exemples de cette dénomination donnée à cette partie des signes, connue sous le nom des signes inférieurs, ou de partie affectée aux enfers. C'est ce chien qui fut honoré en Egypte, sous le nom d'Anubis (1), et que Statius appelle *Lethæus Janitor*, ou *Gardien des portes des enfers*. Cette correspondance entre les trois chiens Sirius, Anubis et Cerbère, semble nous être indiquée dans un passage de Lucien, où Socrate, pour justifier son serment familial, dans lequel il juroit par le chien, dit : Ne remarquez-vous pas combien est grande la divinité du chien ? Il est au ciel sous le nom de Sirius (2) ; dans les temples d'Egypte, sous celui d'Anubis, et aux enfers, sous celui de Cerbère. Or nous venons de voir d'un côté Anubis caractérisé par l'épithète d'Infernal, que l'on donnoit à Cerbère ; et d'un autre, nous savons qu'Anubis, ou le chien adoré dans les temples d'Egypte n'étoit que l'image vivante du Chien céleste (3), à l'influence duquel cet animal étoit soumis. En voilà plus qu'il n'en faut, pour justifier les rapports que

(1) Statius Sylvarum, l. 3, n°. 2, v. 112.

(2) Lucian, t. 1, p. 372, de vita auct.

(3) AElian. l. 10, c. 47.

nous avons établis entre le chien des enfers, dont triomphe Hercule, et la constellation du Chien, à laquelle, durant ce mois, s'unit le Soleil, et qu'il semble enchaîner à son char, pour le faire passer dans l'hémisphère lumineux, dont le Soleil et le jour sont toujours le centre. Depuis ce moment, le Chien céleste ne paroît plus la nuit, mais il accompagne ou précède, durant le jour, le char du Soleil. Aussi la fable dit-elle, qu'Hercule amena Cerbère (1) à la lumière. La doctrine des enfers étant un des principaux dogmes de l'initiation d'Eleusis, comme nous le ferons voir ailleurs, l'auteur du Poème d'Hercule a placé, sous le titre de ce chant, l'origine des mystères institués par Orphée, et a supposé que son héros, avant de descendre aux enfers, s'étoit fait initier à Athènes. Le nom de Linus fils d'Orphée, qui l'initia, amène naturellement le souvenir de son père, et fournit au Poète un morceau épisodique, dans lequel il raconte l'aventure touchante d'Orphée, qui descendit aux enfers, pour en retirer Eurydice, comme Hercule alloit en retirer son ami, comme Bacchus alla y chercher Sémélé sa mère.

Nous ne dissimulerons pas au reste,

(1) Diod. 40, p. 271, t. 26.

que ce travail pourroit être aussi-bien placé sous le signe suivant qu'ici, et former le douzième travail, comme il forme le onzième. Car la plus grande partie du Chien se lève avec le Cancer, dont il est également Paranatellon; aussi y a-t-il ici variété d'opinion entre les Auteurs anciens. Plusieurs, tels qu'Apollodore et Quintus de Smyrne, en font le douzième travail. Cependant, comme il peut aussi entrer dans le onzième, nous l'y avons mis pour ne pas nous écarter de l'ordre dans lequel Diodore de Sicile a rangé les douze travaux, ordre que nous nous sommes fait un devoir de suivre scrupuleusement.

Nous avons aussi projeté sous cette onzième division la constellation du Cygne céleste, qui se lève le soir à la fin du crépuscule, pendant que le Soleil parcourt les Gémeaux. C'est même cette apparence, qui a fait dire que les Gémeaux étoient nés des amours de Lédâ et de Jupiter métamorphosé en Cygne, dont l'image est aux cieux (1). Cette constellation monte avec le Sagittaire et avec le Capricorne, qui sont en aspect opposé avec les Gémeaux. Aussi Eudoxe et Eratosthène le placent-ils parmi les constellations, qui fixent les divisions de ces signes, et conséquemment celles du signe opposé ou des Gémeaux, par une

(1) Eratosth. c. 25.

suite nécessaire de la théorie des Paranatellons ; c'est par cette raison, que nous l'avons employé sous le Sagittaire avec les autres oiseaux, qui font l'objet du cinquième travail. C'est précisément à cette époque de l'année, ou du mois des Gémeaux, aux approches de la Canicule et de l'été, qu'Hésiode fixe le combat d'Hercule contre Cycnus, ou contre le Cygne, dont il triompha. C'étoit le temps, dit ce Poète, où la Cigale annonce aux hommes l'été par ses chants, et où la Canicule commence à brûler les corps (1), et à colorer un peu les raisins encore aigres. Cette époque est celle du voisinage du Solstice, ou du mois qui répond au lever du Cygne céleste. Ce combat d'Hercule contre Cycnus tombe donc à l'époque même du temps fixé par l'ascension du Cygne céleste, au moment où le Soleil se trouve uni à Sirius. Voilà donc le fondement des deux fictions et des deux victoires remportées, l'une sur un chien redoutable, et l'autre sur le héros Cycnus.

Diodore place la victoire sur Cycnus entre deux époques remarquables. La première est celle où Hercule défit le fleuve Acheloüs, métamorphosé en taureau (2), dont il rompit la corne, qui devint en-

(1) Hesiod. Scut. Herc. v. 393.

(2) Diodor. c. 35, p. 280.

suite la corne d'abondance ou d'Amalthee (f) ; allusion manifeste au signe du Taureau, qui a sous lui le fleuve Eridan, et au-dessus la chèvre Amalthee, que nous avons projetés dans notre dixième division ; la seconde est l'époque où Déjanire lui envoya la robe du Centaure, qui causa sa mort, et fixa le terme de ses travaux. Ainsi, d'après les traditions recueillies par Diodore, le combat contre Cycnus suit le dixième travail, et ne peut passer le douzième ou la fin de ses travaux ; ce qui le place à l'époque même que fixe Hésiode, au temps où la Cigale annonce les ardeurs de l'été, et où la Canicule va en redoubler les chaleurs.

Nous regarderons donc la victoire sur Cycnus, comme un épisode du onzième ou du douzième chant du Poème, dans lequel on célébroit les rapports de ces derniers mois avec la constellation du Cygne céleste, qui par son lever du soir y correspond. D'ailleurs, le calendrier des Pontifes marque sous ce mois, ou dans l'intervalle du temps que le Soleil met à parcourir les Gémeaux, le lever du Dauphin, lequel est placé immédiatement sous le Cygne, et qui ne monte jamais sur l'horizon sans lui. Quelques jours auparavant, le même calendrier place le lever de l'Aigle, lequel monte aussi avec le Cygne. Ainsi nous avons

été fondés à projeter sous les Gémeaux ce dernier animal céleste , comme nous le sommes à établir des rapports entre cette apparence Astronomique , et la victoire d'Hercule sur Cycnus , puisque cette victoire tombe , d'après Hésiode , au commencement des ardeurs de l'été. Suivant Diodore , c'est après son combat contre un Taureau , dont la corne devint celle d'Amalthée , ou de la Chèvre céleste placée dans les bras du Cocher. Le Cocher lui-même appuie son pied sur la corne du Taureau céleste , ou du signe qui précède les Gémeaux , dont le Cygne est un Paranatellon. Nous l'avons donc placé à ce titre sur les Gémeaux , à la suite de la Chèvre et du Cocher , Paranatellons communs au Taureau et aux Gémeaux.

On ajoutoit que Cycnus fut tué sur les bords du Pénée (1) , ou du fleuve qui couloit dans les étables d'Augias , et dont nous avons mis la source au Verseau , ou dans le signe céleste avec lequel la constellation du Cygne passe toujours au méridien. On disoit que le héros Cycnus , vaincu par Hercule , fut changé en oiseau de ce nom après sa mort. C'est ainsi que l'on publioit que Callisto avoit été changée en ourse , Io en vache , etc. et placées dans les cieux sous cette forme,

(1) Pausanias Attic. p. 25.



pour dire que , sous les noms d'Io et de Callisto , on avoit chanté le signe céleste du Taureau et la constellation de l'Ourse. On doit raisonner de même du Prince Cycnus , tué par Hercule et métamorphosé en oiseau. A Amyclée, en Laconie, où les Dioscures , autrement les Gémeaux fils du Cygne de Léda , étoient singulièrement honorés , on voyoit la représentation du combat d'Hercule contre Cycnus (1). Cet épisode du onzième chant , ou le combat d'Hercule contre Cycnus , fait la matière d'un fragment de poème attribué à Hésiode , et connu sous le nom de bouclier d'Hercule.

*Douzième Division , ou douzième Travail.*

Le Soleil , en quittant les Gémeaux , passe au signe du Cancer , le dernier des douze signes, à compter du Lion solstitial, et achève la révolution annuelle des douze mois , en remplissant sa douzième tâche, ou en remportant une douzième victoire. Ce douzième travail consistoit à aller dans les contrées les plus occidentales du monde , en Hespérie , et à y cueillir des pommes d'or , que gardoit un dragon redoutable. Les uns prétendent que ce fut Atlas , ou l'énorme Géant qui soutient le pôle , qui lui fit

(1) PAUS. p. 101 , Laconic.

présent de ces pommes , qu'il alla chercher exprès pour lui (1) ; les autres assurent qu'Hercule les emporta de force , après avoir tué le dragon gardien de l'arbre , qui portoit les pommes d'or du jardin des Hespérides ; d'autres auteurs , au rapport de Diodore , soutenoient qu'il y avoit équivoque dans le mot *méla* , qui signifie également des pommes et des brebis , et qu'ici on doit entendre , non des pommes d'or , mais des brebis à toison d'or.

En effet Varron (2) est dans l'opinion , que par *méla* on doit entendre des brebis. Palephate (3) pense de même. Bayer a (4) adopté leur sentiment , ainsi que beaucoup d'autres auteurs , tels que Servius dans son commentaire sur Virgile (5). Néanmoins les monumens des Grecs retracent des pommes dans les mains d'Hercule (6) , et c'est une branche de pommier , qui étoit peinte dans la main de l'*Ingeniculus* céleste. Ce qui prouve , que la dernière opinion n'est pas sans être appuyée de monumens , qui sont en faveur des pommes. D'ailleurs

(1) Apollodor. l. 2.

(2) Varro de re Rust. l. 2 , c. 1.

(3) Palephate , c. 19.

(4) Bayer Tab. 7.

(5) Serv. Comm. ad AEneid. l. 4 , v. 484.

(6) Paus. Heliac. l. 1 , p. 158--166 ; id. Heliac. l. 2 , p. 196.

nous

nous avons fait voir plus haut, que les pommes, mises dans les mains de l'*Ingeniculus*, sont une expression des récoltes d'automne, qu'il fixe par son lever du matin. Quoi qu'il en soit, ajoute Diodore, chacun peut là-dessus penser ce qui lui plaît, et choisir celle des traditions, qui lui paroîtra la plus vraisemblable. Pour nous, nous en dirons autant au lecteur : car le ciel, dans les tableaux de ce mois, offre matière à la double fiction.

D'abord on voit monter le Céphée sur l'horison, au moment du coucher des premiers degrés du Cancer. On peut donc le regarder comme un Paranatellon de ce signe, et en conséquence le projeter sous cette division du zodiaque. Horace (1) le place au nombre des constellations, qui, aux environs du Solstice, doublent les ardeurs de la Canicule. Céphée fut peint souvent sous les traits d'un berger avec son chien et ses brebis. Blaëu et Hyde (2) dans ses commentaires sur Ulugh-Beigh, s'accordent à reconnoître dans la constellation du Céphée la peinture d'un berger avec son chien et ses moutons. Le coucher du Céphée, qui arrive toujours avec celui du Belier, au-dessus duquel il est

(1) Horac. l. 3, Od. 23, v. 18.

(2) Cæsius, p. 114; Hyd Comm. p. 15. Idem. de Vet. Pers. Rel. c. 5, p. 131.

placé alors sur le bord occidental, peut avoir donné lieu à cette union des brebis au Céphée. Le Dragon du pôle ou des Hespérides est placé à côté de ce berger ou du Céphée. Ainsi la fiction a un fondement dans les positions du Céphée, voisin du pôle et du Dragon gardien du jardin des Hespérides. Céphée, suivant Eratosthène, fut placé au pôle par le bienfait de Minerve (1). Le dragon des Hespérides y fut aussi placé par la même Déesse (2). Ce fut aussi Minerve, suivant Apollodore, qui reporta au jardin des Hespérides le fruit de la douzième conquête d'Hercule, soit pommes, soit brebis (3).

Quant au Dragon du pôle, toute l'antiquité (4) s'accorde à dire, que c'étoit le monstre terrible, qui gardoit dans le jardin des Hespérides le dépôt précieux, dont Hercule s'empara dans son douzième travail. Aussi représente-t-on Hercule *Ingeniculus*, ou la constellation de l'agenouillé, écrasant de son pied le Dragon du pôle, connu vulgairement sous le nom de dragon des Hespérides. Nous l'avons donc projeté sous les pieds de l'Hercule *Ingeniculus*, tel absolument qu'il est

(1) Eratosth. c. 15.

(2) Hygin. l. 2.

(3) Apollodor. l. 2.

(4) Theon. p. 113. Hygin. l. 2. German. Cæs. c. 3. Eratosth. c. 3.

dans la sphère , où il retrace , dit Eratosthène , la mémoire et l'image de ce combat d'Hercule (1). Au moment où Hercule arrive au couchant , ou figurément en Hespérie (g) , le dragon s'y trouve aussi placé prêt à descendre au bord occidental. Hercule remonte-t-il à l'orient ? le dragon remonte à sa suite , en automne ou dans la saison des fruits , qu'il annonce toujours par son retour : ce qui sans doute a donné occasion de le désigner sous le nom de Gardien des pommes. Aussi le peignoit - on souvent entortillé autour du tronc d'un arbre fruitier (h) , et on l'appela en conséquence, *le serpent, qui monte à l'arbre* (2). Hercule achève donc sa carrière, lorsque son image , l'agenouillé, ou Hercule *Ingeniculus* arrive au couchant suivi du dragon , qui annonçoit l'automne tous les ans ; dragon , que ce héros semble écraser sous son pied. Voilà donc aussi un fondement à la fiction de la victoire du Soleil sur le dragon, qui gardoit les pommes (i) précieuses du jardin des Hespérides , et qui terminoit la série des douze tableaux Astronomiques , qui , par leurs levers ou leurs couchers , marquoient la succession des douze mois , qu'engendre le Soleil dans sa révolution annuelle.

(1) Pausan. Heliac. 2 , p. 196.

(2) Bayer. Tab. 3.

Après avoir terminé ses douze travaux et fourni la carrière, qu'on lui avoit donnée à parcourir, Hercule attendit, suivant Diodore (1), la récompense qui lui avoit été promise par l'oracle d'Apollon, c'est-à-dire l'immortalité. Voici comment il fut appelé à en jouir. Ce héros, voulant offrir un sacrifice aux Dieux (2), se fait apporter la chemise et la robe, qui lui servoient à cet usage. Son épouse, Déjanire, jalouse d'une nouvelle maîtresse qu'avoit faite Hercule, crut pouvoir fixer son époux et le rappeler à elle, en usant d'un philtre, qui lui avoit été indiqué par le Centaure Nessus, qu'avoit tué Hercule près du fleuve Evenus. Ce philtre étoit un poison cruel, qui dévora les membres d'Hercule. Ce héros monta sur un bûcher où il se brûla, après avoir remis ses flèches à Philoctète. Son corps fut réduit en cendres; et lorsqu'on vint pour recueillir ses ossemens, on ne trouva plus rien; ce qui fit juger qu'Hercule, comme l'avoit dit l'oracle, avoit quitté la terre pour aller dans l'Olympe jouir de l'immortalité des Dieux (3). Depuis ce moment, on sacrifia à Hercule comme à un héros; et bientôt après les Athéniens déterminèrent, par leur exemple, tous les autres

(1) Diod. c. 26, p. 272.

(2) Ibid. c. 36, p. 283.

(3) Ibid. p. 283.

Grecs à lui sacrifier comme à un Dieu. Junon, réconciliée avec lui, l'adopta dans l'Olympe, et lui donna pour épouse Hébé, qui servoit d'échanson aux Dieux.

A ces tableaux de la poésie nous allons opposer ceux qu'offre le ciel, au moment où le Soleil achève sa carrière annuelle, et où l'*Ingeniculus*, l'Hercule constellation, disparoît au couchant. C'est alors que se lève le fleuve du Verseau, signe de Junon, dont l'eau s'appelle le nectar des Dieux. Comme le Génie, qui tient l'urne d'où s'échappe ce fleuve, s'appelle Ganymède, échanson des Dieux, nous l'avons donc projeté sous notre douzième division. Le Centaure achève de se coucher. Nous l'avons également projeté ainsi que l'autel, sur lequel on dit qu'il sacrifie, et qui fixe son coucher au lever du Verseau (1). Conséquemment il est Paranatellon de ce signe, et du signe opposé, c'est-à-dire de la fin du Cancer et du commencement du Lion. Ainsi son coucher annonce la fin de la révolution de l'année, dont le commencement est au Lion, ou la fin de la période, dont nous venons de comparer les douze divisions avec les constellations qui s'y lient et qui les fixent. C'est donc la figure du Centaure, qui fixe le terme de la carrière mor-

(1) Hygin. l. 3.

telle d'Hercule, ou du Génie, du Dieu ou Héros chanté sous ce nom, dans le poëme sur les douze travaux du Soleil.

La dernière nuit de l'année Olympique, ou de l'année solstitiale, étoit ouverte par l'apparition du Génie, qui sert à boire aux Dieux, fonction qu'avoit remplie Hébé, et par le coucher du Centaure. Le lendemain la nouvelle période recommençoit à l'entrée du Soleil au Lion, époque fixée à l'Aurore par un groupe d'étoiles placé au couchant, et sur lesquelles on dessina la figure d'un homme vêtu d'une peau de Lion et armé d'une massue, image connue encore aujourd'hui sous le nom d'Hercule, dont elle a tous les attributs. Cet Hercule agenouillé étoit donc le premier Paranatellon de l'année, celui qui en ouvroit la marche, comme le Centaure, qui cause la mort d'Hercule, en étoit le dernier, et fixoit le terme de la carrière annuelle du Soleil.

Non-seulement nous retrouvons aux cieux les deux constellations qui, par leur coucher, l'une le soir, et l'autre le matin, forment les deux termes de la révolution annuelle; mais nous avons encore vu, que les douze divisions, qui partagent cette même révolution en mois, sont marquées par la succession de levers et de couchers de figures célestes, qui offrent les mêmes tableaux que ceux des douze



titres principaux des douze combats , et qui nous les présentent absolument dans le même ordre. Les points intermédiaires et les points extrêmes , qui partagent et qui bornent la carrière annuelle du Soleil , sont donnés par la révolution de la sphère , et peuvent encore se reconnoître aujourd'hui par tout homme qui voudra les observer. Un accord aussi parfait , entre les douze grands tableaux du ciel et les douze titres des douze chants sur les exploits d'Hercule , nous autorise à voir , dans la suite des douze travaux d'Hercule , un poème solaire , qui a son unité comme l'année et ses divisions en chants , comme celle-ci en mois et en saisons. C'est un poème avec unité d'action , laquelle résulte du rapport des douze travaux à un objet commun , qui les lie et les amène nécessairement à la suite les uns des autres.

Cet objet commun est la révolution du temps, qu'engendre le Soleil en luttant contre le mouvement du ciel , et contre le mouvement journalier ou du premier mobile , qui entraîne tous les corps célestes. C'est cet effort du Soleil dans le Zodiaque , où il se meut en sens contraire du monde , qui l'a fait nommer *l'infatigable voyageur* par Homère , comme l'a très-bien observé Servius (1).

(1) Servius *Æneid.* l. 1 , p. 745.

Le Soleil lui-même, dans le discours que lui prête Ovide, vante la force constante avec laquelle il lutte contre le mouvement des cieux, qui emporte tous les astres, et auquel il résiste par sa marche annuelle, qui lui fait remonter successivement tous les signes. Voilà ces travaux du Soleil, qui faisoient l'objet des chants poétiques des Prêtres, qui se disoient inspirés des Dieux, et instruits par les savantes leçons d'Atlas, leçons qu'Iopas, sur sa lyre d'or, répéta à la fin du repas, que Didon donna aux Troyens.

On célébroit des fêtes en honneur d'Hercule à Thisbé et à Tiphia en Bœotie (1). Les plus anciens Théologiens, dit Proclus (2), ont chanté le Temps comme un Dieu; c'est lui qui vieillit et rajeunit tout, et qui ramène tout en cercle. Or toutes les fois que les anciens célébroient des fêtes en honneur d'une Divinité, ils rappeloient dans des hymnes sacrés les actions, que l'on supposoit leur avoir mérité l'immortalité et les hommages des mortels. C'est ainsi qu'à la suite d'un sacrifice à Hercule on voit les Arcadiens, qui étoient venus avec Evandre en Italie (3), former des chœurs de jeunes gens et de vieillards, qui célébroient

(1) Pausanias Bœotic. p. 306.

(2) Procl. in Tim. Plat. l. 4, p. 146.

(3) *Æneid.* l. 8, v. 287.

les douze travaux d'Hercule , et sur-tout sa victoire sur le méchant ou sur *Cacus*. Les adorateurs du Soleil chantoient sa puissance et ses bienfaits. Ce sont les débris de ces poèmes antiques , qui sont entrés dans la masse confuse des fictions Mythologiques , et qui avoient pour objet le Soleil et les astres qu'il rencontre dans sa route. Ces fables furent réunies en un corps de poème , sous le nom de l'*Héracléide* (k) par Panyasis (1), Pisandre (2) et Créophile (3). Les Grecs répétèrent dans leurs statues et dans leurs images (l), et retracèrent par-tout les tableaux des victoires d'Hercule , quoiqu'ils ne les entendissent plus , et cela , parce qu'ils cherchoient sur la terre les traces du héros du poème , qui n'habite que les cieux , et qui n'en descendit jamais , que dans les fictions sacrées. Mais en nous reportant vers les régions lumineuses de l'Olympe , nous y avons trouvé le canevas simple du poème solaire , appelé l'*Héracléide*. Nous allons mettre ici sous les yeux du lecteur le tableau comparatif des constellations , qui se lèvent ou qui se couchent chaque mois , dans l'ordre successif des mois , à compter du Solstice d'été , et

(1) Athen. l. 11.

(2) Strabon , l. 15 , p. 688.

(3) Pausan. Messeni. p. 112.

celui des titres des douze chants du poëme , à commencer par la victoire sur le Lion , qui est le premier chant de ce poëme. Ce rapprochement mettra le lecteur à portée de saisir d'un seul coup d'œil l'ensemble des rapports , et de juger de leur vérité.



---

TABLEAU COMPARATIF.

---

CALENDRIER.

P O È M E .

---

*Premier Mois.*

*Titre du premier Chant,  
ou du premier Tra-  
vail.*

PASSAGE du Soleil  
au Lion, appelé *Lion  
de Némée*, fixé par  
l'Hercule céleste.

VICTOIRE d'Hercule  
remportée sur le Lion  
de Némée.

---

*Deuxieme Mois.*

*Deuxieme Travail.*

Passage du Soleil au  
signe de la Vierge, ap-  
pelée *Cérès*, Déesse ado-  
rée à Lerne, marqué par  
le coucher de l'Hydre  
céleste, appelée *Hydre  
de Lerne*.

Victoire d'Hercule  
sur l'Hydre de Lerne.

---

*Troisicme Mois.*

*Troisieme Travail.*

Passage du Soleil au  
signe de la Balance,  
à l'entrée de l'Automne,

Hospitalité donnée à  
Hercule par le Cen-  
taure, et combat des

fixé par le lever du Centaure, qui donna l'hospitalité à Hercule, lequel est encore représenté avec une outre pleine de vin, et avec un Thyrsé orné de pampres et de raisins. Lever de l'Ourse, appelée le *Porc*, et l'animal d'Erymanthe.

Centaures pour un tonneau de vin. Victoire d'Hercule sur les Centaures. Défaite d'un affreux Sanglier, qui ravageoit les forêts d'Erymanthe.

---

*Quatrieme Mois.*

Passage du Soleil au Scorpion, fixé par le coucher de Cassiopée, constellation dans laquelle on peignoit autrefois une Biche.

---

*Quatrieme Travail.*

Triomphe d'Hercule sur une Biche aux Cornes d'Or, et aux Pieds d'Airain, qu'il prit sur le bord de la mer, où elle se reposoit.

---

*Cinquieme Mois.*

Passage du Soleil au signe du Sagittaire, consacré à la Déesse Diane, qui avoit un superbe Temple à Stymphale, où l'on voyoit les oiseaux Stymphalides. Ce passage est fixé par le lever des trois oiseaux de la voie lactée, le Vautour, le Cygne, et l'Aigle percé par la flèche d'Hercule.

---

*Cinquieme Travail.*

Hercule, près de Stymphale, donne la chasse à des oiseaux, connus sous le nom d'oiseaux du lac de Stymphale, oiseaux que les médailles de Périnthe représentent au nombre de trois.

*Sixieme Mois.*

Passage du Soleil au signe ou à la station céleste du Bouc, autrement le Capricorne, siège de Pan Dieu des Bergeries, Bouc à queue de Poisson, fils de Neptune, suivant les uns, et petit-fils du Soleil, suivant d'autres. Ce passage est marqué par le coucher du fleuve du Verseau, dont l'extrémité coule dans la station du Capricorne, et dont la source est entre les mains d'Aristée, fils du fleuve Pénée, et qui habitoit sur ses bords.

*Septieme Mois.*

Passage du Soleil au signe du Verseau, et au lieu du Ciel, où se trouvoit tous les ans la pleine Lune, qui servoit d'époque à la célébration des jeux Olympiques. Ce passage étoit marqué par le Vautour, placé dans le Ciel à

*Sixieme Travail.*

Hercule nettoie les étables d'Augias. Ce prince étoit fils du Soleil, suivant les uns, et fils de Neptune, suivant d'autres; il y fit couler les eaux du fleuve Pénée, ou suivant quelques-uns, celles de l'Alphée, qui arrose l'Elide, et sur les bords duquel se célébroient les Jeux Olympiques.

*Septieme Travail.*

Hercule arrive en Elide, sur les bords de l'Alphée; il étoit monté sur le cheval Arion. Il amène avec lui le Taureau de Crète, qu'avoit aimé Pasiphaë, et qui ravagea ensuite les plaines de Marathon. Il fait célébrer les Jeux

côté de la constellation appelée *Prométhée*, en même temps que le Taureau céleste, appelé *Taureau de Pasiphaë, d'Europe et de Marathon*, culminoit au Méridien, et au coucher du cheval *Arion* ou de *Pégase*.

---

*Huitieme Mois.*

Passage du Soleil aux Poissons, fixé par le lever Héliaque du *Pégase*, qui avance sa tête sur le *Verseau* ou sur *Aristée*, fils de *Cyrène*.

---

*Neuvieme Mois.*

Passage du Soleil au signe du *Belier*, consacré à *Mars*, et qu'on appelle encore *Belier de Phryxus*, ou *Belier à Toison d'Or*. Ce passage est marqué par le lever du navire *Argo*, ou du vaisseau des *Argonautes*; par le coucher d'*Andromède*, et de sa ceinture; par celui de la *Baleine*; par le lever de

*Olympiques*, qu'il insti- tue, et où il combat le premier. Il tue le *Vautour de Prométhée*.

---

*I. uitieme Travail.*

Conquête que fait *Hercule* des chevaux de *Diomède*, fils de *Cyrène*.

---

*Neuvieme Travail.*

*Hercule* s'embarque sur le vaisseau *Argo*, pour aller à la conquête de la *Toison d'Or*. Il combat des femmes guerrières, filles de *Mars*, à qui il ravit une superbe *Ceinture*, et il délivre une jeune fille exposée à une *Baleine* ou à un *Monstre marin*, tel que celui auquel fut exposée *An-*



Méduse, et par le coucher de la reine Cassiopée.

dromède, fille de Cassiopée.

*Dixieme Mois.*

Le Soleil quitte le Belier de Phryxus, et passe sous le Taureau. Ce passage est marqué par le coucher d'Orion, de cet Orion qui fut amoureux des *Atlantides*, ou des *Pleiades*; par celui du Bouvier conducteur des bœufs d'Icare; par celui du fleuve Erydan; par le lever des *Atlantides*, et par celui de la Chèvre, femme de Pan ou de Faune.

*Dixieme Travail.*

Hercule, après son voyage vers la Colchide avec les Argonautes, passe en Hespérie à la conquête des bœufs de Géryon, tue un Prince cruel, qui poursuivoit les *Atlantides*, et arrive chez Faune en Italie; au lever des *Pleiades*.

*Onzieme Mois.*

Le passage du Soleil aux Gémeaux est indiqué par le coucher du chien Procyon; par le lever Cosmique du grand Chien, au-dessus duquel monte l'Hydre; et par le lever du soir de la constellation du Cygne.

*Onzieme Travail.*

Hercule triomphe d'un Chien affreux, dont la queue étoit un Serpent, et dont la tête étoit hérissée de Serpens. Il défait aussi Cycnus, ou le prince Cygne, au moment où la Canicule brûle la terre de ses feux.

*Douzieme Mois.*

Le Soleil entre au signe du Cancer, le dernier mois, au coucher du fleuve du Verseau et du Centaure, qui sacrifie sur un Autel; au lever du Berger et de ses Moutons, et au moment où Hercule va se coucher vers les régions Occidentales, appelées l'*Hespérie*, suivi du Dragon du Pôle, gardien des Hespérides, Dragon qui tombe près de lui, vers le couchant.

*Douzieme Travail.*

Hercule voyage en Hespérie pour y cueillir des Pommes, que gardoit un Dragon qui, dit-on, est celui du Pôle de nos sphères, ou suivant d'autres, pour enlever des Brebis à Toison d'Or. Il se dispose à faire un sacrifice, et se revêt d'une Robe teinte du sang d'un Centaure, qu'il avoit tué au passage d'un fleuve. Cette Robe lui donna la mort, et là finit sa carrière mortelle.

Le tableau comparatif, que nous venons de placer ici sous les yeux du lecteur, le met à portée de juger lui-même de la vérité des rapports, que nous prétendons exister entre les douze chants de l'*Héracléide*, ou du poème sur Hercule, et les figures Astronomiques des anciens calendriers, lesquelles répondent aux douze mois de la révolution annuelle du Soleil, Dieu du temps et père des saisons, comme Hercule l'étoit dans la théologie ancienne. La correspondance nous paroît si frappante, que nous ne voyons point

ce

ce que l'on pourroit objecter contre notre démonstration. En effet il faudroit, qu'on osât nier que les anciens aient réglé ainsi leurs calendriers, et déterminé de cette manière les douze divisions du Zodiaque, par la succession des constellations, qui se levoient et se couchoient avec chaque signe dans chaque mois. Mais alors, nous opposerions le témoignage de toute l'antiquité, qui dépose en faveur de notre assertion. Il resteroit peut-être à dire, que les constellations, que nous avons casées sous chaque division, n'y répondent pas par leur lever ni leur coucher, et que c'est mal-à-propos que nous les y avons projetées. Mais alors, nous répondrions, que chacun peut vérifier par lui-même nos observations, et qu'à l'aide d'un globe il est facile de s'en assurer. D'ailleurs, il n'est presque aucune de nos projections, qui ne soit appuyée du témoignage de quelqu'Astronome, ou de quelque calendrier ancien. Les autorités, que nous avons tirées d'Eratos-thène, de Théon, d'Aratus, de Manilius, d'Hygin, de Germanicus, des sphères orientales imprimées dans Scaliger, des calendriers rustiques et des calendriers sacrés de Columelle et d'Ovide, sont de sûrs garants de nos positions et les justifient presque toutes. Il faudroit enfin, qu'on pût nous accuser

d'avoir rangé, dans l'ordre qui nous étoit le plus convenable, la succession des douze travaux. Mais alors nous répondrions, qu'elle nous a été donnée par les anciens, et principalement par Diodore de Sicile, et que nous ne nous en sommes jamais écartés. Dès le moment où nous avons eu attaché le premier travail d'Hercule au signe solstitial du Lion, marqué par le coucher d'Hercule *Ingeniculus*, nous avons été forcés de caser tous les autres travaux sous les signes suivans, en gardant rigoureusement l'ordre, dans lequel ils se succèdent dans la fable des douze travaux; et c'est en les distribuant ainsi, qu'il en est résulté la correspondance, qui existe entre les titres de ces travaux et les figures célestes du planisphère. Il n'y a donc rien de nous, que le rétablissement du planisphère, d'après les principes anciens, et la comparaison avec les douze chants du poëme. Nous n'avons rien créé; les figures existent dans les constellations de temps immémorial, et leur origine se perd dans la nuit des siècles. La succession de leurs couchers et de leurs levers, et la correspondance de ces levers et de ces couchers avec ceux des douze signes, sont une suite nécessaire de leur position dans la sphère, et de la rotation du ciel sur son axe, comparée à l'horizon. Nous n'avons fait que l'obser-

ver, ou que profiter des anciennes observations, pour rapporter ces phénomènes à notre planisphère ; c'est-à-dire que nous avons peint ce que les calendriers indiquoient ; et qu'au lieu de dire, par exemple, le Centaure se lève avec la Balance, nous avons dessiné le Centaure sous cette division du Zodiaque, ce qui revient au même : ainsi des autres. Or, c'est après avoir exécuté un planisphère, suivant ces principes avoués par toute l'antiquité, qu'il en est résulté une correspondance, dont nous laissons juge le lecteur. Nous ne dissimulons pas cependant notre opinion personnelle ; et nous osons dire, qu'il est impossible qu'une correspondance aussi parfaite soit le fruit du hasard. Nous y voyons une démonstration complète de la vérité de cette ancienne tradition rapportée par Porphyre ; savoir, que la fable des douze travaux a pour base la division des douze signes du Zodiaque, et qu'Hercule n'est que le Soleil, qui parcourt tous les ans cette carrière, dont l'entrée étoit fixée au point solstitial, occupé autrefois par le Lion céleste, lequel fournit l'attribut caractéristique du Soleil arrivé au lieu le plus élevé du ciel.

Cette vérité bien démontrée amène à sa suite une foule de conséquences. Il est évident d'abord, que nous avons

jusqu'ici fait bien peu de progrès dans l'étude de l'antiquité, puisque nos érudits mettent encore aujourd'hui Hercule au nombre des princes, qui gouvernoient anciennement la Grèce, et puisque son siècle est une époque chronologique. C'est bien là le cas de dire : fiez-vous à Messieurs les savans. Je me suis fait moi-même des ennemis, pour avoir osé avancer, que jamais Hercule n'avoit existé que dans le Soleil, et n'étoit point un héros, qui eut autrefois étonné les hommes par sa puissance, et excité leur reconnoissance par ses bienfaits (*m*). J'ai eu à braver l'opinion de gens à réputation à la mode, qui, dans leurs ouvrages, nomment le premier, le second Hercule, et qui ont avancé, que les aventures merveilleuses de ce prétendu héros et de ses semblables avoient un fond historique; qu'en écartant le merveilleux des fables anciennes, on retrouveroit l'histoire des premiers âges du monde. Certainement, si l'histoire romanesque d'Hercule étoit celle d'un homme, je ne vois pas comment elle s'accorderoit si bien avec les apparences célestes, et si mal avec les vraisemblances historiques, et avec la nature des événemens humains, et comment elle offriroit tant de difficultés chronologiques, que jamais on ne pourra les résoudre.

Diodore de Sicile lui-même, en commençant le récit merveilleux des exploits d'Hercule (1), convient qu'il présente de grandes difficultés, et qu'on auroit tort de l'assujettir aux règles de la critique ordinaire. Il a une double crainte; d'un côté, il appréhende, dit-il, de diminuer la réputation du héros, et l'idée des hauts faits, qui lui ont mérité l'immortalité, s'il passe sous le silence plusieurs traits incroyables de cette histoire; et de l'autre, il craint, en les rapportant tous, d'écrire une histoire qui ne mérite aucune confiance. On voit par-là, que son respect religieux pour Hercule, reconnu par les Grecs pour un grand prince ou un héros, qui par ses rares exploits mérita d'être mis au nombre des Dieux, l'obligeoit de s'affranchir des règles de la critique, que doit avoir toujours pour guide un historien sage. Ainsi, l'opinion ou l'erreur publique sur Hercule le force à composer avec la raison et avec les vraisemblances historiques. Que d'historiens ont fait ce honteux sacrifice à l'ignorance ou à l'imposture des siècles, qui les avoient précédés, sur-tout quand il s'est agi d'histoires merveilleuses consacrées par un culte et par la superstition des peuples! Diodore se réduit à dire que, dans l'histoire des

(1) Diod. l. 4, c. 151.

temps fabuleux , il ne faut pas porter une critique trop sévère : raison misérable. Car plus les faits sont merveilleux et hors de l'ordre de la nature des événemens humains , plus il faut y regarder avant de les séparer de la fable et du roman , pour les incorporer à l'histoire ; sur-tout quand on sait , que les anciens eux-mêmes disoient , que l'invraisemblance seule de ces histoires devoit suffire pour nous empêcher de les prendre à la lettre. Malheureusement il n'est pas d'opinion exagérée , de conte extravagant , qui ne passe à la faveur de la religion ; et le merveilleux des fictions n'est pour l'homme crédule , qu'un titre de plus pour les faire adopter comme histoire.

Nos pères , ajoute Diodore , ont accordé à Hercule l'immortalité , à cause des bienfaits dont il avoit comblé les hommes , en délivrant la terre des monstres qui la rendoient inhabitable ; il y auroit de l'injustice et de l'ingratitude de notre part à ne pas croire à la réalité de ces hauts faits. Ce raisonnement n'est pas trop conforme aux règles de la logique : néanmoins il est fort ordinaire. Nos pères , dit - on , ont toujours cru cela ; pourquoi ne le croirions - nous pas ? C'est-à-dire que , parce que nos pères ont été crédules et ignorans , il faut que nous soyons condamnés à l'être aussi éternellement. Nos pères ont cru , qu'il



y avoit eu un certain prince appelé Hercule , qui dépucela cinquante filles en une nuit, qui vécut dans le ventre d'une baleine , laquelle le revomit sur le rivage ; un prince , qui au berceau étouffa deux monstrueux serpens , étrangla des lions , des sangliers , descendit aux enfers , d'où il tira le chien Cerbère , tua des hommes ou des monstres à têtes et épaules humaines et à corps de cheval, des rois gigantesques à trois corps , qui passa la mer (1) dans un gobelet : ils ont cru une foule d'autres fictions romanesques ; et nous devons le croire aussi , quelque invraisemblables que soient ces histoires ? Il faut convenir, que quand la raison et le bon sens repoussent loin du sanctuaire de l'histoire de semblables monstruosités, et qu'on n'a d'autre motif pour les y faire entrer , que la crédulité des siècles d'ignorance , c'est bien là sacrifier à la barbarie des préjugés , plutôt que déférer à des autorités sages et anciennes. C'est à la suite de ce discours préliminaire de Diodore, sur l'absurdité de l'histoire merveilleuse d'Hercule , dont il ne peut excuser l'invraisemblance , que par les plus pitoyables raisons , telles que celles qui sont tirées de la crédulité religieuse des anciens Grecs , que cet historien commence le récit de ces étranges

(1) Macrob. Sat. l. 5, c. 11.

aventures , dont nous venons de montrer le fondement dans les apparences Astronomiques et dans les phénomènes célestes.

Il résulte une seconde conséquence de notre démonstration ( car nous osons l'appeler ainsi ; ) c'est que le témoignage de plusieurs siècles et de plusieurs peuples en faveur des histoires religieuses et de l'existence de ces enfans des Dieux, objet du culte des crédules mortels , n'est pas une grande preuve de leur réalité historique. L'exemple d'Hercule met cette vérité dans la plus grande évidence. Tous les Grecs croyoient à l'existence d'Hercule , comme à celle d'un prince , qui avoit vécu parmi eux autrefois , qui avoit eu une femme , des enfans , et qui avoit été le chef d'une famille , appelée famille des Héraclides , dont les descendants régnèrent sur différentes peuplades. Ces petits rois se disoient descendus d'Hercule , comme les Incas du Pérou se disoient descendre du Soleil. Par-tout on montrait des traces de l'existence d'Hercule , jusqu'à l'empreinte sacrée de ses pas (1). Non-seulement on en faisoit un homme , mais on avoit son signalement ; il étoit maigre , nerveux , basané ; il avoit le nez aquilin , les yeux

(1) Hérodote , l. 4 , c. 82.

bleus, les cheveux crépus ; il étoit d'une santé robuste (1).

On fixoit jùsqu'à la hauteur de sa taille, que l'on faisoit de sept pieds, nombre sacré dans le système solaire (2). On montroit en Italie (3) et ailleurs les villes, qu'il avoit fondées, les canaux qu'il avoit creusés, les rochers qu'il avoit séparés, les colonnes qu'il avoit posées, les pierres que Jupiter avoit fait tomber du ciel, pour remplacer les traits qui lui manquoient pour combattre les Liguriens. Les Cigales de la Calabre étoient muètes, depuis que ce Héros leur avoit défendu de troubler son sommeil (4) ; des temples, des statues, des fêtes, des jeux solennels établissent son honneur ou institués par lui, rappeloient à tous les Grecs les hauts faits d'Hercule et les bienfaits, dont il avoit comblé l'univers en général, et en particulier les Grecs ; et néanmoins nous venons de voir, qu'Hercule n'étoit que le Soleil, qui engendre le temps en circulant dans le Zodiaque autour de l'univers, et dont la marche et les divisions graduées sont marquées par les animaux célestes, les seuls qu'ait jamais combattu Hercule. Quelle matière à

(1) Clem. Alex. Admon. ad Gent. p. 19.

(2) Solin. p. 17.

(3) Idem. p. 20.

(4) Solin. p. 26.

réflexions, pour ceux qui tirent de grands argumens de la croyance d'un ou de plusieurs peuples et de plusieurs siècles, pour établir la vérité d'un fait historique, sur-tout quand il s'agit de religion? La philosophie d'un seul homme, dans ce cas, vaut mieux que l'opinion de plusieurs milliers d'hommes et de plusieurs générations. Le peuple croit, et le philosophe raisonne et juge. Ces réflexions trouveront leur application ailleurs, et cette vérité recevra une nouvelle démonstration, quand nous prouverons que le Dieu des Chrétiens, leur fameux Christ, n'est encore que le Soleil, et que sa légende miraculeuse n'a pas d'autre objet que l'histoire merveilleuse du Soleil Hercule. C'est absolument la même chose, au génie près de Mystagogues. Au lieu de douze travaux, ce sont douze Apôtres, qui font l'office des douze grands Dieux, qui présidoient aux douze signes, auxquels ces travaux répondent.

Une troisième conséquence naît encore; c'est que l'histoire d'Hercule se trouvant liée dans toutes ses parties avec celle de presque tous les Dieux et de tous les héros de l'ancienne Grèce (*n*), il y a beaucoup d'apparence, que toutes ces histoires ont la même base Cosmogonique, et que les amis, les parens d'Hercule, ainsi que les héros qu'il combat,

n'ont pas plus de réalité que lui. Or, nous le voyons délivrer Hésione, fille de Laomédon roi de Troye, et sœur de Priam; nous le trouvons avec les Dioscures et avec Jason sur le vaisseau des Argonautes, et l'on montrait même près de Magnésie le lieu où les Argonautes l'avoient débarqué (1). Nous le voyons aux enfers avec Thésée, en Crète subjuguant le Taureau de Pasiphaë, fille de Minos, combattant les Amazones sur les bords du Thermodon, enlevant en Thrace les chevaux de Diomède, tuant ailleurs le Vautour de Prométhée, allant en Mauritanie chez Atlas pour le décharger du fardeau du monde, recevant l'hospitalité de la part des Centaures en Thessalie, de Fauné en Italie, nétoyant les étables d'Augias en Elide, tuant Cycnus fils de Mars, etc. Que penser après cela, de Laomédon, de Priam et de Troye, de Jason et des autres Argonautes, de Thésée qui subjugua aussi le Taureau de Crète, transporté aux plaines de Marathon, des amours de Pasiphaë elle-même, des Amazones, de Diomède et des autres héros Grecs; d'Adraste possesseur du cheval Arion, sur lequel étoit monté Hercule, quand il arriva en Elide; de Prométhée et de son Vautour, d'Atlas

(1) Herod. l. 7, c. 192.

et de ses filles, qui furent mères de tant de Dieux et de héros Grecs ; de Chiron le Centaure, qui fut précepteur d'Achille, et qui inventa, dit-on, la sphère ; de Faune et de Picus en Italie ; des premiers rois d'Elide, etc ? N'est-il pas naturel de les chercher dans les mêmes régions où les rencontroit Hercule, dans ces contrées supérieures à la Terre et à la Lune, qu'Hercule ou le Soleil n'a jamais abandonnées, et qui ont été le brillant théâtre de ses exploits ? Cette conséquence nous paroît assez simple, et nous aurons lieu de lui donner une nouvelle force, dans l'analyse que nous ferons bientôt de l'expédition des Argonautes et des combats de Thésée, qui ont pour champ commun le ciel, et où la plupart des mêmes héros Grecs se retrouvent encore mis sur la scène par les poètes Mythologues. D'où il résulte, que toute la partie merveilleuse de l'ancienne histoire, et que tout ce qui tient aux temps héroïques de la Grèce, doit être retranché impitoyablement des fastes de l'histoire et de la chronologie, pour être rendu à la fable et aux allégories cosmogoniques, quoique l'érudition et l'ignorance se soient accordées à les en séparer.

Il est enfin une quatrième conséquence ; c'est qu'il a dû s'écouler plusieurs siècles de barbarie en Grèce, de-

puis l'âge où ces fables ingénieuses y furent faites , jusqu'à l'âge d'Homere , pour que le fil des anciennes idées ait été totalement perdu , comme il nous paroît qu'il l'a été. On fait communément vivre Homère 850 ans avant notre Ere. Or, ces fables remontent au moins à 2500 ans avant cette même Ere ; puisque le Lion étoit alors signe solstitial : donc il a dû s'écouler plus de 1600 ans entre les siècles où furent faits ces poèmes , et le siècle d'Homère. Le génie du Poète, qui chante cet Hercule , est au moins aussi grand , aussi riche que celui du chantre d'Achille , si on en juge par les morceaux qui nous restent , comparés au canevas qui leur sert de base. En effet , tout est personifié , tout est animé dans le calendrier sacré de ces prêtres du Soleil , et d'une manière bien différente , que n'a été celui des Pontifes romains par Ovide , qui l'a publié dans ses Fastes. Tous les animaux célestes y prennent un air terrible ; et Hercule , ou le Soleil , y a les traits d'un héros invincible. Tout est vie , tout est mouvement dans les tableaux de ces Poètes ; et l'imagination la plus hardie en a conçu les dessins ; tout jusqu'à l'Ecrevisse y prend un caractère redoutable.

Le Soleil , dépositaire de la force universelle du monde , est un héros qui entreprend de parcourir l'Univers , pour

faire sentir à l'homme sa puissance et ses bienfaits. Que trouve-t-il à l'entrée de la carrière, qu'il se propose de parcourir? un Lion affreux, qui ravage les campagnes; il l'attaque, il se mesure avec lui, l'étouffe dans ses bras, et se pare de la dépouille de l'animal vaincu; il s'achemine ensuite à une seconde victoire. L'Hydre céleste est le second monstre, qui s'offre sur la route du héros. La poésie la représente comme un serpent à cent têtes, qui sans cesse renaissent de leurs blessures. Hercule les brûle de ses feux puissans, etc. Les ravages que fait cet animal redoutable, l'effroi des habitans des campagnes voisines des marais, que l'hydre habite, ses horribles sifflemens; d'un autre côté, l'air d'abord assuré du vainqueur du lion de Némée, ensuite son embarras, lorsqu'il voit renaître les têtes qu'il a coupées, tout devoit être peint à-peu-près comme Virgile nous a représenté, dans un des plus beaux morceaux de son poème, la victoire de ce même héros sur le monstre *Cacus*. On sent quel développement un poète de génie devoit donner à toutes ces idées Astronomiques, auxquelles durent se joindre d'autres idées tirées soit de l'agriculture, soit de la géographie, soit de la politique et de la morale. Car tous ces différens buts particu-



liers entroient dans le grand but général du Mystagogue. Que de morceaux épisodiques durent se lier au sujet principal de chaque chant du poème, où le génie allégorique et poétique avoit la liberté de tout feindre ! Car rien n'est impossible à la puissance des Dieux, et c'est à eux seuls qu'il appartient d'étonner l'homme par l'appareil magique du merveilleux. Quelle carrière pour le génie, que celle que lui ouvre la nature elle-même, qui lui met sous les yeux ses plus riches tableaux pour être imités ! C'étoit bien là véritablement l'âge d'or de la poésie, fille du Ciel et des Dieux. Homère, bien des siècles après, recueillit les précieuses étincelles de ce feu sacré, qui resta enseveli dans l'ombre des siècles d'ignorance, et que tout-à-coup nous voyons briller chez lui dans son plus grand éclat, sans connoître les nuances intermédiaires, et pour ainsi dire l'aurore, qui a préparé le grand jour dans lequel se produit l'Épopée dans l'Iliade et l'Odyssée. Elle semble, pour ainsi dire, descendre du Ciel toute formée, et n'avoir point connu d'enfance chez les Grecs. Homère n'auroit-il fait que recomposer d'anciens Poèmes cycliques, et en réunir, dans ses rapsodies, les morceaux épars, comme Nonnus, dans ses Dionysiaques, avec moins de génie voulut réchauf-

ser les anciens poèmes sur Osiris? Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les chants de l'Héracléide ou sur Hercule, et en général de tous les poèmes, qui font la base de la Mythologie Grecque, datent de plus de 1500 ans avant l'âge d'Homère, et que son Priam étoit frère d'Hésione, chantée dans le Poème d'Hercule, plus de 2500 ans avant l'Ere Chrétienne; et que les Dioscures, avec lesquels Hercule voyagea dans l'expédition des Argonautes, étoient frères de son Hélène, dont l'enlèvement ausa la guerre de Troye.

Quelle cause physique ou morale a pu plonger la Grèce dans l'ignorance, après des siècles de lumière et de génie, tels que ceux qu'annoncent ces anciens poèmes, et l'y retenir durant tant de siècles, au point que les Grecs répétèrent, sans les entendre, les chants sacrés, qu'avoient autrefois composés leurs pères? Car ces chants furent faits en Grèce; l'allusion continuelle qu'on y fait aux montagnes, aux forêts, aux rivières, aux villes, aux peuplades de la Grèce, et en particulier à celles du Péloponèse et de la Bœotie, ne permet pas de douter, que ces poèmes n'aient été faits dans ces pays et pour ces pays. S'ils eussent été apportés d'Égypte ou de Phénicie, on y trouveroit les montagnes et les fleuves de ces régions perpétuellement nommés.

Par-tout

Par-tout, au contraire, on ne rencontre que le sol de la Grèce ; ou si l'on y parle d'autres contrées, c'est qu'on ne pouvoit pas faire voyager le héros, sans que la géographie des pays, qu'il traversoit, n'entrât en partie dans le poème. Mais la partie géographique, qui domine dans cet ouvrage, c'est la Grèce, et la Grèce assez instruite, pour avoir déjà une connoissance étendue de la géographie des autres pays ; ce qui n'a rien de surprenant chez un peuple éclairé. Quelle que puisse être cette lacune immense, qui se trouve entre le siècle d'Homère et d'Hésiode, et l'âge où vivoient ces Grecs ingénieux, qui composèrent les poèmes, dont les débris forment l'amas confus des ruines Mythologiques, il paroît constant, que le fil sacré, une fois rompu, ne fut plus renoué par les Grecs ; et nous-mêmes ne l'avons retrouvé que dans les sanctuaires de l'Égypte. Cette difficulté, qu'il y eut à la renaissance des lettres du temps d'Homère, et depuis à renouer avec les anciens Poètes de la Grèce, vint de la nature même des poèmes anciens, qui tous étoient fondés sur la science, et sur une science difficile, qui s'environna toujours d'un voile mystérieux, l'Astronomie sacrée, dont les prêtres seuls avoient été dépositaires.

On recueillit, on rassembla les anciens chants poétiques, dont les fictions les

*Relig, Univ. Tome II.*

Y

plus saillantes avoient passé en tradition dans le pays, depuis plus de quinze siècles, et s'étoient conservées, à quelques altérations près, dans les temps d'ignorance; et l'on composa un corps d'histoires merveilleuses, dont personne ne connoissoit plus le sens, mais assez universellement répandues, et depuis assez de siècles, pour qu'on n'osât en attaquer l'authenticité, malgré leur invraisemblance. On crut, parce que les anciens avoient cru, et on crut, sans rien entendre, parce qu'il n'y avoit plus personne assez instruit, pour pénétrer le sens des allégories sacrées, qui tenoient à de hautes sciences, telles que l'Astronomie. Or ce n'est point ordinairement par-là qu'un peuple commence ses premiers progrès vers la civilisation, au moment où il sort de l'état de barbarie ou d'ignorance, c'est-à-dire des siècles où le merveilleux seul se soutient, au milieu des débris de toutes les sciences et de tous les arts. La première fois qu'un homme de bon sens voulut soumettre à la critique ces histoires romanesques des héros, devenus Dieux, il se trouva arrêté, dès le premier pas, par le préjugé universel de son pays, fortifié par la crédulité de plusieurs siècles, et par l'ignorance où il étoit lui-même de la science, qui avoit fourni le canevas de ces histoires. Elles répugnoient à la vraisemblance; elles étoient

consacrées par tous les monumens du culte ; et si on ne pouvoit les expliquer , on ne pouvoit non plus les rejeter ; tant elles étoient accréditées. Les pays auxquels on les rapportoit , les montagnes , les fleuves nommés dans ces histoires existoient ; on étoit porté à croire que les faits, qui leur étoient liés, avoient aussi eu lieu ; que les acteurs avoient existé aussi réellement, que le lieu de la scène ; et on crut au Lion de Némée, au sanglier d'Erymanthe , parce que les forêts de Némée et le mont Erymanthe avoient une réalité physique. On disputa long-temps , pour concilier les fictions sacrées avec la vraisemblance historique , etc. Le dernier effort de la critique fut d'y voir des faits réels exagérés ou dénaturés , qui présentoiient de grandes difficultés à résoudre. Dans notre manière de les envisager , qui est la seule vraie , toutes ces difficultés s'évanouissent , et il en résulte au contraire un ensemble parfait et un tout symétrique et correspondant avec l'ordre du monde. Tout s'explique ; le merveilleux de cette histoire est tout entier l'ouvrage de la poésie , et il ne reste plus d'absurdité , que celle qu'il y auroit d'y voir autre chose que des faits physiques et cosmiques. Car , comme l'observe judicieusement Macrobe (1) ,

(1) Macrobo. Sat. l. 1, c. 17.

c'est dans les sanctuaires de la philosophie, que la plupart des Poètes ont puisé les sujets de leurs fictions sur les Dieux. Et quand ils rapportent au Soleil presque toutes les Divinités, ce n'est pas l'effet d'une vaine superstition, mais le résultat d'une raison divine. L'histoire d'Hercule n'a donc plus rien d'étrange, dès qu'elle cesse d'être l'histoire d'un homme, et qu'elle devient celle de la nature et de la force éternelle, qui la meut par l'action puissante du Soleil : c'est lui qui nous distribue le temps, l'année, les saisons et les mois. Aussi voyoit-on à Mégalopolis en Arcadie, près de la statue d'Hercule, celles des saisons (1), avec celles d'Apollon et de Pan, qui y prenoient le titre de premiers Dieux.

Le poème d'Hercule, ou les chants sur le Soleil, ont dû renfermer, comme nous l'avons déjà observé, plusieurs morceaux épisodiques ; et ce sujet ayant été traité par une infinité de Poètes, sous des formes et avec des fictions différentes, il en est résulté toutes ces traditions variées, sur différentes aventures d'Hercule, qui sortent de l'ensemble du poème des douze travaux, ou qui n'y entroient, que sous la forme d'épisodes. Nous nous bornerons ici à en rapporter quelques-unes, dont nous donnerons l'ex-

(1) Pausan. Arcad. p. 263.

plication ; nous laissons au lecteur le soin de travailler sur les autres , et de les analyser d'après nos principes , les seuls qui puissent conduire à une solution vraie de ces anciennes allégories sur le Dieu Soleil.

Hérodote (1) raconte, que les Thébains et tous ceux des Egyptiens, qui comme eux s'abstiennent de manger des brebis, apportent une raison de leur respect pour cet animal, et de la loi qui leur a imposé cette abstinence. Ils en trouvent l'origine dans une ancienne tradition, qui suppose, que Jupiter ne voulant point accorder à Hercule la demande, que celui-ci lui faisoit de se laisser voir à lui, ne trouva d'autre moyen de le satisfaire en partie, que de se montrer au héros sous un déguisement. En conséquence il se revêtit de la peau d'un bélier, qu'il tua : il en mit la tête sur ses propres épaules, et sous cette forme il apparut à Hercule. Cette tradition se trouvoit confirmée par une cérémonie, qui se pratiquoit tous les ans le jour de la fête de Jupiter. On tuoit un bélier, que l'on dépouilloit, et l'on revêtoit de sa peau la statue de Jupiter, près de laquelle ensuite on conduisoit la statue d'Hercule, que Jupiter étoit censé recevoir sous ce déguisement. Quel pouvoit

(1) Herodote l. 2, c. 42.

être le but de cette singulière cérémonie, et quelle étoit l'origine de la fable sacrée qui s'y trouvoit liée ? C'est ce que nous allons examiner ; et nous trouverons sans peine, que l'Astronomie en fournissoit le fond.

Le Bélier céleste, de qui Jupiter, sous le nom d'Ammon, empruntoit ses attributs, et qui pendant bien des siècles occupa l'équinoxe de printemps, étoit le domicile de la planète de Mars (1). Cette planète portoit, chez les Egyptiens, le nom de planète d'Hercule, comme nous l'apprennent Achilles Tattius (2) et Macrobe. La troisième planète, dit le premier, est celle de Mars, que les Grecs appellent *l'enflammé*, *Pyroëis*, et les Egyptiens l'étoile ou planète d'Hercule. Il n'en fallut pas davantage, que cette union Astrologique chez les Egyptiens, adorateurs du Soleil, des planètes et des signes, pour réunir, dans les fêtes solaires de printemps, ou du bélier Ammon, l'image du Soleil revêtu des attributs du bélier ou du signe, où il se trouvoit, à l'image de la planète d'Hercule ou de Mars, qui avoit son domicile dans ce signe. C'est là qu'elle exerçoit sa principale influence ; et c'est par cette raison, que chez les Romains elle donna son nom

(1) Petav. Uranol. p. 136.

(2) Macrob. Sat. l. 3, c. 12. Serv. ad Æneid. l. 8, v. 271.



au mois, qui y répondoit, ou au mois de Mars. Dans le planisphère Egyptien de Bianchini, on voit Mars avec son casque et sa pique, et à côté le Soleil, casés sous le Bélier, dans les deux premiers Décans de ce signe. Ces unions sont dans le génie de l'Astrologie, principale base du culte Egyptien. Voilà un premier fondement, sur lequel peut s'appuyer cette tradition, ainsi que la cérémonie religieuse qui unissoit Hercule à Ammon, quand on entend par Hercule sa planète ou Mars.

Si on veut en chercher un autre dans les constellations et dans celle qui porte le nom d'Hercule, on y trouvera également un fondement aussi naturel, en remontant à l'époque, où le signe équinoxial étoit le Taureau. Car alors ce point important de la marche des saisons étoit annoncé le matin par le lever Hélicque du Bélier, qui fournit à Ammon ses attributs, et qui s'appelle encore Ammon, et le soir par le lever du Serpenteaire et de l'*Ingeniculus*, qui tous deux portent le nom d'Hercule. Ils déterminoient le soir le commencement de la première nuit du printemps, comme le Bélier le matin, en se levant aux mêmes points de l'horizon, annonçoit le premier jour. On peut ajouter aussi, qu'au moment où le matin Ammon ou le Bélier montoit à l'orient,

on trouvoit à l'occident, les pieds appuyés sur l'horison, et en regard avec le Bélier, ce même Serpenteaire appelé Hercule. Ces aspects Astronomiques sont plus que suffisans, pour avoir donné lieu de dire, qu'Hercule ayant désiré voir Jupiter (o), celui-ci se montra à lui sous la forme du Bélier céleste, ou d'Ammon, puisqu'effectivement tels étoient les aspects de l'orient et de l'occident, au moment où le Soleil alloit ramener le printemps. L'union des deux statues symboliques n'exprimoit peut-être que cette réunion d'aspects, et leur co-incidence, le jour de la fête du Soleil, ou de Jupiter représenté avec les cornes du Bélier : car la même circonstance Astronomique avoit lieu, lorsque l'équinoxe eut rétrogradé au Bélier, et répondoit aux points voisins des Pleïades. Quelle que soit celle de ces deux explications qu'on adopte, on ne peut pas se dispenser de reconnoître, dans les attributs du Bélier donnés à Jupiter, des rapports avec le Bélier de nos constellations. Pour s'en convaincre, nous allons rapporter ici une autre tradition, qui rentre dans cette première, et qui répand sur elle un nouveau jour. Servius (1), commentateur de Virgile, nous dit que Bacchus, ou suivant d'autres, ajoute cet Auteur,

(1) Servius *Æneid.* l. 4, v. 196.

qu'Hercule ayant conduit son armée à travers les déserts de Libye , fatigué et épuisé par la soif , implora le secours de Jupiter , qui fit paroître aussitôt un bélier. Lutatius (1) , qui rapporte la même tradition , dit que ce bélier sortit du milieu des sables. Or , ce bélier est celui qui est au ciel , suivant Hygin (2) et tous les autres Mythologues , qui nous ont conservé les traditions sacrées , dont les constellations sont l'objet. Germanicus César (3) ajoute , que Bacchus appela ce bélier , Jupiter Ammon , et qu'il plaça dans les cieux cet animal officieux , qui lui avoit indiqué les sources d'eau. Or , Servius rend cette tradition commune à Hercule et à Bacchus : donc c'est le même bélier dans la fable d'Hercule. Ajoutons à cela , qu'Hygin dit que c'est de-là que vient l'origine de donner une tête de bélier à la statue de Jupiter Ammon , c'est-à-dire , de le représenter tel qu'on suppose qu'il s'étoit montré à Hercule , et avec les attributs dont il étoit revêtu dans la cérémonie religieuse , dans laquelle , tous les ans , il recevoit la visite de la statue d'Hercule.

Mais si l'on a cru pouvoir représenter dans les temples l'image du signe du Bélier , pourquoi n'auroit-on pas aussi

(1) Statius in Thebaid. l. 3. v. 476.

(2) Hygin. l. 2 , German. Cæs. c. 18.

(3) Hygin. Fab. 133. Isid. Orig. l. 3 , c. 47.

représenté celle du Paranatellon équinoxial, Hercule, soit le Serpenteaire, soit l'Ophiucus? A moins qu'on ne s'entienne à prendre pour Hercule le Soleil lui-même, qui dans son entrée au signe du Bélier, appelé règne d'Ammon, étoit censé rendre visite à Ammon, et se parer de ses formes symboliques, de manière à ne faire plus qu'une seule et même divinité. Je laisse au lecteur à donner la préférence à celle de ces conjectures, qu'il jugera la plus vraisemblable, quoiqu'elles le paroissent toutes également. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Astronomie seule doit fournir l'origine de cette cérémonie singulière, et que le Bélier céleste est incontestablement l'objet de cette monstrueuse parure donnée à Jupiter, lorsqu'il se montre à Hercule et reçoit sa visite dans son temple. Cette cérémonie devoit naturellement appartenir à l'équinoxe de printemps, puisque le Bélier l'a occupé long-temps, et que plusieurs siècles avant, il servoit à l'indiquer par son lever Héliaque ou du matin. On trouvoit à Eléphantine (1), dans la haute Egypte, une statue à cornes de Bélier, destinée à représenter la néoménie équinoxiale; époque à laquelle on promenoit les statues des douze grands

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 12.

Dieux (1), et où l'on célébroit leur fête durant douze jours. Diodore dit également, que tous les ans (2) la châsse de Jupiter étoit portée au-delà du fleuve en Libye, et que quelques jours après on la reportoit, comme si ce Dieu fût censé revenu d'Ethiopie. On trouve dans Hérodote un exemple de ce transport de châsse, dans le culte de Mars, ou de la planète qui a son domicile au Bélier.

Hérodote (3) nous apprend, que la statue de cette divinité étoit renfermée dans une espèce de châsse de bois doré, et portée dans un autre temple la veille d'une certaine fête. Ceci ressemble fort à la cérémonie, dans laquelle la statue d'Hercule alloit rendre visite à celle de Jupiter, qui ce jour-là prenoit les attributs du Bélier. Les noms d'Hercule et de Mars, qui se confondent chez les Egyptiens, au moins dans les noms des planètes, semblent l'indiquer. Murtadi, dans l'histoire des merveilles de l'Egypte, rapporte une certaine fable, qui a beaucoup de rapport à cette fiction de la Théophanie de Jupiter, qui, sous la forme du bélier, se monroit tous les ans à Hercule (4). Bardesirius, suivant

(1) Eusthat. Iliad. A. p. 128.

(2) Diod. l. 2, p. 188.

(3) Herod. l. 2, c. 63.

(4) Jablonski, l. 2, c. 7, §. 8. Murtadi. p. 22.

la tradition Arabe , se déroba plusieurs années à la vue des hommes , et ne se montra qu'un jour tous les ans , et ce jour étoit celui où le Soleil entroit dans le signe du Bélier. Alors il s'entretenoit avec les hommes , quoique toujours il restât invisible. Enfin , transporté aux cieux , il se manifesta à eux encore une fois pour ne plus reparoître. Néanmoins, il voulut que son image leur apparût tous les ans dans le temple du Soleil , le jour où cet astre entroit dans le Bélier. Jablonski observe , avec beaucoup de vraisemblance , que cette tradition n'étoit qu'une altération de la fable d'Ammon , que les Arabes avoient pu connoître , par la lecture d'anciens livres Egyptiens , et qu'elle avoit beaucoup de rapport avec la fable d'Hérodote , et avec la néoménie équinoxiale , qui étoit l'objet d'une grande solennité en Egypte. J'ajouterois à cette réflexion , que cette partie du ciel est fameuse par des Théophanies. Le Bélier , par exemple , dont Ammon prend la forme , et qui est aux constellations , s'appelle le Bélier des Théophanies , ou le fils de Théophanès (1). Persée , qui est placé au-dessus , et qui empruntant , comme Paranatellon , les attributs de ce signe , devient souvent Ammon ; Persée étoit

(1) Fygin. Fab. 188.

l'objet d'une Théophanie (1) pour les Egyptiens de Chemmis, suivant Hérodote. Toutes ces considérations nous portent à croire, que l'on doit rapporter à la fête équinoxiale du printemps la fable de l'apparition d'Ammon ou de Jupiter à Hercule, sous la forme du Bélier, et la cérémonie, qui se pratiquoit tous les ans à Thèbes (2). Ajoutez encore, que cette apparition avoit eu lieu, suivant Servius, à l'époque de l'expédition et du voyage de l'armée d'Hercule en Libye. Or, si nous en croyons Diodore de Sicile, son voyage en Libye (3) a lieu au dixième travail, aux approches de l'équinoxe de printemps, lorsqu'il s'achemine à la conquête des bœufs de Géryon, après avoir tué le géant Antée.

C'est à son retour de Libye, ou à l'époque de ce dixième travail, que le Soleil ou Hercule, vainqueur des ténèbres, passe dans notre hémisphère boréal, ou, en langage allégorique, ressuscite. C'est ainsi qu'Osiris ressuscite vainqueur de Typhon, qui l'avoit mis à mort; et comme cette résurrection, ou ce passage aux signes supérieurs, est annoncée par la Chèvre céleste, placée sur le Taureau, on dit que ce fut l'odeur d'une chèvre qu'Iolas lui fit

(1) Herod. l. 2, c. 91.

(2) Herod. l. 2, c. 42.

(3) Diod. l. 4, c. 157.

flairer, qui le rappela à la vie, après que Typhon lui eut donné la mort. Je lis Oryga, une Chèvre, et non Ortyga une Caille, avec Jablonski; car c'est évidemment une erreur du copiste. D'ailleurs, le mot odeur convient infiniment mieux au bouc et à la chèvre, qu'à la caille.

Voici le passage d'Athénée, sur la résurrection d'Hercule (1). Eudoxe de Cnide prétend, que les Phéniciens immolent des chèvres à Hercule, parce que ce héros, fils de Jupiter et d'Astérie, partant pour la Libye, et ayant été mis à mort par Typhon, fut rendu à la vie par Iolas, au moyen de l'odeur d'une chèvre, que celui-ci lui fit flairer. Ajoutez à cela, que le fameux Iolas étoit le cocher d'Hercule, ou du Soleil, comme le Cocher céleste Phaéton, qui porte la Chèvre Amalthée, et qui préside au passage du Soleil aux signes supérieurs, appelé allégoriquement sa Résurrection. Cette constellation est projetée dans notre planisphère, et nous sert à expliquer l'arrivée d'Hercule chez Faune, en passant en Italie, dans ce onzième travail. On consacroit à ce cocher, sous le nom d'Hippolyte, sa chevelure (2).

(1) Athénée, l. 9, p. 392.

(2) Pausan. Ev. p. 74.



On en faisoit autant en l'honneur d'Iolas. Nouveau rapport (1), qui sembleroit rapprocher Iolas du Cocher, quoique nous n'osions assurer l'identité.

Il est encore une fable détachée sur Hercule, qui forme le fond d'une antique tradition, chez les Scythes, et que nous trouvons dans Hérodote (2). Les Grecs, qui habitoient le Pont, nous dit cet historien, racontent qu'Hercule, après avoir voyagé en Espagne, et conquis les vaches de Geryon (3), s'avança vers le Nord, jusques dans les déserts, occupés depuis par les Scythes : que là, il s'endormit sur sa peau de Lion, et qu'il avoit débridé les chevaux de son char. Ces chevaux disparurent, je ne sais comment, pendant son sommeil (p). A son réveil, ce héros surpris de ne plus trouver ses cavales, les chercha dans tout le pays ; et, dans ses recherches, il fut conduit vers un antre, où il trouva une jeune fille vierge, d'une forme monstrueuse. La partie supérieure de son corps étoit celle d'une belle fille, et la partie inférieure un serpent. C'est à elle qu'Hercule s'adressa pour en tirer quelques renseignemens sur ses cavales. Elle lui répondit, qu'elle

(1) Diod. l. 3, c. 161.

(2) Herod. l. 4, c. 9.

(3) Diod. Sic. l. 2, c. 89, p. 155.

les avoit, et qu'elle ne les lui rendroit pas, qu'il n'eût consenti à coucher avec elle. Hercule acquiesça à sa demande, et après plusieurs hommages rendus à sa beauté, il obtint ses cavales, dont il avoit très-généreusement acquitté le prix à celle qui les lui avoit conservées. La jeune Vierge devint mère de trois enfans, dont l'un appelé *Scythos* régna sur la Scythie, à qui il donna son nom. La mère lui donna un arc, un baudrier, et une coupe d'or, que lui avoit laissé Hercule, pour remettre à celui des trois enfans, qui auroit le bras assez vigoureux pour tendre l'arc, et ceindre le baudrier. Tel est le précis de cette fable, racontée par Hérodote (1).

Cette fable Scythique est relative à l'arrivée du Soleil, ou d'Hercule au Solstice d'été, au point du ciel où il s'approche le plus du Pôle Boréal, désigné ici par les glaces de Scythie. Le Lion occupoit ce point du Solstice ou du repos du Soleil. De-là vint la fiction, qui suppose qu'Hercule s'y étoit reposé sur sa peau de Lion. Cette époque étoit marquée le soir par la Vierge céleste, qui suit immédiatement le Lion, et sous laquelle s'allonge l'Hydre de Lerne, comme on le voit dans notre second

(1) Herod. Ibid. c. 10.

travail d'Hercule. Elle se précipitoit alors au sein des flots de l'Océan , et des feux du Soleil , ou d'Hercule , à qui elle alloit s'unir. A l'Orient montoit le *cheval Pégase* , qui figure sous le nom de Cavale de Diomède , dans le huitième travail. Il est dans la case diamétralement opposée à celle de la Vierge , ou aux Poissons , et en partie , dans celle du Verseau , et de sa coupe , opposée au Lion , et conséquemment il est Paranatellon du Soleil au Lion solstitial. Notre planisphère , et l'inspection d'une sphère , suffisent pour justifier ces rapports. Voilà ces chevaux , que cherchoit Hercule , et que la jeune fille , dont la partie inférieure est un serpent , lui fit retrouver. Ce cheval porte le double nom de Cheval Arion , et de Scythien. Ce dernier nom est celui du fils de cette Vierge à corps de serpent , avec laquelle coucha Hercule. Quant à la coupe , c'est celle du Verseau , qui est au-dessous. L'arc et la flèche , c'est la flèche céleste , appelée Flèche d'Hercule , qui se couche avec le Verseau , ce jour-là , et qui fixe l'aspect du matin de ce Solstice.

Ce qui achève de confirmer notre explication sur cette femme aux attributs de serpent , avec laquelle couche Hercule , et qui lui fait retrouver ses chevaux , en devenant mère de *Scytha* ,

ou de *Scythius* ; c'est la génération de ce cheval *Scythien*, sous le nom d'*Arion*, qui est un de ses autres noms. Dans cette nouvelle généalogie, on suppose que Cérès (et Cérès est le nom de la Vierge céleste) eut de ses amours avec Neptune, le cheval *Arion*, ou *Pégase* (1), et cette Cérès étoit également revêtue des attributs de serpent, empruntés de l'Hydre, placée sous elle, et qui se couche avec elle. Telle étoit la Cérès de Phigalie. Dans sa généalogie, sous le nom de *Pégase*, il est fils de la Vierge Méduse, dont la tête étoit aussi hérissée de serpens. Ainsi, sous ces trois noms, de *Pégase*, d'*Arion* et de *Scythius*, il a pour mère une femme, ou une jeune fille, dont le serpent forme l'attribut distinctif (2). Il n'y a donc pas lieu de douter, que la fable Scythique, sur les chevaux d'Hercule, et sur ses amours avec une jeune fille, dont la partie inférieure du corps étoit un serpent, n'ait un fondement dans l'Astronomie, et le même fondement que la génération d'*Arion*, fils de la Vierge Cérès, adorée à Phigalie. Nous en parlerons ailleurs, dans l'énumération des Divinités de la Grèce, dont Pausanias nous a décrit les mystères (3). Nous

(1) Pausan. Arcad. 272.

(2) Servius Georg. l. 1, v. 13.

nous bornerons à remarquer ici une grande ressemblance entre les fictions sacrées et les figures symboliques de la religion des Scythes, et celles des habitans des montagnes du Péloponèse, ou de l'Arcadie, pays fameux par sa haute antiquité. Nous laissons à d'autres à tirer les conséquences, qui pourroient en résulter, pour prouver l'antiquité et la filiation des différentes peuplades éparses sur notre continent. Voilà en effet trois points donnés; les régions élevées de la Scythie, les montagnes de l'Arcadie, et le mont Atlas; car c'est à l'Occident de l'Afrique, près de l'Atlas, que l'on rapporte la naissance de Pégase, né du sang de Méduse, tué par Persée. Ces trois points se lient par une chaîne commune de traditions semblables, sur une femme, ou fille, aux formes serpentine, qui devient mère de *Pégase*, d'*Arion*, et de *Scythius*, trois noms du cheval céleste, qui se lève au coucher de la Vierge, et de l'Hydre, au Solstice d'Eté, lorsque le Soleil est arrivé au Lion, et qu'il entre aux premiers degrés du signe de la Vierge.

Enfin, il est une dernière fable isolée, et détachée du grand Poème de l'Héracléide, par l'explication de laquelle nous terminerons ce travail sur Hercule. C'est la victoire d'Hercule enfant, sur deux

serpens qu'il étouffa dans son berceau. Cette victoire est rapportée par Diodore de Sicile, et par tous les Mythologues, qui ont parlé d'Hercule; mais elle n'a nulle part des caractères aussi précis, et des détails aussi circonstanciés que dans Théocrite (1).

Ce poète, dans son Idylle (2) sur Hercule enfant, nous dit que ce héros, dès l'âge de dix mois, triompha de deux serpents, que Junon avoit suscités contre lui, pour le dévorer, et cela, pendant la nuit, à l'heure de minuit, lorsque l'Ourse penchoit vers le couchant, et qu'Orion venoit de se développer tout entier. Hercule les étouffa, et une femme, le matin, fut chargée d'en jeter les cendres dans un fleuve (3). La plupart de ces circonstances pourroient être regardées comme assez étrangères au fond du fait, et comme l'ouvrage du génie du poète, libre dans ses fictions; néanmoins, elles nous ont paru exprimer des circonstances trop précises, pour qu'il n'y ait pas eu du dessein, dans ceux qui les ont fait remarquer, et qui nous les ont conservées. En examinant avec un peu d'attention, nous avons vu, que notre expli-

(1) Theocrit. Idylle 24.

(2) Idylle 24, v. 1, 11.

(3) Ibid, v. 92.

cation peut satisfaire à toutes, en les rapportant aux phénomènes, ou aux positions, que présente la sphère, dix mois après le lever, ou après la naissance de l'Hercule *Ingeniculus*, véritable image du Soleil Hercule, et qui en a conservé le nom et les attributs. La naissance ou le lever Hélicque de cette constellation a lieu, lorsque le Soleil arrive vers le milieu du Scorpion. Alors on voit, dans l'hémisphère supérieur, l'Hydre de Lerne déployée toute entière, et une grande partie du serpent d'*Ophiucus*, qui porte sa tête près de l'Hercule *Ingeniculus*. Ces deux constellations, ou serpens célestes, sont si étendues, et tellement disposées dans la sphère, qu'il n'y a qu'une seule position, où elles puissent être toutes deux en même temps sous l'horizon. C'est ce qui a lieu, lorsque le Soleil est arrivé vers les deux tiers du signe de la Vierge, précisément dix mois après le lever, ou la naissance d'Hercule, et cela à l'heure de minuit, heure à laquelle ce jour-là, effectivement, l'Ourse penche vers le couchant, et où Orion est entièrement levé. C'est la position qui nous est donnée par Théocrite, pour le minuit, auquel correspond la défaite des serpens tués par Hercule au berceau, à l'âge de dix mois. Hercule alors est tout entier sur

l'horizon, et sa tête touche le bord Occidental de ce même horizon, tandis que les deux Serpens, placés au-dessous, l'un vers le couchant, l'autre vers l'Orient, ont entièrement disparu. Quelques minutes plutôt, ou plus tard, il y a toujours un de ces deux Serpens sur l'horizon, et le plus petit mouvement du globe, soit à droite, soit à gauche, suffit pour en ramener un d'entre eux. C'est donc alors seulement, ou à l'heure de minuit indiquée par Théocrite, dix mois après la naissance d'Hercule, que ce héros est débarrassé de tous les deux monstres. Dans toute autre position, il se trouve sur l'horizon avec eux, ou au moins avec un d'eux. La femme qui doit le matin, aux premiers rayons de l'Aurore, en jeter les cendres dans un fleuve, sans se retourner pour regarder, pourroit être la Vierge céleste, qui a cette position, relativement au fleuve Erydan, lequel se couche alors le matin, au lever de cette même Vierge. Il seroit assez difficile de croire, que toutes les circonstances les plus minutieuses de ce poème s'accordassent aussi exactement avec les apparences célestes, par un pur effet du hasard, et que toutes les parties de la fiction eussent une correspondance aussi marquée, et aussi parfaite avec le Ciel, si le Ciel et ses aspects n'en formoient



pas la base. Théocrite, rajeunissant dans ses écrits les anciens chants des Poètes du Péloponèse, et sur-tout de ceux de l'Arcadie, pouvoit avoir un dessin plus correct, que les autres poètes, pour établir dessus sa broderie. Quoi qu'il en soit, il est certain que tels sont les aspects célestes, dix mois après le lever d'Hercule *Ingeniculus*, et à l'heure précise de minuit; c'est-à-dire, au moment même où Théocrite suppose, qu'Hercule, âgé de dix mois, tua les deux serpens, qui assiégeoient son berceau. Le reste de l'Idylle, ou plutôt de ce fragment d'Idylle (1), contient l'éducation d'Hercule, qui apprend du Centaure Eurytus l'art de tirer de l'arc; de Linus, l'art d'écrire, et les lettres, etc. On voit, que dans les chants poétiques l'on prenoit les héros dès leur berceau, et que souvent on pouvoit faire entrer, comme épisode, ces récits dans le corps du Poème; c'est ce que nous verrons bientôt dans la vie de Bacchus, et dans le Poème des Dionysiaques.

Voilà les principales fables détachées, que nous avons cru devoir expliquer, laissant un modèle d'explication à ceux qui voudront résoudre les autres fictions partielles. Cette même Idylle de Théo-

(1) Ibid. v. 106.

crite annonce qu'Hercule, après ses douze travaux, sera placé dans la voûte étoilée des cieux (1). Aussi est-ce là qu'il parcourt sans cesse la carrière de ses douze travaux, un chaque mois. Les rapports de sa marche avec celle du ciel et du temps, que mesure le Soleil à chaque révolution, et à chaque partie de la révolution, autrement chaque mois, sont désignés non-seulement par le nombre douze, celui des travaux qu'il achève, mais encore par celui des autels qu'il élève aux Dieux. En effet, on dit qu'il éleva douze autels aux douze grands Dieux, allusion manifeste aux douze divinités tutélaires des douze signes, dont Manilius nous a donné les noms, et qu'il a casées chacune dans le signe qui lui appartenait. C'est par cette raison, que les Phéniciens avoient élevé un autel à l'année, dans le temple qu'ils avoient bâti à Cadix en honneur d'Hercule, père du temps, et un autre au mois, comme à la mesure de temps la plus longue et la plus courte que donne le Zodiaque (2), c'est-à-dire l'année et ses douze divisions. L'Hercule céleste, soit *Ingeniculus*, soit *Ophiucus*, porte le nom de Thésée, et on voyoit à Athènes un portique où Thésée

(1) Ibid. v. 77.

(2) Eusthat Comin, ad Dionys. Perieg. v. 453.

étoit représenté avec les douze grands Dieux (1). *Ophiucus* ou le Serpenteaire, connu en Astronomie sous les noms de Cadmus et d'Esculape, porte aussi le nom d'Hercule, et on voyoit en Arcadie, à Thelpusa, le temple d'Esculape avec celui des douze grands Dieux (2). C'est ainsi que dans la peinture de Janus, dont la fête chez les Romains se célébroit conjointement avec celle d'Esculape le premier janvier, rien ne paroît aussi distinctif et aussi caractéristique, dans les attributs de ce génie tutélaire de l'année, que les douze autels que l'on plaçoit à ses pieds. C'est pour cela que dans Nonnus (3) Hercule est appelé le père du temps, et le conducteur de l'année aux douze mois. C'est pour rappeler la même division duodécimale, que l'on disoit, que l'oracle de Delphes avoit ordonné à Hercule de se rendre à Tirynthe, et de servir douze ans sous Eurysthée. On fit aussi allusion aux cinquante-deux semaines, dans la fiction des cinquante-deux filles de Thespies, avec lesquelles coucha Hercule, et dans celle des cinquante-deux années, que l'on assigne à la durée de la vie de ce héros. On fit pareillement allusion aux 360 degrés du cercle, et aux 360 jours de l'année, sans

(1) Pausan. Attic. p. 3.

(2) Pausan. Arcad. p. 256.

(3) Dionysiac. l. 40, v. 377.

Epagomènes, dans la fiction qui suppose, qu'Hercule accorda les honneurs Néméens à 360 jeunes gens, qui l'aidèrent dans ses travaux et qui périrent pour lui. Le génie allégorique des anciens rend très-vraisemblables toutes ces allusions, dans un poème sur le temps et sur l'année, et sur ses différentes divisions, dont la mesure nous est donnée par la marche du Soleil, le véritable et le seul Hercule, que l'antiquité ait chanté, en quelque nombre que l'ignorance l'ait multiplié. Car, comme on compte plusieurs Bacchus, on compte aussi vulgairement différens Hercules (1), à raison des diverses traditions des différens peuples, qui l'ont adoré; et on leur assigne différens lieux où chacun de leurs adorateurs les font naître. Les plus connus sont l'Hercule Phénicien ou Tyrien, l'Hercule Egyptien, le Thasien, le Grec et le Crétois. Diodore de Sicile (2), qui nous a donné un précis de la théologie des Crétois, nous dit qu'ils faisoient naître chez eux Hercule, bien des siècles avant l'Hercule fils d'Alcmène, célébré par les Grecs. Ils ignoroient, quelle étoit la mère du premier Hercule; ils disoient seulement, que c'étoit un héros distingué par une force

(1) August. de Civ. Dei, l. 18, c. 12.

(2) Diodore, l. 5, c. 76, p. 392.

extraordinaire , qui parcourut l'univers , punit les scélérats , extermina les monstres , et affranchit les hommes de la servitude. Parmi tant de dangers , il fut , disent-ils , toujours invulnérable et invincible. Les hommes , en reconnoissance de ces services , lui accordèrent les honneurs divins. Ils ajoutent , que le fils d'Alcmène , né bien des siècles après , ayant marché sur ses traces , obtint , aux mêmes titres , l'immortalité , et qu'avec le temps , la ressemblance des noms les fit confondre entr'eux , et attribuer au second les événemens de la vie du premier. Ils conviennent aussi , que les Egyptiens conservent encore les monumens des exploits du plus ancien des Hercules , qui a bâti une ville en Egypte. Nous n'entrerons pas ici dans l'examen des preuves , qui font voir que l'Hercule Crétois est le fameux Cadmus ou l'Hercule *Ophiucus* , adoré à Gortynie , le même que l'Hercule de Thèbes en Bœotie , ville bâtie par Cadmus , le même que l'Esculape adoré à Carthage , colonie de Tyr , appelée Cadmeis (1). Cicéron , ainsi qu'Arnobé , en comptoit six (2). Varron en porte le nombre jusqu'à quarante-quatre. Pour nous , nous réduirons tous ces Hercules à un seul , et nous dirons ,

(1) Eusth. ad Dionys. Perieg. v. 200.

(2) Cic. de Nat. Deor. l. 2, c. 16. Arnob. 4, p. 136.

que l'Hercule Egyptien(1), Thasien, Crétois (2), Phénicien, Thébain, Indien, Gaulois, Espagnol, Lybien, Argien; que tous ces Hercules, soit qu'on en ait fait des divinités premières, soit qu'on les ait chantés comme des héros ou des rois fameux par leurs exploits, ne sont que le Dieu Soleil, héros ou Dieu de tous les poèmes allégoriques faits sur la nature et sur la marche des révolutions éternelles du monde, dont le Soleil est le premier agent et l'ame visible et puissante, et dont l'effigie fut placée dans les constellations de l'*Ingeniculus* et de l'*Ophiucus*. C'est une vérité dont il faut partir, comme d'un axiome incontestable, qui sert de centre à toute notre théorie sur les Dieux et sur les héros prétendus de l'antiquité religieuse, et dont nous trouverons plusieurs fois la preuve dans les chapitres suivans, dans lesquels nous expliquerons les hauts faits de semblables héros, qui en dernière analyse se réduisent tous au Soleil. Cet astre est le seul Dieu, qui ait pu étendre son culte aussi loin qu'Hercule l'a étendu, c'est-à-dire, qui ait pu ne lui donner d'autres bornes que celles de l'univers. En effet, l'orient et l'occident, les deux termes na-

(1) Serv. ad *Æneid.* 8, v. 579.

(2) Diod. l. 2, c. 88. Arrian de *Reb. Indicis*, p. 174.

turels de la course du Soleil chaque jour, étoient aussi les termes des courses d'Hercule. Comme on montrait à Cadix, ou aux bords les plus reculés de l'Occident, et dans le Pont (1), les colonnes qu'avoit posées Hercule, pour terme de ses voyages vers le couchant, et aux rives du Pont-Euxin; on montrait aussi, dans l'Inde, deux autels qu'Hercule avoit élevés, pour marquer le terme de ses courses en Orient (2). Bacchus en avoit fait autant, et Bacchus, comme nous le verrons bientôt, n'étoit que le Soleil. Les Indiens célébroient autant Hercule que Bacchus, et montraient, dans leur pays, beaucoup d'établissements de ces deux héros (3). Ils peignoient Hercule avec la massue, et avec la peau de Lion, comme faisoient les Grecs. Ils célébroient sa valeur, et publioient qu'il avoit délivré la Mer et la Terre des monstres et des tyrans, qui les infestoient. Il avoit, suivant eux, partagé l'Inde à ses enfans, et avoit bâti dans leur pays plusieurs villes, et entre autres, Palibothra (4). Après avoir quitté le séjour des mortels, il étoit allé jouir aux cieux de l'immortalité, qu'il avoit méritée.

(1) Serv. in *Æneid.* l. 11, v. 262.

(2) Solin. p. 124.

(3) Diod. Sicil. l. 2, c. 88, p. 152.

(4) Arrian. de *Reb. Indic.* p. 174.

Depuis les plages du Midi et de l'Ethiopie, jusqu'aux froides régions de Germanie, et aux isles voisines de la Bretagne, le nom d'Hercule étoit fameux, et ce Dieu avoit des adorateurs à Meroë (1), capitale de l'Ethiopie. Le culte d'Hercule étoit uni à celui de *Pan*, une des premières et des plus anciennes Divinités de l'Egypte. Les Dédèbes, au fond de l'Arabie, respectoient son nom, et accordoient l'hospitalité aux Grecs, qui passaient pour avoir vu naître chez eux Hercule (2). Les peuples voisins du mont Atlas, et tout le pays, connu sous le nom de Mauritanie, croyoient descendre de peuples, qui avoient accompagné ce héros dans son expédition en Hespérie (3).

Les Carthaginois, Colonie de Tyr et de Sidon, tenoient encore à la métropole, par le culte d'Hercule, et ils envoyoient à Tyr des députés tous les ans, pour assister à la fête de ce Dieu (4). Annibal juroit, sur l'Autel d'Hercule à Cadix, une haine éternelle aux Romains. En bâtissant Carthagène en Espagne, ils consacra-

(1) Strabon, l. 17, p. 822.

(2) Agatharchid. p. 59.

(3) Strabon. l. 17, p. 828. Sallust. Jugurth. c. 18.

(4) Quint. Curt. l. 4, c. 8. Tit. Liv. l. 21.



rent à ce Dieu une Isle, sous le nom d'Isle d'Hercule (1).

Les habitans de l'isle d'Ogygie (2), près de la Grande-Bretagne, faisoient d'Hercule leur première Divinité, et lui donnoient même rang avant Saturne, Planète dont ils observoient le retour au Taureau Equinoxial tous les trente ans (3).

Les Gaulois honoroient leur Hercule Ogmius (4).

Les Germains avoient consacré à Hercule une de leurs forêts (5). Cadix, située à l'extrémité du monde connu, et au bord de la mer Atlantique, n'étoit pas plus fameuse par son commerce, que par le culte d'Hercule, que les Phéniciens y avoient établi, dès la plus haute antiquité. Là on voyoit, dans son temple, deux colonnes de bronze, de huit pieds de haut, et une fontaine sacrée (6). C'est ainsi, que près du temple d'Ammon en Lybie, ou du temple de Jupiter Soleil Printanier, on montrait la Fontaine du Solcil; on voyoit à Trezène, celle d'Hercule, et près de Cyrène, sur la côte de Libye, on montrait celle d'Apol-

(1) Strab. l. 3, p. 159.

(2) Plut. de Fac. in Orbe Lunæ, p. 941.

(3) August. de Civ. Dei, l. 18, c. 12.

(4) Lucian. t. 2. Herc. Gall. p. 317.

(5) Tacit. Annal. l. 2, c. 12.

(6) Strab. l. 3, p. 170-172. Pausan. in Cor. p. 75.

lon, ou du Dieu Soleil, sous un autre nom (1). A Marathon, où l'on adoroit Hercule, on voyoit aussi une fontaine consacrée à la fille d'Hercule (2). Plusieurs isles voisines de Cadix, et de l'Espagne, portoient le nom de ce même Dieu (3). Ce qui ne doit pas nous étonner, quand nous savons, que les Phéniciens avoient formé des établissemens dans tous ces parages, et que la grande Divinité de Tyr étoit Hercule (4). Le temple, que ce Dieu avoit dans cette ville, étoit aussi ancien qu'elle, et Hérodote le faisoit remonter à plus de deux mille trois cens ans, avant le siècle où il vivoit (5). On y voyoit aussi deux colonnes, l'une d'or, et l'autre d'émeraude qui jetoit beaucoup d'éclat la nuit; comme si on eût voulu par-là désigner les deux temps de la révolution céleste, et leur division en lumière du jour, et en lueur de la nuit, éclairée par la Lune, et par les autres astres. Ces mêmes Phéniciens avoient porté son culte dans l'isle de Thase (6), et à Erythrée en Ionie (7),

(1) Eusthat. in Dionys Perieg. v. 215.

(2) Pausan. Attic.

(3) Strab. l. 3, p. 170.

(4) Strab. l. 16, p. 757.

(5) Hérodote. l. 2, c. 44.

(6) Herod. ibid.

(7) Pausan. Bæot. p. 302.

et

et lui avoient bâti là un temple, plusieurs âges avant le siècle où l'on fait vivre l'Hercule Grec, ou celui qui prit naissance dans la ville de Thèbes, fondée par Cadmus, ou par l'Hercule Phénicien, qui lui-même n'est pas différent de l'Hercule adoré à Thèbes, dans la haute Egypte, et qui semble avoir été le père et le modèle de tous les Hercules du monde. Aussi Hérodote dit-il, qu'il étoit un très-ancien Dieu en Egypte, et il en fait remonter le culte, jusqu'à près de dix-sept mille ans avant son siècle (1). Cette antiquité n'a rien d'étonnant, quand on fait, comme nous, d'Hercule le *Soleil*, dispensateur éternel du temps et des siècles. Je ne parlerai pas de son culte chez les Grecs, ni chez les Romains; il suffit de dire qu'il n'est pas un canton dans la Grèce, où l'on ne lui trouve des adorateurs. Cette universalité et cette antiquité du culte rendu à Hercule se conçoivent, quand on le rapporte au Soleil, divinité des Phéniciens, Egyptiens (2), etc. Si nous voulons y voir un petit Prince Grec déifié, que de difficultés à résoudre? Son histoire n'est plus, sous ce point de vue, qu'un tissu d'absurdités, et d'aventures invraisemblables. Toutes les dates sont

(1) Herod. l. 2, c. 43.

(2) V. ci-dess. l. 1, c. 2. p. 4.

confondues, et on est obligé d'imaginer une foule d'Hercules, soit pour s'accorder avec la Chronologie, soit pour éviter les contradictions, que présentent entre eux une foule de faits. Il faut, pour ainsi dire, multiplier les Hercules, à mesure que l'on en a besoin, pour rendre raison de tout, comme autrefois on multiplioit les Epicycles, pour expliquer toutes les apparences des planètes, jusqu'à ce que Copernic eût fixé l'opinion des savans, sur le véritable système du monde. Je laisse au lecteur à juger par cet essai, si le nouveau système Mythologique fera, dans l'étude du Ciel Poétique, la même révolution, que le système de Copernic a fait dans l'étude du Ciel Physique, et s'il conciliera une foule de discordances, que, sans lui, il est impossible de ramener à l'unité de plan, et d'accorder entr'elles.

---

## CHAPITRE II.

## OSIRIS OU LE SOLEIL,

## POÈME ÉGYPTIEN.

Nous avons, dans le Chapitre premier de nos explications, considéré dans le Soleil l'Astre puissant, dépositaire de toute la force de la Nature, l'Astre qui engendre et mesure le temps par sa révolution dans les cieux; et qui, partant du Solstice d'été, parcourt la carrière des douze signes, dans lesquels circulent les corps célestes, et s'achèvent toutes les périodes. Nous allons maintenant le considérer, sous un autre point de vue, et l'envisager comme l'Astre fécond qui, par sa chaleur, appelle tous les Êtres à la génération, et répand dans le monde sublunaire tous les bienfaits du ciel. Ce n'est plus le *Soleil fort*; c'est le *Soleil bienfaisant et fécond*, qui va s'offrir à nous; c'est le Génie tutélaire de la végétation universelle, qui met en mouvement la terre par un ferment intérieur, et fait éclore et mûrir les

productions, qui tous les ans sortent de son sein, depuis le moment où le Soleil revient dans notre hémisphère, jusqu'à ce qu'il repasse vers les régions australes du monde.

C'est sous ce rapport qu'il s'appelle *Osiris*, époux d'*Isis*, Dieu du labourage, et bienfaiteur des hommes, qu'il enrichit des dons de la Divinité, laquelle, dit Jamblique, varie ses noms, à raison de ses diverses opérations (r), et prend en particulier celui d'*Osiris* (i), quand elle verse sur nous ses bienfaits. *Osiris* est donc le Soleil, considéré comme bon principe, et source des biens, dont l'homme jouit ici-bas. Aussi lui oppose-t-on pour ennemi *Typhon*, qui, dans la théologie Égyptienne, est l'Antagoniste d'*Osiris*, comme *Arhiman* l'est du bon principe *Ormuzd*, dans la théologie des Perses. Voilà donc le caractère particulier, que l'on doit considérer dans le Dieu-Soleil, sous son nom d'*Osiris*, et celui auquel doivent se rapporter les attributs, et toute l'histoire merveilleuse de cet Astre, sous la dénomination d'*Osiris*. L'examen, que nous allons en faire, justifiera notre assertion.

Les hommes, qui les premiers habitèrent l'Égypte, suivant *Diodore de*

(i) Jamblich. c. 39.

Sicile (1), frappés du spectacle des cieux, et de l'ordre admirable de toute la Nature, crurent appercevoir dans le Ciel deux causes premières et éternelles, ou deux grandes Divinités, et ils appelèrent l'une ou le *Soleil*, Osiris, et l'autre ou la *Lune*, Isis (s). Cette ancienne opinion des Egyptiens, sur le Soleil et sur la Lune, considérés comme causes de toutes les générations d'ici-bas, ou comme premiers Dieux, leur étoit commune avec les Phéniciens, comme nous le dit Eusèbe, dans le passage, que nous avons rapporté déjà dans le premier Livre de cet Ouvrage. Elle est conforme à la doctrine de Chérémon, et des plus savans prêtres de l'Egypte, qui pensoient que les premiers Egyptiens n'avoient eu d'autres Divinités, que les Astres, et principalement le Soleil et la Lune; qu'ils avoient toujours regardé celui-là, comme le grand architecte de l'Univers; et conséquemment, que la grande fable d'Osiris et d'Isis devoit s'expliquer par le Soleil et la Lune, et par les apparences célestes. Diodore ajoute (2), que l'administration du monde, d'après les dogmes des Egyptiens, étoit censée dépendre de ces deux grandes Divinités;

(1) Diod. l. 1, c. 11, p. 14.

(2) Diodor. Ibid. p. 15.

et que tous les corps sublunaires tiroient d'eux leur nourriture et leur accroissement, durant la révolution annuelle, qu'ils engendrent, et les différentes saisons, qui la partagent. Que de l'action combinée des Natures variées et opposées de ces deux causes, résulteroit l'heureuse harmonie, d'où se compose la température de l'année. Que ces deux Divinités contribueroient plus qu'aucune autre à la génération de tous les Etres, étant dépositaires, l'une des qualités ignées et spiritueuses, et l'autre des qualités humides et sèches des corps; et toutes deux possédant une portion égale du principe Aérien (*t*); que c'est par elles que tout naît et se nourrit. C'est pour cela que le Soleil et la Lune sont les modérateurs suprêmes des mouvemens et de l'activité du corps de la Nature universelle, dont les parties élémentaires sont le principe spiritueux, le principe igné, le sec et l'humide, et enfin le principe aérien. Comme le corps humain est composé de la tête, des mains, des pieds, et de l'assemblage des autres parties, ou membres; de même le corps de l'Univers est composé des parties élémentaires, dont nous venons de parler, et dont chacune a pris le nom d'une Divinité (1). Le *Spiritus*, ou l'Ame

(1) Diod. Ibid. c. 8, p. 15, 16.



universelle , a pris le nom de Jupiter ; le Feu , celui de Vulcain ; la Terre , celui de Cérès ; l'Eau , celui de l'Océan et de Thétis ; et l'Air , celui de Minerve. Ils ajoutoient , que ces cinq Divinités parcouroient tout l'Univers , et se mon- troient aux hommes , sous la forme des animaux sacrés ; tantôt aussi sous la figu- re humaine , tantôt sous d'autres formes ; et que l'on ne devoit pas regarder ceci comme une fiction , mais bien comme l'effet réel de leur nature , qui est d'en- trer dans la génération de tous les Etres (v). Effectivement les élémens étant censés les principes premiers de l'organisation de tous les corps , ou pour mieux dire , tous les corps , soit ceux des animaux , soit ceux des hommes n'é- tant qu'un composé des élémens différem- ment combinés , diversement modifiés , on peut dire allégoriquement , qu'ils se répandent dans tout l'Univers , et qu'ils s'y reproduisent sous mille formes va- riées , soit d'hommes , soit d'animaux. Tous sont animés par le *Spiritus* , ou par l'Ame universelle , qui forme le premier des cinq élémens , qui les agite , qui les modifie tous , qui se mêle à tout , et imprime la force , le mouvement et la vie à tous les Etres , qui parti- cipent plus ou moins à l'activité univer- selle du monde.

Mais quelle est la puissance suprême ,

à laquelle sont soumis les élémens mus par le principe de la génération, et en qui Osiris verse les germes de bien, qui se trouvent répandus dans la nature ? C'est le Soleil, nous dit Jamblique (1), et après lui la Lune, qui partage avec lui la puissance, que le Ciel exerce sur le monde sublunaire. Mais Osiris est le *Soleil*, et Isis la *Lune*. Donc Osiris et Isis sont les deux grandes causes ou divinités, par qui s'opèrent les générations d'ici bas; celles qui mettent l'activité, la vie et l'ordre, que reçoivent les élémens dans les différentes organisations qu'ils subissent; celles qui règlent la température heureuse, d'où résulte l'état habituel des régions sublunaires, durant chaque révolution de ces corps célestes, et sur-tout de l'année solaire. Cette opinion rentre absolument dans celle que Diodore prête aux savans de l'Egypte, qui regardoient Osiris et Isis, ou les deux grands astres à qui il donnoient ce nom, comme les deux puissans modérateurs de l'année et les créateurs des effets produits par l'action génératrice, qui se développe ici bas, durant chaque révolution du temps que partagent les saisons.

Osiris et Isis sont donc les principes d'activité féconde et de bien, que le

(1) Jamblich. c. 39.

Ciel communique à la terre. Aussi sont-ce là des caractères constans, auxquels nous pourrons toujours les reconnoître dans les histoires merveilleuses, que les prêtres composèrent sur eux, et qui eurent pour but de peindre leur activité bienfaisante et féconde dans la nature. C'est à leurs vertus, qu'ils durent l'empire de l'Univers, si on en croit les prêtres Egyptiens (1); et pendant tout leur règne, ils rendirent une foule de services à l'humanité. On leur doit la civilisation, la découverte de l'agriculture, les loix et les arts (2) de toute espèce, l'établissement du culte religieux, la construction des temples, l'invention des lettres, les premières connoissances de l'Astronomie, les arts Gymniques, la musique: leur règne fut celui de la bienfaisance universelle (3). Si Osiris voyage, c'est pour civiliser tous les pays où il passe et leur faire part de découvertes utiles à l'humanité. Ses bienfaits le font partout recevoir comme un Dieu et lui en méritent le titre et les honneurs. Il bâtit des villes en plusieurs endroits, et il enseigne aux hommes à cultiver la terre (4). L'invention du bled et du vin

(1) Diodor. l. 1, c. 9, p. 17.

(2) Ibid. p. 18.

(3) Ibid. c. 10, p. 19.

(4) Diodor. c. 11, p. 22.

fut un de ses premiers présens. L'Europe, l'Asie et l'Afrique reçoivent ses bienfaits. Les contrées les plus reculées de l'Inde en ont conservé le souvenir et le revendiquent comme un de leurs premiers Dieux. Il revient en Egypte, où la reconnoissance universelle lui décerne les honneurs divins (1). C'est son influence sur les progrès de l'agriculture, qu'on célèbre, et il semble être spécialement le Dieu tutélaire des cultivateurs. C'est lui qui féconde les guérêts, et qui mûrit les raisins.

Une vie et un règne marqués par la bienfaisance et la justice ne devoient point lui faire trouver d'ennemi : cependant il en trouva un dans son frère Typhon, homme impie et violent, qui lui ravit le sceptre et la vie, au retour de ses voyages. Son corps est coupé en morceaux (2). Son épouse éplorée en rassemble les débris épars, à l'exception des parties de la génération, et des sources de la fécondité, qui restent ensevelies dans les eaux du fleuve, qui chaque année fertilise l'Egypte par son débordement. Isis donne la sépulture à ses autres membres, et lui élève un tombeau, sur lequel ses prêtres, tous les ans, vont pleurer.

(1) Ibid. c. 12, p. 23.

(2) Ibid. p. 24.

Après avoir rendu les honneurs funébres à son époux, Isis ne voulut plus recevoir les embrassemens d'aucun homme et acheva son règne doux et juste (1), ne cessant de combler ses peuples de bienfaits; aussi mérita-t-elle, comme son époux, les honneurs divins. On vanta ses découvertes en médecine (2), et les malades, qui durant leur sommeil étoient assez heureux pour avoir une apparition de cette Déesse, étoient sûrs de leur guérison. Elle rendoit la vue aux aveugles, guérissoit les paralytiques et ressuscitoit même des morts. C'est d'elle qu'Horus ou Apollon, son fils, apprit l'art de la médecine et de la divination. Voilà à-peu-près le précis de l'histoire sacrée des deux grandes Divinités de l'Égypte, que tous les anciens nous disent être le Soleil et la Lune, adorés par les Egyptiens sous le nom d'*Osiris et d'Isis*, et dans lesquelles ils plaçoient les deux principales causes de la végétation annuelle, et la source des biens, que la terre, tous les ans, fait éclore de son sein. Il n'est personne, qui ne remarque, dans ces deux histoires, que les prêtres s'étoient attachés à peindre principalement l'action bienfaisante des deux

(1) Ibid. c. 13, p. 25.

(2) Ibid. c. 15, p. 29.

Astres qui, par leur énergie féconde, tirent du sein des élémens tous les animaux et tous les hommes, et en général tous les corps, qui naissent, croissent et meurent dans le cercle éternel des générations et des destructions d'ici-bas. Revenons sur les caractères distinctifs de ces Divinités : le précis de leur histoire allégorique nous en a déjà donné une idée.

Plutarque nous dit, que le jour où naquit Osiris, on entendit une voix, qui annonça cette naissance en criant, « qu'en ce jour étoit né le maître suprême de l'Univers (1), le grand Osiris, roi bienfaisant (x) ». Ainsi les Anges annoncèrent aux Bergers la naissance de l'Osiris, ou du Dieu-Soleil des Chrétiens. A peine arrivé au trône, Osiris (2) trouva les Egyptiens, qui menaient une vie malheureuse et sauvage. Il s'occupa de les civiliser, et de les rendre heureux, en leur donnant des lois et une religion, et en leur communiquant la précieuse découverte des moissons et des fruits. Il parcourut ensuite le reste de l'Univers, pour y répandre les mêmes bienfaits, et civiliser les hommes en les subjuguant, non point par la force des armes, mais par

(1) De Iside, p. 355.

(2) Ibid. p. 356.

celle de la persuasion, et par les charmes de la musique et de la poésie. C'est ce qui fait croire aux Grecs, que l'Osiris des Egyptiens est le même que leur Bacchus; car on en dit autant de ce dernier.

Pendant ses voyages, son Empire jouit d'une félicité parfaite, sous la surveillance d'*Isis* son épouse, princesse chaste et vertueuse. Ce ne fut qu'à son retour, que Typhon, son frère et son ennemi, attenta à sa vie, et lui ravit les organes de la virilité, dans le mois où le Soleil parcourt le signe du Scorpion. Osiris et Isis méritèrent, par leur vertu, d'être honorés comme de bons Génies, et d'être à ce titre mis au rang des Dieux (1); tandis que Typhon fut au contraire regardé comme un de ces Génies ténébreux et malfaisans, que tantôt, par crainte, on cherchoit à apaiser, et que tantôt, l'on accabloit de malédictions et d'outrages.

Plutarque, pour nous donner une idée précise et abrégée de la nature de ces principes opposés, *Osiris et Isis d'un côté, et Typhon de l'autre*, dit que l'on doit regarder Typhon (2) comme le principe de tout ce qu'il y a de désordonné, et de tout ce qui sort en plus ou en moins des justes

(1) De *Iside*, p. 361—362.

(2) *Ibid.* p. 376.

proportions d'ordre et de mesure dans les différens élémens, et dans toutes les parties de la Nature ; et Osiris (1) et Isis, comme les principes de tout ce qu'on remarque de bon, d'utile, de bien ordonné, et de sagement réglé, dans l'organisation universelle du monde, dont Osiris, comme architecte, a tracé le plan et le dessin, qu'Isis, sous ses ordres, imite et exécute. Car l'action supérieure du Soleil, suivant les dogmes de la philosophie ancienne, ne s'exerçoit que par un Astre intermédiaire ; cet Astre étoit la Lune, plus immédiatement placée sur les élémens soumis à la génération, et qui séparoit par son cercle la partie supérieure et active du monde, de la partie inférieure et passive, comme nous l'avons dit ailleurs. Les opérations d'Osiris et d'Isis ne trouvoient d'opposition, que dans la partie sublunaire du monde, où Typhon s'efforçoit perpétuellement de corrompre les germes de bien, qu'ils y versent par leur activité bienfaisante. Nous avons développé ce dogme plus au long, dans notre Chapitre sur les deux principes Lumière et Ténèbres. C'est par une suite de ces idées, que le manteau d'Osiris étoit, comme celui d'Ormud, d'une couleur lumineuse et éclatante,

(1) Ibid. p. 377.



sans mélange d'aucune autre couleur, qui pût en altérer la pureté ; sa teinte étoit une, simple et sans ombre (1). Il étoit, comme Ormusd, dans ces régions sublimes, les plus éloignées de la terre, et hors de la sphère de la matière des corps mortels qui, par son contact, auroit pu en souiller la pureté.

Isis, au contraire, placée sur les confins de la région de la Lumière et des Ténèbres, sur la ligne qui sépare les corps divins et éternels, des corps terrestres et mortels, portoit une robe nuancée de mille couleurs, qui retraçoit les alternatives de la Lumière et des Ténèbres, et l'état successif par lequel passent tous les élémens, dans la région sublunaire où s'opèrent les générations et les destructions, dont la cause est dans la Lune et au-dessus d'elle. C'est la Lune qui, recevant d'en haut toutes les semences de *beauté et de bien* (2), que le ciel possède, les verse dans la matière élémentaire soumise à la génération. C'est par cette raison que, dans la théologie des Perses, la Lune est censée dépositaire des germes de fécondité, que lui transmet le signe du Taureau, dont les attributs paroient le front d'Osiris et de

(1) De Iside, p. 382.

(2) Ibid. p. 383.

Bacchus. Aussi la théologie Egyptienne suppose-t-elle (1), qu'Osiris au Printemps s'unissoit à la Lune, et versoit en elle les semences de fécondité, que celle-ci répandoit dans l'air, qu'elle imprégnoit des principes générateurs, qui mettoient en activité la végétation universelle. Le Taureau céleste occupoit alors l'Equinoxe de Printemps. C'est donc sous cette forme, ou sous ce signe, qu'Osiris fécondoit la Lune, qui à son tour fécondoit la terre. Mais ce Taureau, suivant Lucien, étoit représenté par le bœuf Apis des Egyptiens. Donc Apis est la forme vivante et sensible, sous laquelle étoit peint le Soleil, ou Osiris, dans son union avec la Lune, ou avec Isis au Printemps, au moment où les deux Astres viennent porter les principes de fécondité dans tout notre hémisphère, et appeler tous les êtres à la génération. De-là l'origine de cette tradition, rapportée par Plutarque, savoir que le Bœuf sacré nourri à Memphis, sous le nom d'Apis, étoit l'image de l'ame d'Osiris, dont le corps avoit été, dit-on, inhumé dans cette ville (2), à laquelle on donnoit un nom tout-à-fait analogue au caractère d'Osiris, ou du bon principe, adoré sous ce nom; car

(1) Plut. de Iside, p. 368.

(2) De Iside, p. 359.

on l'appeloit le *Port des Biens*, et le tombeau d'Osiris (y).

Tout ceci s'accorde avec l'opinion des Egyptiens, qui pensoient que l'ame de leurs Dieux étoit dans les astres et dans les constellations. En effet, si le Taureau céleste est la forme, sous laquelle se montre le Soleil, lorsqu'il donne la fécondité à la terre, par le moyen de la Lune, il s'ensuit que son ame, ou la partie active et intelligente de la force universelle, qui a son siège dans ce signe, étoit représentée par le Bœuf sacré, ou par Apis, image vivante de cette constellation, suivant Lucien, et conséquemment aussi l'image de l'ame du Soleil ou d'Osiris (1). En effet le Soleil, ou Osiris, empruntoit la forme du signe où il se trouvoit tous les ans au Printemps, dans sa conjonction avec la Lune, au mois *Phamenot*, selon la tradition rapportée par Plutarque (2).

C'est cette conjonction du Soleil avec la Lune de l'Equinoxe du Printemps, sous le Taureau, qui fit exiger, parmi les caractères distinctifs d'Apis, qu'il eut sur son épaule une marque, qui représentât le croissant de la Lune. C'est également cette action féconde

(1) De Iside, p. 362.

(2) De Iside, p. 368.

des deux Astres, qu'on chercha à exprimer, quand on voulut qu'Apis eût des testicules d'une grosseur extraordinaire, et sur son corps une foule de marques différentes, qui caractérisassent la faculté génératrice. Par la même raison, dans les autres images d'Osiris, ou dans celles qui le représentoient sous les traits, et sous la figure d'un homme, ce Dieu étoit toujours représenté en érection, et dans l'attitude, qui annonce le développement de cette faculté féconde de notre virilité. Tel, dans le monument de Mithra, on voit un Génie à bonnet Phrygien, dans une semblable attitude, et placé à côté du fameux Taureau Mithriaque, qui étoit en Perse, ce qu'étoit Apis en Egypte.

On rencontre par-tout, dit Plutarque, des statues d'Osiris, où ce Dieu est représenté sous la figure d'un homme, en forte érection, pour désigner sa force féconde et nourricière (1). N'est-ce pas là le caractère que Diodore, d'après les Egyptiens, donne aux deux Astres, qui exercent leur empire sur les éléments soumis à la génération, et qui forment la température des saisons et de l'année, c'est-à-dire au Soleil et à la Lune, les deux premières causes ou Divinités de la théologie Egyptienne? Aussi Plu-

(1) De Iside, p. 371.

tarque (1) convient-il, que plusieurs savans prétendoient qu'Osiris étoit le Soleil, et qu'Isis étoit la Lune.

Plutarque ajoute (2), que le voile de couleur de feu, qui couvroit les statues d'Osiris, désignoit le corps visible du Soleil, dépositaire de la force du bon principe. Il s'indigne contre ceux qui plaçoient Typhon dans la sphère du Soleil, attendu que Typhon n'a rien en lui de lumineux, ni de salutaire, rien qui tende à l'ordre et à la génération; au contraire, tout chez lui tend au désordre et à la destruction des êtres. La sécheresse, les vents malfaisans, la mer, les ténèbres, tout ce qui, dans la Nature, a une qualité nuisible et destructive, est censé une opération de Typhon (3). L'Ane récalcitrant, le Crocodile, l'Hippopotame, lui étoient consacrés. Tous les animaux malfaisans, les plantes vénimeuses, tous les événemens malheureux lui étoient attribués, comme à la cause universelle de tous les maux (4). Ce sont ces deux forces opposées et contraires, qui se mêlent dans la Nature, ou dans le monde sublunaire, dans lequel se choquent les deux

(1) De Iside, p. 372.

(2) Ibid. p. 371.

(3) De Iside, p. 369.

(4) Ibid. p. 371.

principes, avec avantage néanmoins de la part du bon principe qui, en dernière analyse, prévaut toujours. C'est de lui que nous vient l'intelligence (1), ou la partie sage de l'ame, qui nous conduit au bien : c'est lui qui verse dans la terre, dans l'eau, dans l'air, dans tous les élémens, dans le ciel et dans les astres, tout ce qu'il y a d'ordonné de bon, de régulier, et de salutaire.

Le bien de la Nature est une émanation d'Osiris et son image. C'est de lui que vient l'ordre, l'harmonie et l'heureuse température des saisons, et des périodes célestes. Typhon, au contraire, donne à notre ame les passions et les mouvemens désordonnés, qui agitent sa partie brute et matérielle ; aux corps les maladies, et les secousses violentes, qui altèrent sa santé, et le dérangent. Les intempéries de l'air, les dérangemens des saisons, l'obscurité des éclipses sont aussi son ouvrage. Son caractère est la *violence*, et la résistance (2) au bien de la Nature, et à l'ordre, auquel le bon principe la rappelle sans cesse, comme à sa fin.

Voilà deux caractères d'opposition bien prononcés entre les deux principes de la théologie Egyptienne, Osiris et Typhon, qui, comme a très-bien ob-

(1) Ibid. p. 378,

servé Plutarque (1), répondent à l'Ormud et à l'Ahriman des Perses, et aux principes de bien et de mal, de Lumière et de Ténèbres, qui sont aux prises dans l'administration de l'Univers (aa), suivant toutes les théologies, sans en excepter celle des Juifs, ni celle des Chrétiens.

La bonté fut donc le caractère d'Osiris; et parmi les actes de sa bienfaisante puissance, on distingua celui de la végétation universelle, par laquelle tout naît et croît ici-bas. C'est cette activité féconde, qu'exprimoient ses statues symboliques, soit qu'on le peignît sous l'emblème d'un homme qui va exercer sa faculté génératrice, soit qu'on le représentât sous l'emblème du signe céleste, sous lequel se développe cette force, et avec tous les caractères de la génération. C'est là l'origine des fameuses Pamyliés, ou des fêtes Ityphalliques, célébrées en honneur d'Osiris, fêtes que les Grecs ont adoptées (2) dans le culte de leur Dieu à tête et à pieds de Taureau, connu sous le nom de Bacchus, le même que l'Osiris des Egyptiens, suivant la remarque des Grecs (3) cités par Hérodote, Plutarque, et par

(1) Plut. de Isid. p. 369—370.

(2) De Iside, p. 355.

(3) Herod. l. 2, c. 48. Plut. de Isid. p. 365.

d'autres Auteurs. On portoit dans ces fêtes l'image du membre Viril, comme dans les Phallegphores de la Grèce. On le regardoit comme le principe fécond, par lequel le Dieu, source de tous les êtres, les multiplie dans l'acte de sa fécondité éternelle.

Comme l'eau, dans la théologie des Egyptiens, étoit réputée l'élément primitif que la Divinité avoit fécondé, on disoit, que les parties sexuelles d'Osiris, et les semences de sa fécondité, étoient tombées dans les eaux du Nil, appelé originairement chez eux *Océan*. Cette fiction passa dans la théologie des Grecs, qui supposèrent également, que lorsque Chronos ou Saturne eût mutilé *Uranus*, les parties sexuelles du Dieu, sa semence et son sang mêlés ensemble, tombèrent dans les eaux de l'Océan, et donnèrent naissance à Vénus, Déesse de la génération. Cette dernière fiction est évidemment une copie de la première, et a pour base la même opinion physique sur l'eau, le premier des quatre élémens, suivant certains Théologiens. C'est par là que Plutarque explique (1) une pratique usitée dans le culte d'Osiris. Dans les cérémonies, qui se faisoient en honneur de ce Dieu, on portoit en pompe un vase destiné

(1) De Isid. p. 365.



à contenir l'eau. Ce symbole rappeloit le dogme des prêtres Egyptiens, qui regardoient, non-seulement l'eau du Nil, mais toute portion du principe humide en général, comme une émanation d'Osiris (1). En effet, Osiris étoit, comme Bacchus, le maître ou le dispensateur souverain du principe humide de la Nature, dit Plutarque (2). Or l'on sait, que c'étoit le principe humide qui, dans la théologie Egyptienne, étoit l'élément générateur de toutes choses. Ces idées Cosmogoniques furent adoptées par Homère et par Thalès, comme l'observe très-bien Plutarque.

Les Egyptiens consacroient aussi à Osiris le bois de figuier. C'étoit un symbole destiné à exprimer l'irrigation ou l'arrosement, et le mouvement générateur donné à tous les êtres. Ils croyoient remarquer dans le figuier quelque ressemblance avec le membre actif de la génération de l'homme. Le bois de figuier, chez les Grecs, servoit à former les Phallus de Bacchus. La statue de Priape, dans Horace, étoit faite d'un tronc de figuier (3). Le Phallus des Pamilyes Egyptiennes, étoit triple, pour désigner, suivant Plu-

(1) Ibid. p. 366.

(2) De Isid. p. 364.

(3) Horace, l. 1. Satyre 8.

tarque (1), les trois élémens, terre, air et feu, qui étoient sortis de l'élément primitif ou de l'eau, laquelle, dans le commencement, avoit été l'origine de toutes choses. Cette idée Cosmogonique a été adoptée par l'auteur de la Genèse. Osiris étant regardé comme l'auteur de l'ordre et de tout le bien de l'Univers, dont l'eau étoit la matière primitive, on attribua à Osiris tout ce qui entroit dans l'organisation des êtres, comme matière première soumise à son action créatrice. C'est de lui que venoit l'humide fécond, qui renfermoit la semence et les germes de toutes les générations, suivant Plutarque (2). Il étoit le grand Demiourgos, qui agissoit sur le principe humide, qui compose la sève des plantes et la semence des animaux. Car c'est par cet agent, que s'opère le grand ouvrage des générations, dans l'immense laboratoire de la Nature.

Osiris, ainsi que le Dieu de Moïse, en s'unissant au principe spiritueux, ou à l'ame du monde, fécondoit le chaos, et organisoit l'Univers, en y répandant tous les germes de bien, et les principes d'ordre, que nous y trouvons. De-là le nom et les attributs d'Osiris,

(1) De Iside, p. 365.

(2) Ibid. p. 364.

qui tous concourent à nous le représenter comme une cause féconde et bienfaisante, laquelle agit dans la Nature par le Soleil, sous le nom d'Osiris. Or, comme la végétation des arbres et des plantes dépend du Soleil qui, par sa chaleur active, fait monter et (*bb*) circuler la sève, laquelle forme les fruits, Osiris ou le Soleil fut regardé comme le Dieu tutélaire de l'Agriculture, et le premier planteur de la vigne, celui à qui on devoit l'usage des boissons fortes, que l'homme substitua à l'eau. On l'invoqua sous ce titre. Ainsi Virgile (1) invoque à la tête de son Poème sur l'Agriculture les deux premiers flambeaux de la Nature, qui engendrent l'année, et avec elle toutes les productions qu'elle voit éclore. C'est le Soleil, qui est l'auteur de tous les biens, dont nous jouissons. Si l'harmonie du monde se maintient dans toutes ses parties, c'est, dit Jamblique (2), parce que la force bienfaisante d'Osiris se conserve pure et incorruptible. Car Osiris, suivant Plutarque (3), est le Dieu bienfaisant. Entre autres idées, que présente son nom, il exprime principalement celle d'une force active, ou productrice et bienfaisante. Il avoit un

(1) Virg. Georg. l. 1, v. 5.

(2) Jamblich. Sect. 6, c. 7.

(3) De Iside, p. 368.

autre nom , savoir celui d'*Omphis*, qu'Hécatee traduisoit par le mot *Bien-faisant*.

Nous avons vu jusqu'ici, que tous les caractères que lui donnent les traditions sacrées , et les explications de Plutarque , et que les divers attributs de ce Dieu concourent à établir cette double idée sur Osiris , et à peindre sous ce nom le Dieu-Soleil , considéré sous les rapports de Dieu créateur , de Demiourgos universel , de chef des productions , et des reproductions éternelles , qui ont lieu ici-bas , enfin de Dieu souverainement bon et bienfaisant. Tel en effet le Soleil a dû paroître à tous les hommes.

Si on veut encore d'autres autorités , qui confirment notre assertion , savoir que le fameux Osiris des Egyptiens n'étoit que le Soleil , et qu'Isis , son épouse , n'étoit que la Lune , nous en rapporterons quelques-unes , afin qu'il ne reste aucune espèce de doute sur cette vérité. Elle doit nous servir de base , pour expliquer leurs aventures par les mouvemens et par les apparences célestes , considérées dans leurs rapports avec la végétation , et avec les périodes de bien et de mal , qui partagent la durée de la révolution que mesurent le Soleil et la Lune. En effet , s'il est une fois bien reconnu qu'Osiris et Isis ne soient que les deux premiers

agens de la Nature, il s'ensuit nécessairement, que toute leur histoire se réduit à des allégories physiques et Cosmiques, et qu'il faut l'expliquer par le jeu apparent des causes naturelles. Or cette vérité est encore attestée par d'autres Auteurs, que ceux que nous avons déjà cités.

Diogène Laerce (1) nous dit, que les Egyptiens adoroient, comme Dieux, le Soleil et la Lune, sous les noms d'Osiris et d'Isis, et qu'ils étoient persuadés, que rien ne naissoit sur la terre, que par l'action combinée des différens feux, qui brillent dans les Astres; qu'ils les représentoient par des figures d'animaux. Ceci s'accorde parfaitement avec ce que dit Plutarque (2), que le Bœuf sacré, connu sous le nom d'Apis, étoit l'image d'Osiris, et avec ce que dit Lucien (3), qu'il étoit la représentation vivante du Taureau céleste, à l'influence Astrologique duquel il étoit soumis. Ces Astres agissoient sur la matière universelle, dont étoient formés les quatre élémens, qui entroient dans l'organisation des différentes espèces d'animaux, suivant l'opinion des mêmes Egyptiens, au rapport de Diogène

(1) Diog. Laert Præm p. 7.

(2) De Iside, p. 302.

(3) Lucian de Astrol. p. 986.

Laerce. Suidas (1) atteste également, que les Divinités adorées en Egypte, sous les noms d'Osiris et d'Isis, sont le Soleil et la Lune. Macrobe (2) prétend aussi, qu'Osiris est le Dieu-Soleil, honoré sous ce nom en Egypte; et il y ajoute une description du symbole, sous lequel on désignoit la puissance de cette Divinité. On mettoit un espèce d'œil au-dessus d'un sceptre. Cet emblème, dit Macrobe, représentoit Osiris ou le Soleil, qui, du haut des cieux, exerce sa puissance royale, et porte ses regards sur toute la Nature. Aussi l'antiquité a-t-elle appelé le Soleil, l'*OEil de Jupiter* (3). Sextus Empiricus dit pareillement des Chaldéens, qu'ils comparoient le Soleil à un Roi et à l'œil-droit (4). Martianus Capella, nomme aussi le Soleil, l'*OEil du Monde*, et parmi les différens noms de Dieux qu'il lui donne, il l'appelle le *Puissant Osiris*, qu'on adore à Memphis (5); conséquemment l'époux d'Isis, dont le Bœuf de Memphis étoit l'image. Il lui donne encore le nom de Sérapis, adoré en commun avec Isis sur les bords du Nil, et dont le culte se rapportoit,

(1) Suid. in voce *Σοῦμα*.

(2) Macrob. Saturn. l. 1, c. 21.

(3) Plut. de Isid. p. 371.

(4) Sext. Emp. l. 5, p. 343.

(5) Martian. Capell. de Nupt. Philol. l. 2, c. 2.

dit Macrobe (1), au Soleil révéré sous un autre nom, et sous un autre forme. Parmi la foule des noms, que l'oracle de Claros, cité par Eusèbe, donne au Soleil, on retrouve aussi celui d'Osiris, roi des Astres et du Feu éternel (2), qui engendre l'année et les saisons, et qui dispense les pluies et les vents, et ramène l'aurore et la nuit. Dans les chants, que les Egyptiens adressoient à Osiris, ils invoquoient, dit Plutarque (3), le Dieu, qui siège dans le Soleil, et qui s'enveloppe de ses rayons ; c'est-à-dire la force invisible et éternelle, qui modifie le monde sublunaire par le moyen du Soleil. Ainsi David dit de Dieu, qu'il a placé dans le Soleil ses pavillons brillans.

Il paroît donc constant par le témoignage de toute l'antiquité, qu'Osiris et Isis, si fameux dans la théologie Egyptienne, se réduisent au Soleil et à la Lune, ou aux deux causes visibles des générations sublunaires qui, d'après les principes de la théologie Egyptienne (4), étoient censées dépendre du mouvement, et de l'action des astres, et spécialement de celle du Soleil, à qui ces Peuples attribuoient l'organisation uni-

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 20.

(2) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 15.

(3) De Iside, p. 372.

(4) Eusebe Præp. Ev. l. 3, c. 4.

verselle du monde , du Soleil , leur grand D miourgos , suivant Chérémon et suivant les plus savans prêtres de l'Egypte.

Il paroît également constant , qu'Osiris étoit le Soleil , considéré sous les rapports d'être fécond et bienfaisant , qui avec Isis ou avec la Lune faisoit naître , et croître tout ici-bas , et qui se monroit le premier Agent des générations sublunaires , et l'auteur de tout le bien de la Nature. Aux preuves par lesquelles nous avons déjà établi cette seconde proposition , nous ajouterons ce que dit Plutarque (1) , qu'Osiris est le Dieu connu sous les noms de Bacchus et de Sérapis. Or Sérapis est le nom du Dieu qui met l'ordre et l'ornement , que nous admirons dans le monde , suivant Plutarque. Quant   Bacchus , il étoit avec Cérès (2) , cette Cérès qu'Hérodote assure être l'Isis Egyptienne , censé présider à la distribution de tous les biens , dont nous jouissons ici-bas. De ces deux Divinités  manoit tout ce qu'il y a de beau et de bon dans la Nature. L'une fournissoit le germe et le principe de bien , et l'autre le recevoit et le conservoit comme en dépôt. Telle étoit effectivement la fonction d'Osiris et d'Isis , ou du Soleil et de la Lune , dans la

(1) De Iside , p. 362.

(2) Ibid. p. 377.



théologie Egyptienne. Il en étoit de même dans celle des Perses. On lit dans plusieurs endroits de leurs Livres sacrés, que la Lune est dépositaire de la semence et des germes de fécondité, que lui communique le Taureau, c'est-à-dire d'Osiris ou du Soleil, qui prenoit au printemps cette forme pour la féconder (1), au moment où l'on célébroit son entrée dans la Lune ou son coït avec elle (2). Aussi le Taureau prenoit-il le nom d'Osiris et d'Apis, de cet Apis qui, suivant Plutarque, est l'image (3) d'Osiris, et, suivant Lucien, celle du Taureau céleste (4). Plutarque confirme ce rapport des deux Théologies, lorsqu'il nous dit, que Bacchus amena de l'Inde deux Taureaux, dont l'un s'appella *Apis* (5), et l'autre *Osiris*; et ailleurs, qu'Apis étoit spécialement consacré à Osiris (6); et qu'Apis et Osiris avoient le même objet (7). Ainsi la Lune est fécondée en Perse par le Taureau; et en Egypte par Osiris, nom du Taureau sacré, que Bacchus ou Osiris, époux d'Isis, étoit censé

(1) Zend-Avest. t. 2, p. 16, 17, 18, 363—371.

(2) De Iside, p. 368.

(3) Ibid. p. 368.

(4) Lucian de Astr. p. 986.

(5) De Iside, p. 362.

(6) Ibid. p. 370.

(7) P. 362.

avoir amené avec lui de l'Orient. Dans l'une et l'autre Théologie, c'est donc la Lune qui agit sur la Terre; mais elle est toujours subordonnée à l'empire du Soleil, qui s'unit à elle et la féconde, en prenant la forme du Taureau, c'est-à-dire du signe équinoxial de Printemps, dans lequel on plaça le lieu de l'exaltation de cette Planète, ou le lieu de sa plus grande énergie sur la Terre. La force d'Osiris, comme dit Plutarque (1), s'exerçoit par la Lune; ce qui lui fit donner le nom de Mère du monde, et lui fit attribuer le double sexe. En effet elle faisoit la fonction de cause passive et de cause active tout à la fois: de cause passive relativement au Soleil, qui la fécondoit, et de cause active, relativement à la terre, à qui elle transmettoit les germes de fécondité, qu'elle avoit reçus de l'Astre bienfaisant, qui organise la matière sublunaire. Dans la théologie des Japonois, c'est aussi la Lune, qui s'unit au Taureau pour faire éclore l'ordre du monde, qui sort de l'œuf symbolique, que le Taureau sacré des Japonois brise avec ses cornes. Il est bon de rapprocher ainsi toutes ces Théologies. On y voit que la Lune est par-tout le grand Agent des générations, et que concurrem-

(1) Ibid. 368.

ment

ment avec le Taureau, ou avec le Soleil du Taureau, elle est censée verser dans la matière les germes de bien, d'ordre et de fécondité, que la Terre, chaque année, reçoit du Ciel.

C'est par ces deux Agens, que le bon principe corrige les germes de mal, que le principe ténébreux attache à la matière. L'activité bienfaisante d'Osiris en triomphe, et les enchaîne pour quelque temps par l'organisation, que reçoit la matière, sur laquelle agit la force puissante qui met l'ordre, et les formes régulières, qui embelissent le monde (1). Or ce bon principe, ce principe fécond, c'est le Soleil ou Osiris, dont le Taureau Apis est l'image vivante, et qui prend lui-même le nom d'Osiris. Car Osiris et Apis, suivant le plus grand nombre des Prêtres d'Égypte, sont deux noms, qui concourent à exprimer la même idée (2), savoir celle de la force créatrice bienfaisante, qui est le principe de la végétation, et de toutes les générations sublunaires. Ces énormes testicules, qu'on vouloit qu'eût le bœuf Apis, tendoient à exprimer cette idée de fécondité, comme nous l'avons déjà observé. Les Taureaux sacrés des Egyptiens, suivant Dio-

(1) De Iside, ibid. p. 368.

(2) De Iside, p. 362.

doie (1), tant celui qu'on appeloit *Apis*, que celui qu'on nommoit *Mnevis*, étoient consacrés à Osiris, et recevoient à ce titre les hommages que l'on rend à la Divinité, et cela par une Loi commune à tous les Egyptiens. Le Taureau *Mnevis* étoit celui que les Egyptiens honoroient à Héliopolis (2), ou dans la ville du Soleil. Il étoit le Taureau sacré d'Osiris, dit Plutarque; ce qui exprime bien les rapports qu'on avoit cru devoir établir entre Osiris et l'animal céleste, auquel le Soleil ou Osiris s'unissoit tous les ans à l'équinoxe de Printemps: nous ne pouvons trop revenir sur cette idée.

Cette observation sur le Soleil du Taureau, et sur l'influence, qu'il exerçoit sur le principe humide de la Nature, étoit d'autant plus importante pour les Egyptiens, que c'étoit à l'équinoxe de Printemps, que l'on commençoit à remarquer un espèce de mouvement dans l'eau du fleuve, qui peu-à-peu se soulevoit, et croissoit au point d'épancher ses eaux sur les terres de l'Egypte qu'il fertilisoit. C'étoit aux approches de la Néomenie équinoxiale, que ce premier ferment commençoit à se développer, si nous en croyons Eusèbe (3), dans l'explication qu'il

(1) Diod. l. 1, p. 13.

(2) De Iside, p. 364.

(3) Præp. Ev. l. 3, c. 12.

nous donne d'une figure symbolique destinée à représenter la Néoménie de l'équinoxe de Printemps, et les effets qu'elle produisoit sur le Nil. Il résulte de ce qu'il nous dit, que si la terre d'Égypte recevoit sa fécondité des eaux du Nil, le Nil lui-même la recevoit de l'action combinée, qu'exerçoient sur lui le Soleil et la Lune, dans leur union équinoxiale, au moment où se faisoit la conjonction d'Osiris avec la Lune, pour me servir des termes de Plutarque (1).

Ce sont ces rapports de fonctions semblables, entre le Nil et la Terre, entre Osiris et la Lune, qui ont fait souvent confondre par les anciens Osiris avec le Nil, et Isis avec la Terre (2). Effectivement le Nil étoit à la Terre, ce qu'Osiris étoit à la Lune, c'est-à-dire dans les rapports de principe fécondant et de principe fécondé. Mais en remontant à l'origine du bien et de la fécondité, que répand le Nil, on voit que la source en est primitivement dans le Ciel, et dans le Soleil du Taureau, dont le bon principe emprunte sa forme, pour mettre l'ordre et l'activité dans la matière terrestre. Il a pour agens intermédiaires la Lune et le Nil, qui, avec l'air fécondé par la

(1) Plut. de Iside, p. 368.

(2) De Iside, p. 363—366.

Lune, servent de canal de communication et de véhicule aux émanations du Ciel jusqu'à la Terre, laquelle les couve, les conserve, et les fait entrer dans sa substance. Aussi disoit-on, que le Nil étoit un écoulement d'Osiris (1), comme on disoit d'Osiris lui-même, qu'il étoit le principe de tout l'humide fécondant, qui se trouve dans la Nature, et sur-tout de celui, qui entretient la verdure, et qui fait la beauté du Printemps (2). Enfin on le regardoit, dit Plutarque, ainsi que Bacchus (3), comme le maître souverain de l'humidité de la Nature, ou de la Nature humide; parce que c'est lui qui distribuoit la sève dans les arbres et qui entretenoit la végétation. Au contraire Typhon, son ennemi, étoit le principe aride, qui arrêtoit la sève, et desséchoit les productions de la Nature. C'est celui qui se manifeste en Automne (4), suivant Plutarque, au lieu que la force féconde et spermatique d'Osiris avoit pour premier Agent l'humidité, qui lui sert d'intermédiaire pour s'unir à la matière, qu'il organise par

(1) Plut. de Isid. p. 365, 366. Plut. Sympos. l. 7, c. 8, p. 329.

(2) De Iside, p. 364.

(3) Ibid. p. 365.

(4) De Iside, p. 364.

la génération (1). C'est ce qu'indique la fiction, qui suppose que les parties sexuelles d'Osiris furent jetées dans les eaux du Nil; ce qui donna lieu à l'institution des fêtes Ityphalliques. C'est, continue Plutarque, l'humide qui, amollissant la dureté excessive de la Nature aride, produit les exhalaisons, dont s'alimente le principe actif ou le *spiritus* fécond, connu sous le nom de Jupiter ou d'Ame universelle, lequel n'a point de plus grand ennemi, que la Nature aride, et que le feu desséchant (2). C'est ainsi que, dans la théologie des Perses, on voit Arhiman, dans la guerre qu'il fait à Ormusd, répandre sur les arbres et sur les plantes une eau brûlante qui les dessèche. Typhon est de même, dans la théologie Égyptienne, le principe d'aridité et de stérilité, qui dessèche l'humidité féconde, que verse Osiris, ou le bon principe, lequel produit l'intumescence des eaux, qui fertilisent le sol d'Égypte. Voilà pourquoi Plutarque (3) dit, que par la tyrannie de Typhon, et par les embûches qu'il dresse à Osiris, on doit entendre cette force dessicative, qui consume l'humidité qui alimente et accroît l'intumescence du Nil. Aussi,

(1) De Iside, p. 365.

(2) Zend-Avest. Boundesh. p. 356.

(3) De Iside, p. 366.

dit-il, célébroit-on la mort d'Osiris en Automne, au moment où le Nil se retire des campagnes, lorsqu'il laisse la terre à sec, et qu'il rentre dans son lit.

Nous croyons devoir insister sur cette partie de la théologie Egyptienne, parce qu'elle exprime le caractère des deux principes Lumière et Ténèbres, bien et mal, considérés dans leurs rapports avec la terre, et avec les alternatives de génération et de destruction, qui partagent la durée de la révolution annuelle du Soleil. Dans les autres pays, à la place du Nil, on substitua ces pluies fécondes, dans lesquelles descend l'Ether ou le Dieu tout-puissant, dont parle Virgile, lorsqu'il s'unit à la Terre et qu'il vient la féconder. On les opposa aux vents arides d'Automne, qui dessèchent les plantes, et aux pluies abondantes, mais infécondes, qui ne produisent que la putréfaction des fleurs, des plantes et des feuilles (1). En effet, on doit regarder comme agens de Typhon, dit Plutarque (2), non-seulement la sécheresse, les vents dangereux, la mer, les ténèbres, mais en général tout ce que la Nature renferme de nuisible, et de propre à engendrer la corruption, et à produire la destruc-

(1) Plut. de Iside, p. 369.

(2) Ibid. p. 371.



tion. C'est à la suite de cette réflexion, que Plutarque développe la théorie des deux principes opposés dans la Nature, qui se retrouve dans toutes les Théologies, et que nous avons exposée dans notre deuxième Livre (1).

Il voit, dans Typhon ou dans l'ennemi d'Osiris, le principe de corruption de la matière (cc), que rectifie et corrige Osiris, non pas en le détruisant, mais en y versant les biens qu'elle n'a pas d'elle-même (2). C'est de ce principe vicieux du monde de ténèbres, ou du monde inférieur, auquel est attaché Ahriman ou Typhon, que naissent les tremblemens et les secousses violentes qu'éprouve la Terre, les agitations tumultueuses de l'air, les ardeurs brûlantes, les foudres et tous les météores ignés; la corruption pestilentielle, qui infecte l'air et les eaux. Ce principe désastreux fait des excursions jusqu'à la sphère de la Lune, et obscurcit l'éclat brillant des Cieux et des Astres, par d'épaisses ténèbres. Tel en effet la théologie des Perses nous peint Arhiman (3), et celle des Egyptiens Typhon, dans le Poème de Nonnus (4). Tel aussi le livre de l'Apoca-

(1) Ci-dessus, l. 2, c. 5.

(2) De Iside, p. 373.

(3) Zend-Avest. Boundesh. p. 355.

(4) Nonnus Dionys. l. 2.

lypse nous peint cet Ange malfaisant, qui ouvre le puits de l'abyme, d'où sort la fumée qui obscurcit le Soleil (1). Cette révolte du mauvais principe, contre le principe de bien et de lumière, soit Ormusd, soit Osiris, soit le Dieu créateur, père des Anges de lumière, a été représentée dans toutes les Cosmogonies sous toutes les formes. Osiris au contraire, suivant Plutarque, remplit la matière du monde, (2) par le moyen d'Isis, des principes de bien, de pureté et d'ordre, par lesquels se soutient l'harmonie de la Nature (*dd*). Comme c'est à l'équinoxe de Printemps, que le Dieu créateur ou le principe actif du monde, le Dieu - Soleil, organise les plantes, développe les germes, que recèle la Terre dans son sein, et qu'il produit le bel ordre de choses, que nous admirons dans nos climats septentrionaux, depuis le Printemps jusqu'à l'Automne ; ce sera à cette époque, que nous ferons commencer l'exercice de la puissance féconde et bienfaisante du Soleil. Ce sera par la même raison à l'équinoxe d'Automne, que nous la ferons cesser, lorsque le principe Ténèbres reprend son empire dans l'Univers. En cela, nous sommes

(1) Apocalyps. c. 9, v. 2.

(2) De Iside, p. 374.

d'accord avec les traditions Egyptiennes, qui rapportoient aux saisons, et aux époques variées de la végétation annuelle, les aventures d'Osiris, telles que sa mort et sa résurrection. On plaçoit la mort à l'équinoxe d'Automne, au lever du soir du Taureau ou des Pléiades, et sa résurrection au Printemps, lorsque la végétation reprend une activité nouvelle (1). Ceci est vrai dans nos climats; mais ne s'accorde pas exactement avec la végétation de l'Egypte. Ce n'est donc pas en Egypte, qu'on doit en chercher l'origine. Car ce n'est point au sol d'Egypte que cette idée Cosmogonique étoit relative, mais à tout notre hémisphère boréal (2). Aussi Plutarque convient-il, que les mêmes cérémonies, qui avoient pour objet Osiris ou le Soleil en Egypte, se célébroient en Grèce à la même époque (2). Dans toute l'Asie et à l'Occident de l'Europe, l'on avoit conservé des traditions, qui réveilloient les mêmes idées Cosmogoniques, sur la marche du Soleil dans l'hémisphère supérieur et inférieur, et conséquemment sur celle de la végétation, qui lui correspond. La suite de ce traité va prouver, que c'est effectivement d'après

(1) Ibid. p. 377.

(2) Ibid. p. 378.

la marche du Soleil dans le Zodiaque, comparée avec le développement de la végétation, avec ses progrès et son terme, et avec les saisons, qui en mesurent la durée, que toute l'histoire d'Osiris et ses aventures merveilleuses doivent s'expliquer. C'est à tort que Plutarque, vers la fin de son traité, a voulu rappeler aux idées métaphysiques des Platoniciens, et au monde invisible une fiction, qui toute entière a pour base la physique et les phénomènes de l'ordre visible du monde. Osiris ou le Soleil est le premier bien, et la source féconde de toutes les beautés et de l'ordre d'ici-bas, vers laquelle court sans cesse Isis, ou la Lune, pour les communiquer à la Terre. Elle en verse au Printemps les germes dans l'air, dans les eaux, et dans la terre, par le moyen du feu céleste Demiourgique, qui organise tout, et qui vivifie les éléments, jusqu'au moment de la retraite du Soleil vers les régions australes. Alors la matière se trouve abandonnée aux outrages et aux chocs de l'esprit tumultueux et désordonné, qui la pénètre, et que le Ciel avoit subjugué jusques là, et enchaîné dans les organisations régulières des plantes, et dans l'ordre et l'heureuse harmonie des saisons, pendant la demi-révolution du Soleil, c'est-à-dire, depuis le Printemps jus-

qu'à l'Automne. Cette vérité va être démontrée par des preuves Astronomiques, tirées des constellations, qui figurent dans l'histoire merveilleuse d'Osiris et d'Isis ou du Soleil et de la Lune, dont la marche est mesurée par la succession des levers et des couchers des Astres. Résumons, et reprenons le fil de nos idées.

D'abord nous avons établi, comme principe incontestable, que dans la Théologie Egyptienne, Osiris étoit le Soleil; 2<sup>o</sup>. qu'il étoit le Soleil, considéré sous les rapports d'Astre fécond et bien-faisant, de qui la terre reçoit les germes de bien et d'ordre, durant tout le temps destiné à l'action du bon principe, c'est-à-dire depuis l'Equinoxe de printemps jusqu'à celui d'automne, termes naturels de la durée du règne d'Ormud, ou du Dieu source de bien et de lumière. Il résulte de là, que le signe du Taureau et celui du Scorpion, qui répondoient à ces deux Equinoxes, à cette époque éloignée, doivent jouer un grand rôle dans cette histoire, et après eux les autres Constellations voisines des Equinoxes, qui fixoient les limites de la durée de l'action féconde du Soleil. Or c'est précisément ce que nous observons, et ce qui est arrivé effectivement.

Osiris, comme Bacchus, étoit peint avec des cornes de bœuf, ou avec les

attributs du Signe, qui autrefois occupoit l'Equinoxe de printemps. Osiris étoit le nom du Taureau de Bacchus (1). Apis étoit l'image vivante d'Osiris, et ces deux noms rentroient dans l'expression de la même idée (2). Mais Apis lui-même étoit l'image du Taureau céleste (3), et il portoit tous les attributs Astrologiques de ce signe. En effet on voyoit sur son épaule le croissant de la Lune, qui avoit son exaltation dans ce signe, et outre cela les marques caractéristiques de la planète Vénus, qui y a son domicile, de Vénus Déesse de la génération, dont le grand développement arrivoit sous ce signe. Tant de rapports déjà prouvés, et qui ne sont réunis ici sous un même point de vue, qu'afin de faire mieux voir la liaison, qu'il y avoit entre le Soleil fécond ou Osiris, et le Signe de l'Equinoxe du printemps, acheveront de convaincre le Lecteur, que c'est le Taureau équinoxial qui figure dans la fable d'Osiris.

Le Scorpion, ou le signe de l'Equinoxe d'automne, ne joue pas un rôle moins important dans cette même histoire. En effet, c'est pendant le mois, où le Soleil parcouroit le Scorpion, que le Dieu Soleil, sous le nom d'Osiris,

(1) De Iside, p. 362.

(2) Ibid.

(3) Lucian de Astrol. p. 986.

perdoit la vie et la fécondité, qu'il avoit communiquée à la nature sous la forme de Taureau. Typhon, que l'antiquité peignit avec des pieds et des mains hérissées de serpents, et qui dans le Planisphère Egyptien de Kirker est casé sous le Scorpion, Typhon, suivant Plutarque (1), attaqua Osiris, le mit dans un coffre obscur, et le jeta dans le Nil, et cela sous le dix-septième degré du Scorpion. C'est donc sous le Scorpion d'automne, qu'Osiris perdoit la vie et la fécondité; et c'étoit au printemps qu'il la recouvroit, puisqu'alors, suivant le même Plutarque, on célébroit le *coût* d'Osiris avec la Lune (2). Les deux Signes Astronomiques, Taureau et Scorpion, étoient donc les deux formes célestes, auxquelles s'unissoit le Soleil, lorsqu'il fécondoit la terre, et lorsqu'il cessoit d'agir sur elle, ou que sa virilité lui étoit ravie. C'est alors, dit Plutarque (3), que la lumière s'affoiblit, que la nuit reprend son empire et prolonge sa durée; que le Nil se retire, que la terre se dépouille de sa verdure et les arbres de leur feuillage.

Cette idée Cosmogonique est rendue de la manière la plus expressive dans le monument de Mithra, dont nous don-

(1) De Iside, p. 356.

(2) Ibid. p. 368.

(3) De Iside, p. 366.

nerons ailleurs une explication plus détaillée. On y voit ce Scorpion redoutable serrer les testicules du fameux Taureau équinoxial, sur lequel est monté Mithra, ou le Soleil du printemps, et le Dieu de la génération, pour me servir des termes de l'orphyre (1). On y voit deux arbres, l'un couvert d'un feuillage naissant, au pied duquel est un petit Taureau et un flambeau allumé; et l'autre chargé de fruits, au pied duquel est un Scorpion, et un flambeau renversé et éteint. Il est évident, que c'est le printemps et l'automne qu'on y a peints. Le Taureau, dont les testicules sont rongés par le Scorpion, est évidemment l'Osiris Taureau mis à mort par Typhon, sous le signe du Scorpion. Ainsi la Cosmogonie des Perses et celle des Egyptiens se trouvent absolument ici d'accord, tant pour l'idée Cosmogonique, que pour les emblèmes célestes, qui servent à la rendre.

Nous en avons une nouvelle preuve dans le poème des Dionysiaques de Nonnus. Le Poète y chante les courses du Bacchus Egyptien. Dans ce Poème, dont nous donnerons bientôt l'analyse, on voit le principe du bien et de la lumière, qui a perdu sa force et ses foudres. Elles lui ont été ravies par Typhon,

(1) Porphyr. de Antr. Nymph. p. 124.



par celui-là même que nous venons de voir attaquer Osiris et le tuer sous le signe du Scorpion. Après un long combat, qui finit avec l'hiver, le Dieu lumière reprend son empire et sa foudre, sous le signe du Taureau, et rétablit l'harmonie du monde, que Typhon avoit dérangée (1). Le Taureau est donc encore ici le signe, sous lequel le bon principe, le Dieu de lumière vient réparer la nature, que Typhon pendant l'hiver avoit dégradée. Passons aux constellations, qui fixent les termes de cette course du Soleil dans les signes, sous lesquels s'opère le bien de la nature, ou dans les six signes supérieurs, dans lesquels voyage Osiris, lorsqu'il parcourt la terre et qu'il va y répandre ses bienfaits, parmi lesquels on compte le don précieux des raisins et des moissons, que le Soleil fait croître et mûrir.

Près des limites de l'Equinoxe de printemps, sont le Grand Chien et Orion, au midi de l'Ecliptique; au nord, le Cocher qui porte la Chèvre, femme de Pan. Près de là, et au milieu de l'Ecliptique, sur la route même du Soleil, on trouve les deux Gémeaux, qui portent les noms de Triptolême et d'Apollon. Près des limites de l'Equinoxe d'automne, on remarque, au midi de

(1) Nonnus Dionys. l. 3.

l'Ecliptique, le Centaure et le Loup; au nord, l'Hercule céleste et la Lyre (1) d'Apollon, dont les cordes égaloient le nombre des Muses, qui l'ont placée aux cieux. Nous avons donc projeté ces Constellations sur un Planisphère, dans le voisinage des points équinoxiaux, ou aux termes de la carrière que parcourt Osiris, dans la partie supérieure de notre hémisphère.

On sait que le Grand Chien ou Sirius fut honoré sous le nom d'*Anubis* en Egypte, et qu'il étoit le Paranatellon du Taureau. On se rappelle ce beau vers de Virgile : « Lorsque le Taureau » brillant ouvre avec ses cornes dorées » les portes de l'année, et que le Chien » céleste se couchant avec lui abandonne » l'Olympe (2) ». Le Commentateur de Virgile, Servius, fixe cette époque du coucher Héliaque du Grand Chien, au temps où le Soleil parcourt le Taureau. Columelle marque ce coucher pour la veille des Calendes de Mai (3), qui de son temps répondoient vers le milieu du Taureau.

Le Calendrier des Pontifes Romains fixe au lendemain le lever de la Chèvre, qui fait partie du Cocher (4), et qu'on

(1) Hygin. l. 2, c. 8.

(2) Virg. Georg. 1, v. 217. Servius, ibid.

(3) Columelle, l. 11, c. 2, p. 425.

(4) Ovid. Fast. l. 5.

dit

dit être la femme de Pan. Effectivement, dans le Planisphère Egyptien de Kirker, on voit sur le Taureau une figure de Pan, avec sa flûte à sept tuyaux. Nous le trouverons encore bientôt uni au Taureau, dans le Planisphère qui nous servira à expliquer les courses d'Isis. Columelle place ce lever au 3 des Calendes de Mai (1), toujours sous le Taureau, lorsque le Soleil répond vers le milieu de ce signe, qui autrefois étoit le premier, à partir de l'Equinoxe du printemps. Quant à Orion, qui est placé aux cieux sous ce même Taureau, son coucher Héliaque précède de quelques jours celui du Chien; mais alors il se couche Cosmiquement avec le Taureau. Aussi le Calendrier des Pontifes (2) marque-t-il un coucher d'Orion sous le Taureau. C'est également au 5 avant les Calendes de Mai, ou sous le Taureau, que le Calendrier de Germanicus-César fixe le coucher total d'Orion (3). Nous l'avons déjà placé dans notre Planisphère d'Hercule, sous ce même signe du Taureau, et il y joue un rôle sous le nom de Busiris, amant et ravisseur des Atlantides ou des Pleïades. Les Gémeaux, qui suivent immédiatement le Taureau, se couchent

(1) Ibid. Columell. l. 11, c. 2.

(2) Ovid. Fast. l. 5.

(3) Germ. Cæs. sub Finem.

Hélicquement, lorsque le Soleil arrive vers le milieu du Taureau. On leur a donné, entre autres noms, ceux de Triptolême et d'Apollon (1).

Les autres Constellations sont celles qui avoisinent l'Equinoxe d'automne, et qui par leur lever du soir fixoient le départ du Soleil, dans la route supérieure des signes, le jour même où celles, dont nous venons de parler, le fixoient par leur coucher du soir ou par leur lever du matin. Ces constellations sont le Loup, l'Hercule, soit *Ingeniculus*, soit Esculape et la Lyre d'Apollon, consacrée par les Muses, et placée par elles aux cieux. Il n'est pas difficile de s'assurer, à l'aide d'un globe, qu'elles montent avec le Scorpion, ou avec le signe opposé au Taureau équinoxial. Nous pouvons y joindre de plus les autorités des anciens Auteurs. Hygin (2) et Eratosthène placent le Loup au nombre des Paranatellons du Scorpion, autrefois signe équinoxial d'automne. La Sphère Indienne de Scaliger l'y met aussi. Eratosthène case pareillement *Ingeniculus* sous ce Signe. Géminus y met la Lyre, dont Columelle (3) fixe le premier lever au 9 des Calendes de Mai, sous le Taureau. Il donne plu-

(1) Hygin. l. 2.

(2) Hygin. l. 4, c. 13.

(3) Columelle, l. 11, c. 2.

sieurs levers de cette même Constellation, dans le mois qui répond au Taureau.

Ces positions célestes une fois bien déterminées, examinons quels sont les principaux personnages, qu'amène Osiris ou le Soleil à sa suite, dans ce voyage de bienfaisance, qu'il entreprend de faire dans les plus belles contrées du monde, où il va répandre les découvertes les plus précieuses à l'humanité, et sur-tout celles qui ont rapport à l'agriculture.

Diodore nous dit, qu'Osiris (1) se fit accompagner de deux de ses fils, l'un Anubis, à tête de chien; et l'autre Macédon, à tête de Loup. Ce sont précisément les deux formes des animaux célestes, qui gardent les termes de sa course, ou les limites équinoxiales. Il ajoute, qu'il emmena Pan avec ses Satyres, ainsi que Triptolême, à qui il avoit enseigné l'agriculture, et Apollon, qui jouoit de sa Lyre. Il avoit laissé en Egypte Hercule pour y commander ses armées; et il avoit placé Busiris ou Orion, fils de Neptune (*ff*), près des côtes maritimes, pour garder cette partie de son empire.

Il n'est pas, comme on le voit, une seule des Constellations ci-dessus nommées, qui, dans cette fiction sacrée,

(1) Diod. l. 1, c. 10 et 11, p. 20—21.

ne joue un rôle , et ne devienne un Prince , à qui Osiris ou le Soleil confie une fonction importante. Voici un précis de cette Histoire , qui déjà est très-abrégée dans Diodore de Sicile ( 1 ). Osiris épousa Isis sa sœur , et travailla de concert avec elle à améliorer le sort des hommes. D'abord ils les empêchèrent de s'entre-dévorer , par la découverte que fit Isis du froment et de l'orge , que jusques-là on avoit laissé croître dans les champs , sans imaginer qu'on en pût tirer parti pour la nourriture de notre espèce. Osiris apprit aux hommes à les cultiver. On adopta d'autant plus volontiers cette nouvelle nourriture , qu'elle étoit plus agréable , et qu'il paroissoit avantageux à l'homme de ne pas se nourrir de la chair de ses semblables. On attribue aussi à Isis l'invention des loix , qui civilisèrent les premières sociétés , et qui mirent l'homme à l'abri des violences et des outrages de sa cupidité jusqu'alors sans frein. Ce fut Osiris, dit-on ( 2 ), qui bâtit en Egypte la fameuse Thèbes aux cent portes , et qu'on appela dans la suite *Diospolis*. Il éleva un Temple en l'honneur d'*Ammon* , son père. On attribue la construction de ce même temple à Bacchus , qui le mit

( 1 ) Diod. Sic. l. 1 , c. 9 , etc. p. §. 18.

( 2 ) Ibid. c. 14.

sous l'invocation de Jupiter Ammon, dont il étoit fils (1) ; ce qui est un nouveau trait de conformité entre l'histoire d'Osiris et celle de Bacchus. Osiris construisit aussi d'autres Temples en honneur des autres divinités, et donna à des Prêtres le soin de leur culte. Osiris et Isis favorisèrent singulièrement tous les Artistes et les Auteurs des inventions utiles. Ils firent usage du fer, pour fabriquer les armes destinées à tuer les bêtes féroces et les socs de charrue pour cultiver la terre. Ils employèrent l'or à orner les Temples des Dieux. Osiris aima principalement l'agriculture, et en favorisa les progrès, autant qu'il fut en lui. Il découvrit lui-même l'arbuste flexible, qui porte le raisin, trouva les moyens de le cultiver ; et il fut le premier (2) qui planta la vigne et qui but du vin. Il apprit aux autres à la cultiver et à garder le vin. Il mit au nombre de ses premiers favoris Mercure, distingué par la sagacité de son génie, et par son heureuse aptitude à inventer toutes les choses, qui peuvent être utiles à l'homme. C'est lui qui inventa les caractères alphabétiques ; qui donna des noms aux choses, et qui fut le père de la littérature. Il donna au culte ses formes pompeuses ;

(1) German. Cæs. c. 13. Hygin. l. 2.

(2) Ibid. c. 19.

il observa le premier la nature et l'harmonie des sons et l'ordre des cieux. Il fut aussi l'inventeur des exercices Gymniques, de la Lutte et des Arts qui donnent la force et la grace au corps. Il inventa la Lyre. Il étoit le Secrétaire d'Osiris, et l'homme de confiance, de qui celui-ci prenoit des conseils.

Enfin, Osiris jaloux d'acquérir de la gloire, par sa bienfaisance, rassemble une armée nombreuse, dans l'intention de parcourir toute la terre habitée, et d'apprendre aux hommes à planter et à cultiver la vigne, et à semer l'orge et le froment. Il étoit persuadé, que s'il venoit à bout d'améliorer la condition des hommes et de les civiliser, la reconnaissance le placeroit au rang des immortels : ce que l'événement a justifié. Après avoir mis dans le plus grand ordre toutes les affaires de son royaume, dont il donna la régence à Isis, à qui il associa Mercure pour Conseiller, après avoir chargé Hercule de commander les forces qu'il y laissoit, et avoir placé Busiris sur les frontières, que baigne la mer, et Antée sur les confins de l'Ethiopie pour les protéger, Osiris quitte l'Egypte avec son armée, emmenant avec lui Apollon son frère, qui le premier trouva le laurier, comme lui-même avoit trouvé le lierre (gg). Il se fit aussi



accompagner de deux de ses fils (1), pleins de bravoure ; l'un étoit Anubis , l'autre Macédon ; le premier portoit un casque , qui représentoit une tête de chien ; et le second un casque à forme de tête de loup. Il associa aussi à son expédition Pan , qui est singulièrement honoré en Egypte , où il a non-seulement des statues , mais même où l'on a bâti une ville , qui lui est consacrée ; c'est Chemmis , autrement Panople (h/h). Il fut aussi accompagné de Maron et de Triptolême ; le premier instruit dans la culture de la vigne , et le second dans celle du bled , et dans l'art de labourer les champs , et de faire croître les moissons.

Osiris s'avance ainsi vers l'Ethiopie (2), où on lui présente une troupe de Satyres, qui l'égaye beaucoup : car il aimoit les ris , les danses et les jeux. Aussi avoit-il à sa suite une troupe de Musiciens , et entr'autres , neuf Sœurs , qu'on appelloit Muses , filles distinguées par leur goût et leurs talens pour la Musique , et très-instruites à tous égards. Leur chef étoit Apollon , qui prit le titre de Musagètes , ou de conducteur des Muses. Osiris s'étoit associé tous les gens d'arts et de talens agréables ; parce que son

(1) Ibid. c. 11.

(2) Diod. c. 11.

expédition n'avoit pas pour but la guerre et les combats , mais la bienfaisance , qui devoit le faire recevoir par-tout comme un Dieu. Il enseigna aux Ethiopiens l'agriculture , et bâtit chez eux des villes. Pendant qu'il étoit occupé de ces soins importans , le Nil vint à se déborder , aux approches du Solstice et au lever de Sirius ; et s'étant répandu dans les plaines de l'Egypte , il y produisit un déluge (*iz*) , qui pensa détruire tous les hommes ; mais Hercule , ayant élevé des digues , sauva une partie des habitans , et fit rentrer le fleuve dans son lit. Osiris quittant l'Ethiopie passa en Arabie , et après avoir côtoyé la mer Rouge , il s'avança jusques dans l'Inde , et vers les contrées les plus inhabitées de l'Orient. Il bâtit dans l'Inde la ville de Nysa , du même nom , que la Nysa d'Egypte , où il étoit né. Il y planta le lierre , et laissa assez de traces de son séjour en ce pays , pour que les Indiens se persuadassent , que ce Dieu étoit né chez eux.

Il passa ensuite chez les autres Nations de l'Asie , traversa l'Hellespont , et vint en Europe , où il tua Lycurge , Roi de Thrace , qui s'opposoit à ses projets de bienfaisance. Il y laissa Maron , pour présider à la culture de la vigne , et il donna la Macédoine à son fils Macédon. Il établit Triptolême dans l'Attique , où

il montra la culture du bled. Enfin , après avoir mérité la reconnoissance de tous les peuples , par les heureuses découvertes qu'il leur communiqua (1), Osiris revint en Egypte chargé des présens , que l'univers reconnoissant lui avoit faits , et il y reçut les honneurs divins et l'immortalité , pour prix de ses bienfaits. Isis et Mercure s'occupèrent d'y fonder et d'y perpétuer son culte , par l'établissement d'un cérémonial religieux, par des mystères et des initiations où l'on célébroit sa puissance bienfaisante.

C'est à son retour en Egypte , qu'Osiris fut attaqué par Typhon , son frère et son ennemi , qui lui ravit la vie , pendant le mois où le Soleil parcouroit le Scorpion. Les détails et les suites de cette mort seront l'objet de notre travail sur le Traité d'Isis, et entreront dans l'explication des aventures et des courses de cette Déesse. C'est pourquoi nous n'en parlons pas ici. Nous nous bornerons à rapporter la phrase , par laquelle Diodore finit le récit des voyages d'Osiris et l'Histoire de sa vie (2). Les Prêtres, dit cet Auteur , ont conservé longtemps dans le secret les traditions sacrées , qui avoient pour objet la mort d'Osiris ; mais à la fin ce secret a percé ,

(1) Diod. c. 12 , p. 24.

(2) Diod. c. 12 , p. 24.

et il s'est trouvé dans la suite du temps quelques indiscrets, qui l'ont révélé. Ils nous ont appris, qu'Osiris, après un règne dirigé tout entier sur les principes de la justice, avoit péri en Egypte par les attentats de Typhon, homme violent et impie, qui coupa son corps en plusieurs morceaux. Les débris en furent recueillis par son épouse, qui les retrouva tous, excepté les parties sexuelles de ce Prince. Elle s'unit ensuite à Horus son fils, et tira enfin vengeance de Typhon et de ses complices.

Voilà à-peu-près à quoi se réduisent les détails, que Diodore nous a donnés de la vie et des aventures d'Osiris. Il est aisé de voir, que l'Auteur de cette Légende solaire n'a eu en vue, que de peindre la nature féconde du bon principe *Ormuzd*, qui agit dans le Soleil, en nous le représentant sous les traits d'un prince vertueux, juste et bienfaisant, à qui la terre est redevable de tout ce qui contribue à sa félicité, et qui a enrichi l'univers de ses dons les plus précieux. Cette conséquence, qui nous paroît incontestable, va acquérir un nouveau degré de force et de lumière, par l'examen et l'analyse que nous allons faire de l'Histoire des deux Frères rivaux, Osiris et Typhon, écrite par Synésius. On y verra évidemment, que l'Auteur a voulu y mettre en action les

deux principes, lumière et ténèbres, germes, l'un de bien, et l'autre de mal, et les faire contraster entr'eux dans cette fiction, comme ils contrastent dans la nature. L'Auteur même, dès les premières phrases de son Ouvrage, annonce assez, que son but est de mettre en opposition l'ame de la matière, avec l'ame céleste, ou le principe ténébreux avec le principe lumineux, qui se mêlent ensemble dans les organisations sublunaires. Voici un extrait abrégé de cet ouvrage, dont la lecture ne peut laisser aucun doute sur la proposition, que nous avons mise en avant, savoir, que l'Histoire d'Osiris et de Typhon, n'est qu'une allégorie Cosmogonique sur les deux principes, et non pas une tradition ancienne, qui eût un fonds de réalité historique, que le merveilleux ait couvert, ou que le temps ait défiguré.

Synésius (1) commence son récit par nous avertir, que toute cette Histoire est une fable sacrée des Egyptiens, d'un peuple, dit-il, qui a toujours eu une haute sagesse; et il conclut qu'on doit y voir un but plus relevé, que celui d'une fable ordinaire, et qu'elle est digne de toute notre attention (kk).

Osiris et Typhon, dit Synésius,

(1) Synesius de Provident. l. 1, p. 89.

étoient deux frères , nés des mêmes parens ; mais la parenté des ames n'est point celle des corps. Il ne suffit pas d'être né sur la terre des mêmes parens : il faut encore que les ames soient émancipées de la même source ; et on en distingue deux sources dans l'univers. Voilà bien le système des deux principes et des ames opposées dans la nature , que nous avons développé plus haut , ou le système de la double ame du monde , l'une lumineuse , l'autre ténébreuse , dont nous avons parlé dans le dernier chapitre du livre second de cet Ouvrage (1). L'une de ces sources est lumineuse , l'autre ténébreuse ; l'une jaillit de la terre , dans les abymes profonds de laquelle se trouve son origine , et d'où elle s'élançe pour troubler l'ordre établi par les loix divines ; l'autre , au contraire , part du sommet des cieux , d'où elle descend ici bas pour mettre l'ordre et l'ornement dans la matière sublunaire. Mais en descendant jusqu'à nos régions , pour y ordonner et embellir la matière , qui d'elle-même n'a ni ordre , ni ornement , il est sur-tout à craindre , qu'elle ne contracte des souillures , et qu'elle ne soit troublée elle-même par l'action trop immédiate de la matière , dont elle

(1) Ci-dess. l. 2 , c. 7 , p. 296.

s'approche. C'est en cela que réside l'origine de la véritable distinction, qu'on doit mettre entre les ames, et qui sépare leur nature, par le contraste de la noblesse et de la grandeur d'un côté, et par celui de l'obscurité et de la bassesse de l'autre : d'où il résulte, continue Synésius, que deux hommes nés en des climats très-éloignés, un Parthe et un Africain, peuvent être unis par la fraternité la plus intime ; et que deux frères soient très-étrangers l'un à l'autre, sous le rapport des ames. Tels étoient les deux frères, *Osiris* et *Typhon* (1).

Ce caractère d'opposition, dans la nature de leurs ames, s'étoit manifesté dès leur enfance, et tout le cours de leur vie l'a prouvé, par le contraste de leurs actions et de leurs mœurs (2). C'est ce double caractère, ou plutôt leur opposition, qui forme le fonds simple sur lequel Synésius a brodé les événemens de la vie d'*Osiris* et de *Typhon* son frère et son rival. Ce but est si évidemment marqué, qu'il est impossible de ne pas y appercevoir, qu'il a voulu nous tracer, sous la forme de l'histoire, le système de la Providence universelle, fondé sur les deux principes, et le caractère des deux ames, sources de bien et de mal,

(1) Ibid. c. 5.

(2) Synes. l. 1, de Provid. p. 90.

qui se croisent et se choquent dans l'administration du monde. Car c'est pour concilier l'existence des maux du monde, avec l'idée d'une Providence sage et bienfaisante, que les anciens Théologiens imaginèrent le dogme des deux principes, si universellement répandu chez les Orientaux, et qui subsiste encore de nos jours.

Synésius a donné à son Osiris toutes les qualités, tous les talens, toutes les vertus, qu'on peut désirer dans un prince juste, sage et bienfaisant; et il a composé son caractère de tous les traits, qui décèlent un heureux naturel et un bon esprit. Il a, au contraire, peint son Typhon sous les traits les plus odieux: il lui a donné tous les vices, qui déshonorent un homme, et il en a fait un prince violent, un tyran farouche, détesté pour ses débauches, pour son impiété et ses forfaits. Tout Lecteur, qui voudra lire les détails des aventures et de la vie de ces deux célèbres rivaux, reconnoîtra la vérité de ce que nous avançons. Nous nous bornerons à tracer ici l'esquisse de ces deux tableaux, qui offrent un si grand contraste. Doué d'un heureux génie, le jeune Osiris montra un vif désir de s'instruire et d'apprendre les fables, qui contiennent les principes de la sagesse, que l'on inculque aux enfans; son amour



pour les sciences s'acrut avec les années, et il se montrait, comme Christ, toujours supérieur à son âge. Non-seulement il prêtoit une oreille très-attentive aux leçons de son père ; mais encore il saissoit avec avidité tout ce que d'autres personnes pouvoient dire de sage, de manière à donner de bonne heure les plus grandes espérances. Arrivé à la puberté, il montrait déjà tout le calme et la tranquillité de raison, qu'on a dans la vieillesse la plus réfléchie. Il étoit modeste dans ses discours, et la rougeur de son visage déceloit souvent la timidité honnête de son ame. Quoique né sur les degrés d'un Trône, il étoit très-respectueux pour les vieillards, leur cédant le pas dans la rue, ou leur donnant ailleurs son siège. Il étoit plein d'égards pour ceux de son âge, et il n'y avoit personne, qui ne lui eût obligation de quelque grace, qu'il avoit obtenue de son père.

Typhon, son frère aîné (1), étoit de caractère et de mœurs tout-à-fait opposés ; il n'avoit d'aptitude pour rien. Il avoit en horreur les maîtres, que son père avoit donné à son frère Osiris ; il disoit que la science avilissoit l'ame et l'asservissoit. Il tournoit en

(1) Ibid. p. 90.

.re q. bidl (1)

ridicule la bonne conduite de son frère et le traitoit de lâche , parce qu'il ne le voyoit jamais maltraiter personne. Il se donnoit toutes sortes de licences ; et se permettoit des indécences de tout genre , dont l'historien fait le récit , et que pour abrégé nous supprimons ici. Il conçut de la jalousie pour son frère , et de la haine pour les Egyptiens (1) , parce que celui-ci étoit devenu l'objet de l'estime publique. Il s'entoura lui-même d'une troupe de jeunes gens , tous vicieux comme lui , afin de se faire un parti de tous ceux qui n'aimoient point Osiris. Le mal qu'on disoit de son frère étoit le titre le plus sûr pour être admis dans sa familiarité. Cette différence marquée de caractère , dans ces deux enfans , présageoit le contraste , qu'il y auroit dans tout le reste de leur vie.

L'Historien continue le parallèle des deux caractères , dont l'opposition ne fit que croître avec les années , au point qu'ils arrivèrent aux termes extrêmes , l'un de la vertu , & l'autre du vice. Au sortir de l'adolescence , Osiris entra dans les armées , où sa sagesse servit de guide aux plus anciens Généraux. Il passa par tous les grades militaires et civils , de manière à honorer toutes les

(1) Ibid. p. 91.

places qu'il remplissoit (1). Son frère, au contraire, avilit les moindres emplois, qu'on lui confia, dilapida les finances, et rendit malheureuses les provinces, qu'il gouvernoit. Sa maison étoit devenue l'asyle de la débauche, et de la plus honteuse crapule. Il étoit lui-même, pour me servir des termes de l'Historien, un mal qui se reproduisoit sous toutes les formes (2); c'est bien là le caractère du mauvais principe. Il étoit dans sa nature de ne souffrir aucun bien (3); il étoit ennemi né du *Soleil* et de la *Lumière* (4), et ne rendoit en conséquence la justice aux peuples que la nuit. On ne peut mieux peindre la nature du principe ténèbres, ennemi né d'Ormusd, d'Ormusd principe de tout bien et de toute lumière. Typhon, dans son administration, donnoit chaque jour de nouvelles preuves de stupidité, d'ignorance et de fureur; et il cherchoit ses jouissances dans les maux qu'il faisoit aux hommes. Leur père, qui avoit depuis long-temps démêlé le contraste des deux caractères, voulut prévenir les maux, qui menaçoient l'Egypte, et se donner un successeur qui en fît le bonheur: car il

(1) Ibid. p. 92.

(2) Ibid. p. 91.

(3) Ibid. p. 96.

(4) Ibid. p. 93.

étoit Roi , Prêtre et Sage en même temps (1) : les Egyptiens le mettent même au nombre de leurs Dieux. En conséquence , il convoqua le conseil des Electeurs , pour procéder au choix de son successeur. Ces Electeurs étoient d'abord tout l'Ordre Sacerdotal , et ensuite tout l'Ordre Militaire , qui seuls avoient droit de suffrage ; le reste du peuple avoit la liberté d'être spectateur (2) , à l'exception des étrangers , ou de ceux qui faisoient métier de garder les pourceaux. On voit ici un exemple des Ordres privilégiés , qui unissent la force à l'imposture , pour asservir les autres hommes.

Ici l'Historien nous décrit la forme de l'élection et de l'inauguration des Rois en Egypte. Pendant cette élection , la conduite des deux aspirans , Osiris et Typhon , ne démentit en rien leur caractère , et les suffrages se réunirent en faveur d'Osiris. C'est encore ici les prêtres , qui , comme autrefois à Rheims , donnent des Rois au nom de la divinité qui les inspire , et le peuple écoute le choix des Dieux , dont le prêtre est l'organe. Leur choix ici , entre Osiris et Typhon , ne fut pas incertain , ni long à faire , et le jeune Osiris eut la

(1) Ibid. p. 93.

(2) Ibid. p. 94.

préférence sur son frère (1), qui, impatient du résultat, avoit, au mépris de toutes les loix, cherché à corrompre les suffrages, que son frère, au contraire, avoit attendu modestement. Sa pétulance n'aboutit qu'à le rendre témoin lui-même d'un refus, que faisoient de lui les Dieux et les hommes, et des malédictions prononcées contre sa personne par les Dieux eux-mêmes. Osiris est, au contraire, appelé par le vœu universel; il vient recevoir les marques distinctives de la Royauté au milieu des applaudissemens et des témoignages de la joie universelle. De grands prodiges dans les cieux annoncèrent son avènement au Trône (2), et les espérances de bonheur, que l'Egypte devoit en concevoir. Nous avons vu, dans le récit de Diodore, quelque chose d'assez semblable, lorsqu'il nous dit qu'à la naissance d'Osiris, une voix s'étoit fait entendre, qui annonçoit qu'un Roi *bien-faisant* venoit de naître pour l'Egypte. Dès ce moment les Génies mal-faisans concurent le projet de corrompre la félicité de l'Egypte, dont ils étoient naturellement jaloux, et sur laquelle ils s'affligeoient: des prodiges annoncèrent déjà leurs desseins pernicioeux.

(1) Ibid. p. 95.

(2) Ibid. p. 96.

Osiris, ayant été initié aux mystères de la royauté par son père, apprit des Génies une infinité de secrets, et surtout, que l'abondance de tous les biens alloit se répandre sur l'Egypte, pendant son règne. Mais en même-temps, ils l'avertirent d'écarter son frère, qui étoit né pour la ruine des Egyptiens, et pour celle de sa propre maison, s'il ne vouloit pas que son empire fût bientôt bouleversé. Ils lui dirent, qu'il étoit nécessaire que Typhon ne pût ni voir par ses yeux, ni apprendre des autres, combien alloit être grande la félicité, dont jouiroit l'Egypte, sous le règne d'Osiris; ajoutant que toute idée de bien répugnoit à sa nature. Ils prennent de-là occasion de lui développer le dogme de la double origine des ames; et de lui expliquer la cause de l'opposition, qui existe nécessairement entre celles qui tirent leur origine d'ici-bas, et celles qui la tirent d'en haut. Ils concluent, qu'il est important de purger son empire de cette nature ennemie, et de la séparer de la nature divine et bienfaisante, qui respire dans les bons princes, sans être retenue par le lien apparent d'une consanguinité, qui ne peut exister entre leurs ames. Ils lui font en même-temps le tableau des malheurs, qu'une indulgence déplacée attireroit sur lui, sur les Egyptiens, sur leurs voisins, et sur toutes les provinces

soumises à leur empire. Ils ajoutent, que les précautions et les mesures ordinaires, qu'il pourroit prendre, autres que l'expulsion entière de Typhon hors de ses états, n'aboutiroient à rien. Ils lui dirent, qu'il étoit sous la protection des Génies malfaisans, qui avoient une nature commune avec lui, et à qui il devoit servir d'instrument, pour opérer les maux qu'ils se plaisoient à faire aux hommes, dont la félicité excite leur envie. Ils ajoutent que ce sont eux qui, dans cette vue, ont fait naître Typhon, l'ont élevé, et l'ont formé dans leurs principes, comptant en tirer grand parti pour leurs dessins pernicieux; qu'il ne manque rien à leurs désirs, que de le voir investi de la souveraine puissance, pour pouvoir faire plus de mal. Que la volonté de nuire, accompagnée de la puissance de le faire, mettra le comble aux maux qu'ils méditent. Vous-même, continuent-ils, leur êtes odieux, et ils voient en vous un ennemi, puisque vous êtes l'ami des hommes; car ces Génies se repaissent du spectacle des maux de l'humanité. C'étoit par une suite de la connoissance, qu'ils avoient du caractère doux d'Osiris, que les bons Génies ne cessoient de l'exhorter à bannir son perfide frère, et à le reléguer loin de ses états (1), en lui re-

(1) Ibid. p. 97.

présentant, que son indulgence causeroit ses malheurs, et ceux de ses sujets, et qu'il paieroit bien cher les égards, qu'il auroit eus pour le nom de frère.

A ces sages discours Osiris répondoit, qu'il sauroit bien se garder des attaques de son frère, sans l'éloigner, ainsi que de la haine injuste des mauvais Génies, dont eux-mêmes, bons Génies, peuvent corriger l'action maligne. Ici commence un superbe discours du père à son fils, où il lui fait voir qu'on ne doit pas laisser tout faire ici-bas à la providence des Dieux ; que la sagesse des hommes doit aussi entrer pour beaucoup dans la conduite des affaires de la vie. Que la Providence se sert souvent d'un bon prince (1), comme d'un agent visible, destiné à maintenir l'ordre des choses mortelles. Car on doit regarder, comme un effet merveilleux de la Providence, la naissance d'un homme, qui seul prend soin du bonheur de plusieurs milliers d'hommes. Nous n'extrairons pas ce discours, qu'on doit lire en entier dans l'Auteur, si on veut avoir une juste idée de la manière, dont les Anciens concevoient la Providence, et la concilioient avec les opérations de la sagesse humaine. La conclusion du discours du père est la même, que celle des bons Génies ; savoir

(1) Ibid. p. 99.



qu'il doit exiler, loin de ses Etats, Typhon son frère, s'il ne veut compromettre sa sûreté, et celle de tous ses sujets. Il lui annonce que, s'il montre de la foiblesse et de l'indulgence, il sera réduit à réclamer, trop tard, l'assistance des Dieux (1). En achevant ces mots, le père s'élève au ciel par la route des Dieux, et laisse son fils à la terre; présent dont elle n'étoit pas digne!

Dès ce moment, Osiris s'occupa du bonheur des hommes, et du soin d'écarter d'eux tous les maux, sans jamais employer la force pour cela; mais il eut recours à la persuasion, aux Muses, et aux Grâces, auxquelles il sacrifia, amenant chacun à une obéissance volontaire à la Loi. Les Dieux répandirent sur lui avec profusion les plus riches dons de la Nature. Il les distribua aux peuples, ne se réservant que le plaisir de faire des heureux, et soutenant courageusement toutes les fatigues d'une immense administration (2). Il fit naître l'émulation des vertus par des récompenses, et sur-tout par son exemple. Il protégea l'érudition et les talens oratoires, persuadé que l'instruction est la source des vertus. On vit sur-tout la

(1) Ibid. p. 102.

(2) Ibid. p. 103.

piété et la religion fleurir sous son règne. Son empire sembloit être devenu l'école de tous les arts, et de toutes les vertus. Il méprisoit les richesses pour lui-même, et ne les aimoit que pour les verser dans le sein des autres. Il allégea le fardeau des impôts, répara les établissemens, qui alloient être détruits; il agrandit et embellit les Villes, en bâtit de nouvelles, ou repeupla celles qui étoient désertes. On ne connut sous son règne ni le deuil, ni la mort (1). Il alloit au-devant des besoins des indigens; il accordoit aux uns des honneurs, aux autres des pensions, afin d'encourager et de soutenir ceux qui avoient des talens utiles. Aucune espèce de mérite ou de service n'échappa à ses recherches, et ne resta sans récompense. Il chercha à vaincre la résistance des caractères les plus pervers, à force de bienfaits; et il osa même se flatter de pouvoir gagner par-là son frère et son parti; et en cela seulement il se trompa. Car la vertu, loin d'éteindre l'envie, ne fait que l'allumer davantage. Aussi ses vertus et ses succès affligèrent profondément son frère, qui pensa mourir de la douleur qu'il ressentit, au moment où il le vit monter sur le trône. L'auteur entre ici dans le détail de toutes

(1) Ibid. p. 104.

les marques, qu'il donna de son désespoir et de sa violente frénésie (1). Son épouse partagea ses fureurs, et son désir de la vengeance, ne pouvant souffrir l'humiliation dans laquelle elle se croyoit plongée, par l'élévation d'Osiris au trône.

Synésius nous fait la peinture de ses mœurs lubriques, et de son caractère ambitieux, qu'il oppose à la modestie de l'épouse d'Osiris. Celle-ci vivoit retirée dans son palais avec Horus son fils. La femme de Typhon releva le courage abattu de son mari, en lui faisant chercher des distractions dans les plaisirs, et dans la volupté, ou plutôt dans la débauche (2), pendant qu'elle s'occupoit elle-même de projets d'usurpation et de vengeance. L'occasion s'en présenta à elle, dans la connoissance qu'elle fit de l'épouse d'un général Scythe, qui commandoit les armées en Egypte. Elle lui persuada avec beaucoup d'adresse qu'Osiris avoit conçu des soupçons sur la fidélité de son époux (3); qu'il avoit formé le projet de lui ôter le commandement, de le rappeler, et de le faire punir ensuite, lui, sa femme et ses enfans. L'artifice réussit. Cette étrangère crut aisément ce qu'on lui disoit, et elle recevoit tous les jours de nouveaux avis, qui

(1) Ibid. p. 105.

(2) Ibid. p. 107.

(3) Ibid. p. 108.

tendoient à la confirmer dans cette crainte d'une disgrâce de son mari et de l'expulsion totale des Scythes (1). D'un autre côté, l'épouse de Typhon lui insinuoit que son mari, frère d'Osiris, appelé par sa naissance, comme lui, au trône, étoit vivement affligé des projets désastreux de son frère, contre ces étrangers, et qu'il pourroit utilement les servir en cette occasion, et abattre la puissance d'Osiris. Elle lui fit entrevoir de grandes espérances, et l'éblouit par les plus brillantes promesses (2). Dès ce moment les deux femmes s'unissent pour faire réussir leur projet. Ce général Scythe reçoit des avis par écrit, qui lui inspirent des craintes; sa femme lui fait appercevoir des dangers, et devant lui on laisse échapper des mots, qui donnent beaucoup à entendre, par l'air mystérieux qu'on y met. Typhon enfin a une entrevue avec lui; il hasarde de lui faire cette importante confidence, et s'engage à lui abandonner la souveraineté d'une partie de l'Egypte, à lui et à ses Scythes. Le général fait d'abord quelques difficultés d'entrer dans cette conspiration, contre un prince révéré de toute l'Egypte; mais on finit par décider, qu'Osiris seroit banni, et cela à la suite

(1) Ibid. p. 109.

(2) Ibid. p. 110.

d'une harangue, que Typhon prononça contre lui, devant l'assemblée des Scythes, dans laquelle il avoit demandé sa mort. Les barbares se bornèrent à ordonner son bannissement, avec la liberté d'emporter ses biens, qu'ils respectèrent comme une chose sacrée (1). Osiris se retira donc accompagné des Dieux et des Génies bienfaisans, pour revenir ensuite, lorsque le temps marqué pour son retour, par la fatalité, seroit arrivé. L'époque de sa disgrâce fut celle du deuil et des larmes de l'Égypte (2). Dès cet instant, les Egyptiens commencèrent à célébrer leurs jours tristes et lugubres. L'Historien sacré se refuse à nous décrire les persécutions, que ce bon prince éprouva. Il se sacrifia pour sa patrie, pour la religion et pour les lois, en se livrant lui-même aux mains des barbares, qui menaçoient de tout ravager, si Osiris ne leur étoit abandonné. (2) Il fut mis dans un vaisseau, qui le transporta au de-là du fleuve, pour y être gardé.

Tant que son ame sacrée et divine, dit l'Historien, veilla sur le sort de l'Égypte, les maux ne purent y prévaloir. Mais à peine en fut-il exilé, que les Génies malfaisans (*mm*), devenus les

(1) Ibid. p. 111.

(2) Ibid. p. 111.

conseillers de Typhon, qui étoit leur ouvrage, y versèrent les fléaux les plus destructeurs. Les impôts s'accrurent, au point que les peuples furent écrasés; et il n'est aucune sorte d'injustice et de vexation, que les Egyptiens malheureux n'éprouvassent sous la tyrannie du nouveau roi. Toute l'Égypte poussa des gémissemens vers le ciel, qui, sensible à ses malheurs, songea à la venger; mais non pas sur le champ (1), afin que l'expérience du bien et du mal, de la vertu et du vice, apprissent aux hommes les plus grossiers à en faire la différence, à sentir le prix des uns, et à concevoir de l'horreur pour les autres. En conséquence, l'auteur continue le récit des injustices et des malheurs de ce règne désastreux. Un seul homme de lettres osa élever la voix contre le Tyran et contre ses amis, et chanter les éloges du vertueux Osiris (2). Cette liberté courageuse déplut à Typhon qui devint son ennemi particulier, et qui lui fit tout le mal qu'il put. Mais enfin un Dieu favorable vint ranimer sa confiance, en l'avertissant dans une Théophanie, que les malheurs de l'Égypte alloient finir, et que la durée, marquée par le destin, n'étoit pas mesurée par

(1) Ibid. p. 112.

(2) Ibid. p. 113.

des années, mais par des mois. Il lui désigne, par une figure énigmatique, l'époque heureuse de cette révolution. Sachez, ajouta le Dieu, qu'au moment où ceux, qui sont aujourd'hui revêtus de la toute-puissance, voudront innover quelque chose dans la Religion, alors toute cette race de Géans (1), c'est-à-dire les Barbares, disparoîtront de cette terre. Il lui donna encore un autre signe (*nn*), et il lui dit : au moment où nous purifierons par l'eau et par le feu l'air souillé par le souffle de cette race impie, sachez qu'aussitôt la vengeance tombera sur eux, et que Typhon sera chassé; alors attendez-vous à voir rétablir un meilleur ordre de choses. C'est par des coups de foudre que nous chassons de tels maux.

Cette promesse consola le malheureux étranger, quoiqu'il ne pût concevoir comment elle pourroit s'effectuer. Néanmoins, lorsqu'il apperçut des innovations dans la Religion, et qu'il vit des Temples élevés dans Thèbes à des Divinités étrangères, il soupçonna que le temps marqué par les Destins approchoit. Il s'attendit à tous les événemens annoncés pour l'époque du retour d'Osiris, et sur-tout pour le moment où son fils Horus s'associeroit,

(1) Ibid. p. 114.

non le Lion, mais le Loup pour compagnon de guerre (1). Quant au sens de cet énigme, dit Synésius, et à l'interprétation qu'on doit donner au mot *Loup*, c'est un mystère, qu'il n'est pas permis de révéler aux profanes, même sous le voile de la Fable. Pour nous, qui sommes moins mystérieux, que l'évêque Synésius, nous donnerons bientôt le mot de cette énigme, à notre article Isis.

Depuis ce moment, les Dieux firent éclater leur puissance protectrice par les signes les plus sensibles; et on voyoit, qu'ils alloient (2) bientôt, par quelque exemple frappant, prouver leur Providence, dont l'idée étoit presque entièrement effacée du cœur des Egyptiens: car tant de malheurs ne leur permettoient plus d'y croire. On désespéroit aussi de tout secours humain, depuis que Thèbes étoit devenue comme un camp rempli d'ennemis, lorsque tout-à-coup les Barbares et leurs chefs sont frappés d'une terreur panique, et courent çà et là dans les rues, semblables à des furieux. Tantôt ils se précipitent le fer à la main, comme s'ils avoient des ennemis à combattre; tantôt ils se lamentent et demandent la

(1) Ibid. p. 115.

(2) Synes. l. 2, p. 116.



mort ; tantôt ils fuient , tantôt ils poursuivent , comme s'ils avoient une faction intestine qui luttât contre eux , quoiqu'il n'y eût dans la ville d'autres gens armés qu'eux , et que tous les Thébains leur eussent été livrés à discrétion par Typhon (1). C'est ici qu'est le miracle , dont nous épargnerons au Lecteur tous les détails.

On sent bien , que l'Auteur n'a voulu nous apprendre rien autre chose , sinon que la délivrance de l'Égypte étoit un coup de la Providence , et que là étoit visiblement marqué le doigt du Seigneur. Aussi les miracles ne lui coûtent rien dans cette partie merveilleuse de son histoire , pas plus qu'à l'auteur Juif , qui a chanté la délivrance des Israélites , et l'affranchissement de la servitude en Égypte , fable sacerdotale , qu'on peut comparer à celle-ci. J'omettrai le miracle de la bonne femme , qui demandoit l'aumône (2) à la porte de la ville , et qu'un Scythe vient massacrer , lorsque tout-à-coup un Dieu , ou un homme semblable à un Dieu , attaque le Scythe barbare , le tue , et avec lui plusieurs autres Schytes , qui voulurent le venger. Alors l'effroi et la déroute devinrent générales parmi les Bar-

(1) Ibid. p. 117.

(2) Ibid. p. 118.

bares, que le peuple chargea, faisant armes de tout ce qui se trouva sous sa main (1). La ville est délivrée, et les Egyptiens entonnent les chants de la victoire. Inutilement Typhon emploie l'artifice, pour rappeler les Barbares dans la ville (2); on lui ôte à lui-même le commandement des portes, et on affoiblit la tyrannie. Dans la première assemblée, convoquée chez le Grand-Prêtre, on allume le feu sacré, et on rend des actions de grâces aux Dieux, tant pour la faveur qu'on venoit d'en recevoir, que pour les biens qu'on en attendoit. Tout le monde redemande Osiris, et le Grand-Prêtre annonce son prompt retour, ainsi que celui de tous les honnêtes gens, qui s'étoient attachés à son sort. Cependant on croit devoir encore ménager Typhon, et tromper ce Tyran, qui abusant de la clémence du Peuple, hâtoit lui-même sa chute. Une nouvelle conspiration de sa part découverte le fait arrêter (3) et emprisonner. On décide qu'il sera jugé, et qu'un tribunal déterminera le genre de supplice, qu'il doit subir. Déjà les Dieux annoncent, qu'aussitôt après sa mort, il sera jeté dans le Tartare, avec les mauvais Gé-

(1) Ibid. p. 119.

(2) Ibid. p. 121.

(3) Ibid. p. 123.

nies et avec les Titans, pour y être tourmenté; sans espoir de pouvoir jamais jouir, même en songe, de la lumière sacrée de l'Elysée, dont la vue fait le bonheur des ames vertueuses et des Dieux.

oo Synésius, en terminant le récit de la vie de Typhon, ajoute qu'il a pu tout dire sur son compte, sans crainte de violer le secret des mystères : car il n'y a rien de sacré ni de mystérieux, qui puisse appartenir à un être de nature terrestre et ténébreuse; au lieu que le secret et le mystère regardent Osiris, dont la nature divine ne doit pas être dévoilée dans une narration. Quant aux détails de sa naissance, de son éducation, de son élévation au Trône, et des conspirations formées contre lui, Synésius dit qu'il les a donnés, et qu'il a pu les donner. Il croit pouvoir également peindre son retour et la joie du peuple, qui, la tête ceinte de couronnes, court au-devant de lui, et célèbre ce retour par des fêtes de joie, par des illuminations, par des distributions de présens, et sur-tout en *donnant son nom à l'année*, honneur qui naturellement appartient au Soleil; car il en est le chef et le père (oo). Osiris n'abusa point de son triomphe, et il usa de clémence envers son frère (1), qu'il sauva de la fureur

(1) Ibid. p. 124.

du peuple ; et en cela , dit l'Auteur , on doit plutôt louer sa bonté que sa justice. Ici Synésius s'interrompt , dans la crainte d'en trop dire sur Osiris , et de trahir le secret des mystères , qui ne peuvent être dévoilés , sans que l'indiscrétion ne soit punie des plus grandes peines.

Il ajoute seulement à son récit (*pp*) , que le retour d'Osiris ramena l'âge d'or et ces siècles heureux , qui ne finirent , qu'au moment où Thémis , autrement la Vierge , qui est , dit-il , au nombre des Constellations , eut quitté la terre (1). C'est-là , continue Synésius , cet âge d'or chanté par les Grecs , et qui n'est autre chose , que la durée heureuse du règne d'Osiris. Cette tradition cosmogonique rentre absolument dans notre théorie , comme on l'a déjà vu dans notre chapitre sur les deux principes , et comme on le verra encore dans notre explication des premiers chapitres de la Genèse et de la Théologie de Zoroastre. Nous y prouverons , que l'âge d'or des anciens , le paradis terrestre de Zoroastre et de Moïse , ne sont autre chose , que l'expression figurée de l'état dans lequel se trouve l'homme des climats septentrionaux , depuis l'Equinoxe du Printemps jusqu'à celui d'Automne , et durant

(1) Ibid. p. 124.

tout le temps que la terre éprouve l'action féconde et bienfaisante du Soleil, qui enrichit sa surface de productions de toute espèce. C'est alors, que l'homme éprouve l'heureuse influence du principe du bien et de la lumière, d'Ormud, d'Osiris, du Dieu bon, etc. jusqu'à ce qu'en Automne il passe sous l'empire d'Ahriman, de Typhon, du Prince des ténèbres, ou du méchant. Alors la Balance, qui étoit autrefois entre les mains de la Vierge céleste, appelée par cette raison *Thémis*, montoit au Ciel, ou se dégageoit le matin des rayons du Soleil, qui alors passoit dans les signes inférieurs; tandis qu'au Printemps, cet astre repassoit dans les signes supérieurs, dont le premier étoit le Taureau, auquel succéda ensuite l'Agneau, et venoit réparer la face de la Nature, ou, comme Osiris, ramener l'âge d'or par son retour. Voilà tout le mystère. C'est une allégorie cosmique sur le système des deux principes. Aussi l'Evêque Synésius finit-il son récit, comme il l'avoit commencé, en mettant sous les yeux de son Lecteur le système de la double ame du monde (1), et celui des deux tonneaux de Jupiter, dont l'un contient le bien et l'autre le mal, qui se répandent et se mêlent dans

(1) Ibid. p. 126.

le monde sublunaire. Cette dernière allégorie, empruntée d'Homère, est également rapportée dans le traité d'Isis, par Plutarque (1), à l'endroit où il parle de la Providence, et du système des deux principes, qui fait la base des allégories sacrées de tous les peuples, et principalement de celles des Mages et des Egyptiens, ou des fables faites sur Osiris et Typhon, sur Ormusd et sur Ahriman.

Ormusd ou Osiris étant le principe bienfaisant, qui nous verse la lumière, il n'est donc pas étonnant que les Auteurs anciens nous aient dit, comme nous l'avons vu plus haut, que le fameux Osiris des Egyptiens étoit l'astre, qui rassemble le plus en lui de substance lumineuse, l'astre qui paroît être le foyer de la lumière universelle du monde, ou le Soleil. Son ennemi naturel, ce sont les ténèbres. Il n'est donc pas surprenant que Synésius nous ait dit également, que Typhon, rival d'Osiris, étoit, par sa nature, l'ennemi né du Soleil et de la lumière du jour (2). C'est la rivalité ou l'opposition nécessaire et éternelle de ces principes, qui se chassent mutuellement, et qui se détrônent à chaque révolution annuelle, aux deux

(1) Plut. de Iside, p. 369.

(2) Synes. p. 93.

époques, Printemps, ou sous le Taureau, et Automne, ou sous le Scorpion, que les Sages de l'Égypte ont voulu décrire sous la forme d'une Histoire, conformément au génie allégorique de ces peuples et de ces siècles-là. Mais Synésius nous avertit en commençant son Histoire, que c'est la fable sacrée d'un peuple en réputation de sagesse, et qu'on doit lui supposer un but plus élevé, que celui d'une fable ordinaire. Quel est ce but, si ce n'est celui d'expliquer la grande énigme du bien et du mal de la nature, dans le système de la Providence? Quel est le héros principal de la fiction? Le Soleil ou le Dieu qui féconde la nature par sa chaleur, et qui l'embellit par sa lumière. C'est donc une fable sacrée faite sur le Soleil, considéré dans ses rapports d'astre bienfaisant à notre égard, par opposition au principe de résistance et de mal, qui est attaché et inhérent à la nature de la matière grossière, qui compose le monde élémentaire et terrestre où nous habitons. Toute l'Histoire d'Osiris, tant celle dont nous avons pris les traits dans Diodore de Sicile et dans Plutarque, que celle que nous avons extraite de Synésius, nous conduit nécessairement à ce résultat; c'est-à-dire, à y reconnoître la description des effets produits ici-bas par l'action féconde et bienfai-

sante du Ciel, dont le Soleil est censé l'ame; action dont la durée, dans nos climats, est renfermée dans les six Signes supérieurs, ou entre les Signes de l'Equinoxe de Printemps et ceux de l'Equinoxe d'Automne. La circonstance de sa mort, sous le signe du Scorpion, et la forme qu'il emprunte lui-même du Taureau, dont Apis est l'image, est une observation que nous avons déjà faite, et qui ne doit échapper à personne. Ces traits seuls et cet accord marqué avec les formes célestes, sous lesquelles se développe et s'arrête la force féconde et bienfaisante du Soleil, forment une démonstration complète. Si nous y ajoutons le concours des Constellations principales, qui fixent ces mêmes époques du mouvement annuel du Soleil, et qui entrent, comme acteurs, dans l'histoire allégorique d'Osiris, rapportée par Diodore, il ne pourra rester aucun doute sur la nature de cette fable, ni sur l'objet de la fiction, qui est de peindre les effets produits pendant six mois par le Soleil, et par les Constellations, qui se lient à son mouvement. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur notre Planisphère, ou sur la carte, qui retrace la carrière supérieure du Soleil, avec les Constellations qui en fixent les deux termes, pour être frappé de la correspondance, qu'il y a entre les ta-



bleaux du Ciel et ceux de cette allégorie. Cet accord doit avoir lieu nécessairement, si Osiris est le Soleil, comme toute l'antiquité savante l'a répété, et si ses voyages sont la marche de cet astre dans les signes supérieurs, comme nous croyons l'avoir fait voir, en développant les rapports sous lesquels on l'envisage dans cette fiction.

A égale distance des deux Equinoxes, est placé le Solstice, qui alors répon-  
doit au Lion. A cette époque le Nil se débordoit, au lever du fleuve du Verseau, ou de l'Homme qui tient l'urne dont l'eau du Verseau s'échappe. Cet homme, dit Théon (1), fait déborder le Nil par le mouvement de ses pieds. Alors Sirius se levoit le matin, tandis qu'on voyoit au couchant l'*Ingeniculus*, appelé *Prométhée*, ainsi que l'Aigle céleste, ou le Vautour. Nous avons déjà projeté ce dernier, dans notre carte des travaux d'Hercule, avec le Verseau, parce qu'il est un des Paranatellons de ce signe. Il l'est donc aussi du Lion, signe opposé au Verseau; ce qui forme une nouvelle correspondance entre cette Constellation et le Vautour de Prométhée, tué dans ces deux fables. Ces circonstances Astronomiques, qui fixent le milieu de la course du Soleil

(1) Theon, p. 136.

ou des voyages d'Osiris, n'ont point été oubliées : car Diodore (1) suppose, que pendant qu'Osiris étoit en Ethiopie, ou sous le Tropique d'Eté, qui passe par ce climat, le Nil se déborda au lever de Sirius. Il ajoute, que Prométhée pensa périr dans ses eaux; que ce fleuve impétueux prit le nom de l'*Aigle de Prométhée*; mais qu'Hercule le fit rentrer dans son lit; ce qui donna lieu à la fiction du Vautour de Prométhée, tué par Hercule. On voit évidemment, que l'histoire du Vautour de Prométhée et de sa mort, ne se trouve liée avec le lever de Sirius, et avec le débordement du Nil au Solstice, que parce que le lever de la belle Etoile Sirius, d'un côté, et le coucher de la brillante du Vautour céleste, de l'autre, fixoient l'époque du Solstice et celle du débordement du Nil.

Voilà à-peu-près toutes les apparences Astronomiques, qui entrent dans l'histoire allégorique d'Osiris, rapportée par Diodore. Comme son récit est très-abrégé, on ne compte pas un grand nombre de Constellations; nous en trouverons un plus grand nombre employées dans le poème de Nonnus sur le même Osiris, célébré sous le nom de *Bacchus*, dans les Dionysiaques de ce Poète. Le récit de

(1) Diod. c. 11, p. 22.

Synésius n'offre presque aucuns rapports Astronomiques, si ce n'est l'allusion au Loup mystérieux, auquel s'associe Horus (1) : nous en parlerons bientôt dans la vie d'Isis.

Il paroît, que Synésius a regardé la partie Astronomique de cette fable sacrée, comme appartenant au secret des mystères, et qu'il n'a osé en dire davantage. Il s'est étendu plus librement sur la partie morale, et sur le tableau des caractères supposés des deux frères ennemis, dans lequel il s'est plu à exposer le contraste des vertus et des vices, qui mettent une différence immense entre les bons et les mauvais Princes. Car on remarque en général, que les anciens n'avoient pas pour un seul but dans leurs fables sacrées; mais qu'ils tendoient à plusieurs, mêlant beaucoup d'idées morales aux allégories physiques et cosmiques. La partie morale devenoit la leçon du peuple (qq), et la partie physique, ou savante, étoit pour les Prêtres et les Théologiens, qui cachotent la science de la Nature sous ce voile. Les Egyptiens proposoient à tous les siècles le modèle d'un bon Roi dans leur Osiris; et le tableau d'un mauvais Prince dans leur Typhon; et pour donner plus de force à leur

(1) Synes. de Provid. l. 1, p. 115.

doctrine, ils enseignoient au vulgaire, que ces Princes, de caractère si différent, avoient véritablement existé, et que le premier, par ses vertus, avoit mérité l'immortalité et la reconnoissance de tous les siècles. Annoncer au peuple, que ce n'étoit qu'une fiction théologico-astronomique, c'étoit rompre le charme de l'illusion, et manquer le but moral et politique, que l'on se proposoit d'atteindre. Mais les Savans n'ignoroient point, que cet Osiris étoit le Soleil fécond et bienfaisant, de qui la terre tenoit tous les biens dont elle jouissoit. Ce secret, échappé des sanctuaires, a passé jusqu'à nous, et a été conservé par les Historiens, qui, comme Diodore, Diogène-Laërce, et Plutarque, nous disent qu'Osiris est le Soleil et Isis la Lune. L'examen que nous venons de faire de la vie du premier, nous a confirmé la vérité de leurs témoignages. Celui que nous allons faire des aventures de la seconde, prouvera qu'ils ne nous ont pas trompé davantage sur cette dernière.

Nous observerons seulement en finissant, que, dans Synésius, la retraite du Soleil loin de nos climats, a été désignée allégoriquement sous le nom d'un exil, semblable à celui d'*Apollon*, lorsqu'il fut chassé du Ciel, pour avoir tué les Cyclopes, qui forgeoient la foudre

du Dieu à tête de Belier, ou de Jupiter, qui reprend ces mêmes foudres au Printemps, après qu'elles lui ont été ravies par Typhon, ou par le principe du mal et des ténèbres. Au contraire, dans Diodore et dans Plutarque, et dans les mystères de l'Égypte, cet éloignement étoit censé être une mort pour la nature ou pour la terre, qui n'éprouvoit plus l'action bienfaisante du Soleil; et son retour vers nos climats étoit appelé *insurrection*. Nous parlerons dans la suite des fêtes de deuil et de joie, qui eurent lieu à ces différentes époques du mouvement du Soleil, et on y verra, que la fiction de la mort tragique d'Osiris fut généralement répandue, et qu'elle fut la base des cérémonies religieuses des Égyptiens et de tous les autres adorateurs du Soleil. Nous allons bientôt avoir lieu d'en parler dans notre examen de la vie d'Isis et de ses courses. Mais cette théorie recevra tout son développement dans notre traité de la religion solaire, telle qu'elle a été adoptée par les Chrétiens, et telle qu'elle existe encore chez eux. Nous y renvoyons le Lecteur. Passons maintenant à Isis.

*Fin de la première Partie du tome second.*

U N I V E R S I T E

de Dion à tête de Baïas, ou de Jap...  
ter, qui reprend ces mêmes fondes au  
Printemps, après qu'elles lui ont été  
través par Typhon, ou par le principe  
du mal, et des ténébreux. Au contraire,  
dans Diodore et dans Plutarque, et  
dans les mystères de l'Égypte, cet être  
général étoit censé être une mort pour  
la nature ou pour la terre, par un  
prouvoit plus l'action bienfaisante du  
Soleil; et son retour vers nos climats  
étoit appelé *Wawawetow*. Nous trouve  
rons dans la suite des idées de l'âme et  
de la vie, qui eurent lieu à ces différentes  
époques du mouvement du Soleil, et  
on y verra, que la fiction de la mort  
tragique d'Osiris fut généralement  
pandue, et qu'elle fut la base des  
mœurs religieuses des Égyptiens et de  
tous les autres adorateurs du Soleil.  
Nous allons bientôt avoir lieu de  
parler dans notre examen de la vie  
d'Isis et de ses courses. Mais cette histoire  
recevra tout son développement dans  
notre traité de la religion solaire; telle  
qu'elle a été adoptée par les Chrétiens,  
et telle qu'elle existe encore dans l'Égypte.  
Nous y renverrons le Lecteur. Passons  
maintenant à Isis.

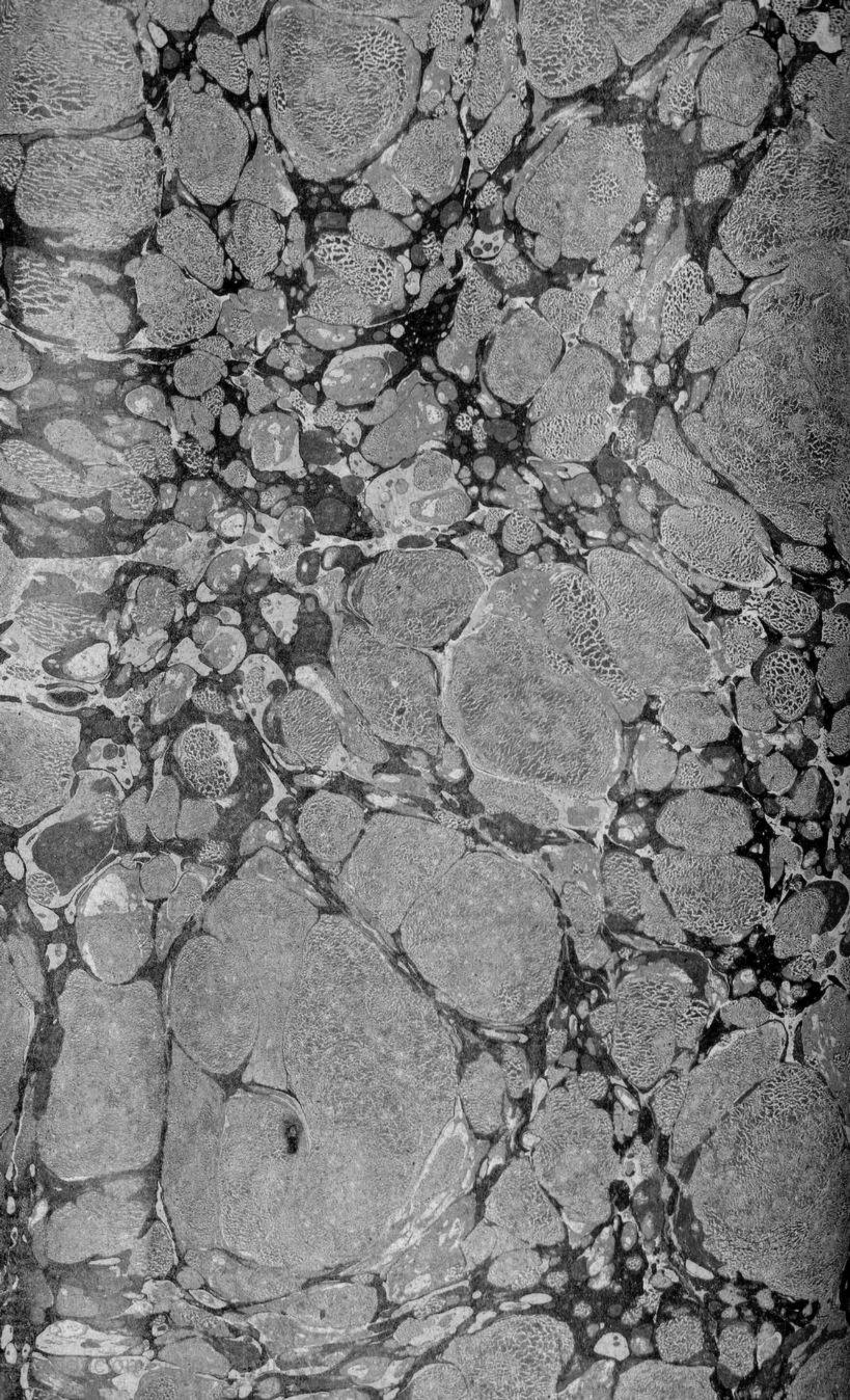
Fin de la première partie du livre.

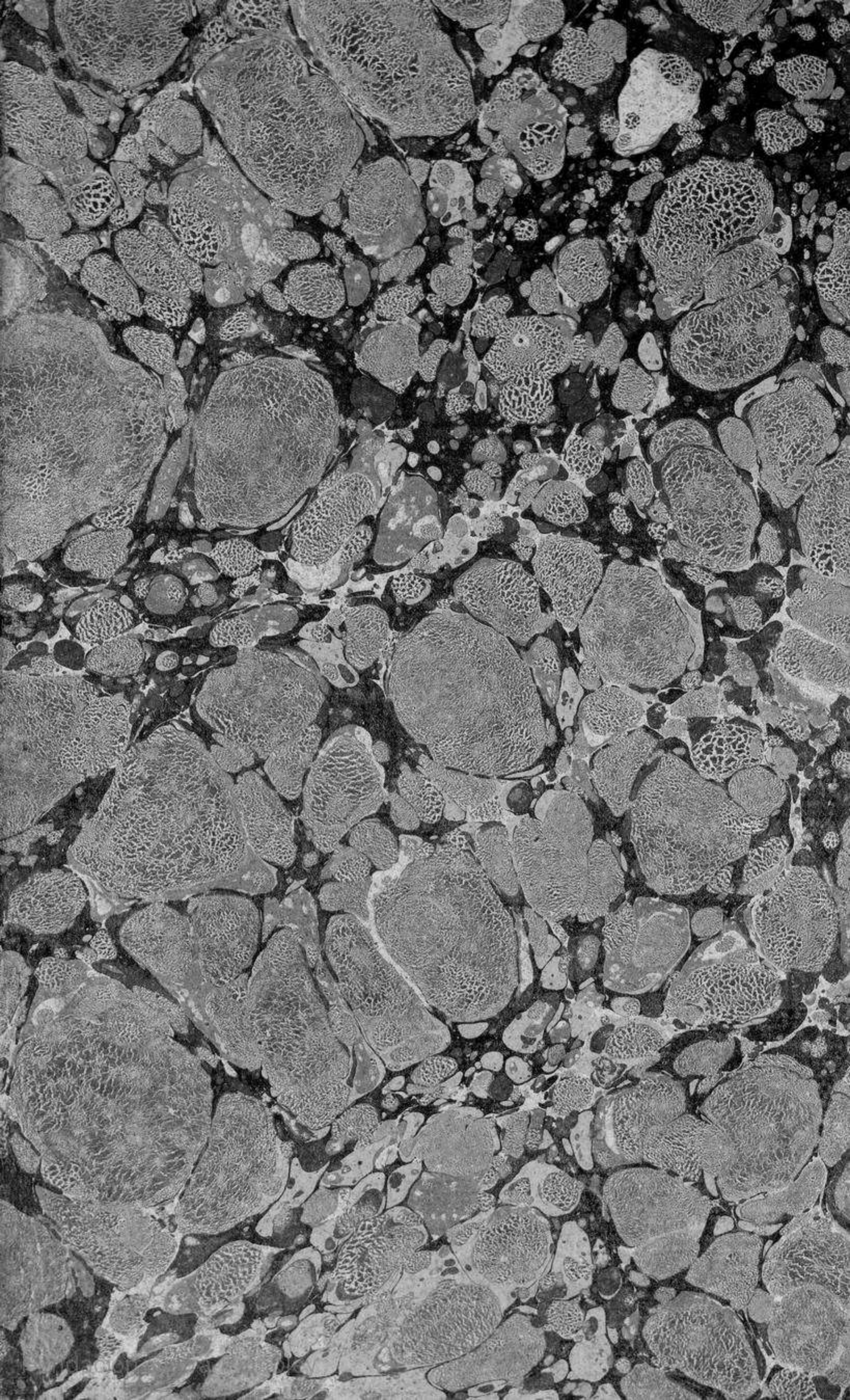
















ORIGINE  
DE TOUS  
LES CULTES.



TOM. II.  
PART. II.



371